M. G. — Petersham

MÉMOIRES

D'UNE POLONAISE.

IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint Louis, 46, au Marais.

MÉMOIRES

D'UNE POLONAISE

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE LA POLOGNE,

DEPUIS 1764 JUSQU'A 1830.

PAR

Mme FRANÇOISE TREMBICKA.

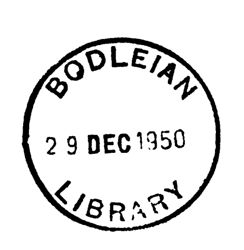
I

A PARIS,

Chez { LACHÈZE, Libraire, rue Saint-Jacques, 102.
LUCAS, rue de l'École de Médecine, 4.

1841

D.



A WILLIAM WORDSWORTH, ESQ^re,

OFFERT PAR L'AUTEUR A L'UN DES PREMIERS POËTES
DE L'ANGLETERRE,
A L'EXCELLENT HOMME DONT LA POÉSIE SERVIT A EXPRIMER
LES SENTIMENS BIENVEILLANS DE SON AME.
CE FAIBLE HOMMAGE EST DICTÉ
PAR LE DESIR DE DONNER QUELQUE DURÉE AU SOUVENIR
DES MOMENS ÉCOULÉS A MOUNT-RYDAL.

Paris, le 25 mai 1841

MÉMOIRES D'UNE POLONAISE,

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE LA POLOGNE,

DEPUIS 1764 JUSQU'A 1830.

Et moi aussi j'ai vécu en Arcadie.

INTRODUCTION.

Depuis plus d'un demi-siècle, les infortunes de la Pologne, l'immutabilité de ses destinées et l'héroïsme de ses enfans, appellent les regards et l'intérêt de l'Europe; cependant des contrées situées en dehors de sa civilisation, et bien moins prépondérantes dans la balance de sa politique, lui sont plus connues. Notre histoire, belle de hauts faits, pure de crimes, le siècle littéraire des Sigismond, Jean Sobieski sauvant la chrétienté, sont autant de tableaux recouverts d'un crêpe si épais, que le criticisme de l'époque ac-

tuelle n'a pas tenté de le soulever. Quoique tout passe sur la terre, passer ainsi est triste chose; quand on a accumulé des trésors de tous genres, les enfouir serait un crime, tandis que les mettre au jour est le devoir de tous. Le lion se plaignait de n'avoir pas de sculpteur; puisse l'aigle de mon pays, prenant son vol vers les cieux, où un nuage momentané le dérobe à notre vue, ne pas proférer le même regret! Le fort et le faible, le soldat qui défendit sa patrie, comme la femme qui n'a eu que des prières à lui donner, n'ont qu'à avancer, fouillant dans cette grande ruine, consultant moins l'étendue de leurs forces que le sentiment qui en double la valeur, y apportant toute leur puissance de volonté, leur latitude de devoir, et ne se reposant qu'après avoir dit : — Seigneur, j'ai payé ma dette à ma patrie en deuil.

C'est surtout depuis mon séjour en Angleterre qu'une sorte de honte s'est attachée à ce retard. Durant les cinq années écoulées en Allemagne au sein de ma famille, le désir de ne pas rompre des liens aussi chéris, mon caractère de femme inoffensive, la vigilance de l'envoyé russe, m'imposaient une extrême circonspection. J'éprouvais une sorte d'embarras lorsque mes amis écossais me reprochaient déjà dans ce temps-là de ne rien

écrire sur mon pays. Arrivée en Angleterre, où tout est générosité, intérêt en sa faveur, je m'entendis faire le même reproche. — J'écrirai, disais-je; — et j'en restais là, toujours arrêtée par des considérations plus ou moins secondaires, qui, en ce moment même, impriment un tremblement nerveux à la main timide prête à retracer l'histoire des derniers temps de la Pologne. Cependant je devrais puiser maint encouragement dans la bienveillance anglaise, qu'il est si doux de rencontrer, puisque la vérité seule en dicte l'expression.

— Commencez, mais vite, bien vite, me disait un jour une jeune femme avec une sorte de petite larme arrêtée sur ses cils; j'aime tant à entendre parler de votre pays!

— Écrivez sans retard, continuait une dame auteur douée de talens et même de génie; je vous aiderai de tous mes moyens. Mais, de grâce, ne nous parlez pas de batailles, nous en avons bien assez; et, à vrai dire, c'est tout ce que nous connaissons de vous.

— Bah! repris-je en riant, vous êtes un peu comme le paysan d'Athènes, fatiguée de nous entendre appeler *des braves*. Si, à défaut de batailles, je touche à la politique pleine de tumulte de mon pays, ce sera toujours une *mêlée*. J'en sortirai avec quelques blessures, car comment concilier tout et tous?

— Mais quel rapport avez-vous avec tous, vous qui vous tenez, en général, tellement à l'écart de vos compatriotes ?

— C'est un fait qu'on ne saurait froisser ceux qu'on ne connaît guère. Mes affections sont dans mon pays ; elles datent de l'enfance, et, plus heureuses que moi, elles n'ont pas quitté le sol natal. Là restent mon cœur et ma pensée ; je n'ai pas su les reporter ailleurs.

—Eh bien! cela suffit ; c'est un garant de l'indépendance d'opinion, et celle-ci vous va si bien ! Révélez-nous les usages de la Pologne ; dépeignez-nous ses sites, ses vallées. Vous vous plaignez de ce que nous vous parlons quelquefois comme à des *barbares* : prouvez donc que vous êtes civilisés comme nous, quoique, pour ma part, je n'en aie jamais douté, ayant rencontré tant de dames polonaises dans le cours de mes voyages.

— Vous me mettez à l'aise ; néanmoins je tremble encore d'avoir la vérité à dire, et j'y suis bien décidée.

— Le pis qui puisse vous en advenir, c'est qu'on vous demande : *Qu'est-ce que la vérité ?*

— Et si j'allais involontairement blesser quelqu'un, faire éprouver un sentiment de peine à des amis chéris dont le souvenir étouffe ma voix en cet instant, je ne m'en consolerais

pas. Mes rapports avec eux sont rompus, mes liens existeront toujours.

— Comme si des amis pouvaient partir d'un faux principe pour condamner ! cela leur arrive seulement lorsqu'il y a lieu à excuser.

— Vous en parlez comme si vous les connaissiez. Allons, j'écrirai.

— Sans vous tant retourner à droite et à gauche, sans interroger le qu'en dira-t-on, ni vous soucier de ceux qui vous sont indifférens ou qui méritent le dédain, écrivez, ma chère, écrivez.

— J'oubliais encore un calcul dans la masse de jouissances de celui qui écrit sa pensée, c'est de marquer à ceux qui l'ont comblé d'amitié une partie de sa sensibilité. Après avoir rendu cet hommage à mon pays, qu'il me sera doux de dire combien j'aime les Anglais !

— Pardon, ma chère ; encore un conseil : n'allez pas vous jeter dans l'hyperbole en parlant des Russes ; cela ne soulève pas une paille, et c'est toujours de très-mauvais goût.

— Vous avez tout l'air de redouter que je ne dise que l'empereur Nicolas rôtit ses chiens[1] ; il est beaucoup trop élégant, et aurait bien à qui en déléguer l'honneur, si jamais une pareille fantaisie pouvait entrer dans sa

[1] Occupation qu'un écrivain a attribuée à l'Empereur, dans je ne sais quel livre.

tête. Vous vous rappelez du parfait quiproquo de l'officier de police chargé par l'impératrice Catherine d'empailler Suderland ?

— Je n'en ai aucune idée; racontez-le-moi.

— Après Ségur ! Vous n'y pensez pas ; autant vaut vous renvoyer à ses délicieux mémoires.

Un étranger très-riche, nommé Suderland, était banquier de la cour et naturalisé en Russie; il jouissait auprès de l'impératrice d'une assez grande faveur. Un matin, on lui annonce que sa maison est entourée de gardes, et que le maître de police demande à lui parler.

Cet officier, nommé Rikeiew, entre avec l'air consterné :

— Monsieur Suderland, dit-il, je me vois avec un vrai chagrin chargé par ma gracieuse souveraine d'exécuter un ordre dont la sévérité m'effraie, m'afflige; et j'ignore par quelle faute ou par quel délit vous avez excité à ce point le ressentiment de sa majesté.

— Moi, monsieur, répondit le banquier, je l'ignore autant et plus que vous; ma surprise surpasse la vôtre. Mais enfin, quel est cet ordre ?

— Monsieur, reprend l'officier, en vérité le courage me manque pour vous le faire connaître.

— Eh quoi! aurais-je perdu la confiance de l'impératrice?

— Si ce n'était que cela, vous ne me verriez pas si désolé. La confiance peut revenir, une place peut être rendue.

— Eh bien! s'agit-il de me renvoyer dans mon pays?

— Ce serait une contrariété, mais avec vos richesses on est bien partout.

— Ah! mon Dieu! s'écrie Suderland tremblant, est-il question de m'exiler en Sibérie?

— Hélas! on en revient.

— De me jeter en prison?

— Si ce n'était que cela! on en sort.

— Bonté divine! voudrait-on me *knouter*?

— Ce supplice est affreux, mais il ne tue pas.

— Eh quoi! dit le banquier en sanglotant, ma vie est-elle en péril? l'impératrice, si bonne, si clémente, qui me parlait si doucement encore il y a deux jours, elle voudrait... Mais je ne puis le croire. Ah! de grâce, achevez; la mort serait moins cruelle que cette attente insupportable.

— Eh bien! mon cher, dit enfin l'officier de police avec une voix lamentable, ma gracieuse souveraine m'a donné l'ordre de vous faire empailler.

— Empailler! s'écrie Suderland en regardant fixement son interlocuteur; mais vous

avez perdu la raison, ou l'impératrice n'aurait pas conservé la sienne; enfin vous n'auriez pas reçu un pareil ordre sans en faire sentir la barbarie et l'extravagance.

— Hélas! mon pauvre ami, j'ai fait ce qu'ordinairement nous n'osons jamais tenter; j'ai marqué ma surprise, ma douleur; j'allais hasarder d'humbles remontrances; mais mon auguste souveraine, d'un ton irrité, en me reprochant mon hésitation, m'a commandé de sortir et d'exécuter sur-le-champ l'ordre qu'elle m'avait donné, en ajoutant ces paroles qui retentissent encore à mon oreille : *Allez, et n'oubliez pas que votre devoir est de vous acquitter sans murmure des commissions dont je daigne vous charger.*

Il serait impossible de peindre l'étonnement, la colère, le tremblement, le désespoir du pauvre banquier. Après avoir laissé quelque temps un libre cours à l'explosion de sa douleur, le maître de police lui dit qu'il lui donne un quart d'heure pour mettre ordre à ses affaires.

Alors Suderland le prie, le conjure, le presse long-temps en vain de lui laisser écrire un billet à l'impératrice pour implorer sa pitié. Le magistrat, vaincu par ses supplications, cède en tremblant à ses prières, se charge de son billet, sort, et n'osant aller au

palais, se rend précipitamment chez le comte de Bruce.

Celui-ci croit que le maître de police est devenu fou; il lui dit de le suivre, de l'attendre dans le palais, et court sans tarder chez l'impératrice. Introduit chez cette princesse, il lui expose le fait.

Catherine, en entendant cet étrange récit, s'écrie : — Juste ciel! quelle horreur! En vérité, Rileiew a perdu la tête. Comte, partez, courez, et ordonnez à cet insensé d'aller tout de suite délivrer mon pauvre banquier de ses folles terreurs, et de le mettre en liberté.

Le comte sort, exécute l'ordre, revient, et trouve avec surprise Catherine riant aux éclats. — Je vois à présent, dit-elle, la cause d'une scène aussi burlesque qu'inconcevable. J'avais, depuis quelques années, un joli chien que j'aimais beaucoup, et je lui avais donné le nom de *Suderland*, parce que c'était celui d'un Anglais qui m'en avait fait présent. Ce chien vient de mourir; j'ai ordonné à Rileiew de le faire empailler; et comme il hésitait, je me suis mise en colère contre lui, pensant que, par une vanité sotte, il croyait une telle commission au-dessous de sa dignité : voilà le mot de cette ridicule énigme [1].

[1] *Mémoires de Ségur*, tome III, page 279-83, édition de Bruxelles, 1826.

— Charmant ! s'écria-t-elle après avoir lu. Vite, ma chère, des mémoires, c'est la fureur du jour ; nous ne lisons que ce qui est écrit sur le sable pour être aussitôt effacé. Commencez.

— Voilà une pierre d'achoppement. Je ne sais par où débuter.

— Mais par le commencement. Dites-nous si la Pologne est éclairée par le soleil ou par des aurores boréales, si la lune vous sourit, si les étoiles scintillent...

— Vous apprendrez bien autre chose, allez ! Ils ont fait éclore de grands poètes sous leurs inspirations réunies !

— Bon !... vous avez des poètes ? N'est-il pas singulier de nous voir si ignorans par rapport à la Pologne ?

Je n'en reviens pas. Vous, qui savez en général ce que les Grecs et les Romains ont dit et fait telle et telle olympiade, même tel et tel jour ; beaucoup de personnes m'ont avoué avec candeur que leurs connaissances par rapport à mon pays étaient dérivées du roman de miss Porter et de la poésie de Campbell. On ne pouvait puiser à des sources plus pures, mais certes on aurait dû en chercher de plus positives. Que diriez-vous si nos aperçus historiques se bornaient là ?

— Allez donc en rappeler de cette soi-disant

injustice, et dites-nous tout ce que vous êtes, tout ce que vous avez été!

— Hélas! hélas! si je pouvais ajouter tout ce que nous serons encore!

— Ne tentez pas Dieu! et ne divaguez plus; mettez-vous à l'ouvrage; chassez les importuns; et réparez votre réputation; car on dit de vous, mesdames, que vous êtes d'élégantes paresseuses.

Toujours la lance en arrêt lorsqu'on attaque les femmes de mon pays, je craignis de perdre un seul instant. Je laissai partir mon aimable causeuse, je musai un peu, et après avoir fait errer ma pensée sur ce pays tant aimé, je ne songeai qu'au bonheur de pouvoir en parler. On m'a conté que les Péruviens retirés dans leurs montagnes portent jusqu'à présent le deuil de leur patrie conquise, déplorant daps des chants pleins de mélancolie les ravages des vainqueurs. Allons chanter ma patrie!

CHAPITRE I.

Richesses et curiosités du sol de la Pologne. — Mines de sel. — Aspect de sa surface. — Climat. — Château et terre de Pulawy. — La Sibylle. — L'Arcadie. — Villa-Nova. — Lazienki. — Mlochow. — Caractère national. — *Nous sommes tous Polonais*. — Société russe à Varsovie. — Gloire éclipsée de la Pologne. — Son ancienne littérature. — Siècle d'Auguste. — L'astronome Copernic.

La Pologne, cette vaste plaine de l'Europe centrale, comptait, aux époques florissantes de son existence, treize cents lieues d'étendue et quinze millions d'habitans. Son sol est très-fertile; le seigle et le froment y viennent en abondance; nos pommes le disputent à celles de la Normandie; les autres fruits y sont également savoureux, et depuis quelque temps la culture des jardins, le goût des fleurs, la variété des gazons, semblables à ceux de l'Angleterre, ont tourné toutes les têtes et remplacé des passions moins innocentes. Autrefois les plus grandes dames ne dédaignaient pas de filer le lin semé dans leurs champs, et à l'heure qu'il est, la Samogitie, une des provinces du nord de la Lithuanie, gagne beaucoup

à ce commerce. Nos immenses forêts, quelques-unes virginales et inaccessibles comme celles de l'Amérique, fournissent du bois de toute espèce, et abondent en gibier. Le miel est un des produits les plus communs ; la cire qu'on en retire passe pour la meilleure de l'Europe. De nombreux troupeaux de bestiaux trouvent leur pâture sur ces plaines si fertiles ; les chevaux y sont forts, et portent avec grâce le cavalier polonais, qui, selon le commun proverbe, *naît à cheval*. Le bison, disparu de partout ailleurs en Europe, peuple l'immense étendue de la forêt de Bialovièza. Je me rappelle du sentiment d'orgueil de l'empereur Alexandre en parlant de cette possession exclusive de ses domaines. Il est défendu, sous peine de la vie, de tuer un de ces animaux.

Les mines de sel, près de Cracovie, forment une des curiosités naturelles du pays, tout en contribuant à sa richesse. Une fois qu'on y est descendu, on croit voir une ville souterraine. Je l'ai parcourue à la clarté des lampes et des flambeaux, et pouvais me croire dans un palais de fée ; ses murs de sel apparaissent comme une tapisserie de diamans, réfléchie dans le lac souterrain qui coule à ses pieds. Une chapelle toute en sel avec huit figures agenouillées a été ouvrée dans les mines mêmes. L'air n'y est point oppressif, il est frais et

doux. On descend douze cents pieds sous terre. Voilà près de six cents ans qu'on travaille à ces mines, et il paraît qu'on est loin d'en épuiser les richesses. L'Autriche les possède depuis les malheureuses partitions de la Pologne.

La partie de ce pays qui touche aux Carpathes présente un paysage accidenté, quelques ruines de châteaux et de très-beaux ombrages. En général, toute la contrée est couverte de bois, ce qui varie l'uniformité de ses plaines sablonneuses. Vilna, l'ancienne capitale de la Lithuanie, située sur une hauteur, domine les rivages du Niémen, dont le premier poète de la Pologne, Mickievicz, a immortalisé les beautés. Les provinces du midi, la Podolie, la Volhynie et l'Ukraine, se présentent avec toutes les splendeurs végétales des régions spécialement favorisées du soleil. Dans le nord la nature a été moins prodigue, et les forêts, les marécages, les landes, jointes à trente-quatre degrés de froid en hiver, à des neiges qui vous engouffrent, ont donné ample matière aux mauvaises langues de calomnier mon pays. Néanmoins, interrogez le proscrit, isolé au milieu des pompes de la civilisation anglaise, les yeux attachés sur sa verdure fraîche comme une jeune fiancée, et il vous dira que ce sont ces neiges qu'il redemande au ciel et à la terre.

A quelque degré que le froid soit porté en Pologne, on ne s'en ressent pas dans des appartemens soigneusement fournis de tout ce qui en éloigne l'approche, de poêles qui occupent le tiers du salon, et de cheminées immenses où le bois n'est pas épargné; dans les cuisines les gens en brûlent au gré de leur fantaisie, et le plus pauvre gentilhomme de la Lithuanie a parfois dans sa forêt de quoi faire fortune en Angleterre.

C'est autour de ce foyer, chéri en Pologne comme ailleurs, que la famille se rassemble pour sa veillée du soir, soit qu'il éclaire le palais ou la chaumière, car palais il y a bien certainement, et non loin de la chaumière. Pulawy, terre de trois mille habitans, qui appartenait, avant 1831, aux princes Czartoryski, a dû sa célébrité européenne au goût de la princesse Isabelle Czartoryska, née Fleming. L'abbé Delille en a parlé dans son poème des *Jardins*, et un des grands poètes de la Pologne, l'évêque Voronicz, les a chantés dans un poème intitulé *la Sibylle*. Outre son château, ses jardins, la propreté et le comfort de la chaumière du paysan, Pulawy offrait au culte national les reliques d'un passé de gloire conservées dans le sanctuaire d'architecture grecque qu'on appelait *la Sibylle*[1]. Ni soins, ni

[1] A l'imitation du temple de la Sibylle à Tibur.

frais, ni voyages, n'avaient été épargnés pour y réunir tout ce qui portait un cachet polonais: drapeaux enlevés à l'ennemi; le glaive *ébréché*[1] du plus vaillant de nos rois; la miniature de Barbe Radziwill, épouse adorée du dernier des Jagellons, que l'on trouva sur le sein de Sigismond-Auguste après sa mort; le sabre du vainqueur des Turcs, Jean Sobieski, etc., etc. Mais comme en effet c'étaient des reliques, autant vaut ne les point énumérer, tout en appelant quelques regrets, même de la part des étrangers, sur ces richesses nationales dispersées lors de la dernière révolution. Leur bibliothèque de soixante mille volumes a été transportée à Pétersbourg. Et qui soignera désormais avec amour, comme le faisait la princesse, le bonheur de ses paysans et les fleurs de son jardin anglais?

Nieborow, autre terre princière, fut aussi embellie par une femme, la princesse Hélène Radziwill, mariée au prince palatin de Vilna, qui rivalisait de perfections féminines avec la dame châtelaine de Pulawy. Son Arcadie, un *fac simile* de la *Sibylle*, ne perdait à aucune comparaison, car personne ne poussa le goût

[1] Boleslas le Vaillant, dont l'histoire se perd dans les temps héroïques de la Pologne, se précipita, le glaive en main, sur la porte de la ville de Kieff, et y porta un coup si violent, qu'il ébrécha son sabre, lequel a depuis porté le nom d'*ébréché*.

aussi loin que la princesse qui créa l'Arcadie.

Villa-Nova, tout près de Varsovie, est l'œuvre de Jean Sobieski, qui y fit travailler les Turcs faits esclaves au siége de Vienne. L'architecture italienne distingue les bâtimens élevés durant les deux derniers siècles en Pologne, et les peupliers de Villa-Nova se détachent avec leur grâce accoutumée auprès de ces colonnes si légères. Le château rassemble les tableaux des premiers maîtres, et tout y parle de Jean Sobieski. Le comte Mniszek, un des plus grands seigneurs de la Pologne, a trois cent soixante appartemens dans son château de Wisniowiec. Je n'en finirais pas avec le catalogue des maisons de campagne que présente mon pays. Chacun, y passant six mois de l'année tout au moins, et quelquefois n'en bougeant pas, a cherché à se créer un but d'occupation en s'appliquant à l'embellir. Le dernier roi, Stanislas Auguste, avait imprimé cette tendance. Son château de Lazienki ne le cède en élégance à aucun des édifices que j'ai depuis rencontrés dans le cours de mes voyages. Doué du goût exquis de la peinture, il y rassembla des modèles du genre, et venait s'y reposer de ses autres fatigues, en y jouissant de la société des dames, à qui il était aisé de parler d'amour sous d'aussi épais ombrages.

Mlochow, à trois lieues de Varsovie, est un

beau château d'architecture italienne, ayant deux pavillons séparés. Un seul salon de plain-pied, avec un rang de colonnes de chaque côté, occupe tout le rez-de-chaussée d'un des pavillons, et m'a toujours fait l'effet de ce que j'ai vu jadis de plus joli, en y ajoutant la perfection de ses fresques. Les appartemens en stuc sont d'une grande simplicité de beauté. Le jardin à l'anglaise, ses touffes de fleurs, le gazon si frais, la pièce d'eau, les arbres inclinant leurs branches à l'entour, déroulent en cet instant leur paysage aux yeux de ma mémoire, un peu obscurcis par les pleurs auxquels les souvenirs de l'enfance et les émotions qu'ils rappellent auront d'éternels droits. Je ne suis pas ingrate, et de si loin j'aime toujours Mlochow.

Mlochow a appartenu jusqu'en 1831 au comte Valentin Sobolewski, dernier président du conseil des ministres dans le royaume de Pologne, et faisant les fonctions de lieutenant depuis la mort du prince Zaionczek. M. Sobolewski a occupé durant quarante années les plus hauts emplois de son pays, et jamais personne n'a eu à s'en plaindre. Il était pour tous ce qu'on le voyait dans son intérieur, constamment bon, simple, affable, et ses soins pour le bien-être du paysan dépassent toute expression. Il se servait en leur parlant de ter-

mes affectueux, et ils étaient, à la lettre, des *enfans gâtés*. Personne ne porta plus loin le respect des convenances sociales; il avait tout l'air d'un seigneur de l'ancien régime. Une piété véritable gouvernait sa conduite. Je me rappelle lui avoir entendu exprimer le vœu de donner à Dieu seul le dernier temps de sa vie: ce vœu fut exaucé. Retiré des affaires, il est mort comme il a vécu, tout préparé à la fin du juste, emportant de ces regrets qui, neuf années après, revibrent douloureusement chez celle dont son toit a abrité l'enfance.

Le peuple le plus sociable de l'univers, sans en excepter les Français, a depuis long-temps une société organisée sur les meilleurs modèles, et tous les étrangers qui ont visité Varsovie conviennent que cette petite capitale est Paris en miniature. Le besoin de bienveillance, ou plutôt de rapports sociaux, est si puissant chez mes compatriotes, qu'ils me rappelaient bien souvent les Français exilés, faisant je ne sais combien de milles *pour aller un peu causer à la Nouvelle Orléans!* Ce n'est pas le seul rapport que nous ayons avec nos meilleurs amis en Europe, et, pour tout dire, cette préférence nous a coûté assez cher.

Les Polonais, anciens Sarmates, sont une des branches de la grande race slavonne; la civilisation a passé sur elle sans lui enlever

une empreinte originale primitive, effacée entièrement chez les autres peuples de l'Europe. Le même amour de la liberté, le même attachement au sol natal, le désir de l'égalité, forment les couleurs distinctives des populations slaves; nous les avons portées aussi loin qu'elles pouvaient aller. Une intelligence très-vive, qu'on compare à celle des Italiens, a rendu les Polonais susceptibles d'une grande culture intellectuelle, et même l'imagination a souvent dominé le jugement. Aucun peuple n'a poussé à un tel degré l'abnégation de soi-même; le sacrifice, le dévouement n'ont rien qui l'étonne. Après un tel portrait, que nous manque-t-il pour atteindre l'apogée de la perfection humaine? Eh mais! c'est d'être d'accord avec nous-mêmes, de rentrer dans notre propre cœur, d'y convertir en principes d'aussi généreuses inspirations, d'exécuter le lendemain ce que nous avions résolu la veille. Les révolutions et les calamités qui ont constamment agité le pays n'ont donné aucune fixité à nos tendances morales. Marchant sur des sables mouvans, jamais certains de l'heure qui va suivre, nous avons vécu trop en dehors pour contempler ou former l'homme intérieur, en appuyant ses sentimens sur d'immuables bases. C'est à ce tourbillon qu'il faut attribuer tant d'indifférence au sort des classes inféri-

res, leur éducation, leur bien-être négligés, l'oppression du paysan par le mauvais maître. Néanmoins, à cet égard, il y a eu de grandes exceptions, surtout dans cette partie du pays appelée le royaume de Pologne, où le paysan jouissait du privilége de demander au gouvernement le redressement de ses griefs. Sous le point de vue moral, comme sous le rapport matériel, la Pologne est une contrée virginale où le bien peut être greffé et prendre de fortes racines sur un sol richement disposé à le recevoir, dont la nature est pleine de sève et de vigueur. Cinquante années de paix, sous un bon gouvernement, prouveraient qu'elle peut rivaliser de civilisation avec le pays placé à sa plus haute échelle, c'est-à-dire avec l'Allemagne. Nos productions naturelles suppléeraient au défaut de manufactures, et il s'ensuivrait un heureux échange de denrées commerciales. Mais divisée entre trois souverains dont les intérêts se croisaient sans cesse, elle a eu beau conserver sa nationalité, toute unité d'opération a dû disparaître, en lui inculquant insensiblement quelques teintes de ses entours. Nous n'en sommes pas moins tous Polonais, soit que l'empereur d'Autriche, le roi de Prusse ou le czar nous appellent les leurs de droit divin. Vingt millions d'habitans n'ont pu émigrer. Et quel bien en eût-il résulté pour la

terre natale? On ne trahit pas sa sainte cause en travaillant dans ses intérêts sous le régime ennemi où il a plu à la Providence de faire gémir la Pologne, pas plus qu'on n'est patriote martyr parce qu'on a émigré. Servir sa patrie, ses concitoyens, est le premier des devoirs, n'importe à quelles conditions : l'arbre ne se transplante point, il n'a de vie qu'en restant attaché à la terre dont il tire ses sucs nourriciers. Oh ! qu'ils ont de mérite, eux qui souffrent en silence ! Nos cœurs doivent les chercher avec respect, accueillant ainsi le souffle vivifiant que nous apporte l'image du pays absent.

On tolère les Russes en Pologne, mais on ne sympathise nullement avec eux. L'empereur a laissé échapper un aveu précieux dans sa fameuse réponse à la harangue des magistrats de Varsovie, en leur disant : que leur cœur démentait chacune de leurs paroles. La tyrannie a bien ses illusions, mais elle ne va pas jusqu'à croire à une affection qu'elle ne saurait inspirer. La haine mutuelle des Russes et des Polonais s'est encore accrue de nos derniers malheurs, et nos toits, qu'ils ont ruinés, vacillent au-dessus de leurs têtes. Quinze années de communications suivies n'avaient affaibli en rien l'antipathie du soldat polonais ; on était obligé de tenir les Russes dans des caser-

nes séparées; car une fois ensemble, ils en venaient aux mains. Le même sentiment, modifié par les convenances sociales, a placé une ligne de démarcation entre leurs sociétés respectives à Varsovie. Il était de bon goût de ne point admettre les Russes dans son intérieur, et à moins qu'on n'occupât une place officielle, chacun s'efforçait de les tenir à distance. Ils l'ont senti avec amertume, et comprenant leur fausse position, ils se bornaient à vivre entre eux, voyant l'impossibilité d'une fusion.

Cette Pologne, maintenant si morcelée, et cherchant comme le serpent à rassembler ses parties éparses tant qu'une pulsation les anime encore, cette Pologne a compté bien des gloires, ses splendeurs éclipsées n'ont pu ternir le lustre de ses souvenirs. Elle a tenu prisonniers dans ses murs les czars de cette même Russie dont elle est la victime; un prince autrichien, depuis empereur, s'est vu dans nos fers; la Prusse, humble et soumise, nous prêtait foi et hommage, et Jean Sobieski, le sauveur de la chrétienté, arrachait au pape ces belles paroles : *Il y eut un homme envoyé de Dieu, et cet homme se nommait Jean !...*

Avant d'aborder le sujet que je me suis principalement proposé, celui de retracer les principaux événemens des cinquante dernières

années, il importe de donner une idée de l'état intellectuel de la Pologne, qui fut au niveau de son progrès social, et disparut avec le rapide déclin de notre puissance, après avoir pris un vol si élevé.

Le plus ancien monument de la poésie slavonne date de l'année 1000. C'est le fameux chant : *Vierge, mère de Dieu.* Il fut composé par saint Albert, évêque de Gnesne. Les Polonais, rangés en bataille, avaient coutume de le chanter en chœur avant de courir sus aux ennemis. Le poète Sarbiewski l'a traduit en vers latins. Son antiquité peut présenter quelque intérêt à mes lecteurs.

Diva per latas celebrata terras
Cælebi numen genuisse partu,
Mater et virgo, genialis olim
Libera nos ac
Dulce ridentem populis puellum
Prome formosis bona mater ulnis
Expiaturum populos manu demitte puellum.
Apta dum nostris venit hora votis,
Supplices audi, meliore mentes
Erudi voto ; socia puellum
Voce precamur.
Integram nobis sine tabe vitam,
Prosperam nobis sine clade mortem,
Christe, stellatasque Maria divum!
Annue sedes.
Numinis natam tibi crede prolem
Qui preces credi cupis : ille multis
Pressus ærumnis populos ab imo
Eruit Orco.

Ille nonnunquam pereuntis acer
Scripsit hæredes; et inobsequentis
Præsidem leti, cohibet severæ
Lege catenæ.

Ausus indignum tolerare letum
Sortis Adami memor, ille necdum
Prævius ductor penetrarat alti
Limina cœli.

Donec informi Deus e sepulchro
Prodiit victor, bene jam supremo
Assidet Adam solio perennis
Hospes Olympi.

Nos tuam plebem sobolemque sanctis
Adleges campis, ubi regna divum
Gaudii torrens et inundat almi
Flumen amoris.

Saucium nobis latus et cruentas
Ille plantarum manuumque plagas
Sustinet, nobis medicus latus de-
stillat et imbres.

Hoc fide concors animique major
Turba credamus; scelus eluisse
Et salutarem patuisse nobis
Vulnere Christum.

Ite, jam fœdam, monet hora, labem,
Ite, mortales prohibete; magno
Carmen, et totam sine fraude mentem
Impendite regi.

Tu tua virgo sobolemque regemque
Ætheris leni prece; ne malorum
Turbo per præceps cumulosque sese
Explicet omnes.

Siderum cives, facilem precati
Siderum regem, reserate cœlum
Civibus terræ, socialis olim
Turba futuri.

Ille nos, Jesus, locus, illa tecum
Regna conjungant, ubi nos canentum
Cœlitum pridem vocat in beatam
Exercitus aulam.

Sic erit; votis iteramus omnes,
Sic erit, septem; bona verba læto
Profer eventu pater, et beatos
Pande penates.

Dantyszek, ainsi nommé du lieu de sa naissance, fut élevé dans les écoles de Cracovie, et a été le contemporain de Marot. Après avoir parcouru une partie des états européens, il visita la Syrie, l'Arabie, la Palestine, fut nommé par Sigismond à l'ambassade de Vienne, de Venise, d'Angleterre même, et resta quatorze années auprès de Charles V. Il mourut évêque de Warmie, en 1548. Il protégea l'astronome Copernic, et fit même des vers en son honneur, ce qui est prouvé par la lettre originale de Copernic, dont voici la traduction :

« J'ai reçu votre lettre, monseigneur, si » pleine de bonté et de familiarité, avec les vers » ci-joints, adressés à ceux qui liront mon » livre. Je rends hommage à leur mérite, qui » l'emporte sur ce qui m'est dû; c'est un effet » de la bonne volonté que vous mettez à en- » courager les sciences. Je les placerai en tête » de mon ouvrage s'il est digne d'un tel » honneur; car d'autres plus savans que moi » le mettent en doute, et il me faut déférer à » leurs avis. Je tâcherai de mériter vos bon- » tés. »

Cette lettre d'un grand homme, si simple, si modeste, a été conservée dans les manuscrits d'Heilsberg.

Dantyszek fit des poésies latines, et vers la fin de ses jours il écrivit des mémoires où il raconte l'histoire de ses ambassades, parle des pays qu'il a parcourus, de ses travaux, de ses dangers, se félicitant d'avoir acquis l'amitié de plusieurs hommes éminens du siècle, entre autres celle du célèbre Cortès, qui, dit-il, vainqueur d'un nouvel univers, séparé de moi par un si grand espace, n'en conserve pas moins mon souvenir.

Inter quos procul est magnus Cortesius ille,
Qui mundi reperit regna tot ampla novi :
Ultra æquatorem, Capricorni sidus ad usque
Imperat, estque mei tam procul ille memor.

Rey de Naglowice fut le premier poëte qui écrivit en polonais, vers l'année 1567; les essais de la muse nationale à son réveil paraissent empruntés à son entier développement, tant la langue en est fixée et le rhythme sonore. Il concourut à la gloire de ce siècle littéraire que nous nommons *siècle d'Auguste*, du nom du dernier des Jagellons. Le roi le combla de biens et d'honneurs, et il put fonder les deux villes de Rejowice et d'Oksza, pour perpétuer son nom et ses armes.

Jean Kochanowski, son contemporain, est

le plus gracieux des poëtes du temps dont je parle. Il voyagea dans sa jeunesse, et compléta ses études à l'université de Padoue, où il rencontra Jean Zamoyski. Arrivé en France, il visita Ronsard, le plus fameux poëte français de cette époque. Quand on les compare, ainsi que le degré de perfection où en étaient leurs langues respectives, on reste frappé d'étonnement; tout l'avantage étant en faveur de la Pologne, si la France n'eût possédé alors Montaigne et la Boétie, on n'hésiterait pas à la nommer *barbare*. Les deux pays avaient en commun des reines italiennes; cependant il semblerait que nos rapports avec l'Italie étaient scientifiques et littéraires, ce dont l'imitation des anciens fait foi, tandis que les Français y portèrent la guerre et le pillage et n'en tirèrent aucune culture. Jean Kochanowski fut protégé par tous les seigneurs polonais, et le grand Zamoyski lui témoigna une constante amitié; mais il se déroba à leurs offres de fortune en consacrant sa vie aux belles-lettres dans l'asile retiré et champêtre qu'il s'était choisi. Un coup de sang termina à cinquante-quatre ans une belle et pure carrière, et les regrets du grand Zamoyski furent un hommage de plus rendu à sa mémoire. Jean Kochanowski écrivit en latin et dans sa propre langue. La mort de sa fille Ursule fut déplorée par lui de la ma-

nière la plus touchante; c'est ainsi qu'Orphée dut pleurer Eurydice. J'avoue qu'initier le public à une si profonde douleur m'a toujours paru une profanation; mais dans cette belle poésie rien n'est donné à l'affectation; c'est bien l'âme brisée qui gémit tout haut. Une mère seule aurait pu embrasser avec tant d'amour, avec tant de douleur, les petits détails relatifs à son enfant. Nous nous surprenons regrettant aussi Ursule, tout en admirant sa poésie funèbre. Il écrivit immensément, et composa la première pièce dramatique, intitulée : *le Congé des Ambassadeurs grecs*. Ses ouvrages en prose sont fort estimés. Il y a de lui des élégies et des épigrammes en latin.

Simon Simonowicz, connu sous le nom de *Simonides*, jouit de l'estime du grand Zamoyski, qui lui confia l'éducation de son fils. Il eut des rapports avec les hommes distingués de l'Europe; Juste Lipse le compare même à Catulle. Il écrivit beaucoup en latin; mais au dire de Krasicki, ses églogues imitées de Théocrite sont l'ouvrage le plus parfait en ce genre.

Casimir Sarbiewski composa des poésies latines avant d'aller étudier la théologie à Rome, étant destiné à l'état ecclésiastique. Le pape Urbain VIII lui témoigna une grande considération, et lui confia le soin de corriger et de

perfectionner plusieurs des hymnes de l'Église, enfin il le couronna de ce laurier si cher aux poëtes, car lui-même en était un fort distingué. Les odes latines de Sarbiewski sont mises, à Oxford, aux mains des jeunes gens comme des modèles de latinité, ainsi que ses idylles, épigrammes, etc., etc. Outre ses poésies, il écrivit en prose latine : *De acuto et arguto*, — *De perfecta poesi*, — *De diis gentium*. Le roi Ladislas IV l'appela à sa cour et le combla de faveurs. Il mourut subitement à Varsovie, en 1640, avant d'avoir atteint l'âge de quarante-cinq ans.

Samuel Twardewski ne se servit que de la langue nationale pour sa rime déliée, et traduisit de l'espagnol un roman intitulé *Paschalina*.

Tels furent à peu près les plus fameux poëtes polonais jusqu'au règne infortuné de Jean Casimir, d'où datent sans interruption nos calamités nationales. Les muses effrayées quittèrent un sol qui tremblait sous leurs pas, et allèrent s'abattre sur la belle terre de France. Nous les verrons reparaître sous Stanislas Auguste, et si tant il y a que les larmes des esprits divins effacent les fautes des mortels, ceux qui furent évoqués par les faveurs dont il les combla plaideront sa cause auprès de la génération qu'il a initiée à tant de nou-

velles jouissances. La poésie d'une nation est, plus qu'une autre branche littéraire, l'expression de son caractère ; mais elle n'en constitue pas tous les mérites, et son histoire appellera successivement notre attention. Malheureusement nos chroniques n'ont rien qu'on puisse placer à côté des auteurs de cette espèce en France, en Angleterre, encore moins en Italie, et se composent de fables et d'obscurité, sans ce charme de naïveté piquante qui en rachète la barbarie. Martin Gallus, de 1110 à 1135, était, à ce qu'il semble, d'origine française, et sa chronique commence au règne de Piast, c'est-à-dire en 840, continuant jusqu'à 1109 [1].

Vincent Kadlubek, évêque de Cracovie, déposa cette dignité, et mourut en 1223, simple moine de l'ordre de Citeaux ; on le mit depuis au rang des bienheureux. Il puisa dans un auteur qui l'avait précédé, Matthieu, évêque de Cracovie, et eut tous les honneurs de son travail, dont la quatrième partie fut seule véritablement de lui. Martin Strzembski, connu des étrangers sous le nom de Martinus Polonus, était un dominicain, confesseur du pape Nicolas III. Nommé à l'archevêché de Gnesne, il mourut à Bologne, en revenant

[1] Bentkowski, Histoire de la littérature polonaise.

de Rome prendre possession de sa future dignité. Son ouvrage a pour titre *Chronicon summorum pontificum atque imperatorum Romanorum*. La renommée contemporaine de Martin Gallus contribua à celle de sa chronique, et parce qu'on y trouva l'histoire de la soi-disant papesse Jeanne, qu'on rencontre rarement ailleurs.

Jean Dlugosz, né en 1418 et mort en 1480, commence la série de nos meilleurs écrivains. Il était chanoine de Cracovie, instituteur des enfans de Casimir Jagellon. Enfin il fut nommé à l'archevêché de Léopold. Son histoire ne fut entièrement bien connue qu'en 1711 ; les vérités un peu sévères qu'il ne ménage pas au clergé en ont en grande partie retardé la publication. Il corrigea en tant qu'il dépendit de lui les erreurs amoncelées par ses prédécesseurs, et tâcha de répandre une sorte de clarté sur leurs ténèbres. Il consulta les archives, les anciens monumens et les annales privées. En retraçant des époques plus récentes et en avançant vers les faits rapprochés de ses propres souvenirs, il devient, dit Benkowski, un écrivain exact et digne de foi, ne faisant grâce à aucun petit détail. Sa latinité n'est pas correcte, même hérissée de barbarismes ; mais Benkowski a tort de dire que c'était le défaut général de l'Europe dans ce

temps-là. Bien au contraire, jamais un latin plus pur n'avait retenti aux oreilles romaines depuis la chute de leur empire, et c'est à cette source que nous allâmes chercher le nôtre dans le siècle suivant. Dlugosz n'en occupe pas moins une place distinguée, vu le scrupule de ses recherches, et fut consulté par ceux qui marchèrent sur ses traces.

Martin Cromer, né en 1512, de parens pauvres, dut à ses talens son élévation aux premières dignités de l'État. Il fit ses études à Bologne et parvint, de degré en degré, à l'évêché de Warmie. Il mourut en 1589. Son ouvrage ayant pour titre *De origine et rebus gestis Polonorum* commence aux siècles les plus reculés de la Pologne et finit à 1506. C'est une compilation des écrits des précédens auteurs, nommément de Dlugosz; mais il y règne un criticisme et un jugement si parfaits, une telle délinéation de faits, et le latin en est si pur, qu'on lui a donné à juste titre le nom de Tite-Live polonais. Il a été tenu en grande estime chez les étrangers, réimprimé souvent, et traduit en allemand par Henri Pantaléon, édition de Bâle, 1562. A cet ouvrage se trouve joint ordinairement l'écrit de Philippe Callimachi, instituteur des fils de Casimir III, intitulé *Historia im-*

perit et necis ad Varnam causa Vladislai Jagellonidis.

Martin Bielski, mort en 1576, écrivit les *Chroniques de la Pologne*, depuis les premiers temps jusqu'aux événemens contemporains. Son fils les continua et les fit paraître sous ce titre. Ils eurent le mérite de l'écrire en langue nationale. Leur style est, au dire de tous, clair, coulant et au niveau de l'histoire; il peut servir de modèle. Martin Bielski fut accusé de luthéranisme; néanmoins rien n'en indique la tendance dans le cours de cet ouvrage. Il fut également l'auteur d'un livre ayant pour titre *la Chronique de tout l'univers*.

Casimir le Grand jeta les fondemens de l'académie de Cracovie au milieu du quatorzième siècle, et sa petite-fille, la belle reine Hedwige, contribua, de concert avec le roi Ladislas Jagellon, à sa splendeur. La première Bible polonaise, conservée comme un très-curieux monument, a été traduite à l'usage de cette reine. Sous le règne de leurs successeurs, Nicolas Copernic, né à Thorn, en 1473, dont le père était natif de Cracovie, fut élevé dans l'académie de cette ville et y étudia durant cinq années le grec, le latin et les mathématiques. Il alla depuis à Bologne, où il fut l'adjoint de l'astronome Dominique-Marie de Ferrare, s'occupant de concert à observer

les corps célestes. Sa renommée en Italie, lui valut la chaire de mathématiques à Rome, et il y acquit plus de gloire encore. Il fut nommé docteur en médecine à Paris et mis au rang des académiciens à Cracovie, en 1504. On suppose qu'il y serait resté si son oncle, évêque de Warmie, ne lui eût donné un canonicat. Établi à Frauenberg, il s'y consacra entièrement à l'astronomie et travailla à l'ouvrage intitulé *De revolutionibus orbium coelestium libri VI*. Il était sur son lit de mort lorsqu'on le lui apporta, et il mourut quelques heures après, en 1543, dans la soixante-dixième année de sa vie. Avant de terminer cet article, il ne sera pas hors de propos de citer les expressions dont Sniadecki, le fameux savant de Vilna, se sert en parlant de lui : « L'admiration vouée au système de Ptolémée mit une digue aux progrès de la science. L'homme, étranglé dans les filets de la déception et des apparences, ne faisait aucun pas vers la vérité; Nicolas Copernic, sorti du sein de la nation polonaise, déchira ce voile d'illusion et d'erreur, indiqua à l'esprit humain le sentier de la vérité, expliqua le véritable système de l'univers, et jeta les premiers fondemens et les principes des grandes découvertes et des vérités qui placent l'astronomie au rang de

» la science la plus exacte entre les connais-
» sances physiques, et font tant d'honneur
» aux lumières de l'homme. »

La première imprimerie en Pologne dont nous ayons connaissance est celle de Cracovie, en 1490.

Les lettres avaient fleuri dans ce pays, lorsque les autres contrées de l'Europe, à l'exception de l'Italie, formaient à peine leur langue, et n'avaient rien à comparer à la pureté de la nôtre. Elles subirent une fatale éclipse durant la série de calamités dont le règne de Jean Casimir fut le prélude; mais nous les verrons renaître, et ce seront autant de fraîches guirlandes recouvrant les tombeaux épars sur la terre natale et charmant ses autres douleurs.

CHAPITRE II.

Coup d'œil sur l'état de la Pologne avant le premier partage, en 1772.

Avant la mort de Jean Sobieski, la Pologne vit descendre dans la tombe le prestige attaché au pays des braves, quel que soit le désordre intérieur minant son existence. Le privilége tant précieux de choisir les rois mit le trône à l'encan ; les nobles, envieux, intrigans et avides, ne demandaient qu'à faire de bonnes conditions en leur propre faveur, se promettant de tourmenter le mannequin qu'ils allaient choisir. L'histoire d'Écosse de M. Tytler, écrite avec le scrupule et le criticisme érudit de ce siècle, m'a tristement frappée par le rapprochement qu'elle offre avec celle de la Pologne : les grands à la solde de l'ennemi de leur patrie, et déchirant son sein par la trahison ; même inquiétude, même turbulence. Le défaut d'énergie des Polonais, soit en bien, soit en mal, a revêtu des couleurs de l'intrigue et de la dépravation morale des actions que la vigueur féroce des Écossais a

consacrées en traits de sang dans les pages de leur histoire. Nos grands seigneurs étaient des chefs de clan, des Mac-Callum-More, dont les vassaux se levaient en masse, entourés de leur clientèle de gentilshommes, partageant leurs inimitiés, prêts à tirer l'épée afin de les soutenir avec honneur. Les bourgeois n'ont compté pour rien en Pologne; et le malheureux paysan, n'ayant pas de justice à demander ni au ciel ni à la terre, était si bien abruti par cet état de servitude, qu'il n'en concevait pas d'autre, s'imaginant de bonne foi que Dieu l'avait placé en ce monde pour cultiver le sol du gentilhomme et mourir sous le fouet de son régisseur.

La puissance des rois était un mot vide de sens dont personne, je crois, ne faisait usage. Pour donner une idée de sa décrépitude, il suffit de quelques anecdotes de 1665, peignant les mœurs du temps et la faiblesse de nos rois. Je les ai trouvées dans les mémoires impayables d'un gentilhomme polonais, qui les écrivit avec une naïveté dont rien ne saurait donner l'idée, et que leur caractère de vérité rend plus précieux encore. Il avait été témoin oculaire du fait :

« Le roi Jean Casimir quitta Varsovie avec la reine et les dames de la cour pour aller combattre Georges Lubomirski. On eût dit

une espèce de danse; car l'un fuyait devant l'autre. La femme d'un gentilhomme vint se plaindre au roi du dégât commis sur ses terres. — Pardonnez, madame, lui dit-il; c'est le sort de la guerre; je poursuis un traître, il fuit devant moi. — Belle poursuite! s'écria-t-elle; moi, vieille femme, je l'aurais déjà attrapé. — Le roi rougit et lui fit payer le dommage.

» Un autre jour, il prit envie à Jean Casimir de faire visite à un gentilhomme du pays; car le bon roi s'ennuyait de cette guerre. Arrivé à cheval à la porte de la maison, il vit accourir la dame de l'endroit, qui, se jetant à genoux et levant les yeux au ciel, s'écria à perte d'haleine : — Dieu tout-puissant! s'il est vrai que votre bras vengeur punit les mauvais rois, étendez-le sur Jean Casimir, ici présent; que tous les fléaux qui ont désolé Pharaon viennent fondre sur lui, afin de venger son pauvre peuple des maux qu'il cause. — Le pauvre mari essaie de lui fermer la bouche; elle n'en crie que plus fort. Lui de s'accrocher à l'étrier du roi, le suppliant de n'y pas faire attention et d'honorer la maison de sa présence : — Non! non! s'écrie le roi, vous avez une méchante femme, je ne saurais entrer. — Et il s'en retourna au camp. La courageuse dame s'y présenta le lendemain, se

faisant annoncer comme étant celle chez qui le roi n'avait pas daigné s'arrêter la veille, et qui sollicitait une audience. Elle l'obtint. Jean Casimir paya généreusement le dégât qui avait amené tout cet orage, lui demandant seulement d'être moins emportée ; et se tournant vers la reine : — Pour Dieu ! dit-il, qu'on parle à Georges Lubomirski de se réconcilier avec nous ; car les femmes même nous jettent la pierre au sujet de cette guerre. »

Voici une autre anecdote racontée par le même, qui peint le degré de confusion sociale où nous en étions sous le même règne :

« Marie Gonzague de Nevers, femme de Jean Casimir, était une Française intrigante, troublant la Pologne et le roi tour à tour. Les personnes du pays voyaient avec jalousie les priviléges spéciaux des Français à la cour. Ces derniers imaginèrent entre autres de représenter sur le théâtre public de Varsovie le triomphe d'une victoire remportée par Louis XIV sur l'empereur Léopold. Il y eut beaucoup de monde présent à cette scène, et des gens de toute espèce. On représenta la bataille, le choc des armées, la fuite des Allemands faits prisonniers, et dont on était censé couper la tête. Pour complément, l'empereur chargé de chaînes, en costume impérial, tenant sa couronne à la main, venait

la rendre au roi de France. On savait qu'un seigneur de ce pays représentait l'empereur ainsi enchaîné, et retournait sa lèvre de manière à rendre la ressemblance parfaite, et ne voilà-t-il pas qu'un Polonais, venu à cheval sur le théâtre, s'écrie : « Tuez donc ce brigand, une fois qu'il est entre vos mains ; si » vous le relâchez, il se vengera en vous faisant la guerre. Une fois tué, votre roi de » France prendra l'empire, et si Dieu le permet, sera notre roi. Si vous ne le dépêchez » pas, je m'en charge : » Il tire son arc et perce d'outre en outre Sa Majesté impériale. D'autres Polonais de tirer, et d'en finir avec bon nombre de Français sur la scène, et même celui qui faisait le rôle de Louis XIV fut blessé à la tête, tomba de son trône et s'enfuit avec le reste. Personne ne fut puni, et les Français continuèrent d'être haïs. »

Il est sûr que cette partie de plaisir n'indique pas un état bien réglé, et il en fut ainsi durant plus d'un siècle ; ce qui donna lieu à un singulier adage que nous avons le plus singulier courage de répéter quelquefois en riant : *c'est-à-dire que la Pologne existe par le désordre.*

Le règne de Jean Sobieski, le fameux vainqueur des Turcs, ne remédia en rien à la confusion qui minait l'état intérieur du

royaume. Il donna, comme Jean Casimir, dans la faute polonaise de laisser les rênes à la femme. La sienne, encore une Française, mit tout sens dessus dessous, cabala, intrigua pour mettre un fils sur le trône et en exclure un autre[1]. Aucun d'eux ne lui succéda, et la fatalité qui commençait à s'étendre sur la Pologne donna la couronne à la maison de Saxe.

Quand Auguste buvait, la Pologne était ivre,

a dit Voltaire. Il avait raison, cela lui arrivait de temps en temps. La léthargie morale qui s'ensuivit préluda à la plus funeste période de son existence; j'entends son premier partage. Elle tombe de bien haut pour s'ensevelir bien bas, mais quelques généreux efforts retardèrent encore sa chute. S'ils n'eurent pas le pouvoir de la détourner, ils allu-

[1] Le roi Jean Sobieski a laissé un volume de lettres, adressées à cette même femme, si tendrement aimée de lui, et le méritant si peu. Les expressions les plus affectueuses décèlent combien était immense l'ascendant de la reine ; et, soit faiblesse, soit désir de ne pas compromettre la paix de son intérieur, il en fut ainsi jusqu'à la fin de ses jours. On conserve dans la bibliothèque de Villa-Nova (château bâti par le roi Jean Sobieski) des fragmens inédits de ses écrits, relatifs à des expéditions ou à des traités, en très-bon polonais, gâté par l'alliage du latin. Il écrivait avec la même facilité le latin, le français et l'italien. Ses lettres à *sa charmante petite Marie*, comme il l'appelle, ont été traduites par le comte Louis Plater.

mèrent cette espèce de *feu sacré* que les nobles cœurs se communiquent l'un à l'autre, qui couve dans leur sein, attendant le moment propice, et projette une flamme d'autant plus brillante qu'elle a été, comme la lampe de la vestale, veillée dans le sanctuaire du mystère.

Si la fortune n'eût point trompé les espérances de Stanislas Leszczynski, il eût opéré quelque bien, ou même arrêté la chute de la Pologne. Néanmoins on ne saurait avancer positivement cette donnée, car il aurait rencontré les premiers obstacles dans les nobles ses égaux, ligués en faveur de l'anarchie si favorable à leur despotisme partiel. La puissance bornée des rois ne leur permettait pas de les réprimer avec vigueur, et quoique doué d'une fermeté d'âme qui conserva toute sa fortitude au milieu des revers, nos aperçus sur le caractère de Leszczynski ne vont pas jusqu'à imaginer qu'il y eût en lui la force herculéenne de dompter tous nos monstres à la fois. Ce fut cette Lorraine, si spécialement favorisée des bons princes, qui recueillit le roi Stanislas; il tendit la main à la jeunesse de son ancien pays, l'admit à ses instituts, et sema les premiers germes de la civilisation prête à luire sur sa première patrie.

Les princes Czartoryski se montrèrent avec éclat parmi ceux dont les cris appelaient une

réforme. Eux aussi se fourvoyèrent dans leurs voies, car ils cherchèrent dans la Russie, jeune de civilisation, mais vermoulue d'immoralité, un appui à des plans salutaires. Ils ne pouvaient, par eux-mêmes, abaisser l'orgueil, ou détruire les préjugés invétérés de ces nobles qui se sentaient le droit de leur dire : *Nous qui valons autant que vous !* et, forts de ce secours étranger, les Czartoryski voulaient commencer par abolir le *liberum veto* et décider les affaires à la majorité des suffrages, sûrs que le bon sens de la nation se serait retrouvé. Des projets qu'une base morale et pure n'appuyait pas durent échouer. La Russie, sous Catherine, redevint forte de la faiblesse des Polonais, de leurs dissensions continues, mais elle joua au plus fin, se prêta à leurs calculs du moment, attendant l'heure propice.

Le long règne d'Auguste III, dont Rhulière a tracé une si exacte peinture, ce règne de profusions et de misères, du triomphe illimité du *liberum veto* et de l'anarchie qu'il engendre, amena néanmoins l'ardent désir d'une réforme appelée par tant de maux. Les Czartoryski avaient pensé à détrôner Auguste III et à donner la couronne à un Polonais, et dans ce but, ils formèrent une confédération où ils apportèrent le puissant

support de leur nombreuse clientèle. La mort d'Auguste, en 1763, aplanit une partie des obstacles qui se trouvaient sur leur chemin. Stanislas Poniatowski, gentilhomme polonais, dont la mère Constance Czartoryska était leur sœur, fut l'instrument sur qui tomba le choix de ses oncles, pour servir au succès de leurs desseins. Ancien amant de l'impératrice Catherine, il était dit qu'elle lui avait engagé sa promesse de placer la couronne de Pologne sur sa tête, et ce sentiment d'orgueil paraissait seul avoir survécu à l'amour qu'elle n'éprouvait plus. L'opposition qu'on rencontra dans la haute noblesse, qui désirait conserver le trône à la famille de Saxe, inspira aux princes Czartoryski la funeste idée d'appeler une armée russe en Pologne, et le canon de nos ennemis naturels braqué contre les rues de Varsovie fut le prélude des maux et de l'oppression qui attendaient ce peuple jusque là si fier de sa liberté[1]. Après qu'on eut écarté tous les nobles opposés violemment à l'élection de Stanislas Poniatowski, les cours de Berlin et de Pétersbourg, aidées de l'immense influence des princes Czartoryski, réussirent à le faire déclarer roi, et il fut choisi à l'unanimité des

[1] *Le Trésor*, écrit publié à Paris. *Mémoires contemporains de* [illegible].

suffrages. La cérémonie de son élection se fit de la manière suivante : Le primat du royaume, assis dans un cabriolet attelé de quatre chevaux, parcourait le champ de l'élection, s'adressant à tour de rôle aux députés des palatinats (provinces de la Pologne) en ces termes : Je vous salue, messieurs, sur ce champ d'élection, et vous demande quelle est la bonne volonté des illustrissimes palatinats, touchant la nomination de notre roi et seigneur? Il lui fut répondu qu'ils ne désiraient nul autre que Stanislas Auguste, en preuve de quoi ils présentèrent leur vote par écrit. Tous furent d'accord, excepté le palatin de Kieff, Potocki. Il ne nomma point Stanislas Auguste, et déposa son mandat aux mains du primat. Un gentilhomme du palatinat de Russie, ne voulant pas insulter au *liberum veto*, s'avança monté sur un cheval de très-mince apparence, lui-même modestement vêtu, et proclama roi, au nom de cette province, le prince Adam Czartoryski. Ce dernier porta la main à son chapeau et lui dit : Je vous remercie, monsieur. Une heure mit fin à des débats suivis d'ordinaire d'un tumulte si orageux, et le personnage dont je tire ce récit a l'air de se plaindre tant soit peu qu'on n'eût pas donné un verre d'eau pour apaiser la soif sur ce champ fameux, où

l'on buvait jadis à longs traits des boissons moins innocentes [1].

Le gentilhomme polonais qui allait occuper le trône de son pays aurait dû s'en reposer avec fierté sur l'antique coutume de nos ancêtres de le décerner au mérite, sans se prévaloir d'une généalogie douteuse, tirant son origine des Torelli, comtes de Guastalla et de Montechiarugolo, du côté de Joseph Salinguerra[2], tué en 1652, qui échappa seul au massacre de sa famille et à la spoliation de ses biens, dont Ranuccio I, duc de Parme, s'était rendu maître. Il fut naturalisé en Pologne, échangeant son nom de *Torelli* contre l'équivalent *Ciolek* (armes de la famille Poniatowski).. Sa femme Sophie, fille d'Albert Poniatowski et d'Anne Leszozynska, héritière de la terre de Poniatow, la lui apporta en dot, avec la condition d'en porter désormais le nom. Le talent militaire de son petit-fils Stanislas appela l'attention de Charles XII; il le suivit en Turquie, après la bataille de Pultawa, où il changea la politique du sérail, et eût détruit immanquablement Pierre I et son armée, sur les bords du Pruth, si ses conseils eussent été écoutés. Après la mort de Charles XII, il fut accueilli avec bonté par

[1] Kitowicz.

[2] *Art de vérifier les dates.*

Auguste II et lui demeura également fidèle; c'est lui qui écrivit *les Remarques d'un seigneur polonais sur l'histoire de Charles XII, par Voltaire*. Son fils, Stanislas Auguste, était doué par la nature des avantages les plus brillans, à commencer par le premier de tous les passeports, une figure remarquablement belle et une tournure noble, élégante. Les voyages avaient mis le dernier sceau à l'éducation soignée dont sa mère s'occupa de préférence; mais s'il y puisa tous les agrémens du cavalier accompli, il fut également contaminé des vices dont les cours de l'Europe offraient au dernier siècle le scandaleux théâtre. Sa liaison avec le chevalier Williams, l'homme le plus corrompu de son temps, et son intrigue avec la femme déhontée, dont le nom seul colore les joues de son sexe, déposent contre ses mœurs. Tenir un trône des mains de cette femme, lui asservir son pays, révolte bien plus encore. Il avait une mémoire supérieure, un grand don d'éloquence; ses connaissances étaient étendues, sa politique profonde. Tous ceux qui l'ont approché dans l'intimité lui étaient excessivement attachés; jamais il n'y eut de maître plus indulgent, d'ami plus aimable, et il n'avait que des paroles douces et bonnes à dire. On cite de lui un trait charmant, dont peu de rois *parvenus* seraient, je

crois, capables. Pendant son séjour à Paris, il avait été admis chez madame Geoffrin, et cette dame vint à son secours lorsqu'il s'y vit criblé de dettes. La reconnaissance qu'il en éprouva le porta à lui vouer des sentimens presque filials, et dès lors il l'appela maman. A peine fut-il nommé roi, qu'il lui écrivit ces deux mots : *Maman, votre fils est roi*. Il est à imaginer combien ces sensations durent être délicieuses, en identifiant à ce nouveau bonheur une si fidèle amie. Madame Geoffrin, très-âgée dans ce temps-là, ne balança pas un instant à faire le voyage de la Pologne; elle trouva au château son appartement de Paris, tant le roi s'était fait joie d'en traduire l'intérieur, et put de toutes manières se croire chez elle, entourée d'égards et de respects.

Les premiers soins du roi tendirent à *recivilisér* la Pologne; elle lui dut cette belle institution, noyau d'une armée future, une école militaire, ou corps de cadets, à la tête de laquelle fut placé le prince Czartoryski, général de la Podolie, père du prince actuel. De là sortirent tant de citoyens distingués, Kosciuszko, Niemcewicz, etc., etc.; enfin une nouvelle génération animée d'un ardent amour de la patrie, du besoin de la servir. Si nous sommes en droit de reprocher à la famille Czartoryski la faute depuis si fatale d'appe-

ler les Russes en Pologne, dans le but d'appuyer des projets sagement conçus et tendant au bien public, la justice nous oblige de dire qu'en se trompant, comme les hommes le font souvent, ils s'efforcèrent de l'expier en citoyens. Ils attendaient la diète prochaine afin d'y porter les derniers coups au *liberum veto*, établir une autre répartition d'impôts, mettre l'armée sur un pied plus imposant. On tournait même l'attention du côté où malheureusement elle ne s'était jamais portée; le sort des paysans devait être amélioré, et les tribunaux allaient être institués pour recueillir leurs trop justes plaintes. Hélas ! frappons-nous la poitrine, et convenons que nos propres jalousies, nos libertés mal entendues, l'ancienne attache à des institutions vicieuses, toujours coloriées d'un appel à la patrie, firent crouler les fondemens de notre réforme sociale. Nos citoyens les plus intègres ne rougirent pas de s'associer aux intrigues des étrangers, et le prince Repnine, ministre russe à Varsovie, tourna au profit de sa cour les dissensions intérieures. Des plaintes de toutes parts allèrent assiéger le trône de Catherine, et sa dangereuse intervention établit en droit le fait de se mêler de nos affaires. Les trois cours de Vienne, de Berlin, de Saint-Pétersbourg, protestèrent contre l'abolition du *liberum veto*, ce cancre

social qui minait nos meilleurs plans de réforme, et leur ôtait la terreur que devait inspirer une Pologne régénérée.

La tache honteuse du signal de la discorde intérieure qui allait ébranler le pays, porte en plein sur les dissidens de la Pologne. En invoquant la protection de l'étranger en faveur de leurs droits méconnus ou violés, ils faillirent au saint devoir du citoyen, et le moment qu'ils choisirent fut précisément celui où une noble pensée réunissait dans un lien commun les patriotes, et leur faisait pousser le cri des Italiens : *Chassons les barbares au-delà de nos frontières*. Leurs plaintes étaient d'autant moins fondées qu'aucun pays de l'Europe n'a manifesté envers les sectaires une tolérance si complète ; mais, comme l'observe Lelevel, « les protestans admis à tous les emplois civils et militaires se trouvaient exclus des assemblées de la chambre et du sénat, leurs fonctions politiques pouvant porter les étrangers à influer sur les délibérations publiques. » Soltyk, évêque de Cracovie, leur reprocha à haute voix d'avoir cherché la protection des ennemis du pays. Cette diète de 1766, qui avait soulevé tant de généreuses espérances, n'amena que des dissensions civiles et les calamités dont elles sont la source. A cette époque, le roi voulait sincèrement le bien ; il

adopta plus tard le principe *que la Pologne ne saurait exister sans le support de la Russie*, principe subversif de la nationalité d'un peuple de vingt millions d'âmes, doué d'une intelligence si supérieure, fait plutôt pour refouler les barbares dans leurs déserts que pour se laisser dominer par eux. Il y a des hommes d'État à qui j'ai entendu émettre le même sophisme, sans pouvoir comprendre qu'il entrât dans les intérêts de l'Europe d'avoir contre elle *ces enfans perdus*, qu'on nomme des Polonais, lorsqu'ils sont aux ordres de la Russie, au lieu de faire de mon pays une *muraille de la Chine*, pour servir de barrière entre ses libertés et les accrochemens des empereurs.

Le roi s'évanouit sur son trône lorsqu'il vit ses bonnes intentions ainsi traversées par ses propres sujets, liés avec les Prussiens et les Russes dans le dessein de les nullifier. Le *liberum veto* fut maintenu, on n'augmenta ni l'armée ni les impôts, et de toutes parts on vit se former des *confédérations* à la suite de tant de mécontentemens et d'inquiétudes pour l'avenir. La confédération de Bar mérite la place qu'elle occupe dans nos souvenirs, car bien que tout n'y fût pas pur, elle agissait dans le but de soustraire le pays à l'influence des étrangers, et de veiller au maintien de la constitution nationale. Elle eut, à

proprement parler, l'évêque Adam Krasinski pour chef, quoique son frère Michel en portât le titre. Le premier nous apparaît comme un patriote élevé, qui eut le talent d'entraîner Joseph Pulawski dans ses intérêts.

Ce dernier nom est devenu plus populaire encore, parce qu'il a été doué de l'énergie persévérante dont nous sommes si souvent dépourvus. Ce fut à Bar, petite ville de la Podolie, que l'on passa en 1768 l'acte de confédération. Il ne compta d'abord que huit signatures [1], mais la haine de la Russie rangea bientôt la noblesse polonaise sous ses étendards. C'est alors que Catherine conçut un plan qui eût fait envie au héros de Machiavel, tant il est vrai que notre sexe dépasse les hommes dans le bien comme dans le mal, lorsque ce dernier prend seul possession du cœur. Elle se saisit de l'opportunité de se débarrasser en un coup de main de cette noblesse qui se réveillait enfin d'une si longue léthargie, pour s'opposer à ses desseins contre la patrie, et résolut de soulever les passions haineuses, les longs ressentimens de la multitude de serfs sur qui pesait le joug trop rude de leurs seigneurs. Elle mit en avant des motifs religieux, en proclamant dans ses édits que la religion

[1] Czaykowski.

grecque était menacée, faisant ainsi du fanatisme son puissant auxiliaire. Ces populations ignorantes ne connaissaient de la vie que deux de ses plus fortes haines, celles du servage et de la religion des maîtres détestés qui les lui imposaient. Les Cosaques habitans des îles que forme le Dniéper à son embouchure, connus de ce côté-là sous le nom de Zaporogues ou Haydamaques[1] (race de brigands sauvages dont le nom fait l'effroi de leurs voisins), sortirent de leurs repaires, l'édit de l'impératrice en main. S'avançant sous la conduite d'un chef ou *attaman*, nommé Zelazniak, homme courageux, sauvage et de bonne foi, ils allèrent se joindre aux paysans de l'Ukraine, croyant reconquérir leurs libertés. Des missionnaires gréco-russes furent chargés de bénir et de distribuer des couteaux que l'impératrice envoyait aux paysans. Ils leur faisaient un devoir de conscience d'égorger les Polonais et les Juifs, agissant d'après les ordres *dorés* de l'impératrice, ou obéissant aux convictions de tout ce que le fanatisme a de fureurs chez ces gens-là.

La *Jacquerie* du quatorzième siècle n'a rien qui égalât les horreurs de celle dont nous allons dérouler le triste tableau, en adorant en

[1] Rhulière.

silence cette justice éternelle, rémunérant là encore les fautes dont les aïeux de cette génération s'étaient rendus coupables. Tous avaient traité comme autant de bêtes de somme ces populations craintives, ignorantes, dont le labeur fournissait au luxe qu'ils étalaient à la cour. Cette oppression s'était étendue jusqu'à leur conscience, et les traditions que le peuple conserve si fidèlement ne leur retraçaient qu'une longue série de tourmens dont l'infliction dévolue à un régisseur barbare en avait aggravé le poids; aussi se précipitèrent-ils en bêtes féroces sur les châteaux de leurs maîtres. La plus terrible réaction s'accomplit, celle de la chaumière roulant contre le palais, y portant la flamme, le carnage, la dévastation, et les ondes du Dniéper coulèrent ensanglantées. Jamais la voix de la conscience ne s'était fait entendre à ces populations entièrement sauvages; aussi exercèrent-elles des cruautés de cannibales dont les peaux rouges nous ont seules donné l'idée. Seize mille personnes enfermées dans la ville de Humane furent égorgées en un seul jour; hommes, femmes, enfans, vieillards. L'auteur polonais [1], dont je vais suivre le récit, le tient de quelqu'un qui a été sur les lieux de la scène qu'il décrit. Des paysannes rassemblées au bord d'une rivière avaient

[1] Czaykowski.

étendu comme autant de pièces de linge des cadavres nus, de différens âges et sexes, dont les mains et les pieds étaient attachés avec des cordes; les femmes, les filles, comme autant de bacchantes, rouges, échevelées, frappaient les têtes de leurs victimes avec les brosses employées au blanchissage, foulant leurs corps sous leurs pieds. L'une s'écriait : Tiens, mon beau jeune seigneur, voilà qui est pour ma fille! — L'autre de dire : Tu as vendu mon mari comme une bête de somme!

Et toutes de rappeler leurs injures au maître, au régisseur, déchirant leurs corps avec les dents, se repaissant de tortures, nageant dans le sang, répétant toujours : Plus de corvée, plus de taille; nous blanchissons vos corps de notre plein gré. J'ai souvent entendu un beau-frère de mon mari raconter le meurtre barbare de sa tante et de son oncle, tous deux très-âgés, et massacrés la nuit dans leur lit avec des circonstances horribles, par le chasseur favori de la maison, qui voulait ainsi assouvir sa haine. Introduit par la femme de chambre, son second acte d'émancipation fut de l'égorger, la soif du sang une fois excitée. Dénoncé dans la suite, il eut la main entourée de paille et brûlée à petit feu avant de subir le dernier supplice. Un de mes amis, M. de Breza, me contait encore dernièrement le massacre

de toute sa famille, auquel son père seul échappa, grâce à la tendresse de sa nourrice. Cette femme le tint caché deux jours et deux nuits sous un pont, tremblante de tout son corps, car de cruelles tortures eussent puni son dévouement à l'enfant de son seigneur polonais. Le même enfant ainsi sauvé vit, à l'heure qu'il est, parvenu à l'âge avancé de quatre-vingt-huit ans. Il a été le ministre favori du roi de Saxe, durant la courte existence du duché de Varsovie, et se retira à la campagne lorsque son maître tomba, n'en voulant plus désormais servir d'autre; sa carrière a laissé un souvenir de respect à ses concitoyens.

Cette belle province qu'on nomme Ukraine, fertile entre toutes, où coulent le miel et le lait, selon le commun adage, se vit inondée de sang, et n'offrit que cadavres et ruines. On fait monter à deux cent mille le nombre de personnes égorgées; mais les calculs officiels, intéressés à oblitérer la vérité, le portent à cinquante mille.

Les châtimens égalèrent la férocité des crimes qu'ils allaient expier; les Russes réunis à l'armée polonaise allaient massacrant par milliers. L'impératrice vit son triomphe assuré, les Zaporogues furent exterminés, et les Cosaques à l'orient du Dniéper, soumis jus-

qu'ici à la domination polonaise, passèrent immédiatement sous la sienne.

Les barbaries dont Drewitz, colonel russe, se rendit coupable, ont attaché à son nom une sorte d'effroi; il était un de ceux dont les mères menaçaient leurs enfans, tout en priant Dieu dans le secret de leur cœur de les en garder à jamais. On rencontrait maintes années après ses prisonniers mutilés mendiant leur pain. Le roi Stanislas avait préparé une décoration dont il voulait honorer ses services; ce fut alors que Joachim Chreptowicz, un des grands dignitaires de la couronne, lui rapporta les siennes, en disant qu'en pareil cas chacun retournerait au roi les insignes dont il était revêtu [1].

On l'a accusé d'avoir participé sous main à d'aussi horribles forfaits, tout comme Charles Ier fut soupçonné des massacres de l'Irlande. Le caractère plein d'humanité du roi dément une semblable assertion. Il se prêta honteusement depuis à servir d'instrument passif à la Russie, mais il ne fut jamais agent actif des crimes de cette espèce; ne possédait-elle pas d'ailleurs dans Xavier Branicki, et autres nobles vendus à son or, des émissaires plus ductiles, n'ayant même plus d'honneur à risquer?

Et nos généreux confédérés de Bar, Pulawski,

[1] Lelevel.

ses fils et son neveu, luttaient avec le courage du désespoir contre les ennemis dont ils étaient ou entourés ou poursuivis. L'évêque Krasinski cherche à rallier la France et la Turquie à la cause de la nationalité polonaise. Comme on voyait dans la faiblesse et la vacillation du roi le plus grand obstacle à la réussite de leurs plans, les confédérés conçurent le projet de le mettre de côté; Pulawski n'y fut pas contraire, mais il insista pour que la vie du roi fût respectée. En 1771, le 3 de novembre, l'enlèvement du roi eut lieu lorsqu'il s'en retournait de chez son oncle le prince chancelier; l'obscurité de la nuit et le mauvais état des chemins séparèrent les conjurés les uns des autres. Resté seul avec l'un d'eux, Stanislas usa de l'éloquence dont il était doué à un degré peu commun, et tourna tellement à lui le cœur de cet homme, qu'il le mena à un moulin situé près du grand chemin, d'où l'on fit savoir à Varsovie sa miraculeuse conservation; et lorsque le général Cocci arriva avec un détachement de la garde royale, le premier objet qui frappa son regard fut ce même conjuré gardant la porte le sabre nu. Avant que la capitale fût instruite de l'enlèvement du roi, il se reposait au château de tous les périls qu'il avait courus. Au moins le courage personnel faisait partie des qualités

de Stanislas; quoique blessé à la tête, les pieds meurtris, l'un nu, entraîné comme un malfaiteur, son sang-froid ni sa présence d'esprit ne se démentirent pas un instant, et il en imposa aux conjurés. Quelques-uns d'entre eux furent punis du dernier supplice, mais le roi parla lui-même en leur faveur, et l'homme qui lui avait sauvé la vie vécut en Italie d'une pension continuée jusqu'à la fin de ses jours.

Les confédérés perdirent à ce plan avorté, car on ne balança pas à les accuser de *régicide;* on les inculpait à faux. Le même défaut d'énergie et de persévérance inhérent à notre caractère pour ouvrer le bien, se placera entre le Polonais et le mal à commettre; il ne franchira jamais l'abîme qui le sépare du paradis ou de l'enfer; sa décision faillira au moment de prendre un parti. Le succès, cette seconde Providence, fit donc faute à la confédération, une désunion intérieure s'y était insinuée, et la valeur de héros de Casimir Pulawski ne put ranimer les flammes d'un enthousiasme qui allait s'éteignant toujours. Après avoir défendu *Czenstochowa* (la Sainte-Lorette de la Pologne), avec tout ce que la force de l'homme peut puiser de courage dans le désespoir, Casimir Pulawski la rendit aux Russes sur un ordre du roi Stanislas: il alla chercher une patrie en Amérique, et périt sous Savannah, en com-

battant pour ses nouvelles libertés. Ainsi mourut la noble pensée d'une Pologne indépendante dont la confédération de Bar fut l'expression : le succès seul lui a failli ; mais, semblable à un feu qui va épurant l'atmosphère, elle projeta de longs jets de lumière et dissipa les ténèbres étendues sur le pays. Tout fut depuis mouvement et progrès ; l'homme qui voulait servir son pays s'inspira des actions des patriotes de Bar, et courut lui dévouer sa fortune et sa vie ; Kosciuzko en fut le brillant reflet.

Des espérances aussitôt ravivées que déçues laissèrent au cœur de tous des regrets dont ma faible plume ne peut donner la mesure ; ils se rattachent à la plus triste partie de nos annales, au premier partage de la Pologne, qui rencontra si peu d'opposition ; le prince Henri de Prusse en conçut le projet et le médita avec l'impératrice Catherine. L'idée de cette spoliation neutralisa d'anciennes haines, et réunit dans un lien commun le roi de Prusse, et Marie-Thérèse, qu'autrefois, à titre d'orpheline, il avait insultée, attaquée et dépouillée de la Silésie. Déjà, en 1771, à la suite de l'entrevue de Neustadt, entre le roi de Prusse et l'empereur Joseph II, la Starostie de Zips fut enclavée dans les limites de la Hongrie, et le roi n'obtint d'autre réponse de Marie-Thérèse que

des assurances d'amitié, qui n'allèrent pas jusqu'à la restitution de ce premier larcin. Ainsi c'est l'Autriche qui donna l'exemple de cette violation du droit des gens; et après cela il m'arrive d'entendre dire combien elle est portée en faveur de la Pologne. C'est un de nos éternels sophismes; jamais celui qui a insulté n'a protégé depuis. Une épidémie s'étendit sur cette terre labourée par les guerres; les cours de Vienne et de Berlin firent placer des cordons sanitaires afin d'en arrêter les progrès: les troupes appuyèrent les Russes occupés au siége de Czenstochowa. Bientôt après le roi de Prusse mit en avant ses droits à une indemnité, s'appuyant du prétexte des frais encourus lors de la guerre de Turquie, en agissant dans les intérêts de la Pologne. L'Autriche ayant donné le signal du démembrement, n'eut garde de s'y opposer, et Frédéric II s'empara de ce qui se trouvait à sa portée aux bords de la Notec. L'impératrice Catherine fit occuper une partie de la Russie Blanche aussi à titre d'indemnité, et obtint des deux autres puissances respectives une influence illimitée sur les affaires intérieures de la Pologne. Les patriotes qui survivaient à la confédération de Bar, quoique épars et sans lien commun, adressèrent des protestations solennelles aux cours de l'Europe; le roi se

joignit à eux, car alors encore il était Polonais! Louis XV soupira en disant : Si Choiseul eût été ministre, jamais pareille chose ne serait arrivée[1] ! Tous les autres pays couronnèrent ce forfait d'une désapprobation tacite ; la Pologne perdit au premier partage trois mille neuf cent vingt-cinq milles carrés!!!

[1] Lacretelle.

CHAPITRE III.

La Pologne s'achemine vers un meilleur ordre de choses durant quinze années de paix. — Entrevue de Kanieff entre le roi et l'impératrice Catherine. — Traité d'alliance entre l'Angleterre et la Prusse. — Diète de quatre années, dite de la constitution. — Ses opérations. — Intrigues de la Russie. —Ignace Potocki.—Kollontay.—Constitution du 3 mai. — Un léger aperçu de ses bases. — Elle appelle l'inquiétude de ses voisins. — Anniversaire du 3 mai.— Le comte Félix Potocki. — Confédération de Targowica. — Guerre avec la Russie. — Thadée Kosciuszko. — Bataille de Zielenieç. — Bataille de Dubienka. — Le roi accède aux propositions de la Russie. — Usurpations de la Prusse et de la Russie. — Diète de Grodno. — Elle sanctionne le second partage.

Le roi Stanislas conserva une impression pénible de cet enlèvement durant le reste de sa vie, croyant lire son avenir dans celui de Charles Ier, ce cauchemar de tous les rois qu'une révolution atteint, car Louis XVI fixait, dit-on, maintes fois son portrait avec le même pressentiment. — Mon ami, disait Stanislas à M. Wroughton, chargé d'affaires de la Grande-Bretagne, je suis réservé pour de nouveaux et de très-grands malheurs; je mourrai comme Charles Ier d'Angleterre. Oh!

qu'il devait se sentir mal à l'aise sur ce trône étayé par les ennemis naturels de la Pologne, contre lesquels son propre cœur élevait encore une révolte secrète ! Né avec le sentiment des arts, il se consola dans leur sein des dégoûts de la royauté, et nous devons à la protection qu'il accorda aux sciences notre *second siècle d'Auguste*. Des sollicitudes plus graves l'arrachèrent à une existence de jouissances intellectuelles ; mais le Laurent de Médicis de la Pologne ne se trouva pas à la hauteur de leurs exigences durant une époque de crise qui réclamait le bras vengeur d'un Robert Bruee.

La diète dura deux ans, et prépara pendant ce temps une nouvelle constitution plus vicieuse que la précédente, par les réglemens et les institutions dont l'influence russe trouva moyen de la corrompre ; elle conserva des préjugés chers à la nation, tels que le *liberum veto*, la restriction des priviléges des dissidens, posa en principe que désormais aucun étranger n'occuperait le trône ; mais elle fit au total un ramas de loisincohérentes dont la Russie garantit l'inviolabilité [1].

[1] Quoique cette diète ne sanctionna le premier partage qu'après qu'on l'eut formée en confédération, les nonces Reytan et Korsak, Lithuaniens tous les deux, se placèrent avec un courage romain à côté des libertés du pays, furent accusés de rébellion et déclarés ennemis de la patrie par les

Cette même diète nomma une commission pour veiller à la disposition des fonds enlevés aux jésuites, et appliqués à l'éducation nationale. La motion de Joachim Chreptowicz valut à son pays une commission d'instruction publique, qui devait en fixer les bases en se servant des fonds destinés à cet effet. Cette commission, à titre de magistrature suprême, n'eut de compte à rendre qu'à la diète nationale. Le bienfait d'une semblable institution balança tous les maux sous lesquels la Pologne gémissait depuis si long-temps, et lui valut le noyau d'une nouvelle génération dont le patriotisme éclairé se consacra à les guérir. Quinze années de paix, détachées de ce règne orageux, préparèrent les âmes à de nouvelles luttes avec l'adversité, firent refleurir le pays; et si le roi, qui jouissait d'un revenu de sept millions de florins de Pologne, eût été moins prodigue, la moitié mise de côté aurait composé un fonds précieux dans la période de calamités qui approchait à grands pas. Néanmoins, malgré la fatale influence des Russes et les intrigues de Stackelberg, leur ambassadeur, un de ces pro-

ambassadeurs des trois cours spoliatrices. Le souvenir patriotique de Reytan vit au milieu de tous; son caractère semble avoir été moulé sur les plus beaux modèles de l'antiquité. Il est mort de désespoir, lorsqu'il ne vit plus de chance de salut pour la Pologne.

consuls que les czars ont coutume d'envoyer pour dominer les souverains étrangers, la Pologne, aidée d'un esprit public qui acquérait chaque jour plus de développement, fit de véritables progrès dans la marche de son administration. André Zamoyski, un des hommes remarquables du pays, travailla à un code de lois où il comprit les droits du paysan, et embrassa tout l'ensemble de la législation d'une manière élevée et libérale. Ce code heurtait les idées rétrécies que la noblesse entretenait de ses priviléges; il fut rejeté par des esprits peu préparés à en comprendre le bienfait, et André Zamoyski s'en tint à la seule gloire d'avoir donné un premier élan vers un meilleur ordre de choses.

Le désir de s'étendre du côté de la Turquie; de punir sur elle d'anciennes injures, rapprochait l'Autriche de la Russie. Mais la Prusse ne trouvant rien à y gagner, commençait à s'en inquiéter. En 1784, la Crimée fut comprise dans le nombre des gouvernemens de la Russie, et la Turquie dut y acquiescer malgré elle. L'impératrice se décida à visiter ce nouveau domaine ajouté à son empire, et y donna rendez-vous à l'empereur Joseph II pour y concerter la guerre de Turquie, et décréter le sort de la Pologne, si nous en croyons les événemens qui ont suivi cette entrevue.

Stanislas-Auguste vint à sa rencontre à Kanieff en 1787, le 7 mai. M. de Ségur, dans ses charmans mémoires, nous a détaillé une rencontre si intéressante, et je me sers de son récit, car qui parlerait comme lui ?

« L'artillerie de la ville et de la flotte de Kanieff annoncèrent l'approche des deux monarques. Catherine envoya sur une chaloupe élégante plusieurs grands officiers saluer le roi de Pologne. Le prince, accompagné par eux, et croyant devoir, pour éviter toute étiquette embarrassante, garder l'incognito, peu compatible avec tant d'éclat, leur dit : Messieurs, le roi de Pologne m'a chargé de vous recommander le comte Poniatowski !

» Lorsqu'il fut monté sur la galère impériale, nous nous pressâmes en cercle autour de lui, curieux de voir les premières émotions de ces augustes personnages dans une circonstance si différente de celle où ils s'étaient vus autrefois, unis par l'amour, séparés par la jalousie, poursuivis par la haine. Mais notre attente fut presque totalement déçue, car après un salut réciproque, grave, respectueux et froid, Catherine ayant présenté sa main à Stanislas, ils entrèrent dans un cabinet et y restèrent enfermés une demi-heure. Dès que ce tête-à-tête fut fini, leurs majestés vinrent nous rejoindre, et comme nous n'avions pas pu les entendre,

nos regards curieux cherchaient à lire leurs pensées sur leurs traits; mais quelques légers nuages répandus sur leurs fronts rendaient cette lecture difficile. C'était du côté de l'impératrice un nuage d'embarras et de contrainte inaccoutumés, et dans les yeux du roi une certaine empreinte de tristesse qu'un sourire affecté ne pouvait entièrement déguiser. Ce prince vint obligeamment parler à tous ceux d'entre nous qu'il connaissait; l'impératrice lui présenta les autres.

» Tout avait été calculé pour ne point laisser de vide dans cette journée, que de part et d'autre on désirait peut-être également abréger. Bientôt on s'embarqua dans de belles chaloupes pour se rendre sur la galère du festin. Il était difficile d'en voir un plus somptueux, plus élégant et plus recherché. L'impératrice avait à sa droite le roi, à sa gauche M. de Cobentzel, le prince Potemkin; M. Fitzherbert et moi étions placés vis-à-vis de leurs majestés. On parla peu, on mangea peu, on se regarda beaucoup, on écouta une belle musique, et on but à la santé du roi, au bruit d'une grande salve d'artillerie.

» En sortant de table, le roi prit des mains d'un page les gants et l'éventail de l'impératrice et les lui présenta. Ce prince ensuite cherchant et ne pouvant trouver son chapeau,

l'impératrice, qui l'avait aperçu, se le fit apporter, et le lui donna. « Ah ! madame, lui dit Stanislas en le recevant, vous m'en avez donné autrefois un bien plus beau ! »

» On revint à la galère impériale ; le cercle fut court et n'offrit rien de remarquable. Le roi se rembarqua à huit heures et retourna à Kanieff.

» Dès que le soleil eut fait place à l'ombre, la montagne de Kanieff étincela de feux ; ses flancs étaient sillonnés d'un fossé serpentant rempli de matières combustibles.

» Lorsqu'elles furent enflammées elles présentèrent l'image de la lave d'un volcan, image d'autant plus parfaite que dans le même moment, au sommet de la montagne une éruption de cent mille fusées embrasait les airs et multipliait ses clartés en se réfléchissant dans les eaux du Borysthène. Notre flotte était aussi magnifiquement illuminée, de sorte que cette fois dans notre horizon il n'y eut point de nuit.

» Le roi nous avait tous invités, et donna un bal superbe ; mais l'impératrice n'y voulut point aller. Stanislas l'avait inutilement conjurée de prolonger son séjour de vingt-quatre heures, le temps des faveurs était passé pour lui. Catherine lui dit qu'elle craindrait par un retard de faire attendre l'empereur, qui devait la rejoindre à Cherson.

» Nous continuâmes donc notre route le lendemain, et ce fut ainsi que se termina cette entrevue, qui malgré sa magnificence théâtrale occupera mieux sa place dans l'histoire que dans le roman, car ce ne fut certainement pas par des sentimens trop tendres qu'elle fut embellie et animée. »

Le roi Stanislas vit aussi de son côté l'empereur Joseph II. Il fut rassuré par lui sur la future destinée de la Pologne et la crainte d'un nouveau partage: mais allez vous fier aux promesses des souverains! oubliant que l'Écriture sainte a posé en principe de ne point compter sur eux.

La grandeur toujours croissante de la Russie, qui commençait à troubler le repos du roi de Prusse, l'inquiéta bien davantage en la voyant en guerre avec la Turquie, ayant l'Autriche de son côté. L'Angleterre et la Hollande prirent l'alarme, d'autant plus que la première regardait de mauvais œil un traité de commerce que la Russie avait conclu avec la France par l'entremise de M. de Ségur. Elle intrigua donc à la Porte, puis à Berlin, et Hertzberg, ministre de Frédéric-Guillaume, porté vers les Anglais, décida la conclusion d'un traité avec eux, dans le but d'humilier l'Autriche, et de poser une digue aux empiétemens de la Russie. Le cabinet de Berlin excita la Suède et

la Pologne à secouer son joug. Gustave ne balança pas à lui déclarer la guerre; ainsi la Pologne la voyant aux prises avec deux ennemis, jugea le moment favorable de soustraire à une influence funeste son administration intérieure, en la réglant sur d'autres bases.

La Russie s'aperçut d'où partait le coup, et comprit que si la Prusse y allait de bonne foi, elle perdait sans retour sa domination en Pologne. Elle mit alors en jeu tous les ressorts de son astucieuse politique, et Stackelberg eut l'ordre de travailler sous main à faire tomber le choix des électeurs sur des députés agissant dans les intérêts de la Russie. Néanmoins elle fut bien loin d'avoir la majorité en sa faveur, et la diète de quatre années ou diète constitutionnelle débuta par se former en confédération[1], afin de prévenir l'interruption de ses séances. Stanislas Matachowski et le prince Casimir Sapieha furent nommés ses maréchaux, et jamais choix ne fut plus heureux, car ces patriotes jouissaient de l'estime de toute la nation. Le roi de Prusse Frédéric-Guillaume ne cessa d'encourager les Polonais

[1] La constitution anarchique que la Russie imposa à la Pologne en 1775 exigeait l'unanimité des suffrages, afin de faire passer en diète les motions importantes; il suffisait d'un traître vendu à elle pour arrêter les opérations de l'assemblée. Mais dans une diète organisée en confédération, les matières se décidaient à la majorité des voix.

à déclarer ouvertement leur indépendance de la Russie, et le ministre anglais Stailes secondait ses plans. Ce fut sous leurs auspices que se forma ce parti qui résolut d'affranchir les délibérations de la diète des entraves de l'intervention russe, et de ne pas se considérer lié par les traités précédemment conclus avec cette puissance.

La diète commença par anéantir la constitution imposée en 1775, et décréta cent mille hommes de troupes sur pied. Une fois là, on se querella pour savoir qui serait le chef d'une armée encore à venir, et l'établissement de ce nouvel impôt excita le mécontentement de ceux sur qui il devait principalement porter; on esquiva de payer, la Russie intrigua, et un temps précieux se perdit en délibérations superflues.

Stackelberg déclara publiquement qu'il envisageait le renversement de la dernière constitution comme une insulte à l'impératrice. Il fut soutenu, dans la diète, par la faction vendue à Catherine, dont le grand général Branicki était chef; mais il s'éleva sur les lieux mêmes un autre parti puissant de toute la force que le talent peut ajouter au patriotisme pour combattre les ennemis du pays. Là vint briller l'éloquence d'Ignace Potocki, de Julien Niemcewiez, Weyssenhoff, et sem-

blable à un torrent qui emporte dans son cours tout ce qui semble devoir l'arrêter, elle triompha avec éclat, et régénéra la Pologne.

Ignace Potocki, également distingué par sa naissance et ses qualités individuelles, a laissé la réputation d'un savant de premier ordre. Il porta un désintéressement absolu dans la grande cause dont il fut le soutien ; on le vit ami fidèle de la fortune tombée, du commerce le plus facile dans son intérieur, et ne consultant que l'idée abstraite du devoir, sans se retourner ou se laisser séduire à l'espoir du succès. Notre pays a offert des talens aussi éminens parmi les personnes de sa caste, mais on n'en compte pas beaucoup qui se fussent élevés à cette hauteur d'abnégation et de moralité politique.

Hugo Kollontay, qui embrassa les mêmes vues et travailla de concert avec Ignace Potocki à leur réussite, n'avait pas son aménité dans le commerce ordinaire de la vie, mais il eut l'amour de l'humanité qui l'éclairait sur ses véritables intérêts, auxquels il dévoua toute son existence; son cri fut le premier qui s'éleva en faveur des paysans opprimés, et dans le temps où il fut chancelier, il travailla constamment à adoucir leur position. La révolution française, avec tous ses excès, avait envi-

ronné les mots de liberté, d'indépendance, d'une sanglante auréole; ils sonnaient d'une manière lugubre aux oreilles de la plupart, et l'on ne sépara pas assez les opinions prononcées de Kollontay des actions qui protestaient contre leur abus. Il eut beaucoup d'ennemis, le roi en tête; mais il laissa dans son pays la réputation de quelqu'un qui avait puissamment contribué à son progrès intellectuel, et son nom, comme celui d'Ignace Potocki, tire sa principale gloire d'avoir donné à la Pologne sa belle constitution du 3 mai. En procédant à l'abolition des réglemens introduits par les Russes, la diète fit un chaos des nouvelles lois destinées à les remplacer, Ignace Potocki et Kollontay furent chargés de les rédiger. La nation confirma la diète dans ses fonctions à l'expiration de sa durée; on prolongea les pouvoirs des députés, on en doubla le nombre; les jeunes gens que le siècle avait dépouillés des préjugés de leurs pères y parurent en majorité, et leurs efforts, couronnés de succès, attestèrent la marche rapide de l'éducation nationale. En attendant, on conclut en 1790 un traité d'alliance avec la Prusse, qui approuvait hautement le projet d'une constitution; on rompit avec la Russie, et le roi voyant pencher la balance en faveur des innovations politiques conçues

par la jeunesse du pays, se rapprocha de ce parti. — Ignace Potocki contribua à l'y attirer, en se servant de l'ascendant d'un prêtre italien sur le roi. En le voyant dans leurs rangs, les patriotes oublièrent le passé avec cette facilité de pardon et cette foi dans l'avenir si inhérentes à notre nature. On travailla de concert avec lui, et le 3 mai 1791, la constitution fut proclamée.

Ignace Potocki représenta au roi qu'il ferait en l'acceptant le salut de la patrie. Le député de la Livonie, nommé Zabiello, conjura le roi et les membres de la diète de lui prêter serment sans retard. Toute la chambre se rendit dans la salle du trône. Stanislas ayant fait venir l'évêque de Cracovie, prononça un premier serment de lui être fidèle dans la salle de la diète, et se rendit de là à l'église, suivi du sénat, des députés, des dignitaires de sa cour, et d'une foule de monde. — Tous prêtèrent le serment. — A peine s'en rencontra-t-il quelques-uns qui balancèrent, encore ceux-là finirent par y accéder, et le 5 mai elle fut confirmée à l'unanimité [1].

Ainsi fut complétée cette belle conception de deux esprits supérieurs qui attirèrent à sa coopération des cœurs palpitans du même be-

[1] Lelewel.

soin de sauver la patrie. D'un bout de la Pologne à l'autre, elle fut accueillie avec la même ivresse, *et le* 3 *mai* devint l'époque la plus mémorable de nos annales.

Burke, Fox, d'autres publicistes anglais, ont admiré cette œuvre de la jeunesse politique d'une nation qu'on eût cru empruntée à sa maturité. Horace Walpole la faisant contraster avec les excès qui souillaient la France au même temps, dit en en parlant : « And thus a set of rascals, who might with temper and discretion have obtained a very wholesome constitution witness Poland ! have commited infinite mischief, infinite cruelty, infinite injustice, and left a shocking precedent against liberty, unless the Poles are as much admired and imitated as the French ought to be detested. »

Cette constitution établissait la religion catholique dominante en Pologne, en accordant aux autres religions le libre exercice de leur culte. — Le roi devait être catholique, la couronne héréditaire, la noblesse confirmée dans ses droits et privilèges, égaux pour tous ses membres. — Les villes étaient représentées à la diète par leurs députés ; le mandat, ainsi que le service civil ou militaire, étaient des titres d'anoblissement. — Les paysans devaient jouir de la protection de la loi, afin

de garantir leur liberté individuelle des accrochemens de l'arbitraire. Le pouvoir législatif délégué aux diètes rassemblées tous les deux ans, et partagées en deux chambres, celle du sénat, le roi en tête, et celle des députés ; la dernière, composée des députés territoriaux et de ceux des villes, expriment la force nationale. C'est là que les motions étaient débattues et renvoyées une fois adoptées à la chambre du sénat. Tout se décidait à la pluralité des suffrages. Où il y a égalité de suffrages, le roi prononce ; et le réglement adopté peut se renvoyer à la diète future pour y être débattu. Le pouvoir exécutif, en matière d'éducation, de police, de guerre et de revenus, est confié au roi. On lui adjoint un conseil composé de six ministres, responsables devant la diète, mais que le roi ne peut changer. Le roi nomme les sénateurs, les ministres et la plupart des dignitaires. Il décide des réglemens du moment et des traités dans l'intervalle des diètes. Les tribunaux se composent avec une indépendance absolue de personnes spécialement choisies. Il y en a pour la noblesse, les bourgeois et les paysans. Les criminels d'état et les ministres accusés devaient être jugés par un tribunal permanent nommé par chaque diète. Le *liberum veto*, et toute confédération sont annulés.

La constitution modifiée tous les vingt-cinq ans. La couronne assurée à la maison de Saxe (1).

L'électeur accepta un si beau don, mais il se permit dès lors d'imposer des restrictions à une constitution qui lui semblait conserver quelques formes républicaines. Le roi de Prusse exprima, tout au contraire, la plus vive satisfaction de voir la couronne redevenir héréditaire, et s'énonça dans ce sens dans une de ses lettres à Stanislas Auguste. Les Polonais s'endormirent de ce côté dans une sécurité parfaite, croyant avoir acquis un ami fidèle dans l'ancien vassal, qui régnait enrichi de leurs dépouilles.

La mort de Joseph II, survenue alors, la faveur que le peuple anglais témoigna à son successeur, changèrent la politique de la Grande-Bretagne, et la détachèrent insensiblement de la Prusse. L'empereur conclut la paix avec les Turcs en 1791, tournant son attention vers l'assemblée constituante en France, qui menaçait l'Europe d'une combustion morale. Le roi de Prusse avait longtemps vu de bon œil la guerre de l'Autriche avec la Turquie, ne redoutant pas son agrandissement dans ces parages, voulant les lui garantir au prix de la Gallicie, qu'elle devait

[1] Lelevel.

restituer à la Pologne en échange de nos villes de Thorn et de Dentzick. Tous ces plans échouèrent par le traité avec la Turquie; la Pologne ne parut nullement disposée à céder deux de ses plus belles villes, et dès que le roi de Prusse se vit frustré de l'espoir d'une acquisition par un refus formel, il se tourna contre elle. La marche des idées révolutionnaires inquiétait d'ailleurs trop les rois pour laisser fleurir au milieu d'eux cette monarchie constitutionnelle, dont l'exemple pouvait être si contagieux. Il entama, ainsi que l'Angleterre, des négociations avec la Russie, où le nom de la Pologne ne fut pas même prononcé. — L'impératrice mit fin à la guerre de Suède, conclut avec la Turquie le traité de Jassy en 1792, et n'eut d'autre idée désormais que de tirer une vengeance éclatante de cette Pologne qui lui avait si fièrement jeté le gant du défi. — Quoique la convention de Pilnitz eut reconnu et garanti l'indépendance et la constitutiou de la Pologne, l'impératrice eut le talent de porter le successeur de Léopold à annuler les stipulations émises en faveur de ce dernier pays Le roi de Prusse ne fut plus sensible qu'au désir de participer au démembrement de la Pologne, et la renia sans honte comme sans remords. La France avait trop à risquer en

cet instant, et l'Angleterre ne se donna même pas la peine de songer à nous. Livrée à la merci de sa plus cruelle ennemie, la Pologne, cette fois-ci encore, et hélas! hélas! ce n'était pas la dernière, porta la peine de sa bonne foi, de sa confiante crédulité. Nous nous étonnons quelquefois en rencontrant ces âmes toujours jeunes et pures sur qui l'expérience n'a point de prise, et qui colorent toutes les réalités de la fraîcheur de leurs illusions. Notre surprise ira plus loin encore en voyant une nation entière servir de jouet à un monarque vieilli dans le cynisme politique de Frédéric II, dont devait nous séparer une antipathie encore plus nationale que celle qu'on ressentait alors pour la Russie. — A quoi nous sert le sang de ces braves qui inonde si souvent notre terre natale, si elle n'a jamais tiré de son sein un homme d'état à placer au timon des affaires?

Le 3 de mai 1792 vit célébrer avec pompe l'anniversaire de la constitution, seule splendeur nationale au milieu de tant de sinistres présages qui allaient obscurcir notre horizon. L'enthousiasme était à son apogée; on chantait, on s'écriait de toutes parts : *Le roi avec la nation, la nation avec le roi.*

La cérémonie eut lieu à l'église de Sainte-Croix, qu'on avait décorée ce jour-là avec une

grande magnificence. La procession partit du château, le roi en tête, marchant entre deux lignes de militaires. Arrivé à l'église, il s'assit sur son trône, et jamais on ne le vit entouré de plus d'amour. Une musique vocale, composée pour cette circonstance par le célèbre Paësiello, exécutée par les premiers artistes italiens, accompagnée d'un orchestre choisi, ajoutait aux émotions que cette scène devait naturellement exciter. On se rendit ensuite à la place désignée pour jeter les fondemens d'une église dont la construction avait été décrétée par la diète en souvenir du 3 de mai. Le roi posa la première pierre de l'édifice, chacun y plaça successivement des pierres et des briques. Il y eut ce même jour un grand dîner à l'hôtel de ville en l'honneur du roi. On porta avec acclamation le toast : *Au roi avec la nation!*

La Russie avait enfin déclaré la guerre à la Pologne, qui, forte de sa confiance dans son roi et les efforts de ses enfans régénérés, se décida à tenir tête à l'orage, quoique abandonnée et trahie de toutes parts. Les plus nobles mesures furent votées à l'unanimité; les troupes de ligne durent être mises sur un pied de guerre, et on se décida à mettre à leur tête des officiers de talent, fussent-ils étrangers. On passa un emprunt de vingt millions sans

opposition. Jamais il ne régna plus d'harmonie. La diète investit le roi d'un pouvoir dont aucun de ses prédécesseurs n'avait joui. L'armée mise à sa disposition, ainsi que trente millions de florins, vivres, fourrages, fournitures, délivrées d'après ses ordres, avec la pleine autorité de rassembler le *pospolite ruszenie* ou l'*arrière-ban*, au cas qu'une armée de cent mille hommes parût insuffisante. Le roi s'engagea de son côté à se mettre à sa tête, promettant saintement de défendre au péril de sa vie la constitution et la nation. Alors l'exaltation fut portée au comble, toutes les classes de citoyens fournirent des dons gratuits pour accroître l'armée et faire marcher les affaires. Une seule pensée animait toutes les âmes, et leur imprimait le même généreux élan; on bénissait ce roi, fidèle enfin à sa mission de sentir avec son peuple, et de défendre ses foyers menacés. Tout ce qu'on lui avait jusque là refusé d'amour lui était payé avec usure; et si son cœur a battu un seul instant à l'unisson du cœur de ses sujets, jamais plus beau moment n'aura traversé sa vie. Lorsque Catherine mit sur son front un diadème ambitionné si long-temps, lorsque madame Geoffrin lui fit éprouver la jouissance de reconnaître une amitié fidèle, le suffrage du pays créait un vide à ses bonheurs. Ici,

son devoir satisfait inclinait le ciel même à lui sourire, et il pouvait entrevoir une vieillesse honorée au sein de sa patrie.

Tous les yeux comme tous les cœurs se tournaient vers lui, attendant le moment de lui voir quitter Varsovie et joindre l'armée au camp, où de nombreux volontaires, équipés à leurs frais, se rendaient de toutes parts, où la masse d'une noblesse si belliqueuse aurait suivi avec enthousiasme la bannière d'un roi courageux.

Pour contrebalancer tant de chances favorables, l'impératrice ménagea une rebellion domestique. L'instrument dont elle se servit méritait cependant une meilleure page que celle qu'il occupe présentement dans l'histoire de son pays, car, malgré ses erreurs et sa conduite conduite coupable, il y avait dans son âme de quoi les expier. Félix Potocki, le plus riche seigneur de la Pologne à une époque où elle possédait encore *ses magnats*, comptait trente mille paysans, ce qui équivalait à une petite armée. Ses avantages personnels, l'histoire romanesque et tragique de son premier mariage[1], sa popularité lui atti-

[1] Il avait épousé, contre le gré de son père, la fille d'un gentilhomme, mademoiselle Komarowska, qu'il aimait passionnément. Elle vivait retirée dans une des terres de son mari, fuyant la vue de ses parents irrités. Pendant une ab-

rèrent de nombreux partisans, et, lorsqu'il arriva à Varsovie, on l'admira généralement. J'ai entendu dire que cette vogue provoqua l'envie d'Ignace et de Stanislas Potocki. Dans un pays organisé comme l'était jadis le nôtre, la popularité devait certainement être captivée et appeler des inimitiés. Ils travaillèrent sous main à lui faire ôter sa place de général d'artillerie, ce qui excita son ressentiment, qui fut, dit-on, poussé au dernier degré en découvrant la correspondance du roi avec une femme qu'il aimait, car ce roi galant ne se faisait pas scrupule de troubler le repos de ses sujets, et personne n'a porté les touches de son siècle comme Stanislas Auguste. Catherine fit briller aux yeux de Félix Potocki l'espoir d'une couronne [1]; ainsi aigri par des injures, flatté de l'appât d'un trône il quitta la bonne voie, et, se jetant aux bras des Russes dans le moment où sa patrie allait engager avec eux une lutte désespérée, il imprima une tache honteuse à

sence de ce dernier, son père envoya la nuit des Cosaques (ses sujets) dans la maison; ils se saisirent de la jeune infortunée, la mirent dans un sac, et la noyèrent ainsi. Cette exécution à la turque ne fut jamais punie, mais elle plongea le comte dans une longue et profonde mélancolie.

[1] Le général comte de Witt, son beau-fils, a entre ses mains toutes les lettres de l'impératrice à ce sujet; il désirerait s'en défaire avantageusement.

son nom en le rendant inséparable de la confédération de Targowice [1].

Le grand général Branicki, qui haïssait personnellement le roi, contribua à entraîner dans cet abîme Félix Potocki. Un intrigant qui n'avait aucune de leurs excuses, ni de leurs avantages, Severin Rzewuzki, compléta ce triumvirat, et Simon Kossakowski, frère de l'évêque de Livonie, facilita leur accès près de l'impératrice. Elle se décida à déclarer la guerre; les mécontens publièrent à Targowice, petite ville de l'Ukraine, un manifeste contre la constitution du 3 de mai, qui menaçait leurs antiques priviléges, à ce qu'ils préten-

[1] Si Félix Potocki a agi contre les intérêts de son pays, il est juste de dire que ses enfans et ses petits-fils en ont bien rappelé depuis. Vladimir Potocki a laissé la mémoire d'un brave patriote, courant joindre l'un des premiers le drapeau de Napoléon, où tant d'espérances venaient se rattacher. Alexandre Potocki partage l'exil actuel, et a refusé l'amnistie qui lui était offerte, sacrifiant au sentiment du devoir d'immenses possessions, prêt à venir au secours de plus malheureux que lui, vivant retiré, ne mettant aucune espèce d'ostentation à tant de sacrifices. Le prince Eustache Sapieha s'est conduit avec la même simplicité, sans jamais mentionner ses malheurs ou ses mérites. Il ne se mêle de rien, se tient à l'écart, mais encore a-t-il de quoi occuper ses instans, car il est rare de rencontrer des connaissances si supérieures, jointes comme elles le sont toujours à la modestie qui les ignore. Par le temps qui court, le bon goût et le tact des petites convenances s'en vont à tire d'ailes, aussi ne puis-je jamais séparer l'idée du prince Eustache de celle *du dernier grand seigneur* de mon époque, tant il en a les nobles allures. On dirait un Courtenay portant le poids d'une pénible croisade.

daient ; il n'y eut que quinze personnes dont les noms figurèrent sur cet acte, qu'on peut gratifier de haute trahison, car il servit de prétexte à Catherine de venir à leur appui.

Le roi s'adressa à Frédéric-Guillaume sur la foi des traités précédemment conclus. Il lui fut répondu que rien n'était plus éloigné des intentions de la Prusse, que de soutenir une constitution adoptée sans son aveu, et qu'enfin les circonstances avaient tellement changé, qu'il ne se sentait plus lié par aucun engagement préalable, mais qu'il n'en serait pas moins disposé à se concerter avec les cours de Vienne et de Saint-Pétersbourg pour obvier à la sécurité de la Pologne.

Nos frontières furent bientôt inondées des troupes russes du côté de l'Ukraine et de la Lithuanie ; mais l'élan était donné et se soutenait au même point, le roi venait de former un camp près de Varsovie, il avait engagé sa promesse solennelle de s'y rendre ; mais telle était la faiblesse vacillante de son caractère, qu'après avoir balancé entre le parti de l'honneur et celui de la lâcheté, ce dernier obtint la victoire. Peut-être faut-il avec vérité l'attribuer à une autre espèce de condescendance, quoique les résultats aient été également funestes. Les dames qui gouvernaient alors le royaume et le roi jetèrent les hauts cris à

l'idée de lui voir affronter tant de dangers, les unes, mues par l'intérêt de sa sûreté personnelle, d'autres attachées à la Russie par des bienfaits ou des faveurs. Elles se sont montrées bien différentes l'année 1830, tant la moralité avait haussé; mais en 1792 leurs larmes et leurs clameurs insensées vinrent se placer entre le roi et un devoir qu'il remplissait avec répugnance. Après avoir déçu son peuple jusqu'au bout, il resta.

On peut supposer avec raison qu'un si docile instrument des femmes et de leurs intrigues n'aurait pas porté sur le champ de bataille un cœur bien magnanime; mais le prestige de sa seule présence eût exercé un inconcevable empire. Né notre concitoyen, il devait si naturellement s'identifier à nos succès comme à nos revers! La magie de la royauté électrisait encore les masses, tant il est dans la nature de l'homme de chercher au-dessus de lui la bannière, la croix, tel autre emblème qui lui dise : *En ce signe tu vaincras.* Si toutes les chances tournées contre nous eussent trompé notre valeur, le roi à la tête de son armée pouvait au moins négocier une paix honorable, en discuter les conditions et non pas se les laisser honteusement imposer.

La réaction fut en raison des espérances que l'on avait conçues et que l'on vit si cruel-

lement déçues. Le roi n'osa plus se montrer en public, sûr de ne recueillir que de sourds murmures, et renfermé dans son palais, il continua à nullifier les opérations de l'armée dont on avait confié le commandement à son neveu le prince Joseph Poniatowski [1].

Quarante-cinq mille hommes, partagés en trois corps d'armée, s'avancèrent en Ukraine, au-devant de l'armée russe, commandée par le général Kochowski. C'est la première fois que nous voyons apparaître Thadée Kosciusko, le héros de son pays, un moment son sauveur, et qui va consacrer à sa défense les talens dont il venait de faire preuve dans la guerre d'Amérique, qui lui avaient valu l'amitié de Washington, et la reconnaissance des Américains. L'éloignement qu'il inspirait au roi l'avait tenu isolé des affaires, mais la voix de l'opinion publique venait de l'appeler du fond de sa retraite, et la dernière diète lui avait déféré le rang de général-major pour

[1] Une dame polonaise, bien jeune alors, nous racontait souvent l'indignation dont toutes les âmes étaient pénétrées en se voyant déçues dans la foi qu'elles avaient au roi. Lorsque ce dernier, après son honteux retour, s'approcha d'elle, jeune personne en quelque sorte dépendante de ses bontés, pour lui dire un affectueux bonjour, elle lui tourna le dos, et ne daigna pas lui répondre. Cette admirable personne a encore vécu pour voir notre dernière révolution, et la saluer avec un retour et un élan de vif enthousiasme.

rendre justice à tous ses mérites[1]; il se vit placé sous les ordres du prince Poniatowski, et s'il ne put agir d'après ses propres inspirations, il sauva dès lors l'honneur de l'armée, révéla tout ce qu'on pouvait attendre de sa bravoure et de sa connaissance de l'art militaire.

Au lieu de se rendre au camp de Dubno, où l'on avait réuni vingt mille hommes, le roi assembla un conseil de guerre qui, se conformant à ses intentions, fit passer au prince Joseph l'ordre de se replier sur le Bug pour concentrer ses forces du côté de Varsovie.

Ainsi une armée qu'aucun échec n'avait démoralisée, une armée polonaise en face de ses ennemis naturels, qu'elle pouvait enfin rencontrer sur le champ de bataille, reçut l'ordre de fuir devant eux, évacuant le pays, sans qu'on devinât les motifs d'une si honteuse conduite. Le général russe avançait, occupant l'Ukraine sans rencontrer d'opposition. Les trois divisions polonaises se replièrent sur Polonne. Dans les escarmouches les Polonais se battaient avec fureur, ils triomphèrent à Zielence sous le brave Kosciuszko, première bataille qui le couvrit de gloire sans qu'il s'en suivît aucun avantage réel. Dubienka, sur la

[1] *Vie de Kosciuszko*, par M. de Falkenstein.

rive gauche du Bug, le vit aussi habile général qu'intrépide soldat ; il garda ce poste qu'il avait mis seulement vingt-quatre heures à fortifier, durant cinq jours contre seize mille Russes, n'ayant avec lui que quatre mille soldats[1]. Le général Kochowski passa le Bug, ce qu'on ne put empêcher, et commança l'attaque ; elle fut aussi vive que la défense fut soutenue, le combat dura cinq heures, la perte des Russes devenait considérable, et eût été immense s'ils ne s'étaient pas présentés du côté de la frontière de la Gallicie qu'ils avaient la permission de passer ; ils attaquèrent avec succès le flanc droit de la petite armée polonaise, qu'ils mirent en déroute. Kosciuszko se vit forcé de battre en retraite ; il le fit avec ordre et sang-froid, n'ayant que sept canons d'enlevés. Une nuit sombre et pluvieuse favorisa les Polonais, cependant il s'y glissa quelque désordre. A six lieues de là Kosciuszko, rassemblant ses troupes éparses, ne trouva que deux bataillons d'infanterie et un régiment de cavalerie ; son inquiétude fut au comble, car une heure se passa avant que le reste le rejoignît. La perte des Polonais dans cette action a été estimée à quatre-vingt-dix-huit soldats et une dizaine d'officiers. Les Russes perdirent

[1] M. de Falkenstein. — *Mémoires de Zaionczek.*

plus de deux mille hommes. Cette retraite opérée avec habileté, décida de la réputation du commandant à qui la Pologne allait désormais confier sa sainte cause. . . . .

Le prince de Wirtemberg, général au service de la Pologne, conduisait l'armée de la Lithuanie, mais ne s'y couvrait pas des mêmes lauriers; séduit par les insinuations de la cour de Berlin, il demanda son congé quoique d'autres liens l'attachassent à la Pologne, le prince Czartoryski lui ayant donné sa fille. Cette armée désorganisée par lui passa sous les ordres du général Judycki, ensuite sous ceux du brave Michel Zabiello. Agissant d'après les ordres donnés, il ne purent développer aucun talent individuel; tout alla de mal en pis, le découragement et la défiance s'emparant de toutes les âmes. Les confédérés gagnaient du terrain, mais les Lithuaniens protestèrent solennellement contre eux. Le roi, lisant leur acte, oublia un moment toute dissimulation, et s'écria : « C'est bien ! très- » bien ! mais ne craignent-ils pas de se compro- » mettre et de s'exposer à être persécutés si les » chances venaient à tourner contre nous? »

Enfin, le roi, las de tromper la nation, entama secrètement des négociations avec la Russie, il commanda au prince Poniatowski de conclure une armistice; les généraux rus-

ses transmirent cette proposition à leur cour, sans discontinuer leurs opérations[1]. Le roi écrivit à l'impératrice, lui proposant de concilier les suffrages des Polonais en faveur de son petit-fils Constantin. Catherine dans sa réponse lui marqua un souverain mépris; elle disait ne pas vouloir traiter avec lui, ni le reconnaître pour roi, à moins qu'il n'accédât à la confédération de Tergowice, la reconnaissant légale, concourant ainsi à l'anéantissement de la constitution du 3 de mai, et à la persécution des patriotes. Le roi venait de convoquer l'*arrière-ban* lorsque cette lettre menaçante lui fut remise; il assembla son conseil, et malgré les instances du maréchal Malachowski[2], Casimir Sapieha, d'Ignace Potocki, Kollontay, Thomas Ostroszki, Stanislas Solyk, il prêta volontiers l'oreille à des conseillers plus souples et signa les propositions de la Russie, accédant à la confédération de Tergowice, et renversant ainsi l'œuvre immortelle du 3 de mai,

[1] Lelevel.

[2] Le maléchal Matachowski portait un si grand culte à la constitution du 3 de mai, que, se trouvant depuis à Venise, il en présenta un exemplaire au dernier doge Louis Manini, lui conseillant de l'adopter. Cette proposition était faite de très-bonne foi, quoique ne tendant à rien moins qu'à renverser d'emblée la constitution qui avait si long-temps servi de piédestal à la fille aînée de l'empire romain.

Un découragement douloureux succéda à la consternation qui absorbait toutes les âmes. L'armée reçut l'ordre de suspendre toute opération, elle murmura hautement; le prince Joseph Poniatowski en fut accablé, et osa représenter à son oncle la désapprobation générale qu'il avait excitée. Plus de deux cents officiers demandèrent leur congé, sacrifiant au sentiment de l'honneur leurs seuls moyens d'existence. Kosciuszko fut des premiers à donner cet exemple, il se retira dans l'étranger. Les maréchaux de la diète, Ignace Potocki, Hugo Kollontay, après avoir élevé la voix contre les mesures nouvellement adoptées par le roi, quittèrent un pays où l'étranger allait faire la loi. Les confédérés de Tergowice envoyèrent une députation à l'impératrice, pour lui rendre grâce d'avoir anéanti la nouvelle constitution, en raffermissant la monarchie sur ses anciennes bases. Ils régnèrent en souverains à Grodno, où Félix Potocki travailla à une constitution qui devait conserver intacte l'antique liberté de la noblesse, en veillant sur le bien-être des autres classes; mais ils ne surent point garantir de l'invasion prussienne le pays auquel leurs coupables démarches avaient enlevé tous moyens de défense. Le plus rapace de nos ennemis, celui qui, grâce à notre imprudence,

s'était étendu au-delà des sables du Brandebourg, utilisa dans ses intérêts l'alarme dont le progrès des idées démocratiques en France remplissait l'Europe. Dans un de ses manifestes il lui plut de désigner Dantzig comme le foyer du jacobinisme. N'épargnant pas à la grande Pologne (duché de Posen) la même appellation, il ajoute que continuellement occupé à arrêter la marche des idées révolutionnaires en France, il lui importait de ne pas avoir à dos d'aussi dangereux ennemis; qu'en conséquence de cet arrêté il va occuper ces provinces, les détacher de la Pologne, et éteindre le souffle dangereux dont elle pouvait les infecter. Pour mieux assurer leur salut, le roi de Prusse ne tarda pas à incorporer dans ses domaines sans coup férir toute cette partie de la Pologne qui compose ce qu'on appelle à présent la Prusse méridionale, provinces riches, fertiles, dont Dantzig accroissait le complet bénéfice. Le roi de Prusse usurpa alors mille soixante-et-un milles carrés.

La même année 1793, la Russie, pour ne pas rester en arrière, lança un manifeste dirigé principalement contre les auteurs de la constitution du 3 mai, où elle les accuse d'avoir infiltré jusque dans le peuple la haine qui les anime contre la Russie, et de répandre par tout le pays la science impie, infernale,

dont la France les a infectés, au moyen de clubs et de sociétés de jacobins qui secondent secrètement leurs efforts. L'impératrice de Russie, l'empereur des Romains et le roi de Prusse se sont promis, dans le but d'assurer leur commune sécurité, de travailler de concert à resserrer les frontières de la Pologne, afin de renfermer le mal dans d'étroites limites; ils appellent les Polonais à s'arranger à l'amiable. En attendant, l'impératrice tirant une ligne droite sur la carte, s'appropria tout ce qui se trouvait à sa portée, pas moins de quatre mille cinq cent cinquante-trois milles carrés.

Cet acte d'une usurpation si perfide appela l'exaspération générale, et l'on dut en redouter les suites. Sievers, le nouvel envoyé de la Russie, chercha à calmer les esprits, en les flattant de l'espoir que la diète prochaine arrangerait les affaires. Grodno fut désigné pour cet objet[1].

Le roi voulut résigner ce fatal diadème qui nous avait porté honte et malheur, avant de se rendre à cette diète, où il s'agissait de sanctionner les usurpations de l'étranger, et non de traiter avec lui sur un pied d'égalité. Ce parti, dicté par l'honneur, oh! pourquoi hé-

[1] Lelevel.

sita-t-il si long-temps à le prendre? A présent il n'en était plus temps, ni pour lui, ni pour nous. L'impératrice répondit :

« Quant à l'abdication du roi, le moment
» qu'il choisit pour la réaliser me paraît à juste
» titre le moins opportun ; toutes les raisons
» de bienséance exigent qu'il tienne entre ses
» mains les rênes de l'état jusqu'à ce qu'il l'ait
» tiré de la crise présente : c'est à ce prix que
» je pourrai me résoudre à lui assurer un sort
» heureux dans la retraite qu'il médite[1]. »

Le roi se rendit à Grodno, et le 17 juin 1793, la diète ouvrit ses séances. Elle était composée en partie de ceux qui avaient adhéré à la confédération de Tergowice, et ce choix donne d'avance la couleur finale de ses opérations. Assis sous le dais royal, le général Sievers dirigea tout au gré des projets de l'impératrice.

Rencontrant néanmoins une opposition inattendue de la part des vertueux citoyens qui se trouvaient, quoique en petit nombre, dans les rangs de leurs compatriotes vendus à la Russie, dès l'ouverture de la diète les envoyés de la Prusse et de la Russie proposèrent de nommer la députation qui devait procéder aux arrangemens à prendre avec

[1] Mémoires de Michel Oginski.

leurs cours respectives. Ne recevant pas de réponse, Sievers arrêta le payement des revenus royaux, séquestra les biens de quelques-uns des députés, mit aux arrêts neuf des plus hardis dans leurs propres maisons. La diète procéda à un acte de protestation contre cette violation du droit des gens exercée par les deux cours, et déclara la diète nulle, dès que ses membres étaient emprisonnés; mais le maréchal de la diète s'opposa à l'enregistrement et à la proclamation de cet acte, tant il était soumis aux volontés de la Russie. Sievers relâcha ses prisonniers, toutefois avec la menace de se saisir de ce qui restait encore du pays si la diète n'adhérait aux vœux de l'impératrice; il déclara qu'il chasserait des assemblées de la diète tous ceux qui lui seraient contraires, et placerait des exécutions militaires dans leurs villages. Quoique tombés bien bas lors de la honteuse époque dont il est pénible de tracer le récit, une si audacieuse violence dut soulever dans des âmes polonaises le sentiment de l'honneur assoupi, mais qui n'y meurt jamais. La diète ne retentit que des accens provoqués par l'indignation, la haine, le désir de la résistance. Le roi proposa d'en appeler à la magnanimité de l'impératrice en faveur d'une nation opprimée; car, soit préférence, déception, ou bonne foi,

Stanislas-Auguste, jusqu'au dernier jour de sa vie, croyait les intérêts de la Pologne bien placés entre ses mains; il éprouvait de l'éloignement et de la défiance envers la Prusse. Sievers exaspéré ordonna de nommer une députation pour traiter sans retard avec la Russie. A cette injonction impérieuse, les députés, vivement blessés, se levèrent de leurs siéges, décidés à périr ou à affronter les horreurs de la Sibérie plutôt que de subir tant d'humiliations. Le roi chercha à concilier les esprits irrités[1], et lorsqu'on en appela aux sermens de cette même confédération de Tergowice de conserver intacte l'intégralité du pays, Massalski, évêque de Vilna, et Kossakowski, évêque de Livonie, combattirent ces scrupules en admettant le cas des restrictions. Le roi, de concert avec ce dernier, insinuèrent que tout ce qu'on ferait en faveur de la Russie servirait de contrepoids aux agressions de la Prusse, qu'on parviendrait ainsi à lui arracher. Ce raisonnement trancha la question; une députation fut nommée, elle signa et sanctionna ainsi l'usurpation de la Russie. Le roi fut couvert de reproches insultans, lorsqu'il présenta à l'acceptation de l'assemblée le traité ratifié par l'impératrice; il les supporta avec

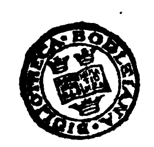
[1] Lelevel.

la dignité du silence, et soixante-six voix firent taire les vingt-et-un votes contraires.

Malgré les menaces et les imprécations de Sievers, la diète se montra long-temps inaccessible aux prétentions du roi de Prusse. Quatre canons russes furent braqués contre l'assemblée, et deux bataillons vinrent la bloquer, tandis que Sievers s'asseyait à côté du trône. L'assemblée tint bon durant cinq séances, répondant aux menaces par ses trop justes plaintes. Sievers fit emmener quatre des députés les plus opiniâtres. Le 23 septembre 1793, la diète se rassembla, les bataillons et les canons la cernèrent; mais la voix de Sievers et celle du général Rautenfeld interrompirent seules le silence lugubre que les députés gardèrent en ce jour. Déjà, il était trois heures après minuit, et aucun accent polonais n'y avait retenti, lorsque le général Rautenfeld proposa d'y faire entrer les baïonnettes russes. Le député Ankwicz, traître à son pays, déclara que ce silence était un consentement tacite. Le maréchal de la diète demanda alors à trois reprises si la diète consentait à ce que la députation signât le traité avec la Prusse. Même silence. Le 25 septembre tout fut conclu, mais la diète protesta contre et en appela à l'avenir. On nomma *séance muette* celle dont le silence désapprobateur

plana sur cette fatale transaction. Une nouvelle constitution fut décrétée, l'armée réduite à quinze mille hommes, les institutions bienfaisantes de la diète constitutionnelle totalement annulées.

On a condamné avec rigueur les membres de la diète de Grodno, elle a paru le stigmate de nos annales; mais a-t-on rendu également justice aux courageux individus que les baïonnettes russes ne firent pas dévier du devoir, et qui rachètent par leur patriotisme les fautes de leurs concitoyens? Même au sein de cette assemblée, la Pologne eut de nobles et courageux enfans, dont le silence fut la plus éloquente des protestations. Ce silence en regard des baïonnettes russes rappelle les sénateurs de Rome sur leurs chaises curules, car ici aussi il n'y avait plus d'espérance! Mais la Providence allait armer le bras du patriote vengeur de toutes ces injures, et c'est sous les traits du Wallace de la Pologne que Thadée Kosciuszko va désormais s'offrir à nos regards.



CHAPITRE IV.

État intérieur de la Pologne. — Projet de réduire l'armée. — Les patriotes en Allemagne. — Leurs plans. — Thadée Kosciuszko objet de la confiance générale. — Zaionczek à Varsovie. — Il y encourage les patriotes. — Le colonel Madalinski donne le signal de l'insurrection. — Kosciuszko à Cracovie. — Bataille et victoire qu'il remporte à Raslawice. — Persécutions à Varsovie et à Vilna. — *Parlez-nous de la révolution*. — Le cordonnier Kilinski. — Extrait tiré de ses Mémoires. — La grande insurrection de 1794.

Tandis que l'influence russe démoralisait la Pologne et portait la corruption dans ses assemblées législatives, ses armées ruinaient matériellement le pays, faisant éprouver à chaque province tour à tour le malheur d'avoir des troupes étrangères et ennemies dans son sein. On s'appliqua à porter la ruine et la dévastation sur les terres des suspects, de ceux qui jouissaient encore de l'estime de leurs concitoyens, quoique, à vrai dire, l'arbitraire ne ménageât personne, et l'on se demande comment le pays a pu avoir assez de sucs nourri-

ciers pour résister à tant d'épuisement. Le général en chef de cette troupe de pillards demeurait à Varsovie, et exerçait, sous les yeux du roi, une autorité bien autrement absolue sur les enfans de cette république si fière, habitués à faire la loi à leurs anciens maîtres. Rien ne donne l'idée des satrapes de l'ancienne Perse, amollis dans le luxe et la débauche, comme les proconsuls russes, déployant leurs fureurs d'esclaves contre ceux qui ne sont pas pliés au même joug. Délivré de toute contrainte, sûr de la docilité du roi, il lança dans la ville une troupe d'espions, qui venaient lui rendre compte de chaque mouvement suspect. Il punissait alors avec rigueur, car le Russe élégant avait cessé de feindre, et revenant à sa férocité tartare, il se montrait à l'égard des Polonais tel qu'on le voit avec ses familiers : ni plus ni moins qu'un cruel oppresseur.

Et c'est nous, nous si fiers, si braves, nous qui risquons si gaiement la vie, c'est nous qui portions ces chaînes auxquelles nous n'avions été habitués par aucun précédent ! La servitude volontaire dépasse toute conception, c'est néanmoins la plus commune. Mais le sentiment de la dignité nationale outragée couvait dans toutes les âmes, et une association secrète s'organisait dès lors à Varsovie pour préparer la ruine de l'ennemi et veiller au salut du pays.

On résolut de sonder les dispositions de l'armée, et on y envoya des émissaires secrets. Mais toute la vigilance russe s'était portée du côté d'où l'on attendait le danger; l'armée, répartie dans des quartiers séparés, voyait ses communications entravées et ses chefs soumis à une surveillance continuelle. Un sujet d'inquiétude et de mécontentement y entretenait dès lors une sourde fermentation, car le gouvernement était au moment de décréter la réduction de la plus grande partie de l'armée, ôtant ainsi à une foule de gens leur seul moyen d'existence, et réduisant à la mendicité ceux qui jusque alors avaient connu l'aisance. A l'intérêt personnel se joignirent de plus nobles motifs, et bientôt l'armée se mit aussi à conspirer. Des entrevues nocturnes s'ensuivirent; ce fut là que l'on procéda au choix d'un chef. Déjà tous les vœux appelaient Thadée Kosciuszko, et tous s'accordèrent à l'envi à l'élire lorsque son nom fut prononcé. Quoique loin de la Pologne, son souvenir vivait palpitant au milieu d'elle, on se le rappelait avec enthousiasme, et on crut ne pouvoir confier à un meilleur citoyen une cause aussi sainte. Deux émissaires vinrent le trouver à Leipzig les premiers jours de septembre 1793, pour lui faire part de sa nomination et des plans des patriotes. Kosciuszko les communiqua aus-

sitôt à Ignace Potocki, à Hugo Kollontay, enfin à ceux des exilés qu'on crut propres à y participer, ou dont les conseils pouvaient être salutaires. L'état du pays était déplorable à cette époque, aussi cette entreprise dut-elle se présenter à tous hérissée de difficultés. Les forces réunies de la Prusse et de la Russie inondaient la Pologne après l'avoir désolée, tandis que ses vastes plaines n'offraient point les chances d'une guerre de *guérillas*. D'autre part, elle pouvait puiser dans une position si désespérée le courage du naufragé se saisissant de la planche fragile qui le porte sur les abîmes. La levée en masse des populations des campagnes semblait se présenter comme un grand moyen de résistance, et le paysan suisse avait déjà donné la mesure de cette force, ainsi que les communes à l'époque de leur affranchissement en France. A vrai dire, l'exemple récent de la Jacquerie de l'Ukraine n'était pas encourageant, moins encore celui de la France en 1793; mais on comptait sur le stimulant tout-puissant de leur affranchissement progressif, réveillant peu à peu leurs capacités endormies.

Une autre considération se joignit aux raisonnemens de ces êtres par trop généreux, celle d'opérer une diversion en faveur de la France, que la coalition pressait alors de

toutes parts et semblait devoir réduire à l'extrémité, afin de s'y ménager un asile, en cas de non réussite, par ces nouveaux droits à sa reconnaissance. On imaginait que l'Autriche, demeurée spectatrice indifférente du second partage de la Pologne, s'était enfin aperçue de tout le mal qu'entraînait l'agrandissement de la Prusse, son ennemie naturelle ; il y eut plus d'une arrière-pensée sur la Turquie, la Suède, l'Allemagne, dont l'intérêt commun semblait celui de s'unir avec la Pologne pour contrebalancer l'influence des trois monarchies agrandies par nos dépouilles. Mais un plus noble besoin fit place aux prévisions du raisonnement ; il s'agissait de sauver cette patrie, toujours si chérie, de l'invasion de l'étranger, de ce Russe, plus haï que Turc et Tartare ne le furent jadis, et le glaive de Kosciuszko fut tiré pour la reconquérir.

L'aspect du pays, en ce temps-là, se présentait si décourageant, que nous ne saurions trop relever le mérite du patriote désintéressé qui, s'élevant au-dessus de ces considérations, se précipita dans la mêlée, fort de sa confiance en Dieu et de la justice de sa cause. Les calamités de la guerre civile, l'invasion du dehors et l'anarchie avaient déchiré la Pologne sous le règne désastreux de la maison de

Saxe, dont celui de Stanislas-Auguste continuait les infortunes. La terre qui nous portait ne nous appartenait plus; car des troupes hostiles y répandaient la ruine et la désolation. Une partie de la noblesse était soldée par la Russie; l'autre attendait l'issue des événemens, sans sortir de sa lâche inertie. L'armée, considérablement réduite, se ressentait de son organisation primitive, qui était essentiellement défectueuse, et le pauvre paysan dont son seigneur se préparait à marchander les services, armé de sa faux et de sa pique, comprenait à peine la magie des mots d'une patrie indépendante, et ne courait pas se soulever à son appel. Un roi toujours prêt à favoriser les ennemis du pays, leur révélant le secret de ceux de ses enfans qui voulaient l'arracher à l'oppression, un tel roi dut ajouter un grand poids aux difficultés naturelles de la position de Kosciuszko. Telle était précisément la situation de l'Écosse lorsque Édouard I[er] fit valoir des droits apocryphes à la couronne d'Alexandre III, rencontrant dans les souverains de ce pays de dociles agens, jusqu'à l'heure où Wallace s'élança des défilés de Carthlane pour s'opposer à l'agression. Kosciuszko, tout de même, ne balança point. Suivi de Zaionczek, officier très-distingué, il se rendit sur la frontière pour sonder de plus

près les dispositions de la Pologne. Zaionczek courut à Varsovie, s'y arrêta dix à douze jours, et fit passer exactement à Kosciuszko le résultat de ses observations, à la suite de ses conciliabules avec les membres de l'association nationale. Il les trouva pleins d'ardeur et de bonne volonté, mais se laissant trop aller à l'enthousiasme d'une liberté qu'ils allaient défendre avec d'aussi faibles armes. On pouvait cependant prévoir de meilleures chances de succès, en voyant la haine universelle dont les Russes étaient l'objet, et la confiance placée dans Kosciuszko par un peuple si porté à l'accorder sans bornes, quoique si souvent déçu. Les conjurés n'avaient jusque-là nul dessein arrêté ; car ils n'entretenaient avec l'armée que des rapports superficiels et ne pouvaient raisonnablement compter que sur le patriotisme du corps d'artillerie. Les troupes russes devaient être prêtes à agir contre les Polonais à la première apparence de mouvement, et, en définitive, on se décida à tout ajourner.

Avant de quitter Varsovie, Zaionczek conjura les membres de l'association nationale de se bien garder d'un éclat prématuré, de borner leur action à étendre les communications à l'intérieur, de s'assurer la bonne volonté des troupes et de concilier les disposi-

tions des paysans en faveur de l'entreprise. Là gisait la force vitale de la Pologne, dans un temps où ses armées étaient si peu nombreuses; mais il fallait parler à l'intelligence assoupie des habitans des campagnes, et des soldats plus éclairés que leurs camarades furent choisis à cet effet, et envoyés en qualité de frères prêcheurs dans les villages pour leur présenter l'idée de leur affranchissement comme inséparable d'une patrie indépendante.

L'apparition de Kosciuszko sur la frontière ne put demeurer secrète, et il courait un bruit sourd qu'il venait sauver le pays; mais ce qui prouve combien ce moment était vivement attendu, c'est que personne ne songea à le trahir. Aussitôt qu'il eut appris qu'on ne pourrait commencer à agir qu'au printemps, il se rendit en Italie, déjouant ainsi les précédens bruits. D'autre part, Zaionczek rejoignit à Dresde Ignace Potocki et Kollontay, afin de se concerter sur les mesures à prendre et le besoin d'argent. Les Russes les avaient tellement dépouillés qu'ils étaient sans ressources, tandis que la France, leur seul appui, luttant avec les forces de la coalition, ne pouvait les secourir. Néanmoins ces patriotes, dont le nom est depuis devenu si populaire, ne perdirent pas courage et persévé-

rèrent jusqu'à la fin. L'opinion publique leur a attribué tout l'honneur de la révolution. Le fait est qu'ils lui prêtèrent tout le poids de leur popularité en s'y joignant sur-le-champ; mais elle fut la conception de l'enthousiasme patriotique des jeunes gens, et le désespoir des troupes, qu'on allait licencier, la décida, pour tout dire. Les exilés dont nous parlons ne cessèrent de la croire prématurée, et si la bannière qu'elle déployait n'eût été celle de l'honneur polonais, ils n'auraient point adopté ses couleurs.

Zaionezek quitta encore Dresde pour venir attiser à Varsovie les flammes du foyer national. Il trouva cette ville dans le même état que Rome au temps des Césars et des délateurs. Le roi ne mettait nul scrupule à dénoncer ses sujets; aussi les arrestations se suivaient-elles de près, et M. Mostowski, sénateur distingué par ses talens, fut emprisonné et traité de la manière la plus indigne. La vue de Zaionczek déplut au roi, excita ses soupçons, et dès lors l'attention se porta sur chacune de ses démarches. Averti par un étranger de ses amis, Zaionczek eut le courage de demander une entrevue au général Ingelstrom; il en fut reçu avec orgueil et dureté, et on lui intima l'ordre de quitter Varsovie sans délai. Cependant on allait procéder à la

réforme de l'armée. Les patriotes alarmés dépêchèrent courrier sur courrier à Kosciuszko, sans songer qu'il était sans armes, sans chevaux, sans approvisionnemens. Ceux mêmes des nobles qui favorisaient l'insurrection n'en restaient pas moins les bras croisés, n'osant rien tenter de leur chef, s'en reposant sur l'armée, et frissonnant à la perspective de la levée en masse des paysans et de ses conséquences, cette dernière terreur l'emportant sur la haine qu'ils portaient aux Russes. Un incident fortuit hâta l'explosion. Le colonel Madalinski ayant reçu l'ordre de licencier son régiment, leva le masque, passa la Vistule à la tête de sept cents chevaux, surprit les régimens prussiens postés le long de la nouvelle frontière, et les battit l'un après l'autre. Il marcha sur la Galicie, s'avançant jusque auprès de Cracovie pour y prendre position et y attendre Kosciuszko. C'était s'assurer d'une retraite, en cas de malheur ; car une fois déçu dans ses nouvelles espérances, Madalinski se proposait d'offrir ses services à l'empereur d'Allemagne, avec la seule condition de ne point porter les armes contre la France. En jetant ainsi le gant du défi à l'ennemi, le colonel Madalinski a tout l'honneur d'avoir donné le signal de l'insurrection, exemple qu'on vit aussitôt suivi par tous. Le gouver-

nement insurrectionnel s'établit de fait et eut un point de ralliement. Kosciuszko ne tarda pas à s'y joindre, apportant une généreuse confiance dans les forces qu'elle allait déployer. Hélas! hélas! c'est cette confiance qui a failli aux chefs de celle de 1830. Ils disposaient d'une force numérique bien supérieure. L'ennemi n'occupait point notre sol lors de la dernière insurrection : le noble, le bourgeois et le paysan du royaume de Pologne couraient grossir ses rangs à l'envi; le choléra décimait l'ennemi, nous avions la valeur qui fait vaincre, la foi sainte et pure qui fait croire tout possible; nous avions tout, hormis un Kosciuszko!

A l'époque dont je retrace l'histoire, ce dernier trouva la ville de Cracovie préparée à participer à ce grand mouvement par les liaisons que Kouontay y avait maintenues. La garnison russe s'y composait de cinq mille hommes, qu'on aurait pu arrêter avec armes et bagages et qu'on eut la maladresse de laisser partir avant l'arrivée de Kosciuszko. Celui-ci y fut accueilli comme le futur sauveur de son pays, le 24 mars 1794, et proclamé à l'instant général en chef. On lui prêta serment avec enthousiasme et il prêta le sien à la nation. Le premier acte de l'insurrection fut l'établissement d'une dictature dont les

fonctions furent confiées à Kosciuszko. Il devait les exercer jusqu'au moment de la délivrance du pays. L'institution d'un conseil national et le choix de ses membres mis à la disposition du général en chef fut un des articles les plus importans qu'on y stipula. Comme l'on connaissait de longue date le défaut d'activité et de concert d'un gouvernement composé de trop d'individus, on s'efforça de garantir de tout retard les opérations de Kosciuszko, qui, entre autres réglemens, commença par rétablir la bourgeoisie dans ses droits de citoyen, lui donnant ainsi de nouveaux intérêts, redoublant son zèle à défendre la patrie.

Dès que Kosciuszko eut appris la position difficile du colonel Madalinski, poursuivi de près par sept mille Russes, il quitta Cracovie et marcha à son secours avec les douze pièces de canon qui composaient son arsenal, tandis que leur armée réunie montait à trois mille hommes d'infanterie, mille deux cents chevaux, et trois cents paysans armés de faux, qui étaient venus le joindre. Ce fut avec ces forces qu'il rencontra, le 4 d'avril 1794, les Russes à Rasltwice, où ils avaient pris position sur une des hauteurs, et rangeant son armée sur la colline opposée, il vit s'écouler plus de deux heures avant qu'on commençât

la bataille. Kosciuszko la gagna complètement. L'ennemi laissa douze pièces de canon avec quatre cents morts sur la place, tandis que les Polonais perdirent cent cinquante soldats et en eurent deux cents de blessés. Ce ne fut qu'à minuit qu'il quitta le champ de bataille, ranimant au cœur des siens l'espérance de vaincre encore maintes fois sous lui.

La grande nouvelle de l'insurrection de Kosciuszko et la sourde rumeur que l'on conspirait à Varsovie parvinrent au même temps à la connaissance du roi et à celle du général Ingelstrom : la première par le rapport officiel du colonel qui s'était sauvé de Cracovie à la tête de son régiment; la seconde par un jeune homme, *un faux frère*, qui s'était faufilé parmi les conjurés et révéla tout au roi. Le banquier Kapustas, un des plus actifs agens du mouvement prêt à éclater, n'eut que le temps de s'évader de Varsovie. Le général Ingelstrom fit venir des troupes fraîches dans la capitale, donna ordre au conseil permanent de signaler comme des révoltés les insurgés de Cracovie, et commanda vingt arrestations. Le chancelier Sulkowski, après avoir vainement tenté de l'adoucir, tomba mort, frappé d'un coup de sang, à peine rentré chez lui. Le général Ingelstrom fit quitter la ville à des étrangers suspects, et enferma

dans les caves de son palais trois jeunes gens dont il ne put tirer aucun éclaircissement. On traîna de Vilna au fond de la Russie les citoyens les plus distingués. En dépit de tant de vigilance, on sut à Varsovie ce qui se passait dans les provinces, et la nouvelle de la bataille de Rasltivice y parvint le 12 avril.

Le cordonnier Kilinski, le Minine de la Pologne [1], qui joua un rôle si remarquable dans la grande insurrection de 1794, nous en a lui-même transmis les détails dans une petite brochure. Il n'est mort qu'en 1818, à ce que je crois, et a vu les Russes dominant derechef son triste pays; mais ils ne songèrent pas à le persécuter, et lui laissèrent la liberté de garder son ancien costume polonais. Nous avons vécu sur l'histoire de notre révolution comme d'autres enfans lisent Mrs. Barbauld ou madame Beaumont; et, à nos heures de récréation, ou bien le soir, approchant nos petits tabourets tout près de ma respectable parente, qui en conservait un profond souvenir, nous avions accoutumé de dire : *Parlez-nous de la révolution.* Et le fait est qu'à force d'en avoir entendu les plus minutieuses cir-

[1] Le boucher Minine organisa, de concert avec le prince Pozarski, la révolution de Moscou, qui ôta le trône au prince polonais Ladislas Vasa, et le fit passer à la dynastie russe de Romanoff.

constances, nous pouvions corriger chaque phrase un peu différemment tournée; mais nous ne nous sommes jamais lassés de l'écouter, et lorsqu'elle en venait aux cloches sonnant l'alarme, nous nous pressions autour d'elle comme si elles allaient donner le signal de nos vêpres siciliennes. Que de fois, me promenant le dimanche avec elle dans l'allée d'Uwiazdo, il m'est arrivé de rencontrer Kilinski, dont les traits et la belle figure ne se sont jamais effacés de ma mémoire! Je me rappelle le mouvement d'empressement qui la poussait au-devant de lui dès qu'il la saluait, et comme elle me disait : Faites bien la révérence! c'est notre grand Kilinski. Il lui parlait généralement; mais j'étais si petite, que je ne sais s'il m'a jamais adressé la parole, quoiqu'il eût aimé beaucoup mon père, un des patriotes les plus zélés de ce temps-là. Cependant je me réjouis de l'avoir vu et de me le rappeler à présent. Il y a quelques années de cela que, me trouvant dans le Westmoreland, je musai au coin de mon feu, après avoir dîné chez Wordsworth, laissant courir mon imagination vers les souvenirs du passé, en rénumérant les sommités sociales qui avaient précédé ma rencontre avec le poète des lacs. Le cordonnier patriote de ma patrie se présenta à ma pensée avant l'empereur Alexandre. J'ai tra-

duit fidèlement le récit de ses glorieuses journées ; mais je crains d'en avoir altéré la naïveté. Il donnera la couleur de l'intégrité de son caractère, de l'énergie qu'il recelait, tout en offrant le tableau complet de l'insurrection du vendredi saint.

INSURRECTION DE VARSOVIE.

(1794.)

(*Extrait tiré des Mémoires de Kilinski.*)

Voici d'abord comme je commence : Lorsque l'insurrection eut éclaté à Cracovie et eut été suivie de l'acte de la confédération nationale, qui voulait faire la guerre à la Moscovie, à l'empereur et aux Prussiens, parce qu'ils ont injustement partagé notre pays, ou plutôt parce qu'ils nous l'ont injustement arraché, cet acte fut envoyé secrètement à la magistrature de Varsovie, de peur que les Moscovites n'en eussent connaissance. Lorsque nous le reçûmes, l'ordre fut donné à tous de se retirer; et les magistrats restèrent seuls dans la salle du jugement; nous le lûmes à huis clos, ainsi que la lettre qui y était jointe, et qui nous excitait dans les termes les plus pressans à faire une insurrection à Varsovie. Après cette lecture, nous nous regardâmes, gardant toujours le silence; chacun se défiant de son voisin, de peur qu'il n'allât le dénon-

cer à Ingelstrom, qui gouvernait plus que le roi lui-même. Je pris courage, et dis au président et à mes collègues qu'il fallait nous concerter pour fournir des renforts à Kosciuszko et l'aider à pousser cette nouvelle guerre, ce qui me valut une sévère réprimande de leur part. Les voyant tous peureux comme des lièvres, force me fut de leur faire des excuses, afin de n'être pas dénoncé à Ingelstrom, car mon patriotisme m'eût valu quelques bonnes journées de prison, et l'on m'eût chassé de la magistrature à cause de ce zèle pour ma patrie. Tant il y a que ce secret fut gardé, que je ne fus pas trahi, et que je sus à quoi m'en tenir sur le compte de tous, que le bien public n'intéressait guère. Je résolus donc de me taire, en attendant le moment propice. Quinze jours après, un autre incident eut lieu; l'abbé Meyer vint me chercher pour me présenter à des amis qui voulaient faire ma connaissance, et comme je n'étais pas occupé, je le suivis au collége des Jésuites, sans qu'il m'eût prévenu qu'on allait aviser aux moyens de commencer l'insurrection. Là nous trouvâmes vingt personnes rassemblées dans ce but; tous étaient militaires; ils m'accueillirent très-poliment et me supplièrent aussitôt de participer à leurs desseins. Je leur répondis que s'il s'agissait d'un bien à opérer, je m'y associerais de bon

cœur, mais que je voulais savoir de quoi il était question. Ils me mirent au fait de leurs projets, qu'ils voulaient réaliser au plus tôt. Après les avoir ouïs, je ne fus pas grandement édifié; mais je leur répondis que je n'avais pour tout bien que mon âme, et que je la dévouais au salut de ma patrie. Dès que j'eus dit ceci, ils me demandèrent mon avis sur la manière d'opérer une révolution, disant que je devais leur communiquer mon opinion. Je commençai par m'informer du nombre d'individus qui avaient été admis dans cette conspiration; ils ne le savaient pas au juste. Ensuite je leur demandai s'ils étaient sûrs de quelqu'un du peuple, pour en faire leur chef; ils répondirent qu'ils avaient l'intention de prier M. Zakrzewski, comme très-populaire parmi eux, de conduire le peuple. Le fait est néanmoins qu'ils n'avaient rien prévu dans le cas d'une révolution. Je leur fis part de mon idée; la voici : que j'avais un oncle, commissaire à Praga, près du pont, qui aurait soin de diriger les vivres sur une île située au milieu de la Vistule; privant ainsi les Russes des approvisionnemens de Praga, et les empêchant d'y chercher asile. En second lieu, qu'il fallait placer le peuple à toutes les barrières, pour qu'aucun Moscovite n'échappât de Varsovie. J'ajoutai que je m'efforcerais de mon mieux d'émou-

voir les citoyens. Et vous, messieurs, leur dis-je, réunissez l'armée, et vous commencerez la révolution par le centre, en fixant un jour pour cet effet, et le communiquant aux citoyens, afin que chacun soit prêt à l'appel. A peine eus-je proféré ces paroles, qu'ils se pressèrent tous autour de moi, m'embrassant à l'envi. Mais Dieu mit une porte de circonspection à mes lèvres, et m'empêcha d'aller trop loin, car ils me dénoncèrent; et lorsque je fus resté quelque temps avec eux, ne les voilà-t-il pas s'amusant à parler de leurs amourettes, au lieu de songer à l'exécution de leurs desseins! Et moi, qui vis bien que c'étaient autant de patriotes *impromptus*, me voilà à me repentir d'en avoir trop dit, pensant qu'ils pouvaient bien n'être que les espions d'Ingelstrom; et je ne me trompais pas, car dès le lendemain je fus dénoncé. Leur ayant fait mes adieux, je leur demandai de se rassembler dorénavant chez moi, d'y tenir leurs séances; leur donnant le nom de ma rue et mon numéro, et je rentrai chez moi. Le lendemain, à neuf heures du matin, Ingelstrom me fit chercher par un officier de service, me priant de passer chez lui; prière très-alarmante, car il fallait s'attendre à être détenu durant un mois dans un cachot où d'autres m'avaient précédé, et l'officier me recommanda de m'habiller à

la hâte, si je ne voulais pas être mené publiquement par les rues. Dès que j'en eus vent, je mis un poignard dans mes bottes, destiné à son cœur et au mien, s'il m'eût voulu jeter en prison, et que je n'y voulusse pas aller de bon gré. Je m'habillai et me rendis chez Ingelstrom, accompagné de l'officier ; à vrai dire, mes genoux tremblaient sous moi, de frayeur; mais je préférai y aller, plutôt que d'attendre qu'on m'y forçât à main armée. A peine arrivé, Ingelstrom ne m'accueillit pas d'une manière très-agréable.

— Vous êtes Kilinski? me demanda-t-il. Sur ma réponse affirmative, — Vous êtes du conseil? ajouta-t-il. — Encore oui. — Vous êtes cordonnier? — Je le suis. Et lui de me dire : — Tu es une bête, un séditieux. Je voulus m'informer en quoi j'étais un séditieux, mais il m'imposa silence, et vomit à son aise les injures les plus grossières, finissant par ajouter qu'il me ferait attacher à la nouvelle potence, vis-à-vis des Capucins. Je le priai de permettre que je me justifiasse; il me fit taire, continuant ses invectives, me rendant si peu maître de mon emportement, que je songeais déjà à ôter la vie à ce beau monsieur, s'il ne souffrait pas d'explication; car j'avais eu beau contrefaire l'humble, pour lui laisser le temps d'exhaler sa rage, je n'en tenais pas moins à

mon plan, c'est-à-dire qu'une fois condamné à aller en prison, je ferai maison nette de lui, et songerai ensuite à ma personne; ou bien j'exciterai une révolution, si j'échappe sain et sauf; ou je me tuerai, car autant mourir que d'être enfermé dans sa cave. Après qu'il m'eut injurié tout à son aise, il se prit à dire : —A quoi penses-tu, faquin? Je le priai de prendre patience et de m'écouter. Il y consentit : alors je lui demandai pourquoi il me grondait ainsi; car jusque là j'ignorais le crime dont on m'accusait. Aussitôt il se rendit dans son cabinet, et en sortit avec un papier qu'il me lut, et qui contenait le rapport fidèle de tout ce que j'avais fait et dit lors de ma visite au collége des Jésuites. O ami lecteur! l'espion présentait les choses telles qu'elles s'étaient passées, et ne me laissait le refuge d'aucun détour, car il disait la vérité. Si je l'eusse tenu en mon pouvoir, la révolution une fois faite, je l'aurais rémunéré avec la première potence, afin qu'il ne trahît pas les bons frères à l'avenir. Cette accusation m'effraya au point que mes genoux se dérobèrent sous moi, et que mes cheveux se hérissaient sur ma tête; mais comment échapper? Je dus donc dissimuler ma terreur et combiner une réponse satisfaisante, afin d'échapper à une détention immanquable, pour le beau conseil de sédition qu'on me re-

prochait. Après que le général eut fini :—Eh bien! coquin, me dit-il, tu vois tes œuvres; je ferai élever une potence, et on va t'y attacher. J'avoue que cela me défrisa; moi, honnête cordonnier, suspendu à une potence, pour avoir voulu le bien de ma patrie. J'attendis néanmoins patiemment que sa rage fût calmée, car il allait m'injuriant toujours. Lorsqu'il eut repris haleine, je le suppliai de m'entendre; il se laissa persuader, et je m'expliquai comme on va le voir :

Réponse à l'accusation. Si je comparais à titre de coupable à vos yeux, à qui la faute, si ce n'est à Votre Excellence? voici comment. Dans la journée d'hier, le président de la ville se présenta devant vous, et il lui fut enjoint de nous recommander, à nous tous, membres du conseil municipal, de nous enquérir de tout ce qui se passait dans les cafés, les maisons de jeu, les tables de billard, où les joueurs et autres parlaient à haute voix d'une révolte prochaine, en portant les gens à la commencer; et une fois qu'un d'entre nous sera au fait de ces sortes de choses, il a reçu l'ordre d'en faire part au président, afin qu'il vous fît son rapport ou arrêtât les beaux parleurs. Le président, à son retour, nous rassembla tous et nous l'enjoignit en votre nom. Ayant appris que tel était le bon plaisir de Votre Ex-

cellence, je me mis hier soir en campagne pour aller à la piste de ceux qui devisaient les complots; une fois entré, ils voulurent me mettre de la partie; si j'eusse refusé, quel moyen d'en tirer quelque éclaircissement? Je leur parlai donc de manière à motiver le rapport de votre inspecteur; car si je m'étais retiré aussitôt, ils m'eussent chassé, peut-être même tué à huis clos, afin que je ne les dénonçasse pas à Votre Excellence; car celui qui est chargé de dénicher les autres doit emprunter les allures d'un bon patriote, pour leur arracher leur secret. Je dus donc agir ainsi. Je leur parlai précisément dans le sens de ce rapport, afin de les sonder, et si cet espion n'eût pas prévenu Votre Excellence, j'allais écrire le même détail, le mettre sous les yeux du président, avec les noms y compris, pour que Votre Excellence donnât l'ordre de les arrêter, car cela n'est pas dans nos attributions. Comme je ne connaissais pas tous ces militaires, je les ai engagés à se rendre chez moi, dans le dessein de faire venir la garde municipale, de les enfermer à l'hôtel de ville comme autant de séditieux, et d'en donner avis au président. S'ils viennent chez moi, je leur ferai pareille fête; et comme vous les connaissez, il serait superflu de pousser mon rapport plus loin. Si Votre Excellence ne nous en eût

intimé l'ordre, je ne me serais pas fourré parmi eux. Le président vous le dira également, si vous ne m'en croyez pas, et ce n'est pas moi seul, mais bien d'autres membres de la municipalité qui vont à la recherche des séditieux dans Varsovie; et si vos espions n'en sont pas avertis, ils nous dénonceront à tour de rôle. A peine lui eus-je dit cela, qu'il alla chercher un autre rapport, où trois de la municipalité étaient dénoncés par ses espions, et il me demanda si le président leur avait également donné de semblables instructions. Je répondis oui sans hésiter, et les justifiai sur-le-champ de cette manière. A vrai dire, le président en avait fait mention; mais nous fîmes la sourde oreille, car pas un seul n'eût voulu commettre une si grande lâcheté. Sa colère apaisée, il m'adressa poliment la parole; et j'ajoutai : —La municipalité a tranquillisé Votre Excellence, l'assurant que rien n'est à redouter, que les citoyens sont par trop paisibles, que les joueurs seuls soufflaient l'émeute, mais certes pas les bourgeois. Le voyant de très-bonne humeur, je continuai ainsi : — Si Votre Excellence n'admet pas ma justification, je serai forcé de m'en prendre au président, ainsi que mes collègues, comme nous ayant induits en erreur, puisqu'il se peut bien que Votre Excellence ne l'ait chargé de rien, et qu'il l'a fait

de son chef pour nous mettre dedans. Ingelstrom répondit qu'il avait recommandé au président de veiller à la tranquillité publique; qu'il agréait mes excuses, étant véritablement fâché de m'avoir diffamé. Il fit apporter des liqueurs, ne me réprimanda plus, et me déclara que si nous continuions à dénoncer fidèlement les séditieux, et à étouffer tout esprit de révolte dans Varsovie, il nous décernerait une récompense. J'ignore ce qu'il entendait par là, mais si c'était une *récompense à la russe*, nous en savions la mesure, nous autres Polonais; c'était une épine à notre pied, et je ne conseille à personne de la mendier chez les Moscovites. Il s'informa s'il était vrai que j'eusse le nombre d'amis que j'avais promis de fournir aux rebelles. Et comme cette question semblait faite avec gaieté, je me pris à dire : — Votre Excellence n'a qu'à déclarer qu'on m'a mis en prison, et c'est alors qu'on pourra compter mes amis, car vous les verrez de votre fenêtre, quoique ce spectacle ne soit pas à souhaiter. Mais pour satisfaire sa curiosité, je fis intérieurement le vœu qu'il pût les voir rassemblés le plus tôt possible. Il revint à la charge, demandant combien de gens se présenteraient à mon appel. Je lui répondis que pour peu qu'il voulût y consentir, il verrait en moins d'une heure trente mille ouvriers de la corporation

particulière qui m'avait nommé membre du conseil d'au milieu de ses rangs. Ces propos, tout en le faisant sourire, durent en même temps l'inquiéter tant soit peu, car il se hâta de me faire partir, voulant échapper à leur visite, me recommandant de me tenir tranquille; sur quoi je m'en allai, transporté de bonheur.

Oh oui! ami lecteur, tu peux m'en croire, je croyais renaître à la vie, d'avoir imaginé la bonne excuse d'espionner les propos par la ville. Sans ce faux-fuyant il ne me restait pas de prétexte; je n'avais que la chance de le poignarder et de me tuer après, comme je l'avais décidé. Mais le bon Dieu m'arracha à une mort certaine, car il voulait apparemment le mettre aux prises avec ceux de mes amis dont il désirait la présence, pour qu'ils lui fissent sentir ce que pouvait un cordonnier polonais, dont le corps et l'âme valaient bien son corps et son âme à lui. Mais allez en parler à des despotes orgueilleux, aveuglés par leur hauteur, incapables de comprendre que l'homme du peuple peut combattre et vaincre, de manière à les chasser par-delà les limites de la mer Noire! Et cependant nous allons le voir fuyant de Varsovie devant ce cordonnier, quoique ce que sa haute position lui imposait de devoirs eût dû l'en empêcher; mais il n'y regarda pas de si près, et fuyait à belles jambes,

sans être accompagné, n'ayant d'autre idée que la crainte de voir le cordonnier l'atteindre, car il l'eût fait trembler, grâces à la vertu que Dieu avait mise en lui. En voilà assez sur ce sujet; venons-en à mon plan de révolution contre les Russes. A peine rentré chez moi, je fus rejoint par l'abbé Meyer, le même homme qui m'avait mené chez ces soi-disant patriotes dont j'avais de bonnes raisons de me plaindre, et nous nous concertâmes sur la formule du serment qui devait sanctionner nos liens, afin d'être en garde contre les cinq cents espions d'Ingelstrom, payés pour dénoncer les patriotes bien pensans. Voici la teneur du serment :

« Moi, N., je fais serment, au nom du Tout-» Puissant, au nom de tout l'univers et de la » nation, et promets à Kosciuszko, général en » chef de la garde nationale, d'être le fidèle dé-» fenseur de ma patrie, et prêt à tout instant » de voler à son secours, d'obéir à ses comman-» demens, de les exécuter ponctuellement, de » ne point insulter aucun citoyen dans le cours » de l'insurrection, de veiller à ce que les au-» tres se conduisent par les mêmes principes, » de ne révéler le secret de l'association pré-» sente à personne, et de ne le dénoncer à » aucun pouvoir supérieur. J'engagerai mes » amis à y coopérer, et je tâcherai de faire

» réussir l'insurrection par tous les moyens
» possibles. Si quelque individu de notre as-
» sociation était arrêté d'autorité, j'en tirerai
» vengeance sur l'ennemi. Je combattrai vail-
» lamment dès que l'insurrection aura éclaté,
» et je défendrai ma patrie jusqu'au dernier
» soupir. Si je devais trahir un seul de nos
» associés, je me soumets en tout lieu, à toute
» heure, à la mort la plus honteuse. Ainsi me
» soit en aide la très-sainte Trinité en un seul
» Dieu en trois personnes, et la mort sainte
» et innocente du fils. Amen.»

C'était là le serment des militaires. Les bourgeois en prêtaient un dont les obligations différaient tant soit peu. Chacun devait le faire avant d'être initié à nos desseins, et ses nom et prénom se trouvaient inscrits dans une espèce de registre. Ce que je raconte précéda l'insurrection de trois semaines et quatre jours. Je me mis à rassembler les artisans qui devaient y prendre part, tandis que l'abbé Meyer alla recruter parmi les grands; nous leur trouvâmes le cœur bien placé, aucun ne nous refusa, et s'y joignit avec chaleur. Une fois que j'eus gagné la bonne volonté des chefs des corporations, et que je fus bien certain de leur fidélité à garder le secret, je les invitai chez moi pour y tenir séance. Nous nous concertâmes ensemble et nous nous pro-

mimes de chercher à gagner des associés à notre conspiration, jurant de nous défendre jusqu'au dernier soupir, car chaque citoyen succombait sous le poids des impôts, vu l'obligation de payer les logemens militaires des Moscovites, de façon qu'il devénait humainement impossible d'y tenir. Tout ce que nous parvenions à gagner en travaillant à la sueur de nos fronts, suffisait à peine à satisfaire les Moscovites, qui nous accablaient de taxes et d'amendes. Il faut mettre cette oppression au nombre des causes qui hâtèrent l'insurrection, tant les Moscovites nous pénétraient de terreur et d'effroi en répétant sans cesse : Si les Polonais remportaient la victoire sur les Russes, et si ces derniers se voyaient forcés d'évacuer Varsovie, ils commenceraient tout d'abord par piller la ville, mettre le feu aux quatre coins, en emportant tout l'arsenal, pour ôter aux Polonais les moyens de se défendre. Ils poussaient encore leurs menaces plus loin, car, voyant les citoyens faire des provisions de jambons pour les fêtes de Pâques, ils se prenaient à dire : « A quoi bon tous ces frais? c'est de vous-mêmes que nous ferons des jambons de Pâques. » Et je demande à un chacun si ces menaces ne sonnaient pas bien cruellement aux oreilles de citoyens innocens, exposés à

l'amère ironie que nous avions si peu méritée. Une plus grande infortune nous menaçait encore, et le samedi de la semaine sainte devait faire de nous un sanglant sacrifice, après qu'on eût célébré la résurrection de notre Seigneur et que le peuple se pressât hors des églises. Voici comment on se proposait d'agir : Une circulaire fut publiée à Varsovie, portant que dès sept heures du soir tous les palais, toutes les maisons et maisonnettes fussent fermés, que personne ne s'avisât de se promener dans les rues, sous peine d'arrestation, et bien qu'il fît jour encore, ils n'y prirent pas garde, placèrent le guet russe et polonais, commandant d'arrêter tous ceux qu'on verrait dans les rues, afin de nous enlever l'arsenal avec plus de facilité. Notre armée, garnisonnée à Varsovie, n'avait pas les moyens de résister aux Moscovites; mais ils redoutaient le peuple, et essayèrent d'une fausse alarme pour voir si on se hasarderait dans les rues, après de si sévères ordonnances, car même en cas de feu il était défendu de sortir. Ils firent donc crier à l'incendie dans une des rues les plus écartées; il n'en était pas question, mais le peuple n'en courut pas moins, en dépit de la défense du maréchal de police. Alors les Moscovites se prirent à corrompre le grand général Ozarowski pour qu'il donnât

l'ordre aux commandans militaires de ne pas laisser sortir leurs soldats, voulant démoraliser et affaiblir les postes au cas d'une tentative sur l'arsenal de Varsovie. Ce grand général, très-fidèle serviteur des Moscovites et traître à sa patrie, vendu aux premiers, fit congédier les deux tiers des soldats, quoique, certes, il n'y eût pas d'excès dans le nombre, n'en laissant qu'une partie à la garde de l'arsenal. Le même homme ne s'arrêta pas en si beau chemin; il donna l'ordre aux commandans de tomber sur le peuple, de concert avec les Moscovites, dès qu'une apparence de mouvement se manifesterait à Varsovie. Je dirai en temps et lieu comment nous le sûmes. Ne voilà-t-il pas un beau défenseur de la patrie! non content d'avoir signé son démembrement, il voulait encore verser le sang de ses concitoyens. Des défenseurs de ce genre, ou plutôt de pareils traîtres, fourmillaient dans Varsovie, au moment dont il est question. Les soldats en congé ne pouvaient point paraître en ville, sous peine d'arrestation, et c'est parce que les Moscovites, répandus sur les grands chemins, guettaient ces pauvres soldats en congé et les incorporaient dans leurs régimens. En un mot, il faut convenir qu'il remplissait bien sa charge quant au service des Moscovites, mais bien mal relative-

ment à son pauvre pays. Nous faisions de notre mieux, citoyens et officiers, pour tenir cachés les soldats, qui nous furent d'un grand secours en les opposant au grand général.... Mais je m'en vais laisser ce traître, car il n'est pas bon de citer un si mauvais exemple. Il y en eut un autre également traître à notre chère patrie, ce fut l'évêque Kossakowski, qu'on vit soumettre à Ingelstrom un nouveau projet de massacrer le peuple, en le décidant à demander à l'évêque qui était à la tête du clergé, d'ordonner l'office vers les sept heures du soir, afin de laisser aux Moscovites tout le temps de se saisir de l'arsenal pendant la durée des prières, et de cerner les églises avec leurs canons; l'alarme donnée, le peuple en masse se précipiterait dans les rues, et les Moscovites auraient champ libre de faire main basse sur tous. Ingelstrom adopta avec respect le projet de l'évêque, et l'on ne tarda pas à faire publier par le clergé que la Résurrection serait célébrée le samedi saint dans toutes les églises, à huit heures du soir. Mais ici l'évêque et Ingelstrom se trouvèrent en défaut, car le bon Dieu ne voulait pas leur faire payer de tant de sang une gloire si subite. Ce traître d'évêque n'allait-il pas laisser un beau souvenir à sa patrie! Car la garde royale était également dans la cathédrale avec le roi,

et rien ne semblait plus facile que de s'emparer de l'arsenal, personne n'étant auprès, tandis que les soldats auraient été désarmés ou massacrés en un clin d'œil par les Moscovites, laissant le peuple à leur merci. Un tel plan, conçu par un évêque, mit nos cœurs en sang; car comment penser sans horreur qu'un membre de l'Eglise eût conçu l'idée de donner un semblable conseil à nos ennemis, et de le mettre à exécution dans le sanctuaire du bon Dieu! Ce traître d'évêque était venu en Pologne pour en signer le démembrement, après avoir fait massacrer de pauvres Bernardins dans l'église de leur couvent, et complétant la mesure de ses bonnes œuvres par ce dernier projet. Et moi, sans tracer aucun plan préalable, je parvins à le dépêcher dans l'autre monde, et ses intrigues avec lui, parce qu'il avait trompé le trône, trompé le sénat, trompé les prêtres, et qu'il ignorait qu'un cordonnier de Varsovie l'accablerait en présence de ceux dont il avait fait assassiner les frères. Nous allons voir sa déplorable fin, et j'aime tout autant ne plus parler de ce beau prélat, pour retourner à nos préparatifs d'insurrection. Une fois sûr des anciens des maîtrises, je leur imposai le devoir de se concilier les affections de leurs apprentis, pour qu'ils nous vinssent en aide, et je rassemblai,

de concert avec l'abbé Meyer, des officiers à la séance, où chacun prêta le serment convenu; et quoique je tremblasse qu'on ne me dénonçât encore, Dieu permit que ce secret fût gardé. J'avais un officier russe logé au premier, et il ne soupçonna rien de ces séances, qui eurent lieu au troisième pendant plus de trois semaines. Il est vrai de dire que tout se passait la nuit; néanmoins une découverte était à redouter, surtout à cause de moi, qu'on eût dénoncé sur-le-champ. Au moment d'agir, nous manquions d'un général ou d'un colonel pour être mis à la tête de l'armée, n'ayant que deux officiers d'état-major, tous les autres étant subalternes. Les citoyens n'étaient pas mieux partagés, et enfin notre choix tomba sur le chef d'escadron Pongowski, qui possédait la confiance des habitans de Varsovie, pour le mettre à la tête des bourgeois, dont il avait été le président; mais il refusa ce dangereux office, craignant d'être livré à Ingelstrom. Et au fait il avait raison de le redoutre, quoique son âme fût noble et courageuse, et qu'il désirât la révolution. Nous dépêchâmes le major Zaydlic et le capitaine Mieielski au colonel Hayman, en lui demandant d'être le chef de l'armée. Sa réponse fut que, quand la révolution éclaterait, il ne tirerait pas contre les siens, mais seulement contre les Mos-

covites. Il n'en dit pas davantage, craignant d'être trahi, car l'on eût envoyé tenir compagnie à son ancien général Dzialynski, emmené par les Russes pour être confiné à Kieff, et comme le colonel était un très-bon patriote, on pouvait bien s'y attendre. Nous étions fort inquiets de ce besoin de chefs tant civils que militaires; mais le temps marchait, il ne fallait pas laisser commencer les Moscovites, et nous en étions à la dernière semaine de Pâques, attendue impatiemment par les ennemis, qui voulaient mettre leurs projets à exécution. C'est ici le moment de parler du secret qui me fut confié, et dont le résultat fut de hâter notre révolution en lui faisant prendre le pas sur celle des Moscovites. Je connaissais un de leurs officiers attaché à la chancellerie d'Ingelstrom, avec qui je prenais d'ordinaire un verre d'eau-de-vie, lorsque nous nous rencontrions. Il vint chez moi mardi matin, dans l'intention d'acheter une paire de souliers pour sa belle, et les ayant payés, il me conseilla de prendre ma femme, mes enfans, mes meilleurs effets, et de quitter Varsovie, ne fût-ce que pour une quinzaine de jours. Ma curiosité fut portée au comble, et je me pris à lui demander pourquoi il m'engageait à partir. Ne voilà-t-il pas qu'il va me conter la belle histoire, comme quoi, samedi, un grand

massacre de Polonais devait avoir lieu. Je lui dis que j'en entendais parler pour la première fois. Cet honnête homme me mit au fait de la manière dont les Moscovites voulaient se saisir de l'arsenal, en désarmant la garnison de Varsovie, et en faisant main basse sur les personnes préposées à la garde de l'arsenal, ajoutant que si la pièce menaçait de non réussite, ils avaient l'ordre d'incendier Varsovie, d'emporter tout ce qu'ils pourraient et de quitter la ville. Il me demanda si je savais que l'office de la Résurrection serait célébré au même temps dans toutes les églises. Je répliquai que oui, mais que j'en ignorais la raison. Il me dit que le peuple serait dispersé dans les églises, et la garde royale à la cathédrale; qu'alors les Moscovites entoureraient les églises de leurs canons sans en laisser sortir personne, tant que l'arsenal se défendrait ou qu'ils n'auraient pas fini le pillage; et pour me convaincre de la véracité de ses données, il m'engagea à observer les canons cachés près des églises, m'indiquant tous les endroits, ce dont je fus très-surpris. Voulant couler la chose à fond, je fis apporter de la liqueur en faveur du grand secret dont il m'avait fait part; nous en prîmes plusieurs verres, et il me mit au fait des moyens d'assistance offerts par des Polonais pour ef-

fectuer notre ruine, tels que le projet de l'évêque Kossakowski au sujet des églises; l'ordre donné par le grand général Ozarowski[1] aux commandans militaires de tomber sur le peuple, et dont cet officier fut le premier à m'instruire. Il ajouta que leurs soldats, à Praga, avaient six caisses de lames de couteaux, auxquels ils mettaient des tronçons; et qu'ils aiguisaient à notre intention; qu'Ingelstrom venait de commander de petites boîtes en bois avec un cachet de cire au milieu, qu'on les distribuait aux Polonais dans Varsovie, comme autant de garans de sécurité contre le pillage; qu'on avait introduit huit mille Moscovites dans Varsovie, et qu'on les y tenait cachés afin de les dérober à la vue des Polonais.

Le fait est qu'il me dit la vérité de point en point, et non seulement je l'en remerciai

[1] M. Ozarowski expia depuis sur la potence révolutionnaire le crime de haute trahison envers sa patrie, tandis que son fils Adam braquait courageusement des canons contre les Russes. Il est juste d'observer qu'en Pologne les fils en ont plus ou moins rappelé des fautes commises par leurs pères. Très-souvent le désir de conserver la fortune de la famille a dicté ce genre de politique, mais dans le cas de M. Ozarowski comme dans bien d'autres, on peut l'appeler *expiation*. Le fils aîné du grand général, Stanislas Ozarowski, obtint le titre de général de ceux-là mêmes qui jugeaient et condamnaient son père, justifiant, par sa conduite de patriote, tout ce qu'il y avait de noble dans la confiance mise en lui.

(*Note de l'auteur.*)

vivement, mais je lui ai voué une éternelle reconnaissance, car il m'a sauvé la vie et il a hâté le moment de la révolution. Dès qu'il fut parti, j'en donnai avis à mes frères, associés à la même cause, et les rassemblai pour une dernière séance qui eut lieu aux casernes de l'artillerie, car une petite maison ne pouvait pas les contenir. J'allai avec huit officiers à la découverte de ces canons dont l'honnête Russe avait parlé, et nous trouvâmes toutes choses comme il les avait dit être; les canons cachés dans les maisons auprès des églises, première preuve de la véracité de ses données. Je recommandai à nos officiers de s'informer exactement s'il était possible que le grand général eût ordonné le massacre; ils se rendirent chez le commandant, et cédant à leurs vives instances, il leur fit lire les ordres sous le sceau du secret, que nous ne nous fîmes aucun scrupule de révéler à tous, afin de les pousser à agir avec énergie. L'effet en fut rapide; beaucoup de personnes se joignirent à notre association, chacun voyant qu'il n'y avait plus matière à rire, et nous retrouvâmes encore l'exactitude de l'officier russe, car ces six caisses de lames de couteaux tombèrent entre nos mains et ne laissèrent plus aucun doute sur la vérité des autres détails. Au soleil couchant les officiers vinrent tenir séance aux casernes;

je les rejoignis avec les anciens des principales maîtrises, car notre dernier rassemblement était celui-là, et il eut lieu mardi. Nous nous y rendîmes trois à trois, prenant des rues différentes afin de n'attirer aucun soupçon. Tout se passa chez le lieutenant Kubicki, et nous nous engageâmes avec serment à commencer jeudi à quatre heures du matin, heure que nous devions attendre sous les armes. Nous y réglâmes comment devaient procéder les anciens des maîtrises, les rues qu'ils devaient occuper armes en main. Comme la poudre n'était pas encore enlevée du magasin, nous chargeâmes les capitaines Rapp et Linowski de la garder durant la nuit avec leurs soldats, tant nous avions sujet de craindre qu'on nous l'ôterait. La séance finie, chacun rentra chez soi, ne songeant plus qu'à nous bien armer, et à commencer l'insurrection. Comme nous manquions de chefs, les officiers choisirent celui d'entre eux dont le rang était supérieur, car aucun des officiers-généraux ne voulut prendre part à notre conspiration, soit de crainte d'être découverts, soit de peur de la poudre moscovite, que l'on n'épargnait pas; car enfin il se trouve des poltrons dans tous les pays du monde, qui courent après les rangs élevés, et font les malades pendant qu'il y a guerre, ou déguerpissent à belles jambes. Les

officiers venaient à la séance par trois de chaque régiment, et toujours de nouvelles figures, car mon logis était très-circonscrit; mais à leur retour ils communiquèrent à leurs camarades les décisions auxquelles l'on s'était arrêté. Ils emportèrent notre réglement sur les rues à occuper pour tomber sur les Moscovites; car nous les avions répandus partout en petit nombre, pour animer le courage des bourgeois. Ils choisirent leurs commandans, prêtèrent leur serment en commun, et se préparèrent durant le mercredi à la bataille du jeudi. Moi, pauvre homme, je n'avais personne à mettre à la tête du peuple, force me fut de me laisser entraîner par les officiers à être le chef de toute cette révolution, quoique je m'y sois difficilement décidé, ignorant toute espèce de tactique, et imaginant de bonne foi dans ce temps-là que la tactique tuait l'ennemi. J'ai bien vu depuis que c'était absolument faux, car les bons tacticiens ont lâché pied, et nous tînmes ferme, nous qui en étions dépourvus. Je fus forcé de recourir à la tactique de ce Romain, un mien confrère, cordonnier, dont la science, tout comme la mienne, n'allait pas au-delà de sa cheville, et pourtant il sut réduire ses ennemis; je fis le brave de la même manière; Dieu me permit de voir luire l'aurore du mercredi. Je fus dès le matin ré-

gler mes comptes avec lui par une bonne confession à l'intention de l'heureux succès de notre insurrection avec son saint secours. C'est une grande vérité, que Dieu ne nous permet pas de tuer le prochain ; mais quel parti nous restait-il à prendre ? les ennemis en voulaient à notre peau, elle ne fût pas restée sur nos os ; donc il fallut bien me décider; car si l'ennemi tombe sur moi, il est de mon devoir de repousser l'agresseur. Après l'office, j'allai avec les officiers faire des visites aux anciens des maîtrises, donnant à chacun son instruction pour qu'il sût la rue à occuper, l'heure à garder, et prêtât attentivement l'oreille au coup de canon qui allait donner le signal de l'insurrection; enfin qu'il n'épargnât pas l'ennemi. Le fait est que personne ne dormit en attendant le signal. Notre tour de visiter ne fut terminé qu'à onze heures du soir, car il fallait instruire un chacun avec soin, et il y en eut qu'on ne trouva pas au logis et qu'il fallut aller chercher à plusieurs reprises, tant il importait que chacun sût à point nommé quand et comment faire. Je retournai aux casernes, et déclarai aux officiers la bonne volonté des citoyens et leur empressement, ce qui redonna du cœur aux militaires. Comme nous n'avions pas de rapports avec les lanciers du roi récemment garnisonnés à Varso-

vie, et qui avaient prêté serment de fidélité à notre maître, nous avions sujet de craindre de leur confier notre secret, de peur d'être dénoncés ; mais Dieu m'inspira le courage de tenter de les tourner vers nous, ce qui eut lieu, à minuit, comme on va le voir ci-dessous. Nous restâmes aux casernes, discutant l'affaire des chevaux pour charrier les canons ; mais nous nous rappelâmes heureusement qu'il y avait soixante paires de chevaux chez l'intendant des charrettes, et il fut décidé qu'on s'en servirait dès que la révolution aurait éclaté. En prenant congé des officiers, je leur demandai des munitions pour les bourgeois, et ils me firent accompagner au dépôt par deux officiers, où nous devions en rencontrer un troisième chargé de distribuer armes et munitions aux citoyens. Les deux premiers m'apportèrent du dépôt six mille cartouches et des pierres à fusil, que j'enveloppai dans des mouchoirs et que je plaçai dans la voiture. En retournant au logis, je rencontrai sur mon chemin, devant l'église de la Sainte-Trinité, le guet, composé ce jour-là des lanciers du roi. J'appelai l'officier du guet, lui disant que j'avais une affaire majeure à lui communiquer, et que je voulais boire une bouteille de vin avec lui. L'officier s'excusa sur ce qu'il accompagnait le guet; mais comme il s'en retournait je l'en-

gageai à venir prendre son vin avec moi; il renvoya donc ses soldats, donnant son cheval à tenir à mon cocher. Nous allâmes chercher ce vin, j'en versai un verre plein que je bus à sa santé; il prit le sien, et je me mis à dire: Monsieur, je vois en vous le défenseur de notre patrie, car vous êtes soldat polonais. Veuillez me dire si vous êtes instruit que dès demain les Moscovites veulent s'emparer de l'arsenal et désarmer nos soldats, ou bien les massacrer et incendier Varsovie? Je vous déclare que nous autres bourgeois, nous nous sommes décidés à défendre jusqu'au dernier soupir l'arsenal et nos soldats, et je vous supplie de me dire si vous le saviez ou non, car la garnison de Varsovie agira de concert avec nous. Vous nous manquez, messieurs, vous à qui nous voulons confier la défense de l'arsenal, et nous n'avons rien combiné avec vous, quoique demain soit le jour que les Moscovites ont choisi pour faire main-basse sur nous. Je vous conjure, messieurs, au nom des citoyens, de vous joindre à nous pour repousser l'ennemi et nous sauver du mépris de l'Europe, si un bijou tel que l'arsenal tombait au pouvoir des Moscovites.—Après m'avoir prêté une attention soutenue, ce jeune homme me demanda qui j'étais, pour qu'il sût comment me parler, et où je demeurais? Je répliquai que j'étais un bour-

geois, que je logeais au marché, vis-à-vis tel et tel endroit. Il revint à la charge, demandant mon nom; je dis à tout hasard : Ignace Zablocki; ce qui n'était pas vrai, car enfin je demeurais ailleurs, et je m'appelle Jean Kilinski; mais je craignis d'être dénoncé si je disais mon nom et ma demeure. Il me tendit cordialement la main, disant qu'à l'instant même il se rendait à son corps pour préparer les officiers à se tenir prêts pour la révolution; et il joignit les mains en attestant le nom du Tout-Puissant qu'ils nous viendraient sincèrement en aide, puisqu'il s'agissait d'eux tout comme de nous, et que si je ne les eusse avertis ils devenaient également les victimes de l'ennemi commun. Il ajouta : Citoyen ! soyez bien assuré que, quoique nous ayons prêté serment au roi, avertis comme nous le sommes que le roi nous a fait venir pour déposer les armes devant l'ennemi, action qu'aucun de nous ne souffrira, soyez donc assuré qu'autant vaut mourir que d'être publiquement désarmés en vue de la capitale. Vous nous verrez paraître à vos côtés pour défendre la patrie, car il y a trop long-temps que nous souffrons les outrages des Moscovites. Je naquis pour ma patrie, je veux mourir pour elle. Veuillez seulement, citoyen, me mettre bien au fait, afin que je sache comment et à quelle heure l'affaire com-

mencera.—Le voyant si ému, je l'instruisis de tout, l'engageant à tenir les chevaux prêts et à suivre les mouvemens des soldats de Mir, qui étaient très-près d'eux, s'ils ne voulaient pas être aussitôt désarmés par les Moscovites. Je craignis néanmoins de marquer l'heure. Ce bon jeune homme m'assura d'une reconnaissance éternelle pour le service signalé que je lui rendais en cet instant, me promit de venir dès le matin chez moi, ce qui me fit peur, tant je redoutais d'être dénoncé. Notre vin fini, nous prîmes congé l'un de l'autre, lui me promettant de bien disposer ses collègues et de les tenir prêts. Je montai en voiture, et rentrai chez moi à une heure après minuit; je retirai les cartouches de la voiture et les plaçai dans ma chambre; puis je fis sur une feuille de papier un testament en faveur de ma femme et de mes enfans, voulant mettre mes affaires en ordre, pour prévenir les disputes entre mère et fils; et ayant fait le partage, je plaçai le testament sur le lit de ma femme pour qu'elle le vît à son réveil. A trois heures du matin, j'éveillai les deux cents hommes rassemblés chez moi durant la nuit pour attendre le moment de commencer; tandis qu'emportant les cartouches dans une serviette, les pierres à fusil dans une autre, je fus les distribuer aux soldats de la municipalité, pour qu'ils puissent se

défendre, car leurs pierres à fusil étaient en bois, et la poudre leur était à peu près inconnue. Je fixai le lieu où ils devaient attendre les Moscovites, et me rendis chez leur maréchal-des-logis, avec les cartouches et les pierres à fusil, en lui enjoignant sévèrement de faire sonner la cloche d'alarme de la maison de ville, sous peine de mort s'il n'obéissait à mes ordres. J'allai ensuite près des soldats du maréchal, voulant également les voir prêts à agir ; en dépit de la défense formelle de leur maître de leur tenir de semblables propos, je n'en tins nul compte, et ne redoutais plus la prison, ayant confiance dans les soldats que j'excitais à ne plus écouter les ordres sévères du maréchal, leur donnant mes cartouches, mes pierres à fusil ; et loin de faire un secret de l'insurrection, je leur dis en toutes lettres que le maréchal lui-même n'y pourrait désormais rien. Les soldats valaient mieux que leur maître ; loin de contester, ils s'emparèrent des cartouches et des pierres à fusil avec ardeur, car ils en manquaient absolument. Je leur recommandai d'avoir bien soin, lorsqu'ils entendraient sonner la cloche d'alarme, d'empêcher les Moscovites de passer la porte neuve, de se porter à l'entrée, en résistant de loin. Les braves se mirent aussitôt à charger leurs armes, m'obéissant implicitement. Voilà que je venais

de gagner à la bonne cause ces soldats qu'il fallait précisément redouter lorsqu'on n'était pas trop disposé à se voir enfermé entre les quatre murs d'une triste prison; mais le bon Dieu m'avait préservé d'en connaître les douceurs. Les ordres donnés, mes gens se mirent en campagne pour s'assurer des cloches des dominicains, des théatins, de la cathédrale et des bernardins; deux des miens sonnant l'alarme à tue-tête, afin de remplir les ennemis d'épouvante et d'horreur.

Le jour allait poindre, et comme j'avais encore quelques instans à moi, je retournai à l'hôtel de ville chez le maréchal des logis pour lui dire de s'emparer de la chancellerie russe, située au marché, dans le moment même où il entendrait donner le signal. Il n'y était plus, s'étant rendu chez le président pour me dénoncer comme un faiseur d'émeutes, qui allait distribuant des cartouches et des pierres à fusil. Ma foi, était-il beau soldat, ce drôle-là! je venais l'arracher à la mort s'il nous défendait, et lui de me dénoncer! Le président courut faire son rapport au roi. Sa majesté dépêcha sur-le-champ le général Byszewski avec cette nouvelle chez Ingelstrom. Dès que je l'eus appris, je m'en retournai chez moi pour y prendre mes armes, et déjà plein de fureur, me saisissant du couteau de l'abbé Meyer, je

me précipitai dans la rue, lorsqu'un officier moscovite s'avança vers moi, et je n'eus qu'à débuter par celui-ci. L'ayant tranquillisé à tout jamais, je criai à mes gens de suivre mon exemple et de ne pas ménager l'ennemi. Au même instant je vis paraître l'officier des lanciers de la veille, qui m'avait bien promis de venir me voir de bonne heure, et qui avait à m'annoncer la jonction des lanciers du roi avec les soldats de Mir, prêts à l'attaque, et qui me demandaient de commencer. Plein de joie en voyant par la grâce de Dieu tous ces cœurs encore à nous, dont, à vrai dire, nous étions si peu sûrs, je l'embrassai affectueusement en le remerciant d'une si joyeuse nouvelle, lui enjoignant de leur déclarer que nous avions commencé la révolution. Je criai à haute voix pour me faire entendre du peuple; mais Dieu voulut bien porter nos gens à massacrer les Moscovites de tous côtés en continuant de faire retentir la cloche d'alarme. J'avais songé à Ingelstrom, les cordonniers et les tailleurs étaient à ses trousses, tandis que Sierakowski, un des anciens de la corporation des bouchers, devait faire son coup sur le Moscovite Baur, établi à la *Ville-Neuve*. Ne voilà-t-il pas derechef un capitaine russe sur mon chemin? Je le dépêchai sans tarder dans l'autre monde, afin qu'il ne nous attaquât à

la tête de sa compagnie. Ma femme, qui me vit faire, tomba évanouie. Je m'en aperçus aussitôt, mais je n'eus même pas le temps de voler à son secours, quoique mon cœur fût navré, car elle était grosse, et cette terreur si subite pouvait me l'enlever avec mon innocent enfant. Je m'élançai sur un Cosaque qui sortait d'un trou, et le pressai si bien et si fort, que désormais sa lance n'eût plus à transpercer les femmes et les enfans. Ma femme, revenue à elle, saisit ma main en s'écriant : O mon très-cher mari! que faites-vous? est-ce donc à cela que vos amis vous ont engagé, à massacrer les autres ou à être massacré vous-même? Songez à vos enfans, à moi; nous serons tous des orphelins si vous nous abandonnez! — Je dis à ma femme que ce n'était guère le moment de tenir de semblables propos; qu'il fallait songer à se défendre. Je la conjurai de revenir à la maison, d'y prier le bon Dieu; mais cela ne servit à rien, elle ne voulait pas se détacher de moi, disant toujours : Si vous avez résolu de mourir pour votre patrie; je veux périr pour l'amour de vous; et je ne vous quitterai pas que vous ne soyez revenu à la maison, ou bien je me ferai tuer à vos côtés. — Cette intervention de ma femme me donna des mouvemens de rage, car peut-être eût-il fallu me débarrasser d'une

femme si chérie si je n'eusse pu la décider à s'éloigner de bon gré. Mais je retrouvai quelque calme en songeant à mes six enfans; car enfin que seraient-ils devenus si nous allions leur manquer tous les deux à la fois? Je pris le bras de ma femme pour la reconduire chez elle. Rentrée à la maison, ma bonne, vertueuse femme se mit à genoux devant moi, me suppliant au nom des devoirs les plus sacrés de ne pas quitter le logis. Je l'éloignai tout doucement de la porte pour pouvoir lui mieux échapper, promettant de ne plus sortir, tout en retirant la clef de la serrure; je m'esquivai fort heureusement, tirant le verrou sur ma femme et mes six enfans. Personne ne put donc sortir; il n'était que quatre heures du matin, et je rentrai à cinq heures du soir. Me voici à courir vers le palais d'Ingelstrom, sur qui j'avais jeté mon dévolu; mais plus moyen de parvenir à lui, le roi l'ayant averti à temps. Nos soldats tirèrent en cet instant leur coup de canon; je pris une centaine de gens et me rendis à Muranow, où cinq canons moscovites gardaient les munitions. Nous les enlevâmes en un coup de main, au grand étonnement des Moscovites; car aucun ordre de repousser la force par la force ne leur avait été donné. Nous n'en tuâmes pas un seul, nous bornant à les désarmer et à les faire pri-

sonniers. Tandis que nous enlevions les canons et les munitions pour les donner à notre artillerie et parcourir les rues avec elle sous le feu continu du côté des Moscovites et du nôtre, je braquai, avec le capitaine Linowski, deux canons dans la cour de Krasinski, car la rue voisine, dite de Miel, était remplie de Moscovites qui tombèrent en bon nombre sous notre feu de mitraille, renouvelé quatre fois. Ils n'étaient nullement préparés à un salut si matinal; mais aussitôt qu'ils firent feu sur nous, ils nous enlevèrent cinq soldats et sept de nos gens avec notre capitaine. Il fallut déguerpir de là, car la cavalerie moscovite fondit sur nous, et nous partîmes avec un seul canon, tandis que l'autre tomba en leur pouvoir, personne n'étant auprès, et la place encombrée de morts, dont il eût fallu la débarrasser avant de songer à retirer le canon; et certes nous jouions trop gros jeu pour perdre ainsi notre temps; mais par bonheur l'artillerie vint à notre secours; nous repoussâmes les Russes, et nous pûmes retirer notre canon. L'ennemi ayant réussi une seconde fois à nous chasser de cette position, je pris quatre canons et quelques canonniers pour aller à la *Ville-Neuve*; mais nous rencontrâmes les Moscovites dans la plus étroite des rues, dite *Kozia*; c'est alors que nos canons firent si bien

leur affaire qu'elle fut en un instant jonchée de cadavres, l'ennemi ne pouvant reculer; nous lui enlevâmes deux canons et plus de cinq cents armes. Je me rendis donc à la porte Neuve avec deux canons de gros calibre, et débusquai les Moscovites de la rue voisine. De là je courus aux maîtrises, pour leur annoncer que nous venions d'enlever à l'ennemi sept canons et bon nombre de munitions; cela les reconforta, et j'emmenai quelques centaines des leurs pour aller chercher des armes à l'arsenal, afin que ceux qui en avaient besoin pussent se pourvoir à leur aise. Mais pas moyen de parvenir à Ingelstrom; son armée remplissait la rue de Miel, et nous dûmes nous borner à leur faire tout le mal en notre pouvoir; car aucun de ses aides-de-camp, portant ses ordres à l'armée, ne nous échappa, tous furent tués sur place. Cela démoralisa les Moscovites, ils ne surent plus où donner de la tête, ne recevant aucun ordre d'Ingelstrom. Nous eûmes le bon sens d'ôter les munitions aux Moscovites; il y en avait cinq cents à Leszno, qui se tinrent enfermés dans un palais, avec cinq canons pour s'y défendre; mais, faute de munitions, nous pûmes tomber sur eux; ils manquaient même de cartouches et demandaient merci. Nous leur fîmes mettre bas les armes, mais les officiers

s'y opposèrent; force nous fut de faire feu sans qu'il leur fût possible d'y répondre; alors, déposant les armes, ils se jetèrent à genoux criant merci. Nous prîmes donc armes et canons, et mîmes les soldats en lieu de sûreté; mais, comme les officiers ne voulaient pas de pardon et refusaient de suivre les soldats, nous les tuâmes tous sur place. Le peuple prenait plus de courage à chaque instant; sans pratique, sans tactique, il faisait bonne besogne, se glissant sur le ventre et tirant sur les Moscovites, comme si c'étaient des canards. Débusquant par la cour de Saxe, je pris les Moscovites à dos [1], précisément lorsqu'ils se trouvaient aux prises avec les soldats de Dzialynski, près de l'église de Sainte-Croix; et ce fut un bonheur, car si je ne fusse venu appuyer nos soldats avec mes gens, tous auraient succombé, jusqu'au dernier; mais lorsque nous arrivâmes, tout changea de face, et nous commençâmes par tuer le prince Gagaryn [2]. Je dois dire ici que ceux qui n'ajoutent pas foi aux miracles devaient aller ce jour-là du côté de Sainte-Croix. Le régiment de Dzialynski se composait de six cents hom-

[1] C'était la brigade russe de Milaszewitch et de Gagaryn.

[2] Dit *le beau Gagarin*, aussi brave que beau. Il refusa de se rendre, comme on l'y engageait, car il n'était pas haï du peuple, et périt galamment, presque regretté.

(*Note de l'auteur.*)

mes, tandis que les Moscovites étaient au nombre de quatre mille; mais le premier déboucha en trois colonnes de trois différens endroits; la première fut repoussée avec perte par un feu de mitraille; mais les deux autres, appuyées de cinq mille hommes du peuple, prirent l'ennemi entre trois feux. C'était un beau spectacle de voir les Moscovites qui formaient un bataillon carré, succombant faute de cartouches après trois heures de résistance, et nous tombant sur eux et les faisant prisonniers. Je ne saurais passer sous silence la gratitude que méritent deux de nos concitoyens, dont la présence d'esprit a sauvé la vie à bien des nôtres, qui fussent tombés victimes du combat sans leur secours. Un de ces citoyens, qui avait des armes bien conditionnées, se posta au haut du clocher de Sainte-Croix, l'autre s'établit dans une maison située vis-à-vis, et tous les deux tinrent les yeux constamment fixés sur l'artillerie de l'ennemi. Chaque fois qu'un canonnier appliquait la mèche à l'affût du canon, ils tiraient sur lui à bout portant, de sorte que les Moscovites ne purent, en aucune manière, se servir de leurs canons; l'homme étant tué en mettant la main à l'affût, leurs mèches s'éteignirent, et tous leurs gens tombèrent auprès. Ces canons, au nombre de six, auraient fait grand

ravage sans la présence d'esprit des deux citoyens dont j'ignore le nom, mais que j'ai vus de mes propres yeux.

Après avoir remporté une si belle victoire, le régiment de Dzialynski s'arrêta auprès de la colonne du roi Sigismond, attendant les ordres ultérieurs. Des six cents soldats dont il était composé, il se voyait réduit à la moitié, tant il en avait eu de blessés et de tués; beaucoup de citoyens avaient partagé leur sort. A trois heures de l'après-midi, les Moscovites étaient balayés de Varsovie; ils se tenaient renfermés encore dans quatre places, et nous attendîmes jusqu'au vendredi pour les en dénicher, car ils avaient su les choisir. Notre armée les cerna avec les canons, et fit des trous dans les murs à cet effet. Voyant qu'une parfaite sécurité régnait en tous lieux, je laissai aux soldats quelques milliers de bourgeois pour garder les Moscovites, et j'allai donner un coup d'œil au marché. J'observai partout la même tranquillité. Nous nous rendîmes donc à l'hôtel de ville, de là à la cour royale, où nous proclamâmes M. Zakrewzki président de Warsovie, et M. Mokranowski commandant de la ville. Les officiers et les bourgeois suivirent le nouveau président à l'hôtel de ville, où l'on choisit un conseil provisoire, dont je fis partie par le choix unanime de tous

ceux qui s'y trouvaient rassemblés. Le même conseil me nomma pour faire le service du jour auprès du roi, et m'enjoignit de pourvoir à ma sûreté; car il n'y avait pas de soldats au château, tous étant activement employés avec le peuple à surveiller tout mouvement des Moscovites, qui pouvaient bien échapper des endroits où ils s'étaient réfugiés, et sur qui il fallait avoir l'œil toute la nuit. Ayant reçu l'ordre de garder le château, je choisis les bourgeois les plus considérés; nous plaçâmes des sentinelles partout, et passâmes la nuit autour de la demeure royale. Vendredi, au point du jour, je me fis suivre de tous ces bourgeois, afin d'en finir une bonne fois avec les Moscovites. Le roi et le conseil, voyant que l'ennemi était hors d'état de tenir plus long-temps, firent proclamer par un trompette un pardon général pour tous ceux qui se soumettraient, et le président Zakrzewzki fut envoyé à Ingelstrom avec M. Mokranowski pour l'engager à capituler. Le général russe commença par déclarer qu'il se remettait entre nos mains; puis il ajouta : Je capitulerai avec le roi, mais pas avec la nation. Le roi ne voulut pas s'en mêler, donnant pour raison qu'il n'avait point participé à la révolution, et n'en voulait rien savoir. Force fut de dépêcher à deux et trois reprises le président

et M. Mokronowski par devers Ingelstrom pour le porter à capituler. Cette déception continua plusieurs heures, la réponse d'Ingelstrom se faisant toujours attendre. Et nous en portâmes la peine, car le peuple, induit en erreur par la promesse d'une capitulation, approchait l'ennemi sans faire feu, imaginant qu'il allait capituler. Rien n'était moins probable; tout au contraire, ils firent feu sur le peuple, et cette déception nous coûta une centaine de nos gens innocemment sacrifiés. Lorsqu'à la troisième sommation Ingelstrom eut encore refusé de capituler, nous le prîmes enfin au mot, parce que les Moscovites continuaient à se défendre jusqu'au dernier moment, et tombâmes d'emblée sur tous les endroits où ils s'étaient nichés pour les en faire déguerpir. M. Ingelstrom eut alors une belle peur, et s'enfuit par les derrières de son palais, déguisé de manière à nous échapper, et suivi seulement de deux ou trois serviteurs. Tout cela eut lieu parce qu'il s'était joué de nous en nous amorçant par l'espoir d'une capitulation, ce qui lui donna le temps de changer de vêtement pour sa fuite, et le peuple ne put le reconnaître dans la mêlée [1]. Ainsi, le

[1] Le petit-fils de ce même général, Ingelstorm me disait un soir : « Croiriez-vous que j'ai dansé hier comme un fou dans » la maison où mon grand-père a passé un si mauvais quart

vendredi saint, à trois heures de l'après-midi, la grande révolution était finie; on reçut à merci tous les Moscovites qui déposaient les armes, les conduisant en lieu de sûreté, sans leur faire le moindre mal. Ingelstrom s'était enfui chez les Prussiens, stationnés à quatre lieues de Varsovie [1]. On les vit donc venir le même soir sous les murs de la ville, afin de porter secours aux Moscovites. C'était, ma foi, trop tard; l'ennemi était tranquillisé pour long-temps, et notre artillerie prit plaisir à en donner à garder aux Prussiens, en leur enlevant une centaine de gens avec quelques volées de canon. Les Prussiens, s'apercevant enfin que la poudre des Polonais n'était pas jetée en l'air, s'éloignèrent d'auprès de Varsovie, nous laissant en paix durant quelques semaines. C'est ainsi que notre insurrection fut terminée avec succès, grâces à nos coups de feu.

» d'heure? » En aura-t-on jamais fini avec les revers de médaille que présente la vie humaine? Il me le disait peu de jours avant notre dernière insurrection.

[1] Ingelstrom fut accompagné dans sa fuite par les généraux Appraxin, Zouboff et Pistor. La troupe des fuyards s'était élevée en chemin jusqu'à six cents hommes.

CHAPITRE V.

La révolution de Varsovie encourage l'insurrection des provinces. — Embarras de la position de Kosciuszko. — Ses campagnes. — Émeute à Varsovie. — Punition des coupables. — Zaionczek, chef d'un tribunal militaire. — Discordes intérieures. — Georges Grabowski à Vilna. — Étienne Grabowski et autres insurgés en Lithuanie. — Varsovie assiégée par les Prussiens. — Levée du siége. — Bataille de Maciejowice. — *Finis Poloniæ*. — Regrets prodigués à Kosciuszko. — Bataille de Praga. — Massacre de Praga. — Varsovie capitale. — Le roi abdique. — Sa mort. — Son caractère. — *Le Polonais* rien moins que jacobin. — *Les comtes de mon pays*.

L'ordre règne à Varsovie, pouvait-on dire, l'insurrection une fois faite, et avec plus de justesse que nous ne l'entendîmes proférer à un ministre français en 1831. Cette action, commencée et soutenue durant onze heures par deux mille hommes de la garnison contre dix mille ennemis toujours sur le qui-vive, parle suffisamment en faveur de notre bravoure. Le roi, dont les terreurs étaient portées au comble, avait vainement supplié le capitaine de sa garde de ne point l'abandonner. « Sire, reprit-il, vous êtes en sûreté, et la

patrie se trouve en danger; quand j'aurai rempli mon premier devoir, je reviendrai auprès de vous. » Les soldats d'applaudir et de s'élancer dans la mêlée. On a reproché au roi d'avoir nullifié l'action du régiment de Dzialinski en faisant venir le colonel Hauman au château et en l'y retenant auprès de sa personne, tandis qu'Ingelstrom se défendait encore. Les Russes perdirent ce jour-là deux mille cinq cents hommes tués sur place, quarante-deux pièces de canon, plusieurs généraux, une quantité d'officiers. On fit quatre mille cinq cents prisonniers. . . .

Les citoyens de Varsovie eurent la satisfaction de délivrer leurs jeunes compatriotes précédemment arrêtés et renfermés dans les caves du palais d'Ingelstrom. Ce dernier, en se retirant, avait donné l'ordre de s'en débarrasser; mais l'officier qui en était chargé n'eut pas le courage d'exécuter un acte d'une aussi froide barbarie, et il sut par humanité désobéir à son supérieur, chose inouïe chez un subalterne russe. On lui en tint compte, comme on doit s'y attendre de la part d'un peuple dont les premiers élans ont quelque chose de si généreux; mais, en général, il faut le dire à l'honneur de notre révolution, on n'usa sous aucun rapport du triste droit de représailles; les personnes attachées à la légation

ne furent pas molestées, et les dames furent traitées avec respect. On ne put prévenir le pillage du palais qu'Ingelstrom venait de quitter; cependant, à la première réclamation, on rapporta les papiers et 95,000 ducats de Hollande que la municipalité redemanda. Un soldat rapporta mille ducats qu'il avait ramassés dans la rue, et ne voulut pas de récompense. Le peuple remit les armes de plein gré, et les citoyens déposèrent de riches offrandes sur l'autel de la patrie. *Vive la nation! vive la liberté et Kosciuszko!* fut le cri qui succéda au bruit du canon, aux gémissemens des malheureux.

Une commotion électrique se fit sentir sur la terre de Pologne, et la Lithuanie fut la première province qui suivit l'exemple de Varsovie. Vilna, qui est la capitale de cette partie de la Pologne, se débarrassa des Russes en un coup de main, grâce à la présence d'esprit de Jacob Jasinski, colonel du génie, qui, avec trois cents hommes et l'aide du peuple, s'empara du château, faisant prisonniers le général Arsenieff, son état-major et quinze cents hommes, sans qu'une goutte de sang fût répandue. Le conseil d'insurrection redemanda la constitution du 3 de mai et reconnut Kosciusko pour son chef. Une commission militaire jugea le grand général Kossakowski, dé-

voué de tous temps aux intérêts de la Russie. Il fut pendu en uniforme russe. L'insurrection s'étendit dans toutes les provinces polonaises ; la Samogitie la représenta dans la personne de ses citoyens les plus distingués, qui firent conjointement serment de ne pas déposer les armes tant qu'un seul Russe resterait en Lithuanie.

Le peuple de Varsovie demandait à grands cris la punition des personnes dont l'or de la Russie avait fait des traîtres à la patrie et qu'on retenait en prison. Le roi tenta l'impossible pour les sauver. Un conseil militaire avait été assemblé pour les juger ; mais le peuple n'attendit pas qu'on examinât l'affaire à loisir ; il s'ameuta, proférant des cris de mort, et, le 9 mai, des potences furent élevées devant l'hôtel de ville et devant l'église des Bernardins. M. Ozarowski, âgé de soixante-dix ans et très-infirme, fut porté dans un fauteuil sous la potence pour y être exécuté. On eut beaucoup de peine à soustraire l'évêque Kossakowski à la rage de la populace, avant qu'il subît le dernier supplice ; mais elle s'exerça en plein contre l'évêque prince Massalski, qui fut traîné par les rues et pendu dans ses habits pontificaux.

Ces tragédies forment malheureusement un incident inhérent à toutes les révolutions,

quelque noble qu'en soit le but. Il faut dire à l'honneur de mon pays qu'elles ont bien rarement souillé les pages de son histoire, et que, dans ce dernier cas, le peuple faisait justice, une justice sanglante, terrible, telle que lui seul a le droit de l'exercer, contre les enfans dénaturés qui viennent, à l'aide de l'oppresseur, déchirer le sein qui leur a donné le jour.

Ce fut le jour de Pâques que Kosciuszko avait appris, en tressaillant d'allégresse, la glorieuse insurrection du vendredi saint et le cri d'espérance que tous les cœurs envoyaient vers lui. Il organisa *un conseil national suprême*, en vertu du pouvoir absolu que toute la Pologne lui déférait de concert, et se prépara avec courage à la grande lutte qui réclamait en outre toute sa force morale.

L'amour de la patrie, qui ne meurt jamais en Pologne, se réveilla chez les militaires dans les provinces dont la Russie s'était récemment emparée, et, malgré la surveillance redoublée qu'on exerçait à leur égard, il y en eut qui rejoignirent Kosciuszko au travers de mille dangers. Le major Kopec, profitant de l'absence des chefs russes, rassembla ses escadrons et amena six cents hommes à Kosciuszko, après avoir soutenu des combats partiels le long de la route. Le major Wyszkowski, suivi

de tout son corps, livra un combat à quatre bataillons de grenadiers russes, leur enleva sept pièces de canon et se présenta à Kosciuszko en vainqueur. Cet exemple porta malheur à tous ceux qui ne purent l'imiter. Devenus suspects, on les désarma; les officiers furent renvoyés et les soldats incorporés séparément dans des régimens russes.

L'énergie individuelle et l'esprit public doivent embrasser une grande latitude lorsqu'ils résistent au découragement involontaire prêt à s'emparer de tous en face de tant de misère. Kosciuszko eut à lutter avec l'égoïsme des nobles de son pays, qui livraient à contre-cœur les approvisionnemens de l'armée tout en fermant l'oreille à la seule proposition de la levée en masse des paysans de leurs terres; ils redoutaient par dessus tout la ruine qu'entraînerait l'absence du paysan dont le labeur pourvoit à leurs besoins. Le général en chef possédait l'art de concilier les cœurs et les esprits; il tenait beaucoup à ne pas aliéner à la cause cette noblesse si puissante dans son pays; aussi imagina-t-il de substituer à la levée en masse celle du cinquième de la population. Il semblait que ce plan faciliterait les nouvelles levées. Kosciuszko s'y appliqua particulièrement, et n'obtint pas plus de succès; car en froissant l'intérêt personnel il dut

se heurter contre d'invincibles obstacles. La perte d'un temps précieux, en présence d'un ennemi actif, ne fut pas le moindre de nos maux. Les paysans qu'on amenait au camp avaient tous pour Kosciuszko une sorte de préférence; mais l'élément qui inspire le dévouement et son courage, l'amour de la patrie, base de l'intérêt de la propriété, ne pouvait animer ces masses abruties; Kosciuszko tourna toutes les séductions de leur côté, leur créa des espérances, apprécia leurs moindres mérites, éleva au rang d'officiers les paysans qui s'étaient distingués à Racławice, endossa l'habit de paysan, devint leur camarade, se fit *tout à tous*. Il emporta la conviction que la crainte et la défiance de leurs anciens maîtres avaient jeté de trop profondes racines, et que les derniers se refuseraient à des concessions raisonnables; car lorsque le paysan versait son sang pour le pays, le noble continuait d'accabler de tailles et de corvées sa femme et ses enfans, afin de ne rien perdre du sien. Les paysans-soldats portèrent leur plaintes au général en chef; il parla en leur faveur, et ne fut point écouté. Ce fut alors qu'il publia les actes, nommés *universaux*, enjoignant de ne pas exiger de corvée des soldats de la patrie. On cria à la propriété menacée, et le sort du paysan n'éprouva aucun adoucissement.

Au moins les patriciens romains se relâchaient-ils de leur sévérité lorsqu'il y allait du salut commun : nous poussâmes la dureté et l'imprévoyance plus loin qu'ils ne l'avaient fait.

Kosciuszko poursuivit les Russes dans les vastes plaines de la Pologne, tandis que, soigneux d'éviter les rencontres, ils allaient pillant, incendiant six villages à la fois, et déchiraient son âme pleine d'humanité par ces scènes de désolation. Le prince Joseph Poniatowski, autrefois son chef, vint servir sous ses ordres en qualité de volontaire, et le prince Casimir Sapieha, général d'artillerie de la Lithuanie, commanda une batterie, occupant ce grade jusqu'à la dissolution de l'armée polonaise. Kosciuszko atteignit enfin les Russes à Szczekociny [1]. Le corps du général Denisoff se composait de quatorze mille hommes; Kosciuszko en avait quinze mille à lui opposer; mais mal servi, ou peut-être trahi par ses espions, il ignorait que le roi de Prusse, avec vingt-quatre mille hommes, commandés par le général Favrat, campait dans le voisinage; aussi vint-il tourner la fortune du combat lorsqu'elle semblait favoriser les Polonais, et il s'ensuivit un terrible conflit. Calme au

[1] C'est le nom d'un petit bourg situé aux confins du palatinat de Cracovie. — Les Prussiens appellent cette journée la bataille de Rawka.

milieu du péril, veillant seulement au salut des siens, Kosciuszko, après une lutte désespérée qui durait près de cinq heures, commanda la retraite. Elle dégénéra bientôt en déroute; mais un bois qui cachait le désordre, et la présence d'esprit du prince Eustache Sanguszko, couvrirent la marche des Polonais en différant leur chute totale. Kosciuszko y courut les plus grands dangers; il eut deux chevaux tués sous lui et fut blessé au deux jambes. Poursuivi de près par l'ennemi, Kosciuszko parvint néanmoins à opérer sa retraite et se dirigea sur Varsovie. La perte de cette bataille entraîna celle de la ville de Cracovie, que son jeune commandant rendit aux Prussiens sans même tenter une résistance que la bravoure des soldats aurait pu indéfiniment prolonger. Ce malheur coïncida avec la déroute de Chelm, où le général Zaionczek dut succomber à la force majeure des Russes; et le peuple exaspéré se porta alors aux plus grands excès. C'est le moment que les faiseurs d'émeutes s'empressent de mettre à profit, en exploitant l'emportement populaire, et en lui imprimant le courant de leurs passions ou de leurs opinions, sachant bien que le peuple, cet enfant gâté, qui ne comprend que le succès, et s'irrite à la moindre apparence de revers, ira brisant tout ce qui se trouve sur son che-

main. La prise de Cracovie fut annoncée aux habitans de Varsovie par un jeune *exaltados* qu'on avait connu jadis secrétaire du chancelier Kollontay. Il l'attribua à la trahison vénale, et non à l'incapacité du commandant; leur insinua que Varsovie recélait encore dans son sein beaucoup de traîtres de ce genre, qu'on dérobait à un trop juste châtiment, et porta le peuple à demander ou plutôt à faire justice. C'était vers le soir; la populace se mit à parcourir les rues aux cris de Vive Kosciuszko! vive la nation libre! et éleva des potences durant la nuit. Dès le matin le président, et les membres du conseil suprême, entre autres Jean Kilinski, réunirent leurs efforts afin d'apaiser la multitude en furie; ils coururent les plus grands dangers, et réussirent avec peine à sauver quelques individus menacés. Le peuple commença par pendre le gardien des prisons, qui avait déchiré précipitamment ses registres, arracha de leurs maisons plusieurs personnes suspectes, et le prince Antoine Czetwertynski, ainsi que six autres, subirent le dernier supplice sans forme de procès. L'avocat Wulfers, un de ces malheureux, était soupçonné d'avoir soustrait des papiers qui inculpaient gravement le roi lorsque la chancellerie d'Ingelstrom tomba aux mains de la nation et qu'il fut chargé d'en examiner le contenu.

A la nouvelle de ces excès, Kosciuszko s'écria : « Une pareille journée de sang fait plus de tort à la patrie que deux batailles perdues. » Il adressa à cet effet deux proclamations aux habitans de Varsovie et aux autorités supérieures, dont je cite la première, tant elle porte le cachet de la droiture de ses intentions[1] :

« Dans le moment où toute mon attention et toutes mes forces sont dirigées vers un seul but, la lutte avec notre ennemi extérieur, j'apprends qu'un ennemi plus terrible encore vit au milieu de nous, et nous menace à l'intérieur. Les événemens de Varsovie ont rempli mon cœur de douleur et d'amertume. Le désir de voir châtier les criminels n'est sans doute pas blâmable en lui-même; mais les coupables doivent-ils être punis sans l'arrêt d'un tribunal compétent? Se peut-il que l'on osât léser ainsi les droits de la justice? Pourquoi la voix de la prudence n'a-t-elle pas été écoutée? Pourquoi châtier un homme respectable, employé par le gouvernement, aussi sévèrement que ceux dont le crime était évident? Est-ce donc la conduite d'un peuple qui prend les armes pour repousser l'ennemi national, et qui considère la liberté et l'indépendance

[1] M. de Falkenstein. — Traduction de M. Forster.

comme devant couronner la paix de ses foyers ? Réfléchissez-y, concitoyens, et vous reconnaîtrez qu'une basse cabale, travaillant dans l'ombre, s'est liée avec vos ennemis pour fasciner votre esprit et vous entraîner aux erreurs les plus pernicieuses; vos ennemis ne souhaitent que de vous mettre en opposition avec le gouvernement établi, et de vous plonger dans une anarchie complète; car alors il leur serait facile de dompter votre courage et vos forces, lorsqu'au sein du désordre, où chacun ne songe qu'à sa propre défense, aucun de vous n'aurait le temps de penser au bien de la patrie.

» Aussitôt que ma présence ne sera plus nécessaire à l'armée, je me rendrai au milieu de vous. J'ai la conviction que l'aspect d'un guerrier qui vous a consacré sa vie entière ne vous sera pas désagréable; mais j'espère aussi que je ne rencontrerai pas alors la trace d'un douloureux souvenir, qui empoisonnerait la joie de vous revoir. Je serai heureux si je lis dans vos traits que la défense de notre liberté et de notre patrie vous occupe aussi exclusivement que moi. L'union la plus parfaite, l'exécution ponctuelle des lois, la renonciation à tout excès et acte de violence, peuvent nous assurer seules le respect du monde. Citoyens, au nom de tout ce qui vous est cher et sacré,

je vous conjure de chasser de votre mémoire le souvenir de ces excès. Sachez qu'il ne mérite pas d'être libre celui qui ne s'empresse point de satisfaire aux lois de son pays.

» Pour qu'un cas pareil ne vienne plus déchirer mon cœur à l'avenir, je me vois forcé d'exprimer mon mécontentement sur la lenteur des tribunaux, et j'ordonne en conséquence au sénat suprême de charger sans retard la cour criminelle du soin d'interroger les prisonniers; de punir les coupables et de mettre les innocens en liberté.

» Je défends expressément au peuple de s'attrouper et d'insulter les détenus. Si vous avez quelque requête ou quelque plainte à adresser, faites-le, non avec des cris et des rassemblemens, mais par l'intermédiaire d'une députation choisie dans la bourgeoisie. Cette conduite est la seule qui soit digne d'une nation libre, car vous n'ignorez pas que le gouvernement n'existe que pour vous, et ne travaille qu'à l'accomplissement de votre bien. Celui qui suivrait une route illégale ne saurait être considéré que comme rebelle et perturbateur de l'ordre public, et mérite comme tel un châtiment sévère.

» Les troupes de la république se rangèrent de leur plein gré sous mes drapeaux, afin d'assurer de concert la liberté et l'indépendance

de notre patrie. Pour ce bien inestimable seulement, et pour les citoyens qui cherchent à le maintenir, nous pouvons et voulons mettre notre vie en jeu. Vous donc, que votre courage pousse jusqu'à l'exaltation ; venez et employez-le contre vos ennemis extérieurs, confiez-vous entièrement à la surveillance du gouvernement, et vous verrez renaître le calme et punir les traîtres ; c'est le seul moyen de suivre une carrière honorable et d'être à l'abri des châtimens. »

Donné au camp de Golkow, 29 juin 1794.

Thadée Kosciuszko.

Malgré l'autorité sans limites que la nation avait déférée à Kosciuszko, et dont personne n'était moins susceptible d'abuser, sa position devenait embarrassante et pénible, entravé comme il se voyait par le roi, qui favorisait sous main l'ennemi. La journée du 28 juin prêtait des armes pour discréditer les patriotes dans l'opinion publique; aussi la calomnie attaqua dès lors Ignace Potocki et Kollontay, les désignant comme les imitateurs naturels de ceux qui avaient souillé de sang et répandu l'horreur sur tous les souvenirs de la révolution française. La dissension intérieure se joignit à tous les maux dont le pays se voyait

accablé, et à ceux qui le menaçaient dans l'avenir ; on allait criant, intrigant, s'accusant, tandis que le roi réussit à jeter la discorde dans le parti des patriotes, ce qui hâta la ruine de tous. Le jeune homme qui avait excité la dernière émeute était connu comme attaché à la chancellerie de Kollontay ; on se prévalut de ce hasard pour en faire retomber l'odieux sur le parti opposé au roi. Kosciuszko éprouva une douleur poignante, car il était très-bien disposé en faveur de l'ex-chancelier; aussi se hâta-t-il de nommer une cour militaire présidée par le général Zaionczek, pour en appeler plus promptement des crimes de haute trahison. Elle commença par punir les fauteurs de l'émeute du 28 juin; sept d'entre eux furent pendus, quelques-uns bannis, d'autres encore, au nombre d'une centaine, enrôlés dans l'armée. On procéda contre M. Skarszewski, évêque de Culm, et quoiqu'on ne pût l'accuser de s'être vendu aux Russes pour leur argent, il s'était rendu coupable en votant le partage et en relevant publiquement les membres de la diète du serment de ne pas aliéner les possessions de la république. Il avait accepté les fonctions de chancelier dans un temps où un patriote intègre n'y eût vu que l'écueil de sa droiture politique et morale. Il allégua pour sa justification que le désir de sauver son

évêché d'une ruine complète avait dicté la conduite qu'on lui reprochait. Une semblable excuse hâta sa condamnation, et on le jugea digne du dernier supplice. Le roi frémit à la lecture du décret :-« Il ne faudrait que copier un pareil acte, lui échappa-t-il de dire, pour me conduire à l'échafaud. » On fit jouer tous les ressorts afin de sauver le coupable évêque; le président Zakrzewzki, le nonce du pape, les femmes, si influentes en Pologne, apportèrent leur poids dans la balance de sa condamnation, et il l'échappa belle, faut-il le dire, comme quelqu'un dont la tête aurait déjà posé sur le bloc fatal; car de mon temps, c'est-à-dire plus de trente années après, rien n'était oublié ; je l'ai vu généralement méprisé et haï, quoique revêtu par la faveur du gouvernement russe de la plus haute des dignités, celle de primat de Pologne. Kosciuszko, sollicité de toutes parts, commua la peine de mort en celle d'une prison perpétuelle, ce qui refroidit l'amitié qu'on avait vu régner jusque là entre le général en chef et Zaionczek[1]; vivement

[1] Ce même Zaionczek fut depuis nommé lieutenant du royaume de Pologne, avec le titre de prince, en 1814, par l'empereur Alexandre. Il avait professé dans sa jeunesse les opinions démocratiques, mises en vogue par la révolution française, et ses Mémoires, où j'ai puisé, révèlent à chaque ligne une tendance prononcée à les mettre en pratique. Les honneurs changent bien le cœur humain, déjà naturellement si

blessé, il se démit de sa fonction de président, et garda rancune au général en chef d'avoir dérobé l'évêque à sa vengeance. Kosciuszko avait fait pendre en effigie M. Félix Potocki et M. Branicki; tous les deux semblaient comparativement moins coupables, entraînés peut-être par un oubli momentané des devoirs du citoyen, assez nobles pour en rappeler un jour, et trop puissans pour être ainsi poussés à bout. Le primat du royaume, Michel Poniatowski, frère du roi, mourut subitement en ce temps-là. On supposa dans le public que sa famille s'en était secrètement débarrassée par le poison, pour éviter l'opprobre d'une condamnation devant les tribunaux.

Toujours harcelé par l'ennemi, après une suite de combats partiels, Kosciuszko vint camper enfin sous les murs de Varsovie, et il entra dans la ville le 10 juillet, avec une armée qui montait à vingt-deux mille hom-

porté au changement, et le vétéran républicain fut l'instrument servile de l'arbitraire du grand duc Constantin, et au total un personnage tout-à-fait nul. Le même évêque, qu'il poursuivit jadis avec tant d'acharnement, fut depuis nommé primat du royaume, et leur contact fréquent fut celui de l'intimité. Que se passait-il dans les replis de leur âme lorsque la main du vice-roi allait chercher celle de l'homme qu'il avait condamné à la potence, et dont il partageait maintenant les honneurs et les opinions? O qu'il est sage, celui qui a jeté un si impénétrable voile sur le cœur de l'homme! car lire dans son intérieur ferait parfois bien mal.

mes. Les Prussiens et les Russes ne tardèrent pas à se présenter, et enfermèrent les insurgés sur la rive gauche de la Vistule, mais le passage du fleuve demeurant libre, les Polonais n'eurent point à souffrir du manque d'approvisionnemens. Varsovie n'a pour fortifications qu'un rempart de terre fort plat; on avait fait élever des redoutes à la hâte, mais l'ouvrage était encore en train lorsque le roi de Prusse parut aux portes de la ville avec une armée de cinquante mille hommes, indépendamment de neuf mille Russes. Malgré des forces si supérieures, les Polonais tentèrent maintes sorties, et la position prise par Kosciuszko appela encore plus d'admiration pour ses talens militaires. Le brave Madalinski essayait d'opérer pendant ce temps une diversion dans les provinces polonaises récemment enlevées par les Prussiens, tandis que la Lithuanie apportait dans cette lutte désespérée tout ce que Dieu lui a donné d'énergie et de puissance morale, et tenait en échec l'ennemi étonné. Kosciuszko se vit réduit par l'urgence des circonstances à appeler le colonel Jasinski auprès de lui, et à le remplacer par le général Wielhorski, en qui ne reposait plus la même confiance. Vilna fut durant vingt-trois jours assiégée par dix mille Russes, n'ayant à leur opposer que deux cent cinquante soldats et ses

bourgeois animés d'une nouvelle ardeur. Cette troupe devait faire face à tout, combattre l'ennemi sur le champ de bataille et défendre ses murs, ses rues envahies. Tout l'honneur de ce siége revient à Georges Grabowski, inaccessible à la crainte, portant un cœur de héros[1], qui parvint tant de fois à repousser un ennemi si supérieur en nombre, succomba sous sa force, après avoir revêtu le beau nom de sa famille d'une nouvelle gloire de héros et de citoyen. Pendant ce temps, son cousin, Étienne Grabowski, fit une irruption en Russie à la tête de deux mille hommes, et expia depuis par trois années de détention à Costroma, cette belle époque d'une carrière toujours utile et dévouée à son pays[2]. Michel Oginski s'avança jusqu'à Dunabourg, tandis que Wawrzecki et Romuald Giedroyc provoquèrent des mouvemens en Courlande et en Samogitie. Tous ces soulèvemens partiels, semblables à autant de fanaux, éclairèrent quelque temps la course orageuse du vaisseau battu par la tempête, dont la Providence avait décrété le naufrage. Ils empêchaient les forces

[1] Expression de Lelevel.

[2] Le comte Étienne Grabowski, âgé maintenant de soixante-quatorze ans, ne s'est démis que l'année dernière de l'emploi de ministre sécrétaire d'état du royaume de Pologne, continuant à servir ses concitoyens jusqu'au moment où ses forces épuisées réclamèrent le repos.

russes de se porter sur un seul point, ajournant ainsi l'instant donné d'une dissolution totale. Ils protestaient contre le joug ennemi prêt à s'étendre sur tout le pays, et il ne nous a manqué à cette époque décisive que des rochers et des montagnes pour cacher tant de braves dans leur sein.

Le siége de Varsovie traînait en longueur, et Frédéric-Guillaume attendait les pièces de gros calibre qui devaient foudroyer la ville, dont la destruction n'était plus douteuse. Mais que sont les calculs de la prévision humaine dans la balance des chances journalières dont nous sommes les jouets! La Grande-Pologne, ajoutée récemment aux accaparemens de la Prusse, se soulève; ses habitans publient un acte de confédération, et au lieu de l'assaut Frédéric-Guillaume se hâte de commencer la retraite [1]. Le général Fersen se porte du côté de la Lithuanie, pour opérer sa jonction avec d'autres corps russes, tandis que Varsovie, délivrée d'un péril si imminent, remercie le ciel et Kosciuszko.

Le parti auquel s'arrêta le général en chef au milieu de ces conjonctures embarrassantes, fut de détacher de son armée Madalinski et Dombrowski avec sept mille hommes pour ap-

[1] Le 6 septembre 1794.

puyer l'insurrection de la Grande-Pologne, tandis qu'il resta à Varsovie, occupé jour et nuit à préparer sa défense contre l'attaque future des Russes du côté de Praga. Les données inquiétantes qu'il reçut de la Lithuanie sur la marche envahissante du général Suwaroff, la nécessité de prévenir sa jonction avec le corps du général Fersen, changèrent ses premiers plans. Il résolut de se porter au-devant de l'ennemi, au lieu de l'attendre sous les remparts de Praga. Laissant le commandement au général Zaionczek, il alla attendre l'ennemi avec sept mille hommes et vingt-deux canons à Maciejowice, situé à dix lieues de Varsovie, après avoir juré une fois encore sur sa brave épée de sauver son pays[1]: Poninski fut détaché contre Suwaroff avec trois mille hommes et six canons, mais il devait arriver pendant la bataille et tomber sur l'aile gauche ennemie. Fort de dix-sept mille hommes et de quatre-vingt-dix canons, Fersen attaqua Kosciuszko le 10 octobre, et là commença une scène de carnage et de désespoir. Poninski, qui devait décider du sort de la journée, arriva beaucoup trop tard, parce que les ordres de Kosciuszko avaient été interceptés,

[1] La plupart des portraits qui nous restent de Kosciuszko nous le représentent tenant son épée levée, avec quelque chose d'inspiré dans le regard. On dirait Décius méditant le salut de la patrie, prêt à donner, avec ivresse, sa vie pour elle.

ce qui donna le temps à Fersen de les prévenir de vitesse, et d'attaquer les Polonais avant que leurs chefs eussent opéré leur jonction. La bataille dura depuis l'aube du jour jusqu'à cinq heures de l'après-midi; tout ce que la valeur humaine, la valeur polonaise peut enfanter de miracles fut en vain prodigué dans la sainte cause à laquelle ils sacrifiaient leur sang; il coula à torrens, et quinze cents hommes échappèrent seulement à l'horreur de cette journée. Les Russes, repoussés trois fois, rompirent à la quatrième le flanc gauche des Polonais. Kosciuszko voulut se faire jour à la tête de sa cavalerie; couvert de blessures, il s'évanouit en proférant ces mots : *Finis Poloniæ*, et tomba de cheval aux mains des ennemis, qui le reconnurent sur-le-champ et le traitèrent avec le plus grand respect. Sa chute entraîna dans la tombe le souffle de vie et d'espérance qui avait momentanément ravivé sa triste patrie; mais du moins ses lauriers reverdis, et la gloire si pure du héros patriote, projetèrent des teintes lumineuses sur le linceul funèbre. La dernière lutte de la Pologne fut sublime d'héroïsme et de douleur.

Kniaziewicz, Kopec, le poète Niemcewicz, que M. de Falkenstein appelle si élégamment l'*Eschyle polonais*, plus de deux cents officiers supérieurs partagèrent la captivité du général

en chef. Ce dernier se trouvait si affaibli par la perte de son sang, qu'il apprit tout ce qui s'était passé comme à la suite d'un terrible cauchemar, qui devait, hélas! durer long-temps encore. L'impératrice Catherine fit jeter les prisonniers polonais dans différentes prisons d'état, où ils restèrent jusqu'à l'avénement de Paul Ier. Le conseil national proposa à Kosciuszko d'échanger tous les prisonniers russes contre sa personne, ce qu'il refusa, et, quoique souffrant de ses blessures, il fut mené à Ciowie, de là à Moscou, puis à Saint-Pétersbourg, où les murs du fort Petro-Pawlowk se refermèrent sur lui.

Mais il n'y fut point oublié, car jamais personne n'inspira un amour plus général, ce qui parle en faveur de l'influence qu'une moralité pure exerce sur les hommes en masse. Le soldat, le paysan, dont il était adoré, ne voulurent point suivre d'autre chef; il avait été pour eux ce que Zumalacarreguy fut si récemment pour les Biscayens, et quoique les généraux qui le remplacèrent fussent des gens de mérite, ce n'était pas Kosciuszko; le prestige ne se retrouva plus. D'ailleurs on intriguait toujours; les haines de parti, d'opinion, ne s'étaient pas assoupies durant la désolation générale, et semblaient y puiser de nouveaux alimens. L'ennemi approchait de Praga avec

une armée de quarante mille hommes; les fortifications qu'on y avait élevées à la hâte n'offraient qu'une bien faible défense. Zaionczek commandait la cavalerie polonaise, composée de deux mille hommes, et le général Wawrzecki, chef suprême de l'armée, comptait sous ses ordres huit mille hommes d'infanterie. Suwaroff, le plus fameux des généraux russes, livra l'assaut dans la nuit du 3 au 4 novembre. Ces fortifications si peu formidables furent emportées d'emblée, et quoique la généreuse résistance de l'armée sanctifiât l'agonie de la patrie, Praga n'en fut pas moins la proie du vainqueur. Là périrent les héros lithuaniens, Jacob Jasinski, Jean Korsak, Paul Grabowski, le frère du défenseur de Vilna, et digne de la renommée patriotique de son beau nom. Il quitta en ce jour le lit où une cruelle souffrance le tenait fixé, pour aller combattre à la tête de son régiment des gardes lithuaniennes, composé des nobles de cette province, chercha la mort afin de ne point survivre au malheur de son pays, et la trouva dans la mêlée; son régiment suivit son exemple; pas un seul des siens n'échappa, le vainqueur n'en vit pas un seul vivant entre ses mains. Ils furent la brillante expression du patriotisme de la Lithuanie, que nous avons vue prête, dans tous les temps, à courir au-devant des sacrifices, et

à jouer là vie de ses plus nobles enfans.

Encore tout couvert du sang d'Ismaelow, le général Suwaroff dit à sès soldats : *Enfans, réjouissez-vous à votre aise*. Aussitôt les Cosaques se répandent dans la malheureuse Praga, massacrant hommes, femmes, vieillards, enfourchant les enfans avec la pointe de leurs piques, les faisant voltiger en l'air pour retomber sur le pavé et y être écrasés. Campbell disait alors :

The sun went down, nor ceased the carnage there,
Tumultuous murder shook the midnight air.
On Prague's proud arch the fires of ruin glow,
His blood dyed waters murmuring far below;
The storm prevails, the rampart yields a way,
Burst the wild cries of horror and dismay!
Hark, as the smouldering piles with thunder fall,
A thousand shrieks for hopeless mercy call!
Earth shook, red meteors flash'd along the sky,
And conscious nature, shudder'd at the cry.

Quinze à vingt mille victimes tombèrent dans cette nuit fatale sous la pique du Cosaque; la tradition de cette boucherie s'est conservée comme si c'était un événement d'hier, avec les plus minutieux détails de ses barbaries. Des flammes couronnèrent les saturnales accordées par Suwaroff à ses troupes, et Praga avait cessé d'exister.

On m'a conté que le roi, dévoré d'inquié-

tudes, attendait impatiemment l'approche des Russes. M. Zablocki, consul prussien, fut le premier à lui apporter cette annonce tant désirée, il entra en disant : — Sire! voilà les nôtres. — Grâces à Dieu! s'écria le roi en levant les mains au ciel. Ayant à opter entre deux maux, ses sujets mal intentionnés et les ennemis de son pays, il avait préféré l'appui des derniers. On ne saurait entretenir aucun doute sur ses dispositions à cet égard.

Varsovie avait spécialement provoqué la fureur des ennemis par *les vêpres siciliennes* du 17 avril, et le sort de Praga lui semblait réservé. Ignace Potocki eut le courage de se présenter devant Suwaroff, prenant sur lui seul la responsabilité du passé, et dévouant noblement sa tête à la vengeance de l'impératrice, comme auteur de la constitution du 3 mai. Soit qu'on fût rassasié de carnage, soit qu'on eût honte de l'Europe civilisée, tant il y a qu'une détention en Sibérie fut le châtiment dont on se contenta à son égard, et que Varsovie fut reçue à capitulation le 9 novembre 1794. Suwaroff fit son entrée à la tête de ces troupes si exercées aux massacres durant leurs précédentes expéditions. J'ai entendu parler maintes fois depuis du morne silence qui régna dans la ville lors de son entrée ; mais tout ce qu'il présentait de lugubre ne pouvait se

comparer à l'anxiété de le voir cesser par le soudain éclat d'un insensé. Si un seul des habitans, inspiré par son mauvais génie, eût jeté une pierre ou tiré un coup de fusil contre les soldats russes, Varsovie eût partagé sans contredit le sort de Praga.

Suwaroff écrivit à l'impératrice : Salut ! Catherine ! Varsovie est à nous ! Elle lui répondit tout aussi laconiquement : Salut ! Suwaroff ! feld-maréchal !

Le conseil national et l'armée avaient préalablement évacué Varsovie. Les mêmes scènes dont notre génération vient d'être le témoin et la victime, eurent lieu dans la déroute de 1794. Les soldats démoralisés, licenciés par leurs chefs, se débandèrent de tous côtés ; les chevaux tombaient épuisés le long du chemin, et ces débris épars furent rencontrés par le général russe Denisow, qui leur proposa un accord à l'amiable, en vertu duquel ils déposèrent leurs armes, exemple qu'on suivit partout ailleurs. Ignace Potocki, Thadée Mostowski, le président Zakrewski, Kilinski, etc., furent emmenés à Saint-Pétersbourg, en dépit de la capitulation qu'on venait de signer ; circonstance qui se renouvela en 1831, après le siége et la capitulation de Varsovie. L'ex-chancelier Kollontay, Zaionczek, Stanislas Potocki, tombèrent au pouvoir de l'Autriche,

et malgré la neutralité de sa position, elle les tint soigneusement enfermés. Le colonel Madalinski, Georges Grabowski se virent incarcérés dans les cachots prussiens. Les biens des absens furent confisqués.

Finis Poloniæ, avait dit son noble champion. Ces paroles prophétiques proclamèrent en quelque sorte le partage final de la Pologne. Elle cessa de paraître, dès 1795, sur la carte de l'Europe. Toutefois son nom continua, immortalisé par ceux de ses enfans qui emportèrent leurs aigles exilées sur les bords du Rhin, en Italie, en Égypte, à Saint-Domingue, recouvrant de lauriers leurs bannières déchirées. Les archives nationales, la belle bibliothèque des Zaluzki, propriété publique, furent transportées à Saint-Pétersbourg. La main rapace de nos voisins se porta sur tous nos trésors, et le roi de Prusse, qui ne le cède à personne en fait de convoitise, s'appropria le trésor royal, les insignes royaux et les diamans de la couronne. Le roi Stanislas reçut l'ordre de se rendre à Grodno; il quitta Varsovie le 9 janvier 1795 pour aller signer la dissolution finale de cette Pologne dont il ne sut point protéger les libertés ni apprécier les dévouemens. « Je ne signerai pas le partage, car j'ai horreur d'une semblable lâcheté, répétait-il sans cesse; l'impératrice

peut m'ôter le trône, elle peut m'exiler en Sibérie; eh bien! je quitterai mon royaume appuyé sur un bâton plutôt que de me couvrir de honte. » Il fondit en larmes lorsque le colonel Stakelberg présenta l'acte de la partition à sa signature, et s'écria : « Oh! colonel! il faut avoir pitié de moi, il ne faut pas me forcer à signer mon déshonneur. » Celui-ci le rassura, en lui offrant à ce prix la perspective d'une calme et heureuse vieillesse. « Soit, reprit le roi, je voudrais en espérer autant. » Une de ses nièces entrant en cet instant, il se remit à pleurer, et elle fondit en larmes. L'acte d'abdication fut signé le 25 novembre 1795, à l'anniversaire du couronnement de Stanislas-Auguste, rattachant ainsi la fatalité de son élection à celle qui fut le complément des malheurs de son règne. Le prince Repnin l'expédia de telle sorte, qu'il parvint à Saint-Pétersbourg le jour de la fête de l'impératrice. Le don consistait en 2,030 l. c. et un million 200,000 nouveaux sujets, y compris la Courlande et la Lithuanie. La Prusse gagna à cette dernière partition 993 l. c. avec un million d'habitans, et Varsovie; tandis que l'Autriche prit 834 l. c. et un million d'habitans. La somme totale de leurs dépouilles respectives se monte, pour la Russie, à plus de 8,500 l. c. et 4,600,000 sujets. L'Autriche prit 2,100 l. c.

et 5,000,000 d'habitans. La Prusse 2,700 l. c. avec 2,550,000 habitans.

Cette spoliation, où tout fut violence et perfidie, appela seulement la désapprobation tacite de l'Europe; son avenir, menacé par la puissance que la Pologne ainsi effacée donnait aux trois monarchies qui partageaient ses dépouilles, ne fit éclater aucune manifestation en sa faveur; elle disparut d'au milieu des nations, quoiqu'elle ne portât la peine d'aucune de ces fautes qui évoquent les vengeances célestes. Rayonnante de beauté comme de douleur à son dernier soupir, les poètes étrangers lui prodiguèrent leurs larmes, et les cœurs de tous les pays, s'associant à ses souffrances, lui vouèrent dès lors leurs sympathies.

> Sarmatia fell unwept without a crime,
> Found not a generous friend, a pitying foe,
> Strength in her arms, nor mercy in her woe!

Semblable en tout à ce Jean Baliol, qui souffrit que l'on enlevât sous ses yeux mêmes le palladium de l'Écosse, et livra sa patrie à son ennemi naturel, Stanislas Poniatowski se rendit à Saint-Pétersbourg en 1797 pour y vivre des bienfaits de la Russie. Une pension royale lui fut assignée, afin de satisfaire la profusion de ses fantaisies. On a prétendu qu'il

y est mort empoisonné, tant son entretien devenait onéreux ; mais l'humanité du caractère de l'empereur Paul dément cette donnée. Stanislas-Auguste termina en 1798 cette vie si fatale à son pays, avec le sentiment douloureux d'avoir assisté à sa chute.

Le dernier doge de Venise tomba privé de ses sens lorsqu'on vint lui signifier que le Bucentaure ne fendrait plus désormais avec orgueil les flots de l'Adriatique. Stanislas-Auguste versa à la vérité quelques larmes, mais il n'en apposa pas moins son sceau à l'acte de spoliation qui ôtait à sa patrie le rang qu'elle devait occuper en Europe. Il ne dédaigna point le sceptre offert par Catherine, et il se résigna à perdre la couronne civique dont son peuple reconnaissant eût paré son front. On le vit placé dans une fausse position durant tout le cours de son règne, presque toujours réduit à baiser la main prête à le châtier, et repoussant celle que lui tendaient ses concitoyens, en le suppliant de joindre ses efforts aux leurs. Trop souvent le délateur des siens, révélant aux ennemis acharnés de son pays les complots tramés pour le délivrer de leur joug, cet être placé si haut s'est soumis volontairement au rôle le plus honteux. Roi des Polonais libres, ignorait-il la magie de ce titre sur nos cœurs ? ou si le sien ne couvait pas un

assez noble feu, que ne déposait-il une dignité avilie avant de signer d'une main coupable le partage de la Pologne? A quoi nous ont servi ses vertus privées, sa facilité, son oubli des injures, toutes les qualités qui en faisaient un si aimable particulier, tandis qu'il n'en eut aucune qui le trouvât au niveau des difficultés de sa position? Sa faiblesse d'ailleurs lui en a exagéré l'étendue; il ne comptait pas assez sur l'élan de tout un peuple qui se régénérait pour briser ses chaînes, parce que cet élan ne réveillait aucun écho dans son âme. Un reproche non moins sensible pèse sur lui, c'est d'avoir inoculé en Pologne l'immoralité rapportée des pays étrangers, et dont tous les amis de sa jeunesse ont été généralement accusés. Le règne d'Auguste III n'avait point présenté un tel tableau; sa femme, fille de l'empereur Joseph I[er], était d'une morale très-sévère, et nos dernières *matrones* disparaissent avec elle. La cour d'un roi de mœurs libres, non marié, fut bouleversée par les femmes et leurs intrigues, ce qui, joint à la triste facilité du divorce, cette amorce offerte à l'inconstance de l'homme, étendit à l'infini la corruption domestique. L'amant de Catherine ne pouvait que dégrader et non idéaliser l'objet de sa préférence; aussi sa cour ressemble-t-elle à celle de Charles II ou de Louis XV,

car ce fut à cette source impure qu'il puisa dans sa jeunesse. Les Russes contribuèrent à répandre à pleines mains la licence, inhérente aux mœurs d'un peuple sauvage dont la culture n'est qu'un peu de clinquant. Insinués dans l'intérieur des familles, ils en altérèrent la paix et la décence. *Démoraliser pour asservir*, tel est leur principe; et c'est la mère, cette dispensatrice des vertus domestiques, qu'on vit exposée à leurs premières manœuvres.

A un âge avancé, le roi, revenu à de meilleures dispositions, contracta un mariage secret avec une dame de sa cour[1]. On le trouva, après sa mort, inscrit de sa propre main dans un de ses livres. Cette dame, qui était veuve, porta constamment le nom et le titre de son premier mari, et ce fut une de ces choses que tout le monde connaissait et dont personne ne parlait ouvertement. Elle survécut de quinze années au roi, conservant jusqu'à la fin de ses jours une grande beauté. Wraxhall en parle dans ses mémoires comme d'une personne infiniment agréable. Le souvenir qui m'en reste est celui de ses charmans portraits; je n'ai pas vu de fraîcheur plus brillante. Sa fille l'a surpassée en grâces et en beauté.

Malgré tout le mal que nous valut ce règne

[1] Lelevel. — *Table chronologique.*

infortuné, la mort du roi fut sincèrement déplorée, et ses derniers malheurs appelèrent la pitié et l'oubli du passé. A la même époque, les Français venaient d'immoler un roi qui voulait sincèrement le bien de son pays; leurs principes embrasaient l'Europe, et nous gardâmes un respect inviolable à ce qu'on nommait encore alors la sainteté du trône. C'est cependant ma généreuse nation à qui j'ai entendu appliquer les épithètes de jacobinisme, de démocratie, en Angleterre, faute d'avoir séparé sa question si spéciale des théories qui agitent l'Europe en cet instant. Cette question est celle de vie et de mort : *Être ou n'être pas*, voilà désormais notre devise : et jusqu'ici l'épée de Brennus a été mise seule dans la balance, exerçant sur la Pologne désarmée la teneur de son arrêt : *Malheur aux vaincus!* Loin de dénier une de ces autorités appelées autrefois légitimes, nous suivions avec amour et déférence le chef qui combattait l'ennemi de la patrie; les guerres civiles qui ont plus ou moins désolé tant d'autres contrées, n'ont été chez nous que des querelles de famille. La Pologne replacée au rang des nations, arrachée à tous ses oppresseurs, voilà le but de l'existence de tous; l'épée seule en décidera, et les théories oiseuses peuvent sommeiller quand le terrain pour les exercer

manque sous les pas de tous. Alors encore un respect inné envers tout ce qui parle à notre besoin d'admirer, concentrera nos vœux sur celui qui nous aura rendu une patrie, et on aura tout le temps de choisir un gouvernement conforme aux besoins de *tous* si *tous* sont jamais réunis [1].

[1] Chaque fois que j'entends débattre cette question, et qu'on lui prête les couleurs d'une théorie sociale, je demande sur quelle base porte une semblable donnée. La réponse me prouve toujours qu'on ne comprend rien à notre position, et qu'on a confondu mal à propos le peuple qui a la haine de son tyran étranger, avec celui qui proteste contre les autorités qu'il a de son plein gré placées à sa tête. Voici quelques-unes de mes conversations avec les Anglais :

« Un de vos Polonais s'est joint aux chartistes, madame, me disait dernièrement un vieux gentilhomme tory; savez-vous que cela vous compromet tous? On dira que vous semez la révolte partout où vous venez.

— Bon! un sur dix ne compte pas, un sur cent encore moins, et si j'allais vous dire un sur six cents, le voilà noyé dans le nombre.

— Mais, voulez-vous me permettre d'observer qu'il y en a eu plus d'un avec des opinions démocratiques?

— Il faut faire la part d'une émigration. Les pénates ne sont à leur véritable place qu'à la garde du foyer domestique; ils perdent quelque chose de leur sainteté en venant s'allier à des dieux étrangers. Nous valons le mieux en Pologne; c'est là qu'il faut nous connaître pour nous apprécier. Vous ne nous trouveriez nullement jacobins, je puis vous assurer. Cette masse, si respectable partout, les gentilshommes fonciers de mon pays tiennent à leur généalogie comme le hidalgo de la Biscaye. Pour être bien venu d'eux, il leur faut dire : « Madame votre grand'mère, de bienheureuse mémoire, était née de telle et telle famille; sa mère à elle, si je ne me trompe, provenait de l'autre branche. »

Cela parla à toutes les convictions de mon *gentleman*, si aimable, si bon d'ailleurs. Il me quitta l'humeur complétement remontée, et charmé que je n'eusse aucune connivence avec ce soi-disant jacobin, assurance que je n'eus aucune peine à mon tour à lui donner, car je ne connais personne.

Mais on a souvent à tenir tête à l'esprit de parti des dames, moins faciles à satisfaire. Si elles voulaient se donner la peine de lire l'histoire de mon pays comme j'étudie celle du leur, nous aurions moins à démêler.

Je me rappelle d'une visite à une personne très-prononcée dans ses opinions et ne comprenant pas que les convenances en modifiaient parfois l'expression sans porter atteinte à l'attachement des sectaires.

« Vous êtes Polonaise; j'ai peur de vous; car, enfin, vous devez être radicale; je déteste les radicaux.

— Bien permis à vous, madame; mais qu'ai-je de commun avec eux ?

— Comment! n'avez-vous pas fait une révolution?

— Oui, à deux reprises; très-belles toutes les deux.

— Eh bien! n'ai-je pas raison de vous appeler des *révoltés* ?

— Jamais expression ne fut plus improprement appliquée. Se révolter, c'est abjurer une autorité reconnue légitime, une autorité nationale; se révolter, c'est faire périr Charles Ier et s'ériger en république; se révolter, c'est chasser Jacques Stuart et appeler Guillaume. Mais on a toujours qualifié du nom d'insurrection la levée en masse du peuple qui secoue les chaînes d'un oppresseur étranger, et c'est la résistance aux Espagnols qui a fait la fortune de la maison d'Orange.

— Mais vous pourriez avoir raison. Ainsi, vous n'êtes pas des Russes ?

— Nous ne l'avons jamais été, et l'intimité de nos rapports brille le mieux dans la continuité de nos guerres. Un de vos journaux, très-peu favorable à notre cause, nous appelle cependant une nation de chevaliers, une nation d'aristocrates. »

Heureusement la dame se rappela avoir connu sur le continent une nuée de comtesses de mon pays, et ce dernier argument parut irrésistible. Mais voilà comme on dénature le saint objet qui nous a mis les armes à la main, et, sans chercher mes comparaisons bien loin, l'Écosse, jusqu'à l'avénement

de Jacques Ier au trône d'Angleterre, présente l'image de notre position relativement à la Russie. C'est la lutte éternelle du fort avec le faible; mais, en Écosse, le faible a eu ses rochers, ses montagues, il pouvait long-temps défier l'ennemi; nos plaines ont mis notre sein à découvert, l'ennemi a pu viser juste. Personne, que je sache, n'a stigmatisé le brave Écossais du nom de rebelle. Pourquoi donc cette injustice a-t-elle été flétrir les mêmes efforts, la même résistance à l'oppression de l'étranger?

Puisque cette conversation m'a mis sur le terrain assez nouveau des comtesses polonaises dans l'étranger, qu'on me permette de m'arrêter un moment sur ces trônes, dominations, souverainetés, puissances, transportés de la Pologne chez les étrangers, ou plutôt vrais châteaux en Espagne érigés sur les lieux mêmes, et jeu d'une imagination assurément très-poétique.

« Vous n'êtes donc pas une comtesse? me disait un jour une personne à qui je faisais une visite forcée; on m'avait bien assurée que vous en portiez le titre. Mais qu'êtes-vous donc?»

Ceci se disait mot à mot comme je le place ici, et l'on retournait ma carte de tous côtés avec l'air d'un souverain mépris en me toisant fixement.

« Ma carte vous prouve, madame, repris-je après avoir rassemblé mes idées ébahies, que je n'ai jamais pris ce titre: je crois que c'est ici l'erreur générale de le donner aux étrangers. Quant à ce que je suis, d'autres auront l'honneur de vous le dire. Et je lui citai des autorités contre lesquelles on ne proteste pas. Mais elle n'était pas satisfaite.

— Dites-moi donc s'il y a un rang intermédiaire chez vous? moi, j'ai toujours connu des comtesses.

— Et des comtes sans nombre, je parie? car les neuf années que j'ai passées dans l'étranger ont considérablement étendu mes connaissances héraldiques, sinon mon respect pour les nouvelles illustrations de mon pays. J'ai fait un second cours de blason. Lorsque j'y ai vécu, et au sein de sa plus haute société, il ne m'est jamais advenu d'en rencontrer la moitié autant. Les comtes polonais ne me semblent pas trop en force en Angleterre; cependant mes amis m'interrogent bien souvent sur une dignité de cette espèce, et je décline toujours humblement avoir connu ou entendu proférer le nom du noble individu dont il s'agit.

— Qu'était donc votre mari?

— Ni plus ni moins qu'un simple gentilhomme polonais, titre dont à son tour il tirait tant de vanité, qu'il ne l'eût échangé contre celui d'aucun comte; il y tenait comme à un bel et ancien héritage. Ce titre, j'avoue que je suis heureuse de le voir porter à mon fils, et aucune couronne apocryphe ne nous en tiendrait lieu. »

Comment pourrait-on croire que les Anglais, chez qui les propriétaires fonciers (*country gentlemen*) forment une classe si distinguée, attachent de l'importance aux titres si souvent imposés à leur bonne foi? C'est manquer de respect à soi-même. Et nous autres, bien au fait de *nos us et coutumes*, d'où nous vient cette manie d'emprunter un titre si peu commun chez nous, devenu plus rare encore depuis qu'une révision très-stricte a fait justice des quartiers de noblesse? En vérité, les *comtes de mon pays* me font dans l'étranger l'effet *de contes sur mon pays*.

Il y a quelques années de cela que je me trouvais sur le Rhin avec une amie de mon enfance, une comtesse en chair et en os; nous étions liées avec une très-grande dame carliste, et échangeant nos questions, elle me demanda en passant si j'étais du même rang que mon amie.

— Non pas! m'écriai-je; elle seule reste comtesse dans tout ceci.

Ma réponse ne pouvait être différente : elle fut cependant la base des sentimens affectueux dont j'ai été depuis constamment l'objet. Il est donc dit qu'on ne perd pas toujours en avouant que l'on n'est pas *comtesse*, et j'ai retrouvé le bon goût de ma grande dame carliste chez toutes les personnes *comme il faut* en Angleterre, où elles sont en grand nombre, Dieu merci! Chez celles-ci, le bon goût est un domaine spécial dans tous les pays du monde. Laissons les parvenus regarder *de bas en haut*, et attachons-nous de préférence à ceux qui regardent *de haut en bas*.

CHAPITRE VI.

Kosciuszko.

Le héros patriote de mon pays dont les vertus civiques et les guerres de partisan rappellent William Wallace, a été célébré par miss Jane Porter, qui a depuis retracé, avec tant de poésie, les exploits du chef écossais. Singulière association d'une vie offrant plus d'un rapport avec celle de Wallace, d'avoir parlé à l'imagination de la même femme, d'une femme si charmante et si distinguée. Il a manqué au Wallace de mon pays de faire passer dans l'âme héroïque d'un Robert Bruce les flammes qui émanaient de la sienne. C'est la renommée la plus populaire de la Pologne; vous la retrouvez dans la chaumière comme sous les lambris dorés, où son portrait frappera tout de suite vos regards. La Lithuanie se vante avec bonheur de l'avoir vu naître dans son sein; là surtout on ne l'oublie pas. Les enfans nés de son temps portent le nom de Thadée; leurs mères disent en relevant leur

tête avec fierté : J'ai dansé à tel et tel bal une polonaise avec Kosciuszko. Sa petite-nièce, mademoiselle Estko, arrivait à toutes nos fêtes avec l'immense miniature de son oncle suspendue à une chaîne d'or ; ses traits si familiers reposaient au cœur de tous comme sur celui de la jeune fille. J'étais en Lithuanie lorsque la nouvelle de sa mort y parvint, et quoique mon âge ne fût pas à la hauteur des élans patriotiques, cette tradition de mon enfance avait si bien pris possession de mon imagination, que ne sachant comment exprimer mon chagrin, j'attachai des rubans noirs à mon petit bonnet de nuit, deuil dont la manifestation ne coûtait rien à ma jeune pudeur. Une dame qui couchait dans la même chambre s'en aperçut, et me questionna si vivement que je fus obligée de confesser l'objet de ce culte mystérieux. On en rit beaucoup. Heureusement la dame était une de ces personnes qui avaient dansé la polonaise avec Kosciuszko.

M. de Falkenstein, bibliothécaire du roi de Saxe, connu dans le monde savant comme dans quelques-uns des cercles les plus élégans de Londres, a écrit la vie de Kosciuszko, avec qui il vécut dans l'intimité à Soleure[1]. Il me

[1] Un de mes compatriotes, M. Forster, l'a traduite en français.

rappelle toujours cette belle idée de Goëthe : « Celui qui commence la vie en éprouvant un profond sentiment de vénération, la finira en en étant lui-même l'objet. » On aime à entendre un étranger s'identifier ainsi à nos propres impressions, sentir comme nous, avec nous, et rendre un hommage éclatant aux premières admirations de sa jeunesse en présentant le tableau de la vie de Kosciuszko. Ce dernier lui a légué la montre que lui avait donnée jadis Washington, et je crois que les décorations dont M. de Falkenstein a été couvert ne lui ont pas valu ce legs si précieux qu'il montre avec un sentiment de plaisir dont sa physionomie déjà si belle se trouve encore embellie. — Un petit extrait de son ouvrage, joint à ce que me fournissent les traditions du pays où j'ai tant vécu, la Lithuanie, compléteront tout ce qu'il y a à en dire.

Né en 1746, d'une famille de gentilshommes, mais peu favorisée de la fortune, Thadée Kosciuszko dut à la protection du prince Czartoryski, dont son père avait été connu jadis, d'être placé à l'École des Cadets, d'où sont sorties toutes les individualités dont nous pouvons nous enorgueillir. Les dispositions de Kosciuszko et surtout son amour du travail n'échappèrent point au prince Czartoryski ; il le nomma sous-lieutenant, et l'envoya achever

à ses frais ses études en France ; là il se perfectionna dans l'art de la guerre à l'École Militaire de Versailles. A son retour, ses connaissances lui valurent le grade de capitaine, et son zèle pour le travail s'en accrut encore. Il paraissait devoir jouir dans sa patrie de toute la considération que donne un mérite réel, avec la facilité d'être heureux qu'il tenait du calme et de la modération de son caractère. Une passion malheureuse, quoique partagée, vint traverser les espérances de son avenir. Ce fut dans un bal donné par M. Zamoyski, à l'occasion de la fête du roi, qu'il rencontra M[lle] Sosnowzka, fille du maréchal de la Lithuanie, et fut vivement épris de sa beauté. Un an après, il habita avec son colonel le château qui la renfermait, leur corps étant en garnison près de là. C'est alors-que cet amour prit le caractère le plus passionné ; ils se jetèrent aux pieds des parens, les suppliant de les unir ; mais les préjugés de naissance, si puissans à cette époque en Pologne, lui étaient contraires, et on résolut de les séparer. Kosciuszko, à ce qu'il a été dit, n'aima qu'une seule fois, et cela explique la violence d'une passion triomphant de ses principes, car il se décida à enlever celle qu'on lui refusait ainsi. Les deux amans prirent leurs mesures en conséquence, et avaient déjà

franchi les murailles féodales où l'on s'opposait à leur bonheur, lorsqu'ils se trouvèrent entourés par les gens du maréchal, qui enlevèrent la jeune fille des bras de son amant, et le laissèrent seul, blessé, étendu par terre sans connaissance. Lorsqu'il retrouva ses facultés anéanties, il se vit seul au sein d'une nuit profonde, et n'emporta de tout ce passé d'amour et de délire qu'un éternel regret, et le mouchoir de Mlle Sosnowzka, resté sur les lieux de la scène, qu'en véritable chevalier il porta depuis sur son sein dans toutes les batailles, et qu'il garda jusqu'à sa mort. Que de fois de pareils épisodes ont traversé la vie d'un homme sans graver sur elle leur profonde empreinte! Apparemment le cœur de Kosciuszko avait été jeté dans le moule des élus, des souffrans, car il se voua à ce culte d'amour et de douleur, le confondit avec celui d'une patrie en larmes, et ne rechercha aucune de ces distractions futiles, qui apportent si peu de soulagemens réels[1].

Il trouva ses premières consolations près de son ami Niemcewicz, puis demanda congé au roi, l'obtint, et alla chercher sous un autre ciel la paix que lui déniait celui de son pays.

[1] Mlle Sosnowzka épousa depuis le prince Joseph Lubomirski, et fut la grand'mère du prince Georges, venu dernièrement en Angleterre, dont le premier soin fut de chercher miss Porter.

Arrivé aux États-Unis, Kosciuszko, sans s'être pourvu *au préalable* d'une recommandation, se présenté devant le général Washington. Que venez-vous faire ici? demanda ce dernier. — Je viens combattre, comme volontaire, pour l'indépendance de l'Amérique! répondit Kosciuszko.—Qu'êtes-vous en état de faire? continue Washington. — Mettez-moi à l'épreuve, reprit Kosciuszko. — Et une fois sur le champ de bataille, combattant en faveur de la liberté, le jeune Polonais se vit dans son élément, et toute sa carrière d'Amérique fut gloire. Il rencontra sur le sol étranger des compatriotes dignes de lui, Casimir Pulawski l'y avait précédé, et Kosciuszko le vit périr au siége de Savannah, en 1779; c'est là qu'il attira l'attention de Wayne et de La Fayette par la promptitude et l'habileté de ses manœuvres.

« Qui a commandé la première compagnie? » demanda Lafayette le soir de ce jour-là. — » C'est un jeune Polonais, noble, mais pauvre, » répondit-on; il se nomme, à ce que je pense, » Kosciuszko. »

Ce nom, estropié comme un nom polonais risque de l'être toujours, intéressa La Fayette; il se rendit près de Kosciuszko à une heure avancée de la nuit, et le trouva assis devant une table, étudiant une carte. Telle fut l'ori-

gine de cette amitié, dont la conformité de leurs opinions dut resserrer les liens, et qu'ils continuèrent jusqu'à la fin de leurs jours. La Fayette en parla avantageusement à Washington, qui le suivit depuis avec intérêt. Après la capitulation du général Cornwallis au siége de New-York, Kosciuszko fut nommé par Washington lieutenant-colonel, et il le fit son aide de camp; c'est une de ces époques marquantes qui remplirent son âme des sensations les plus douces. Devenus inséparables, l'intimité de leurs rapports fit imaginer qu'ils étaient créés l'un pour l'autre; même candeur, même véracité, modestie, désintéressement, abnégation, tous les deux placés peut-être moins haut dans les régions de l'intellectuel que sur l'échelle de la moralité. On les vit avancer *sans peur et sans reproche* au travers des intrigues, des inimitiés, des tentations dont une révolution est la vaste arène. Quiconque de nous y a assisté compte l'équivalent d'une vie de misanthrope, elle nous laisse le cœur serré, flétri; quelque jeunes, quelque aimables qu'aient été les émotions apportées à son début, elles meurent toutes au souffle de son vent orageux. La révolution américaine a souvent reproduit ces scènes sanglantes dont les factions civiles ne sont jamais avares, et l'humanité de Kosciuszko se signala plus d'une fois en en

arrêtant les excès. Kosciuszko quitta l'Amérique avec le grade de général de brigade, le diplôme de citoyen des États-Unis, et le don d'une propriété à sa disposition en tous lieux. Il fut le seul Européen, à l'exception de La Fayette, qui porta l'ordre de Cincinnatus. Il y laissa la réputation de sa valeur, de ses qualités morales, et l'amitié de Washington.

Le pays salua en lui avec acclamation le compagnon de ce dernier, le champion de l'indépendance. Mais le roi, qui n'aimait pas en lui le protégé du prince Czartoryski, le tint éloigné des affaires; aussi vécut-il dans sa terre de Siechnowicze, s'occupant d'économie rurale. Je ne saurais oublier le sentiment de silencieux bonheur que j'éprouvai durant la nuit écoulée sous le toit où Kosciuszko avait jadis reposé sa tête. Le lendemain je parcourus avec respect la charmille d'aunes, plantée de ses propres mains dans le jardin de Siechnowicze, dont j'emportai une branche[1]. Cette terre appartenait, et appartient encore, si je ne me trompe, à Mme Estko, la femme de son neveu,

[1] J'ai eu en ma possession le ruban bleu et noir de sa décoration militaire, qu'il avait coupé en pièces avant la déroute de Maciejowice, et partagé entre ses officiers. Mon père, capitaine d'artillerie alors, en avait eu sa part; elle m'était échue, et s'est malheureusement perdue dans les mutations de ma propre existence. J'eusse pu la partager avec miss Jane Porter.

car il n'y a pas d'héritiers mâles de son nom. Qu'importe! il est écrit dans nos annales, il respire dans le parfum de nos lauriers, il vibre dans le sein du patriote qui meurt pour son pays, établissant son sanctuaire dans le cœur de tous.

Nous avons vu Kosciuszko quittant, comme Wallace, son champêtre asile, pour aller répondre au cri de son pays opprimé et lui prêter un bras tutélaire. Nous venons de suivre les phases de cette existence de travaux, de périls, où l'homme moral, le chrétien, prête au guerrier sa sainte auréole. Suivons-le sur le champ de bataille de Maciejowice, le dernier combat qu'il livra aux ennemis de son pays, où il cherche la mort, et lui échappe encore. Blessé à l'épaule gauche, il tente de rallier sa cavalerie, toujours accompagné de son aide de camp Niemcewicz; malheureusement son cheval s'abat au moment de franchir un fossé et le jette à terre; les ennemis s'élancent sur lui, le pressent, l'entourent; le sabre de l'un d'eux le blesse à la tête; Kosciuszko succombe, et prononce d'une voix agonisante le mot trop vrai : *Finis Poloniæ*. Un Cosaque allait, dit-on, lui porter le dernier coup, lorsque l'officier russe Chruszcoff l'arrêta, et le prit dans ses bras, les yeux pleins de larmes. Kosciuszko lui avait jadis

rendu sa femme. Laissez-le faire, s'écria-t-il, accordez-moi la mort!

Il faut emprunter à un témoin oculaire, Michel Oginski, les détails si intéressans de ce qui suivit, cela montre le caractère national sous un si beau jour.

« Je n'ai jamais vu de ma vie un spectacle » plus désolant que celui qu'offrit pendant » plusieurs jours la capitale. Dans toutes » les rues, dans tous les cercles nombreux, » dans toutes les réunions intimes de famille, » on n'entendait qu'un cri de deuil : *Kos-* » *ciuszko n'est plus*. On aura peine à le croire, » mais je puis l'affirmer comme témoin ocu- » laire, et je m'en rapporte à tous ceux qui » l'ont vu, à cette nouvelle plusieurs malades » succombèrent sous les atteintes de la fièvre, » des mères avortèrent, d'autres personnes » furent frappées d'aliénation mentale. On » rencontrait dans les rues des hommes et » des femmes qui, levant les mains au ciel, » frappaient les murailles de leur tête en s'é- » criant avec désespoir : *Kosciuszko n'est plus,* » *la patrie est perdue!* »

Kosciuszko fut promené de prison en prison ; enfin l'impératrice le fit renfermer dans le fort de Petro-Pawlowsk ; il s'y adonna à la lecture, au dessin, et la princesse Czartoryska a conservé, dans le temple de la Sibylle à Pu-

lawy, un vase d'ivoire qu'il sculpta dans ce temps. J'ai vu également une très-jolie boîte en ivoire, de son ouvrage, chez un ami dont la mère la tenait de Kosciuszko lui-même. Rien n'égale la délicatesse, le fini de cet ouvrage.

La mort de Catherine délivra le captif d'une ennemie qui ne savait point pardonner. Paul Ier à côté de sa violence et de ses fantaisies bizarres, avait sans contredit les entraînemens les plus généreux, et un autre régime les eût développés avec bonheur. Il y a de bien nobles traits à citer de lui. Voici la manière dont il rendit la liberté à Kosciuszko : il vint accompagné des deux grands-ducs, Alexandre et Constantin, au château où l'on gardait les détenus, et s'adressant à Kosciuszko :

« Je vous rends votre épée, mon général, » dit-il, en vous demandant votre parole de ne » jamais vous en servir contre les Russes. »

Sur la demande de l'empereur où il comptait s'établir désormais, Kosciuszko répliqua « qu'il irait rejoindre ses compagnons d'armes en Amérique, et retrouver de beaux souvenirs. »

L'empereur Paul ne borna pas là ses faveurs, il lui fit don de quinze cents paysan, de douze mille roubles, et lui offrit le rang de maréchal. Kosciuszko refusa très-naturellement de servir la Russie, mais il dut être

sensible à tout ce qu'il y avait de généreux dans les procédés de l'empereur, et ne pas le blesser en rejetant ses dons.

Dans le cours de son voyage il s'arrêta à Londres, où son nom appelait depuis longtemps l'enthousiasme de la nation anglaise, cet enthousiasme toujours prodigué en pur encens par elle à tout ce qui parle à son noble besoin d'admirer. Un incident bien singulier est rapporté par M. de Falkenstein. Le 10 octobre 1794, un meeting présidé par Fox, Shéridan, etc., eut lieu à la taverne de Shakespeare, à l'anniversaire de la mémorable élection du parlement de Westminster. Fox porta ses toasts de prédilection : « Les droits » du peuple, le maintien de la liberté illimitée » de la presse; et à la cause pour laquelle on » vit périr Hampden sur le champ de bataille, » Sidney sur l'échafaud. » Mais lorsque Shéridan se fut écrié : « A Kosciuszko et au » bonheur des Polonais dans leur entreprise ! » tous les cœurs émus, attendris, laissèrent éclater leurs transports. C'était le jour où la fortune de la patrie, défendue par Kosciuszko, succombait aux champs de Maciejowice avec son héros.

Nous qui avons si souvent recueilli les témoignages de la sympathie anglaise, nous la retrouvons avec bonheur à quarante années

de distance, donnant ses larmes ou ses admirations à notre destinée et au courage qui n'a pu la maîtriser. A peine Kosciuszko eut-il débarqué à Londres, que la New London Gazette, s'empressait de dire : « Kosciuszko, » le héros de la liberté, est ici ! »

La santé de ce dernier se ressentait du mauvais traitement de ses blessures lorsqu'il fut promené de prison en prison, et traité avec une si coupable négligence. Il en était criblé pour ainsi dire : l'une s'étendait du crâne jusqu'au dos, il en avait trois sur la poitrine qui amenèrent une grande hémorrhagie, même sa démarche était gênée par une autre à la jambe droite.

Kosciuszko et Niemcewicz débarquèrent à New-York en 1798. Une députation du congrès vint au-devant de l'ancien champion des Américains, et le conseil national lui fit don d'une somme considérable avec les intérêts de cinq années. Washington se reposait alors *à l'ombre de son figuier* ; Kosciuszko retenu par l'état de sa santé ne put l'y rejoindre. Jefferson fut depuis celui des Américains qu'il affectionna le plus.

M. de Falkenstein raconte à propos du chef des Creeks, nommé par eux *Little-Turtle*, l'anecdote suivante : « Il aimait beaucoup Kosciuszko, il écoutait un jour avec intérêt

l'histoire des derniers malheurs de la Pologne, qu'on attribuait spécialement à l'impératrice de Russie; tout d'un coup on le vit parcourir la chambre à grands pas, faisant tournoyer son tomahawk, puis de s'écrier : — Cette femme n'a qu'a bien songer à ce que cet homme (Kosciuszko) qui est mon ami peut faire encore ! — C'est le même sauvage qui ne concevait pas qu'un homme vaillant, généreux, tel enfin que son *Kotscho* (il le prononçait ainsi), eût pu succomber sous les efforts de l'ennemi. »

Kosciuszko eut l'honneur d'être choisi par les États-Unis pour régler quelques différends élevés entre eux et la France; il dut donc quitter l'Amérique, qui méritait si bien l'amour et la reconnaissance qu'on porte à une seconde patrie, aussi lui témoigna-t-il l'intérêt qu'il prenait à son bien-être moral, en déposant entre les mains de Jefferson une somme destinée à établir une école pour les enfans des nègres et des esclaves; ce legs ne manqua pas sa pieuse destination. Il étendit ses vues bienfaisantes à une portion non moins infortunée de la population américaine, appliquant une certaine somme à l'éducation des jeunes filles de couleur, insistant davantage sur le rachat de leur liberté. On voit que son cœur de patriote ne s'était pas borné là,

mais qu'il avait de quoi embrasser toutes les misères humaines, surtout celles qui font frémir la moralité.

A cette époque (1798) Paris devait offrir un séjour agréable à Kosciuszko, il y rencontra les plus vives sympathies. Les siennes cherchèrent et rencontrèrent celles de Fox; la mort seule y mit un terme. C'est encore la date de cette amitié non moins fidèle qui l'unit depuis à la famille Zeltner de Soleure, et appela tant de consolations sur son isolement, et autour de son lit de mort. Pierre-Joseph Zeltner était alors ambassadeur suisse à Paris; sa femme, belle et agréable personne, a passé pour l'aimant plein d'attraction qui fixa Kosciuszko dans cette famille. Une dame de mon pays, observateur fin et spirituel a dit: « Il n'aima jamais Mme Zeltner, mais il eut bien soin d'éloigner ceux qui auraient pu le faire. » Tel fut le vrai caractère de cette liaison.

C'est chez la femme du général Fisher que Mme de Stahl rencontra Kosciuszko, qui la fuyait par un dégout inné des *bas bleus*. « Général, lui dit-elle, après un torrent de complimens, racontez-moi votre histoire, racontez-nous les principaux événemens de la révolution de Pologne. » Il lui fit cette réponse si charmante : « Madame, je l'ai faite, mais je ne sais pas la raconter. ».

Lorsque les Polonais, organisés en légions, combattirent en Italie, Kosciuszko compta avec orgueil leurs succès ; les encouragea à continuer ; il n'en demeura pas moins convaincu que la restauration de la Pologne, à moins d'un intérêt immédiat, n'entrait nullement dans les vues de Napoléon ; aussi se tint-il constamment à l'écart, fidèle d'ailleurs à la promesse qu'il avait faite de ne plus tirer l'épée contre la Russie. Il demeura constamment à Berville avec la famille Zeltner, et au plus fort de la guerre de 1814, il sauva un village français, menacé de dévastation par les hordes sauvages qui faisaient partie des armées coalisées. Se jetant au travers des pillards, il leur cria d'arrêter, et reconnaissant à la couleur de l'uniforme un détachement polonais, il s'adresse spécialement à ceux qu'il brûle d'appeler encore les siens.

— Lorsque je me suis trouvé jadis, leur dit-il, à la tête de braves soldats polonais, ils ne songeaient guère au pillage ; d'ailleurs le premier qui l'eût osé en aurait porté le châtiment ; mais, continua-t-il en parlant aux officiers, les supérieurs l'eussent doublement encouru s'ils l'avaient permis à leurs soldats.

— De quel droit venez-vous nous parler ainsi ? qui êtes-vous ? crièrent ces enragés.

— Je suis Kosciuszko !

La scène la plus touchante s'ensuivit : tous de jeter leurs armes, de se mettre à ses pieds, tant il y a pour nous de magie dans son simple nom. Ceux-là mêmes qui avaient commis le plus de dégât furent les premiers à le réparer. On a fait en Allemagne une comédie de cet épisode de la vie de Kosciuszko, je l'ai vu représenter à Aix-la-Chapelle avec étonnement et plaisir.

Cet événement parvint aux oreilles de l'empereur Alexandre, il engagea Kosciuszko à venir le trouver à Paris, l'accueillit avec la grâce, l'affabilité qui lui étaient si naturelles, et alla jusqu'à lui demander ses conseils sur la manière d'agir en Pologne. Voici la lettre que lui écrivit notre ancien général :

« Sire,

» Si de mon obscure retraite j'ose adres-
» ser ma prière à un roi, grand monarque,
» grand capitaine, et surtout protecteur de
» l'humanité, c'est parce que sa générosité et
» sa magnanimité me sont bien connues. Je
» demande trois grâces : la première est
» d'accorder une amnistie générale aux Polo-
» nais sans aucune restriction, et que les
» paysans dispersés dans les pays étrangers
» soient regardés comme libres, s'ils rentrent

» dans leurs foyers; la deuxième, que Votre
» Majesté se proclame roi de Pologne, avec
» une constitution libre approchant de celle
» de l'Angleterre, et qu'elle y fasse établir
» des écoles entretenues aux frais du gouver-
» nement pour l'instruction des paysans; que
» la servitude de ceux-ci soit abolie au bout
» de dix ans, et qu'ils jouissent de leurs pos-
» sessions en toute propriété. Si mes prières
» sont exaucées, j'irai personnellement, quoi-
» que malade, me jeter aux pieds de Votre
» Majesté, pour la remercier et lui rendre
» hommage le premier, comme à mon sou-
» verain.

» Si mes faibles talens pouvaient encore
» être de quelque utilité, je partirais à l'ins-
» tant rejoindre mes concitoyens, pour servir
» ma patrie et mon souverain avec honneur
» et fidélité.

» Ma troisième prière, sire! quoique par-
» ticulière, intéresse beaucoup mon cœur et
» ma sensibilité. J'habite depuis quatorze ans
» dans la maison respectable de M. Zeltner,
» Suisse de nation, jadis ambassadeur de son
» pays en France; je lui dois mille obliga-
» tions; mais nous sommes pauvres tous deux,
» et il a une nombreuse famille, je réclame
» pour lui une place honorable, soit dans le
» nouveau gouvernement français, soit en

» Pologne. Il est instruit, et je réponds de sa
» fidélité à toute épreuve.

» Berville, le 9 avril 1814.

» Thadée Kosciuszko. »

La réponse de l'empereur à cette lettre sera sûrement bien venue des lecteurs.

« J'éprouve une grande satisfaction, géné-
» ral, à répondre à votre lettre. Vos vœux
» les plus chers seront accomplis. Avec l'aide
» du Tout-Puissant, j'espère réaliser la régé-
» nération de la brave et respectable nation
» à laquelle vous appartenez, j'en ai pris l'en-
» gagement solennel, et de tout temps son
» bien-être a occupé mes pensées; les cir-
» constances politiques seules ont mis des
» entraves à l'exécution de mes desseins. Ces
» obstacles n'existent plus; deux années d'une
» lutte terrible, mais glorieuse, les ont apla-
» nis. Un peu de temps encore, et avec une
» marche sage, les Polonais recouvreront
» leur patrie, leur nom, et j'aurai la jouis-
» sance de les convaincre qu'oubliant le passé,
» celui qu'ils croyaient leur ennemi, sera
» celui qui réalisera leurs vœux. Combien il
» me sera satisfaisant, général, de vous voir
» mon aide dans ces travaux salutaires!

» Votre nom, votre caractère, vos talens,
» seront mes meilleurs appuis.

» Recevez, général, l'assurance de toute
» mon estime,

» Paris, 3 mai 1814.

» Alexandre. »

Les raisons qui portèrent Kosciuszko à quitter la France sous les Bourbons sont aisées à comprendre; il fit le voyage d'Italie avec lord Stuart, et trouva à son retour à Lausanne un envoyé polonais, qui lui confia une fois encore les plus chers intérêts de son pays, le suppliant de les défendre au congrès de Vienne; Kosciuszko s'y rendit sans balancer un moment, quoique en proie à la fièvre, hélas! il arrivait trop tard. Une nouvelle iniquité politique venait de morceler la Pologne, couvrant les haillons de sa misère de ce titre pompeux que nous avons coutume d'appeler *le royaume du congrès*. L'Autriche garda nos dépouilles, la Prusse n'eut garde de s'oublier, la Lithuanie et les plus belles provinces de l'ancienne Pologne restèrent sous la loi de l'oukaze. Il n'y eut que quatre millions d'habitans, avec Varsovie pour capitale, à qui on accorda une constitution, toujours violée, et

dont le frère de l'empereur, le grand duc Constantin, eut bien soin d'effacer le bienfait.

Kosciuszko rencontra l'empereur à Braunau, et éleva la voix en faveur de l'indépendance de sa patrie; tout ce qu'il put remarquer, c'est que l'empereur tenait à la voir unie à tout jamais à la Russie, enfin son point d'appui en Europe. Il tenta encore d'en appeler à ces sentimens généreux dont à cette époque l'empereur faisait une profession publique, et lui écrivit la lettre suivante :

« Sire,

» Le prince Czartoryski m'a développé tous
» les bienfaits que Votre Majesté impériale et
» royale prépare pour la nation polonaise.
» Les expressions font faute à mes sentimens
» de reconnaissance et d'admiration. Une
» seule inquiétude trouble encore mon âme et
» ma joie; je suis né Lithuanien, sire, et je
» n'ai que peu d'années à vivre, néanmoins le
» voile de l'avenir couvre encore les destinées
» de ma terre natale et de tant d'autres pro-
» vinces de ma patrie. Je n'oublie point les
» magnanimes promesses que Votre Majesté
» impériale et royale a daigné me faire verba-

» lement à cet égard, ainsi qu'à plusieurs de
» mes compatriotes. Mon cœur ne me per-
» mettra jamais de douter de l'effet de ces
» paroles sacrées; mais mon âme intimidée
» par de longs malheurs a besoin d'être de
» nouveau rassurée. N'écoutant que l'impul-
» sion de mes sentimens, je suis venu dévouer
» le reste de mon existence au service de
» Votre Majesté impériale et royale. Toute-
» fois, sire, soyez mon arbitre dans cette
» conjoncture décisive pour ma conscience, et
» par un seul mot bienveillant daignez dire
» que vous approuverez ma détermination;
» ce mot remplira l'unique vœu qui me
» reste à former, celui de descendre au tom-
» beau avec la consolante certitude que tous
» vos sujets polonais seront appelés à bénir
» vos bienfaits. Cette certitude, je l'avoue,
» augmenterait à l'infini mes efforts et l'éner-
» gie de mon zèle. Je n'oserai jamais, sire,
» presser l'exécution de vos grands projets;
» j'en garderai saintement la pensée pour ma
» propre conscience, et ce ne sera que sur
» une autorisation expresse que je ferai usage
» de ce dépôt sacré. J'attendrai ici votre
» réponse à mon humble prière, c'est la der-
» nière que j'ose encore mettre aux pieds de
» Votre Majesté impériale et royale avec un
» sentiment de confiance inébranlable qui ne

» peut être égalé que par votre incomparable
» bonté.

» Vienne, le 10 juin 1815.

» Thadée Kosciuszko. »

Cette lettre n'obtint pas de réponse; Kosciuszko dut renoncer sans retour aux dernières illusions d'indépendance qui eussent souri à sa vieillesse. Il se fixa désormais à Soleure, chez le frère de M. Zeltner, et s'y vit bientôt chéri comme au sein de sa propre famille, à ce qu'il dit lui-même. Le lien qui resserra leurs autres rapports fut cette jeune et charmante Émilie, la fille aînée de M. Xavier Zeltner, qui concentra toutes les affections de Kosciuszko, fut sa pupille, sa compagne préférée, l'objet dominant de sa pensée. Le bien à faire n'échappa jamais à son attention; aussi vécut-il adoré dans les environs de Soleure, où les pauvres, les enfans, accouraient sur ses pas. Ses promenades solitaires, dirigées vers les chaumières agrestes du mont Jura, avaient pour but de pénétrer dans les asiles de la misère, afin d'y porter remède. La nature, ses sauvages et sublimes harmonies en Suisse, parlaient à la mélancolie de son imagination; il restait des heures entières à contempler ses beautés. La plaine du Rutli

avec ses associations patriotiques produisit une vive impression sur lui, et un jour qu'il visitait le lac Æcger, et qu'il passait près du jardin de Moor, il s'écria avec émotion en pressant le bras de M. Zeltner : « Ah! si à Maciejowice un Hunenberg m'avait averti, et si Poninski avait eu la célérité de Reding! »

L'hiver sévère de 1816 à 1817 amena une grande famine en Suisse, et fut marqué par les actes de sa charité. Il arracha, dit M. de Falkenstein, à une mort certaine un grand nombre d'habitans des vallées du Jura, et faisait tous les jours l'aumône à une cinquantaine de pauvres. Monté sur son petit cheval noir, il allait porter des vivres et visiter les malheureux à plusieurs milles de distance, et cet animal par un effet d'instinct et d'habitude s'arrêtait de lui-même à la vue du pauvre. Je ne connais rien dans le roman de la vie d'aussi joli que le trait suivant. On pourrait en faire un tableau.

Kosciuszko avait prêté cet *aimable* cheval noir, car il mérite d'être appelé ainsi, et de figurer à côté de Black-Bess tout au moins, il l'avait prêté, dis-je, au fils de M. Zeltner, qui sortait pour affaire; à quelques milles de distance, le cheval s'arrêta en voyant sur la grande route un homme occupé à préparer de l'amadou pour la foire prochaine. Le tas de

guenilles dont il était entouré l'avait induit en erreur; il le prenait tout de bon pour un mendiant, attendant les effets de la charité de son maître. Combien tout ce qui approchait Kosciuszko devait s'efforcer d'être bon, puisque son petit cheval comprenait la charité!...

Nous l'avons vu amant chevalier, vouer à une seule femme l'amour de toute son âme; nous l'avons vu depuis jouant avec ivresse sa vie pour son pays; nous le voyons agissant dans sa carrière privée d'après les principes d'une charité évangelique, pratiquant jusqu'au bout ses divines leçons. Il nous présente le type parfait de l'homme de bien, et aucun intérêt personnel ne projette des ombres honteuses sur cette belle et pure existence. L'acte suivant va mettre le sceau à notre admiration. Le voici :

« Pénétré de la vérité que l'esclavage est contraire aux lois de la nature et au bonheur des états, je déclare annuler complètement le *servage* dans mon domaine de Siechnowice, situé en Lithuanie, dans le palatinat de Brzesc, pour moi et les propriétaires futurs de ce domaine.

» Je déclare donc les paysans du village qui en dépend citoyens libres et propriétaires exclusifs des terrains qu'ils ont possédés jusqu'ici. Je les libère de tous les impôts, obliga-

tions et services personnels, sans exception, auxquels ils étaient soumis jusqu'à ce jour envers les propriétaires du château et les seigneurs; je les invite seulement, pour leur propre bien et pour l'avantage de l'état, à songer à l'établissement d'écoles et d'instituts d'éducation.

» Cet acte solennel accompli, je déclare donner à perpétuité, comme une preuve de mon affection, le château susmentionné de Siechnowice, avec les terres qui en dépendent, à ma nièce Catherine Estko et à ses enfans.

» A l'effet de constater ces dispositions et de les rendre publiques, le général Thadée Kosciuszko a signé le procès-verbal, ainsi que le présent acte, avec le colonel Frantz Grimm, de Soleure, membre du conseil suprême de la république de Soleure, Xavier Zeltner, conseiller du gouvernement de Soleure, et le notaire juré.

» Fait à Soleure, le 2 avril 1817.

» Thadée Kosciuszko,
Grimm, Zeltner, Amiet, notaire. »

Le 1er octobre 1817, Kosciuszko eut une attaque de fièvre nerveuse et épidémique, et songea à son testament. Emilie Zeltner y occupa la part que l'affection paternelle fait à

un enfant chéri; M. Zeltner père n'y fut guère oublié; l'hôpital des pauvres, l'hospice des enfans trouvés, les pauvres *honteux*, se ressentirent de ses bienfaits après sa mort. Je place littéralement les deux derniers articles de son testament :

« Je lègue le reste de ces fonds, qui se monte à environ trois mille francs ou davantage, s'il y a, aux pauvres, et consacre mille francs aux frais de mon enterrement, sous la condition que je serai porté par les pauvres.

» Je prie M. le notaire Fairer-Amiet de brûler après ma mort tous mes papiers écrits en langue polonaise. »

Ces dispositions une fois faites, Kosciuszko s'écria : Maintenant je me trouve bien. Il entrevit avec calme les approches de la mort; sa patrie, qu'il avait si bien aimée et défendue, sembla se présenter à lui avec tout le charme de ses souvenirs, et ses derniers soupirs furent pour elle. Il bénit tendrement la famille Zeltner, et demanda que le sabre dont il s'était constamment servi, et qui se brisa à Maciejowice, fût déposé dans sa tombe. Le 15 octobre 1817, à dix heures du soir, tendant avec effort la main à M. Zeltner et à sa femme, et souriant encore à Émilie, fixée immobile au pied de son lit, Kosciuszko expira tout doucement.

Quiconque a vu mourir un tel homme, dit M. de Falkenstein, comprendra la belle allégorie grecque représentant le trépas sous les traits d'un génie qui sourit. Il dira avec Jean Paul : « La mort est l'approche de l'ange de lumière qui nous enlève d'ici-bas pour nous introduire à de plus belles régions. »

La ville de Soleure se couvrit de deuil ; aucune voiture ne put se montrer dans la ville le jour de son enterrement. Les orphelins, avec des crêpes noirs et des bouquets, ouvraient le cortége funèbre ; la jeunesse des écoles, le corps des étudians le suivaient, et six pauvres vieillards portaient le cercueil. On voyait sur des coussins de velours noir, le chapeau, l'épée, le bâton de généralissime, l'ordre de Cincinnatus, une couronne de lauriers, ainsi qu'une couronne de feuilles de chêne.

Par les soins de M. Zeltner, les entrailles de Kosciuszko furent ensevelies dans le cimetière de Zuchwyl, près de Soleure, recouvertes d'un bloc carré en marbre brut, avec une boule sur laquelle on lit l'inscription suivante: *Viscéra Taddei Kosciuszko*.

Cette mort eut un retentissement douloureux en Amérique, en France, en Angleterre, partout. Son pays le pleura comme après la bataille de Maciejowice, et réclama aussitôt ses

cendres. M. Zeltner et son fils furent délégués par le gouvernement de Soleure pour les accompagner jusqu'à Cracovie, où elles furent déposées dans la chapelle dite de Stanislas-Auguste, à côté des restes de Jean Sobieski et du prince Joseph Poniatowski, avec la simple inscription : *Kosciuszko !*

C'en était assez ! s'est-on jamais plaint de la simplicité du monument de Gustave-Adolphe dans la plaine de Lutzen ? elle seule en fait précisément la beauté !

Nous n'en restâmes pas là toutefois. Trois années furent consacrées à élever près de Cracovie un tertre de quarante-six toises de diamètre à sa base, sur trois cents pieds de hauteur, qu'on appelle *le tertre de Kosciuszko.* Mais ce qui doit charmer cette grande ombre planant peut-être sur le champ consacré par ses exploits, c'est qu'au moyen de souscriptions volontaires on acheta un terrain auprès de la montagne, qu'on y bâtit de jolies chaumières pour quatre paysans qui avaient jadis combattu sous lui, et qu'on leur confia la garde de ce monument, avec le soin d'entretenir la fraîcheur du gazon et l'épaisseur du taillis.

Ainsi fut honorée sa mémoire par sa patrie reconnaissante. Elle vit avec le même éclat dans les contrées où il a porté ses pas. J'eus

mille fois l'occasion d'en entendre parler les Anglais; mais c'est avec miss Jane Porter que je m'en suis souvent entretenue, tant nos sentimens se sont toujours trouvés à l'unisson. *Thaddeus of Warshaw* est l'ouvrage de sa première jeunesse, lorsque le cœur et l'imagination dominent toutes les facultés; l'un et l'autre ont agi puissamment en faveur de la Pologne, malheureuse alors, malheureuse à l'heure qu'il est. Préoccupée de son image, miss Porter conçut *Thaddeus of Warshaw* sous la puissance de ces émotions; elle le lut à sa mère et à sa sœur, qui en furent enchantées; mais l'ayant envoyé à un homme de lettres de ses amis, il le lui renvoya en écrivant : Que le seul conseil qu'il eût à lui donner était de le jeter aux flammes. Tenant ce rouleau en main, miss Porter allait le leur livrer, lorsque sa sœur, qui y mettait beaucoup plus d'ambition, s'élança vers elle, le lui arracha, et le fit lire à une personne qui en porta un jugement bien différent, et se chargea de l'imprimer. Sir Sidney Smith, à qui il fut dédié, en parut très-flatté, et un succès inouï, un succès qui dure jusqu'à présent, et fonda la réputation littéraire de son auteur, couronna cet ouvrage. Miss Porter ajouta en me racontant ceci : Voilà qui prouve qu'on ne doit pas s'en tenir à un premier jugement, fût-il prononcé par les plus

éclairés en fait de matières littéraires ; il y a souvent à en revenir.

J'avoue, à ma grande honte, préférer les Chefs écossais ; ils me font l'effet d'un poème, je les sais à peu près par cœur. Lorsque j'ai rencontré miss Porter pour la première fois, je lui en ai récité des chapitres entiers en véritable rapsode ; surtout la rencontre de Robert Bruce avec Wallace, au passage de la Caron. Mes rubans nageaient dans le thé sans que je m'en aperçusse ; miss Porter les en retira tout doucement, en disant : Ils se sont noyés dans la Caron.

Tout ce que la nature peut donner de gracieux et de distingué à une femme survit dans miss Porter à la fraîcheur de la jeunesse. Elle a quelque chose de parfaitement calme, on dirait une sculpture ; mais chaque émotion va à son cœur et le fait noblement palpiter.

Pour donner le dernier trait de pinceau au portrait d'une femme placée si haut dans l'opinion, et si chère à nous autres par l'intérêt plein de chaleur qu'elle a témoigné à mon pays, je crois devoir placer un extrait de sa lettre au sujet de cet ouvrage ; cette lettre résumera tout ce qu'elle a de noble et de vrai.

« La vérité, la vérité intacte et pure, est le » point de départ des esprits élevés, et le seul » argument qui triomphe en dernière instance.

» Un auteur fort de cette base rend justice à » ses amis comme à ses adversaires; il confesse » les erreurs tout comme il défend les droits » violés; tous ses lecteurs sont disposés à le » croire sur parole, et prennent intérêt à la » cause qu'il vient plaider. Voilà les principes » avec lesquels il faut vivre et mourir. Votre » sujet offre une mine pleine d'or, on doit re- » jeter soigneusement l'alliage impur qu'un » zèle malentendu y a trop souvent mêlé à son » détriment. »

CHAPITRE VII.

Les légions polonaises en Italie. — Duché de Varsovie. — L'empereur Napoléon.

Lorsque dans l'ancienne Grèce les factions civiles promenant leurs fureurs forçaient le parti vaincu à quitter le sol natal, ces exilés emportaient leurs pénates, et allaient, non pas chercher une patrie, mais en établir une aux lieux où ils portaient leurs pas. La terre, jeune alors, avait un asile à leur offrir ; ils conservaient leur langue, leurs usages, leurs dieux, et continuaient la patrie quoique loin d'elle, en donnant des noms familiers à leurs plus doux souvenirs, aux colonies fondées par eux. Ces enfans absens soupiraient, il est vrai, en pensant aux lieux où ils avaient reçu le jour ; ils portaient dans le cœur le culte de leurs ancêtres, mais ils finissaient par prendre racine à un sol fécondé ou civilisé par eux dont personne ne leur disputait la possession. A à une époque où la vieille terre d'Europe suffit

à peine aux besoins de ses enfans, les migrations ont perdu leurs avantages, tout en gardant leurs inconvéniens ; et le poète qui a été le premier écho de nos douleurs présentes, le Dante a dit :

> Tu proverai sì come sa di sali,
> Lo pane altrui, e com' è duro calle
> Lo scendere e 'l salir per l'altrui scale.

Ceux des Polonais qui, à la suite des événemens de 1794, sentaient le sol natal trembler sous leurs pas, dont la vue de leurs ennemis naturels soulevait l'âme navrée, et qui ne se fiaient pas à leurs promesses, quittèrent le pays avec l'espoir de lui trouver des vengeurs. Des années, de bien longues années, lorsqu'on les compte dans l'exil et ses misères, s'écoulèrent pour eux sans lasser leur persévérance, ce courage moral si essentiel à l'homme. De quelque éclat qu'ils aient revêtu le nom d'une patrie descendue au tombeau en couvrant de lauriers les crêpes noirs de son aigle blanc, ils sont plus à admirer dans la constance de leurs efforts en travaillant à sa cause. La grande et généreuse pensée de sa restauration fut le seul motif qui les rangea sous les drapeaux français et leur fit verser tout leur sang dans des querelles qui leur étaient absolument étrangères. Aucun revers ne lassa leur constance, et après dix années

de travaux, de courses dans *le désert*, les débris de ces braves saluèrent la terre promise avec les bannières triomphantes de Napoléon, et crurent entrevoir l'aurore de sa complète restauration. Dans les rangs de cette Pologne militante, chacun de nous a compté ses plus proches parens, et le culte que leurs concitoyens leur ont rendu s'est conservé dans le chant le plus populaire du pays.

La Pologne n'a point péri tant que nous existons; chant connu généralement sous le titre de *la Mazurka* de Dombrowski, car c'est ce nom uni à celui du général Kniaziewicz, qui réclame sa part du triomphe des légions, comme celui de Kosciuszko vient émouvoir notre cœur et tout ce qu'il a d'émotions morales, lorsqu'il est question de la grande révolution de 1794, et du sublime élan qu'il imprima à tout le pays.

Tout Polonais, quelle que soit sa position sociale, naît brave, sans contredit, se bat tantôt comme Achille, tantôt comme Tancrède, mais enfin il se bat. Aussi que de noms viendraient grossir les pages de mes faibles essais, si j'allais faire retentir ceux de mes compatriotes qui ont combattu avec valeur à l'assaut de Vérone, dans la campagne de 1797, contre les états de l'Église, que le Capitole a vus triompher, tandis qu'après la reddition

de Naples, Championnet chargeait le général Kniaziewicz de présenter au Directoire les drapeaux conquis sur l'ennemi ! Nous les retrouvons à Arezzo, Castiglione, dans les Apennins, et vengeant enfin aux journées de la Trebbia, sur les Russes commandés par Souwaroff, les massacres de Praga. Les Polonais seuls comptèrent à cette bataille cinq mille hommes tués ou prisonniers ; si tout n'y fut pas triomphe, il faut s'en prendre aux forces supérieures des Austro-Russes, qui venaient d'inonder l'Italie. Inséparables des armées françaises, à cette époque fabuleuse de succès, aussitôt réorganisés que détruits, les Polonais laissent un souvenir de leurs exploits partout où les Français dirigent leurs opérations militaires, et le traité de Lunéville, en anéantissant les espérances qui leur avaient fait répandre un sang si généreux sur le champ de bataille, mit fin à l'activité de leurs mouvemens.

Pendant que le général Dombrowski occupait la renommée en Italie, le général Kniaziewicz continuait sur le Rhin la gloire de nos armées. Ce fut à la bataille de Hohenlinden que sa légion, conduite par lui, sauva la brigade de la division Richepanse, et assura le succès de cette journée [1].

[1] Un de mes compatriotes, M. Léonard Chodzko, a com-

Comme dans mon récit je ne comprends aucune bataille, dont je serais d'ailleurs un très-mauvais narrateur, il faut me borner à quelques faits isolés concernant la création des légions, la biographie de ceux qui les ont menées à la victoire, et les constans efforts toujours tournés vers un seul but, la restauration de leur pays.

Ceux qui avaient émigré après la révolution se rendirent en Suède, en Turquie, en France ou en Italie. Tous les regards se tournaient du côté de la France, dont la mission semblait être, à cette époque comme depuis, la délivrance des peuples opprimés, mission manquée s'il en fut jamais. Néanmoins nos relations individuelles valurent aux émigrés polonais un accueil plein d'intérêt, et ils cherchèrent à le reporter sur la cause commune. Parmi ceux que le vœu de tous appelait en secret dès lors à se placer à leur tête, se trouvait le général Henri Dombrowski, que des talens très-précoces avaient fait distinguer dans la guerre de l'indépendance de 1794. Son père, colonel d'un régiment saxon, lui avait fait donner une éducation allemande; cette langue était, pour ainsi dire, la sienne, et le début de

pilé dans deux volumes et appuyé de documens authentiques et de pièces justificatives l'histoire complète des batailles auxquelles les légions ont pris part lors de la guerre d'Italie.

sa carrière avait été de prendre du service dans le régiment du prince Albert de Saxe-Teshen. Il n'en aima pas moins son pays, et se voua à l'unique pensée de l'arracher à ses oppresseurs. C'était lui qui avait conçu le projet hardi de réunir les troupes polonaises éparses après la révolution de Kosciuszko, mais qui ne pouvaient monter à plus de vingt mille hommes; d'engager le roi, soit de gré, soit de force, à se joindre à eux; de se frayer ainsi un chemin au travers de l'Allemagne pour se réunir à l'armée française qui combattait alors sur le Rhin. Ce projet parut impraticable à Wawrzecki, dernier général en chef de l'armée. Force fut à Dombrowski de l'abandonner, et comme il n'entrevoyait pas d'autres chances, il se rendit à Varsovie, fit sa soumission, et fut parfaitement bien accueilli par le roi. Souwaroff lui fit des offres très-avantageuses sur lesquelles le roi de Prusse renchérit lorsqu'il le vit à Berlin; mais il eut le mérite de les refuser, mérite d'autant plus réel qu'il tenait à la fortune plus qu'on ne le fait généralement en Pologne; il avait emprunté cet esprit d'ordre et d'économie à sa primitive éducation saxonne, à ce qu'on serait tenté d'imaginer. Le général Dombrowski commença à Berlin cette série de labeurs et de démarches pour parvenir à la réusssite de ses projets. Il pré-

senta au roi de Prusse un mémoire où il l'engageait à rétablir la Pologne. La réponse ne fut rien moins que favorable. Décidé enfin à agir ouvertement par les membres de la légation française à Berlin, Dombrowski se rendit à Paris, afin de se concerter avec les patriotes qui l'y avaient précédé, et tracer un plan d'action pour s'y conformer désormais. Une liaison intime dont rien n'interrompit le cours existait entre lui et un autre citoyen distingué, Joseph Wybicki, que ses travaux intellectuels ont placé très-haut parmi les savans de la Pologne. De concert avec lui, il travailla à l'organisation d'une légion polonaise au sein de la France; mais comme, d'après sa constitution, le gouvernement n'admet point les étrangers à sa solde, le Directoire eut l'idée de placer les Polonais au service des peuples d'Italie libérés par la France. Le général Dombrowski et le général Woyczynski se rendirent auprès du jeune héros d'Arcole, qui se trouvait alors à Milan. Il les accueillit avec bienveillance et leur donna la lettre suivante :

BONAPARTE,

Général en chef de l'armée d'Italie au congrès d'état.

Milan, ce 15 nivose an V (4 janvier 1797).

« Le général Dombrowski, lieutenant-géné-

» ral polonais, officier distingué et intéressant
» par les malheurs de sa patrie, qui vient de
» succomber sous l'effort de l'ennemi qui a
» tyrannisé tant d'années son pays, s'offre à
» lever une légion polonaise pour aider le
» peuple lombard à défendre sa liberté. Cette
» brave nation mérite d'être accueillie par une
» nation qui aspire à la liberté. Je l'engage à
» s'entendre avec vous, et je concourrai vo-
» lontiers à toutes les mesures que vous croi-
» rez devoir prendre à cet effet avec lui.

» BONAPARTE. »

Le général Dombrowski signa le 9 janvier 1797, avec la république Cisalpine, la convention en vertu de laquelle les Polonais devenaient sujets de ladite république; mais la légion garda ses couleurs nationales, portant des contre-épaulettes avec celles de la Lombardie. La devise de leurs drapeaux exprimait le sentiment qui animait ces deux peuples, si bien faits d'ailleurs pour s'entendre : *Gli uomini liberi sono fratelli.*

Bonaparte combattait en ce temps l'ennemi si récemment enrichi de nos dépouilles, et les pauvres exilés entretenaient l'espoir de pénétrer en Autriche à la faveur de cette guerre qui recommençait toujours avec la France. Ils

prodiguèrent leur sang à cette dernière, dans l'arrière-pensée de servir la cause de leur pays. Au premier appel du général Dombrowski, les Polonais coururent en foule sous ses drapeaux, désertant ceux des puissances ennemies qu'ils étaient forcés de suivre. Il y en eut qui quittèrent de paisibles foyers domestiques pour grossir les rangs de ces légions que la guerre et toutes les misères humaines devaient atteindre sur le sol étranger et moissonner en si peu de temps. Fidèles à cet amour exalté d'une patrie en pleurs, les dernières pages de son histoire reflètent les sacrifices de ses généreux enfans, couvrant ainsi leurs fautes, ennoblissant leurs malheurs. S'accrochant à cette première lueur d'espérance, les habitans en Pologne opérèrent des mouvemens prématurés qui n'eurent d'autre effet que de les replonger dans un état pire que le précédent ne l'avait été. Le général Dombrowski, ne désespérant pas un moment du salut de la république, organisait toujours ses légions à nouveaux frais, et les vit entrer triomphantes à Rome et prendre possession du Capitole. Pour honorer dignement leur valeur, le sénat romain restitua au général Dombrowski les étendards turcs dont Sobieski s'était emparé au siége de Vienne en prenant la tente de Cara-Mustapha, et dont il fit hom-

mage à Notre-Dame de Lorette. Cet étendard suivit désormais les fortunes du général Dombrowski. Un singulier incident sauva la vie de ce dernier à la journée de la Trebbia, presque aussi fatale aux Français qu'elle le fût jadis aux légions romaines. Atteint d'un coup de mousquet au cœur, la balle entra dans un livre qu'il y avait placé (la Guerre de trente ans, de Schiller), et n'occasionna qu'une légère contusion. Après la bataille de Novi, la légion polonaise ne compta plus que des débris; mais Napoléon, devenu premier consul, fit rapporter la loi qui excluait les étrangers du service de la France. Dombrowski se mit en devoir de procéder à la formation de nouvelles légions, et acquit une nouvelle gloire en enlevant le poste de Casa-Bianca près de Peschiera en 1801. Les cœurs des exilés se rouvraient à la joie, à l'espérance, lorsque le traité de Lunéville et leur nom passé sous silence vinrent encore une fois leur donner le coup mortel. Dombrowski prit du service dans la république Cisalpine à titre de général de division; mais le général Kniaziewicz, refusant les offres du premier consul, donna sa démission, et les légions se trouvèrent morcelées. Une partie entra au service du roi d'Étrurie; on les répartit en corps d'observation, et le dernier, le plus triste partage échut à ceux

que le gouvernement consulaire adjoignit aux régimens français envoyés à Saint-Domingue pour réprimer l'insurrection des nègres. Là ils tombèrent victimes de la famine, d'un climat meurtrier et de la cruauté des habitans. Tel sera toujours le sort d'une armée à la solde de l'étranger.

L'année 1806 rouvrit aux Polonais le chemin de leur pays. Napoléon empereur, ennemi juré de la Prusse, flatta leurs vœux, avides qu'ils étaient de l'espoir d'une restauration. Dombrowski et son ami Wybicki en appelèrent encore à leurs concitoyens; le concours des volontaires fut immense, et tandis que Kosciuszko se refusait à toutes les flatteries de l'empereur, Dombrowski voyant en lui l'étoile du salut de sa patrie, joignit son aigle blanc aux aigles françaises pour ne plus l'en séparer jusqu'à la chute de Napoléon. Après la bataille d'Iéna, les Prussiens évacuèrent cette partie de la Pologne dont Varsovie est la capitale; la marche des Français et des débris de nos légions au travers du pays a été un véritable triomphe. Voilà nos sauveurs! criaient nos dames de la halle en présentant gratis des vivres aux Français! Ce cri populaire eut un écho puissant dans le sein dilaté des anciens habitans, saluant l'aurore de la liberté que leur apportaient des compatriotes qui s'étaient sa-

crifiés pour elle. Ils furent accueillis avec ivresse, et tout le pays nagea dans la joie.

A la paix de Tilsitt, en 1807, Napoléon érigea le duché de Varsovie, des provinces enlevées à la Prusse, et en augmenta les domaines de la maison de Saxe, en nous donnant pour maître Frédéric-Auguste, électeur de Saxe. Jamais il n'eût pu en choisir un meilleur; mais il se réserva la domination suprême; les dotations des généraux français absorbèrent les revenus du pays, tandis que le système continental ruinait tout commerce. Le Code Napoléon devint la loi de la Pologne, et un résident français transmettait au roi de Saxe les ordres de son maître. Ces considérations parurent néanmoins secondaires, opposées au joug si récemment porté. Notre disposition à adorer les Français éclata dans toute sa force, et le prestige de l'empereur agit plus puissamment encore. D'ailleurs on attendait de lui la complète restauration du pays. Cette déception ne cessa qu'à Waterloo, je crois. Et de quel poids étions-nous dans la balance de sa politique, nous qui donnions avec tant d'abnégation nos vies et nos fortunes pour ses intérêts? Un marchepied, un point de départ, une mitraille qui faisait son jeu mieux que tout autre, braves entre les braves, utiles, et voilà tout.

L'empereur tint sa cour à Varsovie; il charma les dames, parce que son auréole de gloire parlait à leur imagination et éblouissait de ses reflets. D'ailleurs le soldat républicain savait sourire et adresser avec courtoisie des complimens bien tournés. Ses observations portaient le plus souvent sur leur mise, et se sont conservées comme des traditions de famille. La beauté ne passait point inaperçue devant lui; et nos mères prétendent que ce fut une époque où la nature en avait été profuse. Les fêtes, les bals se succédèrent. Napoléon et ses Français furent portés aux nues, et chacun se mit à vivre de l'avenir.

Le général Dombrowski, participant à tout ce que le pays avait d'amour à exprimer dans son allégresse, se vit décoré par Napoléon lui-même du grand-aigle de la Légion-d'Honneur et de la croix de commandeur de l'ordre de la Couronne de fer. Il se distingua encore éminemment dans la campagne de 1809 entre l'Autriche et la France, où le commandement des armées polonaises fut dévolu au prince Joseph Poniatowski. L'archiduc Ferdinand entra, il est vrai, dans Varsovie, qui se trouvait dégarni de troupes, pendant que Dombrowski était allé en chercher dans le duché de Posen; mais toute cette campagne n'en fut pas moins une des plus brillantes

dont l'armée polonaise pût s'enorgueillir. Le prince Joseph la couvrit de gloire à la bataille de Raszyn, sous Varsovie, défendant cette terre natale, à peine arrachée à l'ennemi, avec des prodiges de valeur. Jamais, dit-on, il n'y eut pareil enthousiasme, jamais ce sang dont nous sommes si prodigues ne fut versé avec tant de bonheur. L'archiduc Ferdinand prit le parti de quitter Varsovie, sans tambour ni trompette, et, un beau matin, on le trouva hors des murs, lorsqu'on s'y attendait le moins. La paix de Vienne, conclue en 1809, accrut le duché de Varsovie d'une partie de la Galicie et de la moitié des salines de Wiéliczka. Napoléon, toujours partial en faveur de la maison d'Autriche, nous laissa encore beaucoup à revendiquer.

Nos armées envoyées en Espagne portaient dans cette contrée, jusque là inconnue, la renommée de notre bravoure. Instrumens dociles dans la main puissante de l'empereur, nous concourions à l'oppression d'un si noble peuple qui défendait ses saintes libertés contre l'agression de l'étranger. C'était mal, bien mal à nous surtout. Oh! non, ce n'était point notre place. Elle était marquée dans les rangs de Palafox, dans les défilés d'où s'élançait le miquelet de la Catalogne; elle était avec le brave qui repousse l'insulte de l'étran-

ger, et pas avec celui qui s'en rend coupable.

Samosierra, Occana, les réduits de la Catalogne ont attesté les exploits de nos guerriers. Nous les retrouvons à Smolensk, Moscou, la Bérésina, enfin partout où les légions françaises ont planté leurs aigles dans ces temps de fastes héroïques.

C'était l'époque où, fécondant l'histoire,
La grande épée, effroi des nations,
Resplendissante au soleil de la gloire,
En fit sur nous rejaillir les rayons.

Le général Kniaziewicz reparut en 1812 dans les rangs de ses compatriotes. Une droiture, qu'aucune considération ne pliait à la voie des ménagemens, avait été le caractère distinctif de sa carrière, et si on lui eût cherché un surnom, on l'eût comparé à Aristide, en l'appelant le *Juste*. Né en Courlande, en 1762, d'une ancienne famille de Lithuanie, il fit ses premières armes sous Kosciuszko, qui le décora de la croix militaire et lui donna le brevet de major; mais, avant qu'on l'eût préparé, le bataillon commandé par Kniaziewicz fut taillé en pièces. En 1794, Kosciuszko le salua du titre de colonel. Pendant le siége de Varsovie par les Prussiens, il fut élevé au grade de général-major, et, criblé de blessures à Maciejowice, il se rendit, sabre en main, à l'ennemi, et resta captif à Kieff jus-

qu'à la mort de l'impératrice Catherine. L'appel de Dombrowski à tous ses compatriotes le fit venir en France, et en 1796, le général Bonaparte le fit chef d'une légion particulière, à la tête de laquelle on le vit en Italie. Lorsque le sabre de Sobieski, consacré jadis à Notre-Dame de Lorette, fut restitué aux Polonais, Kniaziewicz mérita entre tous l'honneur de le présenter à Kosciuszko. Il commanda les troupes polonaises dans l'Etat Romain, força à Calvi le général Mercy de mettre bas les armes avec huit mille hommes, et incendia à Terracine les magasins de l'ennemi. Il prit la ville de Gaëte, et s'étant mis en chemin pour apporter au Directoire les drapeaux conquis, une singulière aventure lui advint, qui fit ressortir sa présence d'esprit, et le tira du plus grand danger. Des brigands d'Aquapendente s'emparèrent de sa personne, le conduisirent dans une caverne, décidés à en finir avec lui, lorsqu'il leur dit qu'il était un émissaire espagnol, chargé d'une mission secrète pour Paris, dans les intérêts du parti contre-révolutionnaire. Cette ruse eut un plein effet, ils le laissèrent aller sain et sauf. On lui enjoignit de former une légion de six mille hommes destinée à agir sur le Rhin, où la bataille de Hohenlinden le plaça à l'apogée de sa ré-

putation militaire. Il refusa les offres du premier consul, lorsque les légions furent dissoutes et cessèrent de suivre les aigles nationales. Retournant dans son modeste patrimoine, il prit une terre à ferme pour y vivre avec les souvenirs de Cincinnatus, lorsque la comtesse Stecka, riche veuve, éprise de sa renommée patriotique, lui offrit sa fortune avec sa main. En 1806, quand de nouvelles destinées apparurent à la Pologne, l'empereur Alexandre offrit au général Kniaziewicz d'organiser une armée polonaise et de lui en donner le commandement. Mais, fidèle à ses principes, ce dernier y mit pour condition la restauration de la Pologne dans son intégralité, ce qui le plaça sous l'observation spéciale de la police russe, et le condamna à une inactivité qui dura jusqu'en 1812. Le cri de l'armée l'appela au commandement d'une division dans le corps du prince Poniatowski. On retrouva le guerrier de Hohenlinden à Moscou, à Jerenowa, Viasma, partout; mais sa santé détruite mit fin à l'activité de son existence; son intégrité morale ne s'en ressentit pas. Il donna sa démission lors de la nouvelle organisation de l'armée par le grand duc Constantin, et se retira à Dresde, laissant toute sa fortune à sa belle-fille, la princesse Michel-Radziwill, et ne se

réservant qu'un modeste revenu. Le roi de France lui offrit, en 1814, cent mille francs qui lui revenaient sur sa pension d'officier de la Légion-d'Honneur. Il la refusa en disant : « Servir la France était en quelque sorte servir mon pays, et aucun avantage ne tient lieu de celui-là. » Il a été adoré à Dresde; le roi de Saxe refusa de le livrer à l'empereur Nicolas, à qui le général Kniaziewicz ne voulut pas prêter serment de fidélité.

Il fut encore réclamé une seconde fois, lors de la conspiration de 1826, dans laquelle il se trouva compromis. Pour le mettre en sûreté, le roi le plaça dans la forteresse de Konigstein, où l'on fit les enquêtes. Il fut libéré, à la grande joie des citoyens de Dresde, qu'il quitta en 1830, pour aller chercher à Paris l'assistance de la France en faveur de la Pologne insurgée. C'est là désormais qu'il a fixé son séjour.

Le général Dombrowski fit également la campagne de 1812, couvrit la retraite de l'armée au pont de la Bérésina, et y eut le bras fracassé d'une balle. En 1813, il se distingua aux rencontres de Tellow, Grossbeeren, Iuterbogt, repoussant avec intrépidité l'attaque des Prussiens sur les fauxbourgs de Leipsig. Lorsqu'en 1814 l'empereur Napoléon eut délié les Polonais de leur serment de fidélité,

et que le congrès de Vienne eut créé un royaume de Pologne, le général Dombrowski se vit comblé d'honneurs par l'empereur Alexandre, élevé au rang de sénateur palatin, couvert de décorations. Il quitta néanmoins la scène du monde bientôt après, et vécut dans ses terres, occupé à les améliorer. Il y mourut en 1818, laissant des mémoires encore inédits, ainsi que l'histoire des légions en Italie. Il fit don de ce dernier manuscrit à la Société royale des Amis des Sciences à Varsovie, ainsi que de sa bibliothèque et de son cabinet d'antiquités; car il semble avoir été instruit comme on l'est généralement en Allemagne, conservant ce goût au travers des scènes d'une vie si agitée. Ses dernières pensées embrassèrent, à ce qu'on dit, avec une sorte de prescience, l'avenir orageux de sa patrie, et sentant approcher sa fin, il se fit apporter le sabre avec lequel il avait combattu en Italie, en Prusse, en Pologne, et qui fut endommagé au passage de la Bérésina; un autre sabre d'honneur, et les trois balles dont il fut frappé à Novi, à Dorshau et à la Bérésina, ordonnant qu'on les plaçât dans sa tombe. Il voulait, comme les rois Goths, être enterré avec ses trésors. La ville de Cracovie réclama ses cendres pour les mettre à côté de celles de Sobieski, de Kosciuszko, de Poniatowski,

mais une autorité supérieure y mit obstacle.

Le général Dombrowski éleva de concert avec Kniaziewicz, à la gloire nationale, ce trophée de sang, de larmes, de misères, de sacrifices et de lauriers, dont on dit : *son nom était légion !* Il vient remuer les fibres les plus frémissantes de nos cœurs, et nous ne cessons de lui adresser un douloureux hommage.

Toujours fidèles à ce beau culte du malheur, nous suivîmes jusqu'à Fontainebleau l'étoile pâlie de Napoléon, attendant qu'il nous eût déliés de nos sermens, souffrant d'avoir à les rapporter ailleurs. On nous retrouve à l'île d'Elbe, et même à Sainte-Hélène. Nos fastes militaires sont inséparables de la marche des armées françaises au travers de l'Europe ; nous avons une époque commune de triomphes et de revers ; l'histoire de nos soldats se lie à celle du soldat français, et nous disons dans notre pays comme eux dans le leur : L'empereur a fait cela !

Et nous, dont les yeux à peine ouverts à la lumière se sont fixés sur les couleurs françaises, nous dont l'enfance a été bercée au bruit du *conte de fées* des merveilles de Napoléon, et dont la chute a été notre première leçon morale, c'est sur nous que ce nom exerce la magie des souvenirs de l'enfance. Nous apprîmes à nos enfans à le prononcer

avec amour; l'histoire de ses exploits leur a servi de poésie. Les vieux soldats, les hommes d'état, les officiers de 1812, les paysans de nos campagnes, tous, en un mot, ont gardé religieusement sa mémoire, et lors de la dernière révolution, ce nom eût été un cri de ralliement. Bien des vœux se sont tournés vers le duc de Reichstadt! Hélas! il est allé dire à son père combien l'élan de toute la Pologne pour briser ses fers avait été sublime.

CHAPITRE VIII.

La Pologne royaume par la grâce du congrès de Vienne. — L'empereur Alexandre. Son portrait. Ses conversations. — Anecdotes. — Le grand duc Constantin. Son amour pour une Polonaise. Son mariage. — La princesse de Lowicz. Son portrait. Ses opinions. — La révolution. — L'empereur Nicolas. — *Ce sera un règne de sang.* — Le grand duc Michel. — Une réminiscence en amène une autre. — Le prétendu Louis XVII.

Le congrès de Vienne érigea en royaume le grand duché de Varsovie, après l'avoir dépouillé du palatinat de Posen; et ne pouvant s'accorder sur la possession de la ville de Cracovie et de son territoire, on en fit une république pour rire, n'en déplaise à celle de San-Marino. Nous avons vu assez récemment que ses libertés suffisamment circonscrites paraissaient néanmoins formidables, et excitaient les craintes jalouses de ses voisins. En attendant, l'empereur Alexandre donna une constitution au royaume de Pologne,

dont la présence et l'autorité arbitraire de son frère le grand duc Constantin nullifièrent le bienfait. Le prince Zaionczek, déclaré lieutenant du royaume, n'eut d'autre volonté que celle du grand duc; les dispositions libérales de l'empereur allèrent diminuant toujours, et bientôt les persécutions contre les étudians eurent lieu, avec d'autres histoires dont je me réserve de parler.

J'ai beaucoup connu l'empereur Alexandre dans le cours des dernières années de son règne. Il parcourait si souvent les différentes parties de ses domaines, et venait si fréquemment à Varsovie, que les personnes dont les terres se trouvaient situées sur son passage jouissaient continuellement de l'honneur de sa présence. On ne saurait donc lui reprocher d'avoir dérobé à la vue de ses sujets le *soleil de sa face*; mais il n'en a jamais résulté un bien réel pour personne. Il accueillait à la vérité les nombreuses réclamations qu'on lui présentait, et leur rendait justice en en faisant un *auto-da-fé*. Les officiers de police parcouraient quinze jours d'avance la route qu'il devait suivre, avaient bien soin d'écarter les importuns, imposant aux citoyens la dure corvée de fournir les chevaux pour les voitures des personnes de sa suite. Ces pauvres bêtes, hélas! leurs maîtres les voyaient partir en gémissant

tout bas, car on était sûr de les trouver éreintées à leur retour. La rapidité des voyages de l'empereur a devancé les chemins de fer, et la mort naturelle des Russes qui courent de la sorte semblerait celle de se casser le cou un beau jour. C'est pour ces chevaux, les parias de la création, pour ces autres parias nommés postillons, recevant le surplus des coups de fouet, qu'on rêve une métempsycose et un paradis. L'empereur était constamment bon et patient, quels que fussent les inconvéniens dont il pouvait se ressentir; mais là, comme dans tous les états despotiques, les *eunuques* ou subalternes sont les seuls à redouter. Aussi c'étaient bien eux qui ébranlaient tout le système nerveux des officiers de police chargés de maintenir l'ordre, et qui leur prodiguaient un encens superflu. Je me rappelle à l'heure qu'il est des anxiétés de la dame avec laquelle je me trouvais alors. Ayant sa propre poste sur ses terres, elle tenait à honneur de voiturer son souverain, honneur payé bien cher, lorsque je me souviens de l'état qui précédait son arrivée, et le retour bien heureux des chevaux qui, courant comme le vent, comme l'éclair, l'avaient déposé sain et sauf sur les terres d'un autre voisin, faisant passer dans son âme agitée les angoisses de leur maîtresse.

L'empereur s'arrêtait avec une sorte de plaisir chez la personne dont je parle. En général ses préférences étaient pour la société des femmes, jeunes ou vieilles, belles ou laides, n'importe; et comme à l'époque dont je parle il était revenu des égaremens de sa jeunesse, et recommençait une vie nouvelle, il se plaisait à donner ces témoignages de bienveillance aux personnes dont il se croyait sincèrement aimé. Sensibles à sa prédilection, les femmes avaient mis à la mode *le culte de l'empereur*, et la dame en question en était la grande prêtresse dans l'étendue de sa province, où elle exerçait l'influence du rang et de la fortune. Les visites de l'empereur l'avaient d'ailleurs augmentée, et les hauts fonctionnaires même redoutaient son mécontentement. Vivant toujours à la campagne, ce culte empruntait les formes du dévouement le plus exalté, et rien n'en eût modifié l'impétueuse expression, si ce n'est une surdité respective qui leur faisait perdre mutuellement beaucoup de belles choses, quoiqu'il en restât bien assez pour cimenter l'adoration d'une part, la reconnaissance de l'autre. L'empereur s'informait avec intérêt des moindres incidens de son existence si peu variée, connaissait tous les individus de sa famille, s'inquiétait de sa santé, parlait du médecin à qui

le soin en était confié, se jetait de là dans de très-jolies digressions sur les beaux-arts, la littérature, les belles princesses de l'Europe, la politique. Ses expressions gracieuses, choisies, le présentaient tour à tour peintre ou poète, si une courtoisie un peu exagérée ne me l'avait souvent fait prendre pour un beau capitaine de hussards, soit dit sans blesser la majesté suprême. Le son de sa voix admettait les modulations les plus suaves; son sourire était celui de tous les anges; mais, hélas! hélas! ses yeux ne souriaient jamais, et ce défaut d'harmonie gâtait le charme de l'ensemble et m'a expliqué pourquoi une jeune fille comme moi, qui restait toujours là à le regarder, et pour qui l'empereur était si bon, voulant faire plaisir à cette dame, et à cause de mon père dont il me parlait toujours, eh bien! je ne l'ai jamais admiré comme les autres l'ont fait.

L'instinct si pur de la jeunesse en fait de vérité me disait qu'il posait toujours, qu'on ne parle pas ainsi quand on a un laisser aller, et ce même sourire, séduction si puissante qui se jouait sans cesse autour de sa belle bouche, perdait de son prestige en face de ce regard terne, immobile, de ces yeux bleus, tristes comme les vagues de la mer lorsque aucune brise ne vient les agiter. Tout était cal-

oulé, pas de virgule à retrancher ou à ajouter à ses discours; mais son attrait magnétique, auquel tant de personnes avaient foi, reste inexplicable à ma manière de voir. Si je l'eusse dit dans le temps, on m'eût punie du crime de *lèse-majesté*, je crois, tant l'empereur a été adoré..

Il lui est arrivé de rester ainsi des heures entières à faire des monologues; car qui eût aimé à l'interrompre lorsqu'il se lançait dans la politique du jour tout en prenant son thé ou son café, qui, à son avis, n'égalait nulle part celui de la Pologne? C'est sur le passé qu'il aimait à revenir, ce passé où il retrouvait une de ces époques resplendissantes dont le reflet illumine les ombres de toute une existence. Paris, l'année 1814, l'entrée des alliés, toute cette campagne qu'il avait faite à cheval, l'empereur Napoléon; tels étaient les objets vers lesquels il se reportait dans sa conversation. Maintes années avaient vu reverdir les saules qui ombrageaient la tombe du grand homme, et désormais l'on pouvait se dépouiller des passions du moment, qui oblitèrent le jugement et imposent le silence à la vérité. Aussi l'appelait-il *grand* sans effort, lui reprochant seulement de s'être écarté du sentier de la morale, et, parlant comme le comte de Maistre de châtiment, de provi-

dence, d'expiation. Ces sujets relevés, tellement en dehors d'une causerie de salon, devaient réellement absorber l'empereur. A présent que j'y réfléchis davantage, je les attribue tout naturellement au mysticisme jadis inculqué par madame Krudener, et qui a formé le trait prédominant des dernières années de l'existence de l'empereur. Il avait fait, dans le temps dont je parle, le sacrifice de ses anciennes opinions, et le chef de la croisade de 1814, en faveur de la liberté des peuples, s'énonçait bien différemment. Nous l'avions vu marcher à la tête de celle qui la menaçait et qui porta un coup si fatal à la malheureuse Italie, en refermant les portes du Spielberg sur ses généreux enfans. Je l'entendis bien souvent parler de constitutions; mais il qualifiait celles que réclamaient les nations modernes de simple idéologie de l'esprit humain, à laquelle Dieu se montrait décidément contraire. Pour appuyer de quelques preuves une assertion un peu hasardée, il citait les Piémontais, braves entre tous les Italiens, à qui la Providence avait fait tomber les armes des mains, quoique façonnés à la guerre par des siècles de combats. Quant aux Napolitains, il ne leur accordait pas à beaucoup près le même degré de courage.

L'empereur n'affectionnait pas les Anglais.

« Je sais qu'ils ne m'aiment pas, disait-il, mais je ne tiens qu'à l'amour de ceux que j'estime. » Telle était sa phrase de point en point, car phrase il y a ; je ne l'ai pas altérée pour faire ma cour à mes nouveaux amis, c'est simplement un *commérage très-pur* ; qu'on me le pardonne, ce sera, je crois, le seul que je me serai permis dans tout l'ouvrage.

L'esprit de l'empereur avait un pli moqueur; c'est celui des Russes en général. Un des magistrats d'une petite ville de notre voisinage que nous connaissions beaucoup, et qui se piquait de parler en bon français et d'être un grand homme, entama sa harangue en ces mots : — Sire, je suis la troisième personne, voulant ajouter de la magistrature. L'empereur fit le signe de la croix en s'écriant : — Dieu le Saint-Esprit ! — Il n'en baisa pas avec moins de respect la main de la femme du soi-disant esprit qui ne péchait par aucune sorte d'inspiration, et à la mort de cette dame, le prêtre qui prononçait son oraison funèbre eut bien soin de dire qu'elle avait été une des personnes les plus remarquables de l'Europe, l'empereur Alexandre lui ayant baisé trois fois la main. — Alexandre devait à la nature et à l'éducation de M. de la Harpe de compter l'humanité pour quelque chose de plus que ne le font les souverains de l'Orient dans leur

balance, si toutefois ils en ont une. Comme les crimes sont fort rares en Pologne, on crut devoir faire un exemple sur une servante qui avait assassiné sa maîtresse, afin d'arrêter le mal à sa naissance. Les accessoires de cruauté et de sang-froid dont ce meurtre portait l'empreinte en redoublaient l'horreur. Elle fut condamnée à mort, mais il dépendait du souverain de la gracier, et sa beauté lui avait valu des protecteurs fort zélés. Le ministre secrétaire d'état présenta le décret à la signature de l'empereur, et une sorte de lutte s'ensuivit, le premier insistant toujours, tandis qu'Alexandre refusait de signer la sentence en répétant : — Y avez-vous bien songé ? il s'agit d'une femme ! Et il hésita long-temps avant de confirmer l'arrêt dont une vie dépendait, quoique une vie si coupable.

Un changement remarquable s'était opéré chez l'empereur dans les dernières années de son règne. Il ne sacrifiait plus aux folles amours, et semblait s'être tendrement rapproché de la femme charmante à qui il avait jadis coûté tant de pleurs. — Les anges dansent autour d'un bon ménage, disait l'empereur. — Mais ils ne purent le faire au gré de ses nouveaux désirs ; l'ange de la mort les fit envoler de Taganrog, où sa fin avait été décrétée d'en haut. On dit qu'il est mort dans le sein de

l'Église romaine, et je serais tenté de le croire, car les momeries de la religion grecque ne peuvent qu'inspirer du dégoût à un être qui pense. Cette religion est un des plus grands maux de la Russie, elle ne porte ni sur les devoirs ni sur les sentimens de l'homme, et dans l'oscillation de l'âme entre l'hypocrisie et la superstition, elle a eu le triste refuge d'une absence totale de culte intérieur. J'ai toujours été frappée de l'indifférence absolue des Russes éclairés en matières religieuses, des profondes racines que la philosophie du dix-huitième siècle, bannie de partout ailleurs, avait poussées dans ce pays, et de l'avenir funeste qu'elle lui présage. Quelles qu'aient été les convictions secrètes de l'empereur, il n'en baisait pas avec moins de respect la main si sale des popes (prêtres russes), dont la malpropreté des faquirs et des derviches peut seule donner l'idée. Le même hommage était alternativement prodigué à la jolie main d'une femme ; j'ai tort de dire jolie, la même orthodoxie qui l'emportait sur ses habitudes élégantes par rapport aux *popes* lui faisait déposer une sorte de baiser officiel sur la main de toutes les dames polonaises, pour se conformer à l'usage du pays. Comme les filles d'Ève sont sensibles à tout genre de politesse, cette dernière leur plaisait infiniment, et j'ai en-

tendu dire mille fois en badinant que l'insurrection du 29 novembre avait eu lieu parce que l'empereur Nicolas, très-réservé en général, et avec des manières pleines de dignité, s'était abstenu du *baise-main* quant à lui, faisant ainsi main-basse d'un privilége particulièrement bienvenu des dames de mon pays de la part d'un autocrate.

L'empereur respectait tous les liens de famille; il vénérait sa mère, et nous avons porté la peine de l'affection que lui inspirait le grand-duc Constantin, à qui il donna pour hochet ce beau fleuron de sa couronne qu'on appelait l'armée polonaise, avec l'influence la plus étendue et par conséquent la plus funeste sur l'administration du royaume de Pologne. Si tant il y a que l'empereur eut son rêve de libéralisme, et voulut que la Pologne en fût la manifestation, le grand-duc Constantin était une réalité armée de pied en cap, brisant toutes les illusions de cette espèce. Son sarcasme plein de vigueur et d'action renversa comme celui de Cervantes le dernier élan chévaleresque de son frère; car jamais personne ne porta une haine plus instinctive à la liberté la plus inoffensive. Il allait la chercher, afin de la punir, jusque dans les derniers replis de votre pensée; il la poursuivait dans l'enfant qui fredonnait gaiement et inconsciencieuse-

ment le chant du 3 mai. La cruauté semble avoir été le second de ses instincts ; il tenait moins au châtiment qu'à la torture morale de ses victimes, et pour comble de malheur, cet être, dont la civilisation recouvrait la férocité native, était fantasque comme Caligula dans ses haines ou ses préférences. On se trouvait en défaut à son égard de cette donnée positive qui décide, soit en bien, soit en mal, du parti à prendre, de la conduite à tenir. Aucun principe ne comprimait l'emportement de son humeur, le débordement de ses fantaisies; parfois même un acte d'indulgence inespérée remplaçait un châtiment mérité; tandis que le soldat dont la mise était tant soit peu irrégulière expiait sous les coups, et quels coups! un défaut de toilette. Ce caractère n'appartient pas exclusivement au grand-duc; les passions violentes que l'autorité sanctionne présentent un caractère d'aliénation mentale par la facilité qu'on trouve à s'y abandonner. Ali-Pacha offre quelques traits de ressemblance avec lui; les mêmes nuances se retrouvent dans des positions sociales moins élevées et par conséquent assujetties à d'heureuses entraves. Tous les méchans dans ce monde dont ils troublent l'harmonie sont moulés sur ce type universel de tyrannie, l'homme qui dispose de la destinée de ses semblables sans

responsabilité ni garanties légales. Le maître lithuanien extorquant le labeur de son malheureux serf, le colonel russe faisant expirer sous les coups le soldat silencieux, le planteur de la Louisiane brûlant son nègre à petit feu, même cet autre fléau de la nature, le mari brutal tyrannisant sa femme faute d'autres victimes, sont les incidens de ce triste ensemble. L'omnipotence du souverain de la Russie a étouffé les murmures de ces milliers d'infortunés, qui n'ont pas même de ciel à interroger, la voix de ce ciel n'étant ouverte qu'à ceux qui obéissent au Tzhar, son représentant sur la terre[1]. Faut-il s'étonner que le grand-duc, né et élevé dans de semblables principes, ait repoussé avec violence toutes les opinions qui venaient les combattre? aussi a-t-il passé quinze années à rêver dagues, épées et poignards, tandis qu'il faisait peser le même espace de temps d'obéissance passive, de murmures aussitôt comprimés, de tyrannie de détail, sur la Pologne et la Lithuanie. Un mal plus sérieux germa à l'ombre de son action illimitée; j'entends la corruption de ceux qui en attendaient leur élévation ou leur bien-être. Né avec quelques sentimens généreux trop tôt étouffés par la fougue de ses passions, il serait difficile de

[1] Un des premiers principes du catéchisme russe.

concilier l'estime involontaire et la répulsion prononcée qu'un homme de bien inspirait au grand-duc. L'avilir devenait un de ses premiers besoins et le but auquel tous ses efforts tendaient désormais; une fois arrivé à ce triste résultat, il frémissait de son propre ouvrage, cessait de le haïr tout en le méprisant souverainement. Des bons mots pleins d'esprit attestent à quel point il connaissait les personnes qui l'entouraient, et comme il méprisait les exécuteurs soumis de ses volontés arbitraires. — Il n'y a que mon frère et moi qui ne voulions pas dans tout l'empire, disait-il souvent. A la mort de l'impératrice mère il hérita de vingt millions de roubles je crois, qu'on lui fit passer de Saint-Pétersbourg. Or une absence totale de calcul arithmétique caractérisait le grand-duc et faisait l'objet de ses plaisanteries. La libéralité n'y entrait pour rien, il se laissait voler de la meilleure grâce du monde, mais il ne donnait pas. Les vingt millions vinrent s'engouffrer dans l'abîme qui en avait englouti tant d'autres; les personnes chargées de les garder étalèrent un luxe pompeux dans leurs livrées, leurs équipages, etc., etc. — C'est trop tôt, leur disait le grand duc, et vous n'y avez pas mis de la diplomatie; à coup sûr, on dira, mes chers amis, que vous avez hérité avec moi. — Il avait beaucoup de trait dans l'es-

prit, et on pourrait étendre à l'infini la citation des choses bien dites et des choses par lui mal faites.

Cette organisation si pleine d'anomalies, taillée à facettes, va nous présenter encore un nouvel aspect, et nous y retrouverons le caractère de *rédemption* que la nature a empreint sur tous ses ouvrages, quelle que soit leur apparente disgrâce. Elle fit l'éléphant informe rayonnant d'une beauté intellectuelle, donna au Lapon et à l'Esquimaux une attache passionnée aux neiges de leur pays, et à Constantin le sentiment de l'amour avec sa pureté et sa délicatesse. Il faut séparer le tyran inquiet, soupçonneux, fantasque, dont le sourcil froncé produisait l'effet de celui de Jupiter tonnant sur le paisible habitant de Varsovie, lorsqu'il oubliait par mégarde d'ôter son chapeau; il faut le séparer, dis-je, de Constantin, plein de passion et de dévouement, sacrifiant un trône à l'amour d'une femme. Toutes les idéalités nous quittent une à une. Nous en sommes venus à l'époque de nous écrier : — *Les dieux s'en vont! les dieux s'en vont!* — La première de toutes, l'amour étouffé sous la fumée de la vapeur, étourdi par le bruit des machines, ou transformé par le calcul, aura besoin dans quelques siècles d'ici de commentateurs et d'un glossaire pour être compris moins que

jamais. Lorsqu'à tire d'ailes il quitte les chaumières où les poètes l'ont si gratuitement placé, autant vaut le voir s'abriter sous les ombrages du Belvédère[1] en déposant ses grandeurs impériales aux pieds d'une Polonaise. A son arrivée à Varsovie, en 1814, le grand-duc fut frappé de la grâce et de la danse de mademoiselle Jeannette Grudzinska, qui fut nommée demoiselle de chiffre de l'impératrice mère. Quoique moins belle que ses deux sœurs cadettes, elle lui plut davantage, et exerçā un ascendant inexplicable sur cet être si peu suscéptible de déférer à l'empire des sentimens affectueux. On se trompait; il l'aima constamment, malgré l'opposition qu'il rencontra de la part de l'impératrice mère. En vertu d'un accord secret entre les deux frères Alexandre et Constantin, ce dernier renonça à la couronne impériale pour obtenir le consentement de sa famille à son mariage; car jamais la femme qu'il avait choisie n'eût consenti à embrasser la religion grecque pour partager son trône, condition indispensable à une impératrice. L'acte de renonciation resta un secret de famille, et motiva en quelque sorte la révolution qui éclata à Saint-Pétersbourg après la mort de l'empereur Alexandre,

[1] Palais du grand-duc.

auréole sanglante qui signala l'avénement du souverain actuel.

Après cinq années d'un culte où tout fut amour et mystère, Constantin épousa publiquement mademoiselle Grudzinska, à qui l'on donna le titre de princesse de Lowicz. Elle était petite, délicate, élégante, très-blonde; son pied, sa grâce étaient incomparables; elle avait de l'esprit, de l'instruction, une grande piété, et au moment de son mariage elle venait de finir vingt-neuf ans. On m'a conté qu'il lui était souvent arrivé de dire, en riant, à ses sœurs, qu'elle serait la plus grande dame d'entre elles, ce que l'état gêné des affaires de la famille réduisait un peu au rang des chimères. La princesse Joséphine de Saxe, qui épousa Ferdinand VII, avait accoutumé de dire : Je serai reine d'Espagne; et deux femmes de ce dernier prirent successivement le chemin de l'autre monde pour faire place dans celui-ci à la jeune ambitieuse, qui passa sur ce trône sans y jouir de rien. Christophe Colomb porta long-temps dans sa pensée le monde qu'il devait découvrir, et Jeanne d'Arc berça dans les replis de son cœur la patrie qu'elle devait sauver. Les pressentimens d'une destinée future se font entendre à nous de bien loin. Quelle qu'ait été la félicité rêvée par la princesse de Lowicz, je doute que son

imagination même ait embrassé celle qui lui échut en partage. Le bonheur de la femme, le bonheur suprême de la femme aimée, était répandu sur toutes les heures de sa journée. Deviner, prévenir ses désirs, soulager ses souffrances, faisait la principale affaire du grand-duc, et l'on ne retrouvait guère, dans les soins fatigans dont cette femme maladive était l'objet, le mari brutal de la princesse de Saxe-Cobourg, qui faisait battre la caisse à tue-tête, dès le matin, pour l'arracher à son sommeil. Dix années de mariage resserrèrent leurs liens, toute la famille impériale la comblait d'amitiés, et un nuage sur le front de la princesse de Lowicz chagrinait et inquiétait l'impératrice régnante.

L'ascendant de sa femme et le progrès des années tempérèrent la violence de cet emportement dont le grand-duc donna des exemples si effrayans dans sa première jeunesse. Néanmoins elle ne se mêla d'aucune affaire, craignant de lui déplaire; fit beaucoup de bien en aumônes, mit la religion et les bonnes mœurs *à la mode*. Des gens qui ne s'étaient pas confessés depuis maintes années, se firent tartufes pour plaire à la princesse de Lowicz et par ricochet au grand-duc. Elle était très-sincèrement charitable et pieuse comme la plupart des personnes qui formaient sa co-

terie favorite, et eut en récompense le singulier empire que les femmes dévotes exercent sur leurs maris et leurs entours. Elle n'usa pas de son influence en cherchant à modérer les fureurs que son mari exerçait sur ses compatriotes à elle. Peut-être ménageait-elle trop son bonheur domestique pour le mettre en jeu dans une opposition dont elle devait connaître le danger, ou encore il est possible qu'elle se fût approprié les opinions du grand-duc, voyant avec ses yeux, vivant de sa pensée. Elle préluda à l'établissement d'un autre principe, *la légitimité, le droit divin* des souverains russes à régir la Pologne, partant de la maxime évangélique : *Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu.* Cela ne saurait s'appliquer à notre question, qui en étant une spéciale, *un cas réservé*, comme disent les casuistes, est en dehors des questions sociales discutées dans l'arène de l'Europe ou plutôt du monde entier, et que les Circassiens résolvent seuls avec nous. On conçoit; non, on fait bien au-delà, on admire le dévouement des carlistes aux fils de saint Louis, de Henri IV, pour parler comme eux; *Le quand même* de la Vendée, consacré par un sang si généreux, résistera à la prescription des vieilles opinions, et fera battre le cœur comme si l'on était carliste soi-même. Je me trouvai

dans le Westmoreland; il y a quelque temps de cela, chez des amies de lord Brougham, dont le portrait, avec celui de la reine Caroline en regard, m'expliquaient assez leur foi politique, comme je l'observai en riant :—Vous ne vous trompez guère, me dit l'une de ces dames; cependant c'est ici la maison où le prince Charles-Edouard s'est reposé dans le cours de ses triomphes, et en 1745 j'eusse été jacobite!" Je l'embrassai pour toute réponse, car je la comprenais bien. Mais qu'est-ce que cela a de commun avec l'intrus qui s'est emparé de votre pays, dont vous séparent la langue, la religion, les longues injures, et une antipathie nationale? c'est cette plante parasite qui pousse rapidement et qu'on arrache avec la même facilité, comparée au chêne séculaire projetant ses racines sur le sol natal. Nous avons vu des dynasties plus noblement fondées, car c'était à la pointe de leurs épées; nous les avons vues tomber malgré tous leurs prestiges, et jamais les afrancescados ni les muratistes n'ont associé la légitimité avec l'usurpation de l'étranger. « Je me serais relevé du pied des Pyré» nées, si j'eusse seulement été mon petit» fils, » a dit Napoléon à Sainte-Hélène, consacrant ainsi le culte du passé si inhérent à l'homme. La légitimité se présente forte de la sanction des siècles, avec toute une chaîne

de souvenirs, et parlant ainsi au cœur de tous. Si les trois partitions de la Pologne, le massacre de Praga, notre constitution violée, l'insurrection de 1831, avec les malheurs qui l'ont suivie, forment les titres de la légitimité des empereurs, elle est de bien fraîche date et porte sur de tristes bases. Nous ne pouvons admettre pour la Pologne qu'une seule espèce de *légitimité*, si tant il y a que ce mot si long-temps magique ait conservé d'imprescriptibles droits, ce serait la légitimité *napoléonienne*, de celui qui nous rendrait une patrie, et en cicatriserait à jamais les plaies douloureuses et sanglantes.

Depuis la révolution de juillet et les occurrences de la Belgique, une insurrection en Pologne rentrait dans ces éventualités que tout le monde pourrait prévoir. On en avait tant et tant parlé, qu'on s'était familiarisé avec son apparition; mais désappointés de jour en jour, nous finîmes par croire qu'elle s'évaporerait. Le fait est que nous causions gaiement de la calamité planant sur nos têtes. Chaque fois qu'en sortant ou rentrant dans la soirée, il nous arrivait de rencontrer des personnes rassemblées sur le même point, nous avions accoutumé de dire en riant : Vraiment, j'avais pensé que c'était la révolution. On fixait le jour, il s'écoulait tout doucement. On en dé-

signait un autre; bon! tout au moins n'allez pas nous tromper, ce sera celui-là. Pas encore! Viendra-t-il jamais? Attendez. Attendre. Oh! que cela devient impatientant! il n'y aura donc pas de révolution!

Les officiers russes que nous rencontrions quelquefois en parlaient avec légèreté, et je me souviens leur avoir entendu dire : « Messieurs les bourgeois n'ont qu'à essayer; nos mousquets en balayeront bientôt les rues. » Sur le grand-duc elle exerçait l'effet que les ides de mars avaient dans l'ancienne Rome produit sur César, et certes, c'est la seule fois que ces deux noms ont pu se rencontrer; car, à mon su, il n'y a que le préfet pacifique du palais impérial, M. de Beausset, qui ait qualifié le grand-duc de ce titre de vaillant prince, et cela dans des mémoires plus que ridicules. On avait tant et tant tourmenté le grand-duc à ce sujet, ses espions s'en étaient emparés comme d'une mine à exploiter; ils accumulaient des rapports si dénués de fondement, que ce prince, après avoir vu pendant quinze années l'épée de Damoclès suspendue sur sa tête, cessa d'y songer lorsqu'elle ne tenait vraiment qu'à un fil de dentelle, et s'endormit dans quelque chose qui ressemblait à de la sécurité. Le même esprit d'erreur dont Charles X fut frappé à la veille de publier

les ordonnances prit chez le grand-duc les couleurs de l'inertie. Ennuyé, blasé sur ce son prophétique apporté à ses oreilles par des organes si peu dignes de foi, il disait au comte Stanislas Potocki quelques jours avant la grande crise : « Mon cher, je suis bien las de tout ceci ; si l'on projette une insurrection, vous me resterez fidèle ; la prévenir n'est pas possible, *si c'est écrit là haut.* » Une telle soumission à des décrets supérieurs ne s'accordait pas avec ce que nous connaissions de lui ; ici encore il faut reconnaître cette main puissante, invisible, nous portant au sommet ou nous jetant dans l'abîme, sans que nos faibles efforts neutralisent son action.

Le Belvédère tomba au pouvoir des jeunes gens dont l'insurrection du 29 novembre fut l'ouvrage ; ils trouvèrent la princesse de Lowicz en prières au milieu de ses femmes ; elle leur dit avec fermeté que le grand-duc n'était plus là, qu'ils le chercheraient en vain, et fit preuve d'une énergie au niveau de cette heure de crise et de péril. Toujours à côté de son mari, lui prodiguant tout cet amour de femme dont le malheur redouble l'excès, elle fut admirable de courage et de présence d'esprit. Pour achever toute son histoire, il faut dire qu'il perdit absolument la tête, quoique disposant de huit régimens qui frémissaient sous le har-

nais, honteux de leur inaction forcée. En vain le général Gierstenzweig, après avoir fait faire un tour de force à son artillerie, l'amena, contre toutes les probabilités de calcul, au secours de son maître, et embrassant ses genoux, demanda seulement la permission d'agir ; le grand-duc, sourd à toutes les prières, se renferma dans le rôle d'une résignation passive, et nous laissa faire. On dit qu'il suivit depuis avec intérêt les événemens rapides de la guerre de 1831, accueillant avec bonté les prisonniers polonais, et jouissant de nos triomphes. Au moins n'était-ce pas qu'il nous eût trop aimés ; mais en haine des généraux de l'empereur Nicolas, qu'il se plaisait à voir humiliés, à commencer peut-être par son frère lui-même ; car l'union intime qui exista entre lui et l'empereur Alexandre ne s'étendait pas à ses rapports avec son jeune frère. Il lui avait bien cédé le trône de Russie, car il ne se souciait pas de l'occuper ; mais il ne lui pardonnait jamais de l'avoir contrôlé au sujet du costume des troupes, et ce tort si grave mit du froid entre eux. Néanmoins, le grand-duc était *trop Russe* pour nous préférer aux siens en dehors de ses boutades, ou pour désirer sincèrement la durée de nos succès. Il mourut d'un accès de choléra, car personne ne saurait ajouter foi à la ridicule insinuation

d'empoisonnement, après avoir pris plus de vin qu'à l'ordinaire. C'était une ancienne mauvaise habitude dont il avait eu le courage de se défaire dans le dessein de modérer la violence de son tempérament, et dans laquelle il est retombé pour noyer le souvenir de sa honte et de ses infortunes.

La princesse de Lowicz ne l'avait pas quitté durant tout le cours de cette campagne, portant courageusement les privations et les inconvéniens de toute espèce pour adoucir seulement les peines du grand-duc. Lorsqu'il fut attaqué du choléra qui l'emporta en un instant, la princesse ne le quitta pas d'une minute; elle recueillit avec une morne douleur son dernier souffle, et ce fut sa main qui ferma ses yeux. Cet acte accompli, elle resta longtemps en prières près du lit sur lequel reposait l'homme qui l'avait élevée si haut et comblée de toutes les joies du cœur. Elle ne fit que prier et languir depuis, répondant toujours à ceux dont elle était entourée: « Ne vous inquiétez pas, je ne mourrai que le 29 novembre. » Ce fut précisément à l'anniversaire du plus funeste jour de son existence que la princesse de Lowicz rendit le dernier soupir. Son élévation comme sa chute ont presque passé sans attirer notre attention, et cependant l'une et l'autre offrent des incidens romanes-

ques surgissant avec grâce au-dessus des réalités prosaïques du dix-neuvième siècle. Le fait est qu'on n'accorde qu'un intérêt secondaire à des objets placés à portée d'observation, et que le présent, à moins d'une influence directe, est ce qui occupe le moins. Cette femme, si extrêmement remarquable, est à peine connue de nom en Angleterre ; miss Jane Porter ne se lassait point de me faire des questions à son sujet, et en était fortement préoccupée. L'autre jour encore, une dame anglaise m'exprimait son étonnement, lorsque je lui eus dit que le grand-duc ne vivait plus. Cela fait un peu rentrer notre histoire et notre existence dans celle des ténèbres cimmériennes, et cependant l'une et l'autre ont bien de quoi protester contre.

Le grand-duc Constantin nous a toujours porté malheur, car jamais mort n'a pu venir plus mal à propos. — Il est hors de doute qu'il se fût placé entre nous et l'empereur, et nous eût aimés par esprit de contradiction. D'ailleurs aurait-il pu complétement oublier la générosité dont les Polonais firent preuve à son égard, en le laissant partir avec armes, bagages, et toute l'armée russe, que nous devions bientôt retrouver rangée en bataille contre nous?

Et cet héritier direct de l'empire, qui te-

nait si chèrement à ses jours, eût été entre nos mains un otage précieux, nous sauvant d'une guerre à mort et amenant au lieu d'elle les conditions les plus honorables. — Le maréchal Paszkiewicz avait ordre de capituler aux portes de Varsovie, en nous restituant les gouvernemens de Grodno et de Bialystok, tant la guerre venait d'épuiser les forces de la Russie; que ne devions-nous pas espérer si le grand-duc fût resté au milieu de nous? — Tout l'orgueil de l'empereur eût plié devant le danger de Constantin, car à la première annonce de la révolution du 29 novembre il s'était écrié : « S'ils font tomber un cheveu de la tête de mon frère, je ne laisserai pas pierre sur pierre à Varsovie ! » Ainsi tout tenait à un cheveu! et il en est presque toujours ainsi dans ces grandes circonstances, ces coups de foudre imprévus qui frappent au moment où l'on n'y pense pas.

La conduite de l'empereur, lors de la révolution de 1825, a donné à l'Europe les couleurs de son caractère. —L'acte de renonciation de Constantin en main, il fendit les flots du peuple ameuté, affronta les balles des soldats, et resta calme, impassible, couvert d'une pâleur qui annonçait seule le combat et la violence de ses passions intérieures. — Il punit depuis avec la même inflexibilité, se croyant

seulement juste, lorsqu'il était cruel et dur. — Lui a un principe, il le soutient jusqu'au bout. — Homme au cœur de fer, les larmes des infortunés viendront s'y briser, y laissant une rouille qui déposera contre lui au tribunal de Dieu, dont il a revêtu le glaive pour servir d'instrument au malheur sur la terre. — Il exerce contre lui-même cette sévérité, le fonds de son caractère; lorsqu'il se surprend en faute on l'entend s'écrier, en frappant son front : «J'ai fait là une grande sottise.» Je veux parler des fautes vénielles, car son orgueil ne lui permettrait pas de discerner les autres; cet orgueil est comme celui de Satan, l'empreinte divine d'un ange déchu y manque, ni retour, ni remords. — Neuf années de châtimens ne l'ont pas adouci en faveur de la Pologne, encore moins à l'égard de la Lithuanie, où des proconsuls, vrais Verrès, continuent à exercer leurs fureurs. — Mais il ne joue rien, il est poli avec dignité, et sa physionomie exprime la froide dureté de son âme. C'est une tête de médaille.

Vous êtes si jeune, me disait un jour un homme de beaucoup d'esprit, qu'il est probable que vous verrez le grand-duc Nicolas sur le trône; *ce sera un règne de sang.*

Il est vrai que j'étais jeune dans ce temps-là, et pensais tout aussi peu à l'avènement de

l'empereur Nicolas qu'aux prédictions de l'Apocalypse. — Toutefois le mot est resté dans mon esprit comme tout ce que disait cet homme, qui avait vécu dans la plus haute société à Pétersbourg. — Il est mort depuis, ayant assisté aux cinq premières années du règne de l'empereur et à notre révolution. — Je n'aurais jamais pensé que l'homme du monde pût être prophète à ce point, moi qui imagine toujours qu'on ne prophétise que dans les Thébaïdes et pour leur bon plaisir.

L'empereur a été le modèle des maris. — On dit qu'il s'est lassé de cette vertu; j'en suis fâchée; ce sont des choses bonnes et rares à rencontrer.

Le grand-duc Michel n'est pas, à beaucoup près, aussi exemplaire, quoique sa femme, la princesse Hélène de Wirtemberg, soit la princesse la plus accomplie de l'Europe. — Elle le domine de toute la hauteur de sa puissance intellectuelle, car il est loin d'être à son niveau; aussi s'en dédommage-t-il en affichant d'autres préférences; et je me rappelle le scandale des Allemands à Carlsbad, en 1835, lorsqu'ils le voyaient si assidu près d'une autre personne. Ce n'est pas que les Allemands fussent le peuple le plus pur du globe, tant s'en faut, mais ils étaient choqués de la publicité de ses soins en présence de cette femme si gentille et de ses

trois filles. Sa sœur, la princesse de Nassau-Weilbourg, s'y trouvait aussi, elle m'a donné l'idée d'un bouton de rose, ni plus, ni moins, et jamais les crêpes et le bonnet de veuve n'auront contrasté avec plus de fraîcheur, et le titre de douairière avec plus de jeunesse. — Elle vient tout récemment de perdre son mari.

Le souvenir de Carlsbad venu à la suite d'un autre me ramène à une sommité sociale infiniment plus intéressante que les souverainetés qui s'y rencontrent chaque année; j'entends parler de la duchesse d'Angoulême; elle y était venue passer quelques jours avec *Mademoiselle*, fille de la duchesse de Berry. Tout ce que le respect d'une grande infortune dicte de silencieux hommages venait naturellement entourer *la Dauphine*, comme l'appelait invariablement la société de Vienne rassemblée à Carlsbad. Elle présentait modestement son gobelet elle-même, tandis qu'on s'écartait avec empressement pour lui faire place. J'eus occasion bientôt après de voir un portrait de Marie-Thérèse, et je pus tracer entre elle et sa grand'mère une ressemblance beaucoup plus frappante que celle de Marie-Antoinette. Mademoiselle a une jolie taille, de très-beaux cheveux, un teint éclatant. Que doit donc inspirer la duchesse d'Angoulême à ceux dont les parens ont péri sur l'échafaud dans la

cause des Bourbons, si des personnes absolument étrangères à la France sont émues en sa présence, et ne peuvent penser qu'à elle seule, sans même reporter alors leurs réflexions sur les vicissitudes humaines, tant elle, qui seule les résume toutes, absorbe la pitié et l'intérêt! — La famille exilée avait passé quelque temps à Varsovie et y avait recueilli les plus touchantes marques de respect qui vivaient au cœur de la duchesse d'Angoulême, et avaient pour organe *une mémoire de princesse*. Les localités, les noms y étaient parfaitement casés, et cependant les orages de sa destinée étaient de nature à effacer d'aussi légères empreintes.

La mémoire de la duchesse d'Angoulême me rappelle un trait étonnant de celle de Louis XVIII, qui ne peut qu'ajouter à la réputation dont il jouit sous ce rapport. Le comte de Polignac (l'oncle du ministre) me racontait qu'étant à Mittau il causait un jour avec la duchesse d'Angoulême dans le salon où Louis XVIII s'amusait à jouer au whist. — Quel âge avez-vous? disait la princesse dans le courant de la conversation. — Vingt-cinq ans, madame, reprit M. de Polignac. — Vous n'y êtes pas, s'écria Louis XVIII, tout en jetant ses cartes, vous ne les aurez que le 24 de ce mois. — Je doute que le curé de la paroisse de M. de Polignac, qui l'avait baptisé, pût

tenir un compte aussi exact d'un acte de naissance. — Et quand on songe qu'une érudition illimitée ajoutait des dates d'une autre espèce à la masse de faits que contenait la tête de Louis XVIII, on reste ébahi en présence de cette faculté spéciale : *la mémoire des princes.*

L'année suivante, une jeune amie me proposa de l'accompagner chez une personne qu'elle appelait de très-bonne foi le duc de Normandie. C'était à Dresde, où il occupait durant l'été une maison hors de la ville pour respirer l'air de la campagne. — Elle m'en avait précédemment beaucoup parlé, et paraissait choquée de ma parfaite incrédulité sur cet objet. Un Anglais, M. Money, se joignit à cette expédition, et nous voilà bientôt aux portes du duc de Normandie. Grâce à *l'incognito* du descendant de Hugues Capet, nous traversâmes le jardin et entrâmes inaperçus dans la maison, où une dame pliait son linge (c'était un samedi), qu'on venait de rapporter du blanchissage, et répondit par un salut très-poli à la révérence respectueuse que lui fit mon amie. Cette dernière m'engagea à m'approcher, en me disant tout bas : « C'est la princesse. » Pour le coup, princesse elle était, sans contredit, une des plus classiques, car elle me remit forcément à l'esprit la Nausicaa d'Ulysse, et je l'observai en riant à M. Money,

qui, à titre d'Anglais, devait être un peu Grec.

La princesse, nous dit mon amie comme pour l'excuser, a conservé ses habitudes allemandes, et d'ailleurs vous savez que le Dauphin s'est marié à la fille d'un horloger; il la respecte infiniment.

Une scène différente nous attendait au salon : nous y trouvâmes une jeune princesse svelte, blonde, au front élevé, pleine de calme, d'un maintien très comme il faut; c'était la fille de la maison, c'était, à entendre parler ses entours, la petite-fille de Marie-Antoinette. Deux dames françaises lui servaient de compagnes, toutes les deux excessivement agréables, excessivement bien. — Mon fils courut rejoindre au jardin *les enfans de France*, et je prévis pour lui la haute fortune d'être un jour le menin de monseigneur. J'étais sur les épines, tant je craignais qu'on n'abordât le sujet délicat de cette royauté, et ma sotte manière de dire ma pensée. Comme elle occupait tout ce monde, la bombe ne tarda pas à éclater, et une charmante miniature de Marie-Antoinette fut la première à y donner lieu.

— Avez-vous jamais vu, madame, une ressemblance plus parfaite? me dit une des jeunes dames, en reportant tour à tour mon attention sur la miniature et la demoiselle aux boucles blondes, assise vis-à-vis de moi.

Très-embarrassée, je pris mon lorgnon pour examiner à mon aise, et dus dire que certainement il y avait bien quelque chose; mais j'ajoutai que toute l'affaire me semblait extraordinaire, et que certainement Mme Rambaut, la bonne du duc, pouvait être le meilleur juge du cas.

— Ma tante, s'écria une de ces dames, a fait à l'âge qu'elle a le voyage de Prague; mais madame la duchesse d'Angoulême n'a pas voulu la voir.

— Comment, repris-je, imaginer que la pieuse princesse, si tendrement dévouée à son frère, ne l'eût accueilli avec transport une fois miraculeusement rendu?

En ce moment il traversa la chambre pour se rendre au jardin. Je distinguai un gros homme qui marchait en dandinant; je n'en vis pas davantage.

Un petit garçon de trois ou quatre ans vint se mettre sur les genoux d'une des jeunes personnes, qui me présenta un portrait du vrai Dauphin, et je passai encore par l'examen de la similitude des traits. Comme les enfans se ressemblent tous plus ou moins, je pus seulement m'étonner du jeu de la nature, qui avait mis quelques analogies physiques entre des personnes destinées à n'avoir jamais rien de commun. La seule chose dont je sois parfai-

tement convaincue, c'est de la bonne foi de ces personnes-là, de celle de la petite princesse à son rang futur. Élevée au milieu des hommages du cercle qui l'entoure, c'est avec cette naïveté qu'elle se croit grande dame. La ferveur, l'onction, la dévotion de celles qui auraient voulu faire passer dans mon âme leurs convictions, m'a donné de l'estime pour elles, et m'a expliqué les séides et les apôtres d'un parti politique ou d'une opinion religieuse, quelle que soit leur latitude d'action.

Nous sortîmes de là avec des impressions différentes, quoique nous ne fussions que trois personnes : mon amie, convaincue du tort que l'on faisait au duc de Normandie lorsqu'on doutait de son identité ; M. Money plaisantant très-gaiement ; moi, dégoûtée de l'imposture, mais charmée plutôt que fâchée de voir la nature humaine, si souvent déçue, se laisser aller encore à des mouvemens qui n'appartiennent qu'à sa virginité. Il est vrai de dire que tout ce qui sentait, croyait, était bon et jeune, à commencer par mon amie.

Quelques semaines après, un Français arriva à Dresde ; M. Money et moi ne manquâmes pas de lui parler du duc de Normandie.

— Bon Dieu ! s'écria-t-il, j'en ai connu onze pour mon compte ; quarante en tout depuis la Restauration. Vous me menacez du qua-

rante-et-unième ; me poursuivront-ils partout ?

Celui-là tout au moins ne le poursuivit pas. Il vivait à l'écart, et c'est seulement en Angleterre que j'en entendis parler depuis dans les journaux, à propos d'une tentative de meurtre ou de quelque chose d'approchant, si je ne me trompe.

CHAPITRE IX.

Persécutions dirigées contre les étudians et les universités de Lithuanie. M. de Nowosiltzoff à Wilna. — Les Rayonnans. — Les Philarètes. — Thomas Zan. — Commission d'enquêtes. — Persécutions. — Déportation. — Un bal. — L'orchestre du 14 août. — Justice poétique. — Enfans enlevés.

Une sorte de fatalité semble présider aux destinées de la Lithuanie, malheureuse entre toutes les provinces soumises à la domination russe, assujettie presque toujours à des proconsuls qui dépassent les pouvoirs commis par un maître qui n'est, hélas! que trop rigoureux. Ce fut en 1824, lors de mon séjour dans ce pays tant aimé, qu'eut lieu à Wilna la tragédie dont les enfans furent les héros et les victimes. Bien que ma mémoire ait retenu fidèlement des détails faits pour graver une profonde impression, je préfère m'appuyer des données du professeur Lelevel, connu de toute l'Europe par l'étendue de ses connaissances, et dont ma plume va tracer avec fierté le nom.

L'université de Wilna avait donné à la

Pologne des hommes éminemment distingués, et son dernier curateur, le prince Adam Czartoryski, la protégeait avec tout le zèle que les individus de cette famille ont mis à l'avancement des études et à la conservation des institutions nationales. On avait soumis à son autorité l'examen d'une association secrète dite des *Rayonnans*, qui s'était formée à l'instar des sociétés organisées par les étudians dans toutes les parties de l'Allemagne; mais les recherches faites à cette époque prouvèrent à la vérité l'existence de quelque chose de semblable, dont l'objet était de veiller au maintien des bonnes mœurs, et de s'entr'aider mutuellement dans les études. Le premier but était d'autant plus louable que les mœurs universitaires à Wilna m'ont paru réclamer un grand besoin d'amendement, cas qu'elles ont en commun avec les universités de toute la terre. Quelque insignifiante que dût paraître une association organisée sur des bases si peu suspectes, son nom seul alarmait dans un temps où un germe inflammable couvait parmi les étudians de l'Allemagne, et où de sévères édits venaient d'abolir en Pologne tout ce qui présentait un caractère de réunion. Celle des jeunes gens à Wilna s'était dissoute d'elle-même, et le prince n'eut garde de réveiller les soupçons endormis d'un en-

demi toujours sur le *qui vive*, considérant la chose comme entièrement oubliée.

Malheureusement, au même temps le grand-duc Constantin se ressouvint d'une ancienne histoire de recrutement qui compromettait l'honneur et la fortune des plus hauts fonctionnaires russes, dont il voulait une fois pour toutes mettre au jour les fraudes et les vols. Les personnes intéressées à les cacher, et peu scrupuleuses sur le choix des moyens, imaginèrent de donner un autre cours à cette humeur hostile, ayant toujours besoin d'aliment. L'université devint le point de mire de tous ces sycophantes, et jamais les vœux des méchans ne furent couronnés d'un plus fatal succès. Le mal ne dort jamais, il dut les entendre. Le jour du 3 mai est une époque chômée, fût-ce en silence, par tout Polonais. Un enfant, Michel Plater, âgé de quatorze ans, étudiant en cinquième, traça avec de la craie sur le dos d'un tableau quelques lignes de poésie ayant trait à la constitution qui consacra cette date. Ceci eut lieu le 3 mai 1824. Le gouverneur militaire de Wilna, M. de Korsakoff, en eut connaissance sur-le-champ, fit venir les professeurs, le leur reprocha, entendit leurs explications, et n'en fit pas moins son rapport au grand-duc. Il faut ajouter qu'il était bien âgé dans ce temps-là, que les

terreurs d'une révolte devaient agiter les esprits affaiblis, et qu'il présenta au grand-duc un tableau bien fait pour porter au comble les inquiétudes auxquelles ce dernier n'avait jamais cessé d'être en proie. M. de Nesselrode, un des aides de camp du grand-duc, arriva à Wilna avec l'ordre d'arrêter le recteur de l'Université, le principal du Gymnase et quelques élèves en cinquième. C'était quelqu'un de parfaitement bien, incapable de glaner sur le malheur d'autrui, et voyant que la ville continuait tranquille, sans nul symptôme de fermentation, il présenta au grand-duc un rapport fidèle, qui le rassura en partie. Michel Plater et trois de ses collègues furent incarcérés dans ces régimens comme simples soldats, et le désespoir de la mère du premier prit tous les caractères de la folie. Il expia dans la plus dure des conditions humaines, celle du soldat russe, assujetti à l'impitoyable caprice d'un supérieur brut et au contact avilissant du recrue, le crime de connaître l'histoire de son pays et le culte poétique qu'il avait offert au dernier de ses beaux souvenirs. J'avais oublié de dire que sa mère était une parente de Kosciuszko. Cette jeune victime dont le courage allait au-delà de ce qu'on peut imaginer, comme je l'entendis répéter à un général russe, et dont les yeux rayonnaient,

tandis que ceux des autres étaient baignés de pleurs, cette noble et touchante victime ne put satisfaire pour tous. Les limiers avaient saisi une trace, rien ne devait arrêter leur ardeur à la suivre. C'était autant de gagné sur la grande affaire qui menaçait les hauts fonctionnaires. Aussi n'en fut-il plus question. M. de Nowosiltzoff, dont le nom après tant d'années réveille des émotions pénibles chez tous ceux qui ont connu les malheurs de la Lithuanie, fut envoyé à Wilna, afin d'y organiser une commission d'enquêtes[1]. On

[1] M. de Nowosiltzoff avait une de ces physionomies qui expliquent l'inexplicable de l'antipathie; ses yeux noirs semblaient prêts à sortir de leurs orbites et m'ont toujours fait une peur épouvantable. Dissolu, adonné au vin, il résumait en lui seul l'immoralité et la dépravation de son gouvernement corrupteur, dont il s'était approprié les malignes influences. Son portrait demanderait le pinceau de Juvénal. La conversation que le professeur Lelevel eut à son sujet avec un des conseillers de cour attaché à sa personne, et que je copie littéralement, en donnera une juste idée et expliquera la condition morale d'un empire appuyé sur des bases qu'un Machiavel russe a pu seul imaginer.

« Il voulut me prouver, dit Lelevel, que le sénateur Nowosiltzoff, quoique parfois en disgrâce, conserverait néanmoins ses droits aux bontés du souverain, vu qu'il observait scrupuleusement les maximes fondamentales de l'empire et de son système de gouvernement. Voici celles qu'il citait de préférence :

» L'empire et sa grandeur.

» Tout ce qui peut servir l'État devient licite : le traître est bon ; le vertueux, l'innocent, sont des victimes nécessaires.

» Sacrifier à l'avantage de l'État les hommes, les individus de quelque rang qu'ils soient, sans aucune exception, les personnes de la famille impériale, l'empereur lui-même, ce qui

chercha à l'intéresser en faveur du recteur Tarnowski, qu'on désirait voir en liberté; et celui-ci, empressé de se purifier de tout reproche, n'hésita pas à mettre sous les yeux de M. de Nowosiltzoff ses papiers et même sa correspondance privée. Il s'étudia surtout à démontrer combien il était étranger à l'existence d'une association quelconque au sein de l'Université qu'il régissait depuis peu de temps, et où il veillait soigneusement à exclure toute idée de société secrète. Malgré la bonne foi qu'il émit dans d'aussi simples aveux, il ne put prévenir les inductions qu'on en tira sur les habitudes et les lieux de réunion des étudians, où ils s'assemblaient, di-

explique la mort violente de plusieurs souverains. M. de Nowosiltzoff n'envisage dans sa conduite, ni le nombre, ni le malheur des victimes, n'ayant en vue que l'utilité de l'empire.

» Le gouvernement est toujours exposé au danger; il doit le prévenir ou l'éviter. Il suit les hommes capables d'un œil méfiant, et se sert de leurs capacités pour déjouer leurs projets, leurs tendances.

» Le gouvernement est à l'affût des moyens chez les hommes absolument perdus. Un être corrompu le servira mieux qu'un homme droit. Le premier, rompu au mal, devine la perversité dont il a l'instinct et l'expérience, imagine le méfait et viole le secret. Un homme droit n'a pas les mêmes ressources pour scruter le mal; son âme restera étrangère au soupçon, tandis que le méchant s'associera au complot qu'on médite; il est plus actif, plus dévoué à un gouvernement dont il dépend, qui le comble d'honneurs et de récompenses tant qu'il le sert, et le punit avec opprobre s'il hésite. » Tel fut le secret du pouvoir commis aux mains de M. de Nowosiltzoff.

sait-il, pour lire leurs poésies ou faire de la musique. Après deux mois de détention, le recteur et ses collègues furent mis en liberté.

Mais la voie était frayée, M. de Nowosiltzoff suivit de près une de ces réunions littéraires qui lui devenait suspecte à ce seul titre, et fit enlever les papiers d'un étudiant nommé Jankowski, qui venait de se rendre à Varsovie avec un faux passeport. Il y fut arrêté. Quant à ses papiers, on y trouva des poésies dont la licence déposait contre la pureté de ses mœurs, et ce qui fut vraiment fatal, de vieilles paperasses indiquant l'existence d'une ancienne société littéraire établie par des étudians de Swislocz, dont il n'était plus question à cette heure-là, une vie active ayant succédé aux élucubrations du collége, et dispersé de tous côtés ceux qui en avaient composé le noyau. Le cauchemar qui hantait l'imagination du grand-duc et de M. de Nowosiltzoff, prit corps enfin, et ce dernier se proposa de l'attaquer avec toute la puissance du mal, départie entre ses mains, pour plonger dans le deuil la Lithuanie entière. Une enquête fut ordonnée par suite des découvertes qu'on crut avoir faites sur Swislocz, et l'on commanda des arrestations dans les provinces les plus reculées. Wilna dut ouvrir des prisons, elles ne furent que trop tôt remplies.

Les *Rayonnans* comparurent les premiers devant la commission instituée à cet effet, les premiers sur qui on essaya le mode d'investigation adopté spécialement dans cette affaire, où l'essentiel était *de créer* des coupables, en leur extorquant des aveux controuvés, et les forçant de les revêtir de leur signature. Ils en appelèrent au recteur, qui, fort de l'autorisation de M. de Nowosiltzoff, reçut leur réclamation par écrit, et les assura l'avoir envoyée au prince Gallitzin, ministre de l'instruction publique. M. de Nowosiltzoff s'était particulièrement attaché à donner des apparences politiques à la réunion purement littéraire des poètes ; les arrestations allèrent croissant. Jankowski, intimidé, et d'un caractère bien peu au niveau des grandes circonstances où il se trouvait placé, cédant aux menaces ou aux séductions, proféra le nom des *Philarètes*, société secrète, et ramification de celle des Rayonnans. Thomas Zan, qui en était le chef, se vit arrêté un des premiers et enfermé dans une prison située hors de la ville. Le fameux poète Adam Mickiewicz fut au nombre des détenus, et comme cette société se distinguait spécialement par l'amour de l'étude et la pureté de sa conduite, les jeunes gens recommandables sous ce rapport furent naturellement suspects et conséquemment arrêtés.

Thomas Zan eut une de ces organisations dont le ciel doue les hommes appelés dans ses desseins à opérer une réforme morale. Car ne nous aveuglons point sur les facultés, que demande une si généreuse entreprise ; les moyens intellectuels, dans leur acception la plus étendue, ne rallieront ni l'enthousiasme, ni l'attachement des hommes. Pour le porter au fanatisme, il faut la communion des âmes, et le culte du bien, du beau, est le seul lien indissoluble des hommes. Pourquoi le système de Pythagore a-t-il produit de si nobles dévouemens ? C'est qu'une idée pure et sainte, inaccessible au vulgaire, prédominait chez les initiés. Thomas Zan, né de parens pauvres, passionné pour l'étude, adonné aux sciences naturelles, y fit de grands progrès, sans que sa culture intellectuelle fût au-dessus de la portée commune. Mais sa douceur, l'intégrité de ses principes, le présentèrent comme un modèle à imiter, et il éloigna petit à petit ses jeunes compagnons des excès et de la dépravation dont Wilna a été assez souvent le théâtre, en reportant leur activité pleine de vigueur vers des objets relevés. La confiance dont il jouissait lui valut le dangereux honneur d'être un chef de secte. Elle emprunta les couleurs du caractère de Thomas Zan ; tout y fut douceur, charité, progrès moral, intel-

lectuel. Quoique sa santé fût délicate, rien n'ébranla cette fermeté, qu'il porta devant ses juges, et au fond d'une prison qu'il partageait avec les derniers des malfaiteurs. M. Lelevel observe que ce serait peut-être le moment d'ajouter foi à ce quelque chose qu'on appelle *inspiration*, en voyant la constance et le courage dont tous ses compagnons firent preuve à leur tour. Pourquoi nous refuser à une croyance qui satisfait au besoin impérieux du cœur de se rattacher à une pensée qui n'est pas de la terre, lorsque la terre nous y enlève ce que nous vénérons? Une vertu est sortie de moi, disait le Christ, lorsqu'il était homme ici-bas. Cette vertu, infusée dans l'être vertueux et bon, peut parfois se communiquer à ses semblables.

La commission d'enquêtes, composée de fonctionnaires russes, ou de Polonais russifiés, comptait encore un de ces hommes dont le nom est tout un opprobre, le procureur Botvinko, qui a laissé dans la triste Lithuanie une si fatale renommée. Un seul trait fera juger de l'excès de son infamie. Nommé tuteur d'une jeune fille polonaise par ses propres parens, il s'empara de la fortune de sa pupille, qu'il négligea complètement et dont on n'entendit plus parler. On l'avait entièrement oubliée, lorsque le plus singulier des hasards

amena à la découvrir, faisant partie d'une caravane destinée à coloniser la Sibérie. Les citoyens de Smolensk s'empressèrent de venir à son secours ; elle fut protégée, et par suite de cette histoire, qui tient du roman, sans en être moins vraie, Botvinko perdit sa charge de procureur. Mais, hélas ! au moment dont je parle, il en exerçait les fonctions dans toute la latitude accordée au mal, et se présentait appuyé de M. de Nowosiltzoff, dont la volonté faisait loi. Jamais le *tribunal secret* ne mit plus de mystère dans ses opérations, jamais plus d'astuce à arracher des aveux, plus de cruauté à les punir. Détenus avec rigueur, privés de la lumière du jour, ces infortunés souffraient encore la faim et le froid, portant avec angoisse les inquiétudes de ceux qui tremblaient pour eux. La mère agonisante de douleur eût été accusée de crime d'état si elle eût demandé des nouvelles de son enfant. Nous frémissons à la lecture des annales de Tacite ; le nom de Tibère et celui de Néron provoquent notre indignation, et c'est cependant sous le règne de l'empereur Alexandre, au dix-neuvième siècle, que ce drame sanglant évoquait à nos yeux ses lugubres scènes. Spectateurs tremblans, nous n'avions que des larmes à donner à ces jeunes martyrs, parce qu'il n'était pas possible de leur jeter des palmes, qu'il fallait

refouler des sentimens aussi naturels, afin de n'être pas mis au rang des coupables. Un officier russe nommé Sidorowicz, intimement lié avec un des professeurs de Kowno, écrivit pour avertir son ami de l'arrivée prochaine d'une commission sur les lieux. Cette lettre fut interceptée, et le pauvre homme condamné à deux ans de travaux forcés dans la forteresse de Bobreuysk.

Je retrace ce tableau avec la même peine au cœur que fait éprouver l'aspect du naufrage de *la Méduse*, ou telle autre calamité humaine. Et cependant ces dernières rentrent dans les maux auxquels nous a soumis plus ou moins le cours physique des événemens, tandis qu'ici la main de fer de l'homme oppressant son semblable vient nous remplir d'épouvante et d'horreur, en songeant que des facultés si bornées pour opérer le bien ont tant d'étendue en sens contraire. — *Un cri a été entendu de Rama à Béthel ; c'était Rachel redemandant ses enfans, et ne se consolant pas d'en être privée.*

La plupart des universités, dans les provinces polonaises, furent persécutées, et eurent à répondre devant des commissions arbitraires. Chacune d'elles eut ses victimes à offrir; mais le douloureux intérêt qu'elles ont pour nous ne saurait s'étendre aux étrangers.

Je me bornerai à détacher quelques traits épars, qui feront juger du degré d'atrocité où le despotisme peut atteindre. La tragique histoire d'un garçon de onze ans, le petit Vienkowicz, surpasse tout ce que Rome présenta en ce genre sous le règne des Césars, qui nous ont paru ne rien laisser à compléter.

On découvrit au collége de Poniewieze quelques mots tracés sur des cartes, se rapportant à la constitution du 3 mai; aussitôt un des membres de la commission d'enquêtes de Wilna s'y rendit, accompagné du professeur Pélican, faisant par *interim* les fonctions de recteur de l'université. Ce dernier, qui acquit une si odieuse célébrité durant ce procès, s'étudia vainement à dénicher le coupable, et se désolait d'avoir à s'en retourner les mains vides. Ses soupçons se portèrent sur deux enfans dont l'aîné comptait onze ans, les frères Vienkowicz, récemment punis pour un cas de désobéissance, et qu'on imagina à tort avoir cherché une vengeance. Caresses, promesses, assurances, tout leur fut prodigué par le professeur Pélican, pour les engager à avouer ou à prendre sur eux la responsabilité d'un fait qui sauverait à leur collége une foule de désagrémens. Il est si facile d'agir sur l'esprit ductile des enfans, de profiter de leurs entraînemens! Mais honte et malheur à qui

assume un rôle si honteux ! Le professeur Pélican ne s'en fit nul scrupule. Livrés aux autorités civiles, ils nièrent tout ; mais les tortures du fouet, dont on ne se fit pas faute durant les enquêtes, arrachèrent un aveu au petit garçon de onze ans. Il fut traduit devant le conseil de guerre présidé par le général Rosen, car cet autre tribunal venait encore corroborer la procédure de la commission, et agissait sous l'influence des mêmes principes. L'enfant fit voir au tribunal son petit corps meurtri de coups, et démentit derechef tout ce que les insinuations perfides du professeur Pélican l'avaient porté à avouer. Le conseil de guerre demanda aux supérieurs du collége si l'enfant avait jamais été puni de cette manière-là. Sur l'affirmative comme quoi une ancienne désobéissance avait provoqué ce châtiment, le tribunal ne s'en inquiéta pas davantage, et le pauvre enfant fut condamné comme coupable du *crime de haute trahison* ! Il allait le cœur navré, disant à ceux auxquels il osait se fier qu'il était innocent, qu'il connaissait les auteurs de ces fatals écrits, mais qu'une fois victime, il ne voulait plus dénoncer les autres. Il ressentait plus vivement la perfidie de Pélican que le traitement barbare qu'il avait souffert, tant l'instinct du vrai est fort à cet âge. Un Russe, ami intime

de cette famille et tuteur de l'enfant, eût voulu le sauver à tout prix; il espérait en vain pouvoir approcher de l'empereur et lui faire entendre la vérité. Le père du petit martyr n'osa pas pousser un cri de douleur ou implorer la compassion, car une fois que le prévenu était accusé (même à onze ans) de crime d'état, le justifier en devenait un. D'ailleurs comment s'ingérer et paraître instruit des arrêts rendus à huis clos? c'était s'exposer à une perte certaine, et entraîner d'autres victimes. L'ami, le père gardèrent un silence d'agonie, et assistèrent au départ de l'enfant pour le régiment où il allait servir comme simple soldat. Son âge, la conviction de son innocence, les souffrances qu'il venait d'endurer, attirèrent une foule de spectateurs lorsqu'on vint river ses chaînes, qui se trouvèrent trop larges pour ses pieds. On en apporta d'autres. Lui pleurait, protestant de son innocence, et on le vit partir au milieu des murmures étouffés de la multitude.

Madame Glazer, mère d'un des condamnés, devint folle en apprenant l'arrêt. M. Choroszewski, soupçonné par le procureur Botvinko d'être l'auteur d'un écrit contre M. de Nowosiltzoff, mourut de frayeur au bruit de l'arrivée du premier. Un étudiant se cassa la jambe en se jetant de la croisée d'un second

étage; un autre se suicida. Et combien y en eût-il qui expièrent dans les mines ou au service russe le malheur d'être nés à une époque de persécution !

Les enquêtes allaient continuant, et huit couvens à Wilna se remplirent de détenus. Elles n'aboutirent qu'à démontrer combien la société des Philarètes était éloignée d'un but politique ou religieux, ayant exclu l'un et l'autre comme égarant l'esprit appliqué exclusivement à des poursuites littéraires. Elle imposait à chacun de ses membres l'obligation de veiller sur la conduite des nouveaux venus, en les aidant à avancer dans les études. Elle prouva ne s'être jamais écartée de ce plan, s'étant dissoute du moment que les sociétés appelèrent l'animadversion des autorités supérieures. Cette explication si simple ne satisfit point M. de Nowosiltzoff; il eût voulu, pour tout au monde, jeter des soupçons sur le prince Czartoryski, et l'impliquer dans cette affaire. Il s'accrocha à un chiffon de papier qu'il supposait détaché des actes de l'ancienne procédure pour parvenir à ses fins; mais il rencontra une opposition courageuse dans l'intégrité allemande du professeur Bojanus de Darmstadt, qui, irrité de cette conduite déloyale, tomba malade, et une fois rétabli quitta pour toujours la Russie et se retira dans son

pays natal, où il mourut quelques années après.

Au nombre des papiers saisis chez les étudians, on trouva une pièce de poésie, dans laquelle un élève félicitait un autre d'avoir fait connaissance avec les Grecs et les Romains. Le chef de police, effrayé d'une telle découverte, la prit tout de bon pour une preuve évidente de la secrète intelligence des jeunes gens avec les Grecs révoltés ou les carbonari de Rome. On en demanda une explication au recteur de l'université Twardowski, et il leur démontra comme quoi cela se rapportait simplement à un philologue qui venait de traduire le Traité du sublime de Longin, du grec, et les *Métamorphoses* d'Ovide, avec un bon commentaire.

La fleur, l'élite des écoliers fut condamnée à la déportation, après qu'on eut incarcéré dans les régimens les plus coupables d'entre eux et dissous pour toujours l'école de Keydany, composée de deux cents élèves, en leur fermant à jamais l'entrée des autres écoles, afin d'arrêter la contagion des principes anarchiques; tous, à l'exception d'un seul, se montrèrent au niveau d'une si noble infortune, en la portant avec une admirable fortitude, et projetant un brillant reflet sur la patrie où de tels enfans avaient reçu le jour. Thomas Zan, dont la destinée appelle tant d'intérêt,

fut renfermé pendant une année dans la forteresse d'Orenbourg, et resta confiné depuis dans le même endroit, bien que le terme de son châtiment eût expiré depuis long-temps. Des dépositions faites en 1827 par un des étudians à Varsovie, le désignèrent membre d'une société patriotique, consacrant ses veilles et ses travaux au rétablissement d'une Pologne indépendante. Cela ne put qu'aggraver les désagrémens de sa position. Il lui fut défendu d'exercer aucune fonction publique et de s'éloigner d'Orenbourg. Ses compagnons, reconnaissans, lui offrirent une bague, comme gage de confiance et d'attachement. Il l'emporta dans les steppes, où végéta sa jeunesse, avec le sentiment consolant d'avoir payé sa dette à son pays.

Un jeune homme plein d'espérances, Cyprien Daszkiewicz, adonné avec ardeur à l'étude de l'histoire, fut attaqué de ce côté-là, car c'est encore une science suspecte, déporté, promené d'un endroit à l'autre, et nommé enfin sous-secrétaire de la Banque à Moscou. Il employa ses loisirs à poursuivre son étude favorite, à soulager ses compagnons d'infortune, et à maintenir leurs rapports mutuels, soit en Europe, soit en Asie. La mort coupa le fil de cette vie si utile; il mourut à Moscou, léguant sa fortune à sa mère, et comme après

la mort de cette dernière elle devait revenir à sa famille, il y joignit l'obligation de faire l'éducation d'un étudiant pauvre. Son désir de voir ses restes transportés à Wilna et ses livres rendus à sa mère, fut rempli. Aucun des déportés ne rentra dans le pays, néanmoins il est juste de dire que la sympathie et la bienveillance des citoyens russes s'efforcèrent d'adoucir autant que possible l'horreur de leur position. Mais, hélas! l'exilé est seul partout.

Les parens qui jouissaient d'une grande fortune obtinrent à prix d'or la liberté de leurs enfans, car jamais M. de Nowosiltzoff, dont les folles dépenses excédaient les moyens, ne se refusa à ce genre de corruption. Les pauvres qui n'avaient rien à offrir portèrent la peine de tous.

Un bal termina toute cette tragédie. On dansa bien sur un sol abreuvé de pleurs. Le même colysée qui vit expirer le gladiateur envoyant un dernier soupir à son pays lointain, et les chrétiens livrés aux bêtes, retentit d'accens joyeux qui étouffèrent ces lamentables cris. M. de Nowosiltzoff plongeait un glaive dans le sein palpitant des mères lithuaniennes, courtisait la princesse Zubow, et faisait danser tous ceux qui en avaient le courage. Les élèves de l'université donnèrent ce bal à M. de Nowosiltzoff pour le remercier de

sa *conduite pleine d'humanité* ; il l'accepta avec la politesse de courtisan qui marquait toutes ses manières. Après cette ovation, il retourna à Varsovie, méditant la destruction finale de l'université, que l'ukase du 14 août 1824 décida. Voici quelques extraits : « Quoique le crime d'avoir formé les sociétés secrètes des Philarètes et des Philomates, et d'en avoir fait partie, retombe en général sur tous les membres desdites sociétés, dont la commission d'enquêtes découvrit cent neuf individus, en constatant le degré de culpabilité de chacun ; considérant qu'ils ont été entraînés à ce délit par l'exemple de leurs camarades plus âgés et par l'influence de l'esprit dominant du temps ; considérant en outre que la plupart d'entre eux ont subi pendant sept mois une détention rigoureuse, le comité, après les avoir condamnés à rembourser les dépenses occasionnées par l'instruction de l'affaire des Philarètes, les déclare libres de toute responsabilité ultérieure. Sont néanmoins exceptés de cette disposition :

« Les dix membres de la société philomatique qui s'étaient voués à l'état de professeurs et instructeurs, et ceux des Philarètes qui s'étaient montrés les plus actifs à répandre les vues pernicieuses de cette société. Ils seront éloignés des gouvernemens polonais où ils se

proposaient de propager, au moyen des belles lettres, la sotte nationalité polonaise, et ils seront mis à la disposition du ministre de l'instruction publique, pour être employés dans les écoles, dans les gouvernemens éloignés de la Pologne, jusqu'à ce qu'il leur soit permis de retourner chez eux. »

Ici suivent les noms, et nous y voyons celui d'Adam Mickiewicz, etc., etc.

Au sujet des causes qui contribuèrent à répandre l'esprit de désordre dans les écoles dépendant de l'université de Wilna :

« Pour mettre un terme à l'influence pernicieuse que se proposait d'exercer le parti contraire à l'autorité universitaire, seront destitués des fonctions de professeur : Lelevel, Bobrowski et Danillowicz ; et comme il ne pourra leur être permis d'habiter Wilna, le premier, qui est natif du royaume de Pologne, sera autorisé à y retourner ; le second, en qualité de prêtre, sera placé sous la surveillance de l'autorité ecclésiastique, qui est tenue de lui interdire le séjour de Wilna ; le troisième aura la faculté de se choisir une résidence hors des gouvernemens polonais.

» Les mesures prises par le conseiller privé Nowosiltzoff ont pour objet, en ce qui concerne l'enseignement,

» De supprimer dans les gymnases les

chaires de droit de nature et des sciences politiques, et d'augmenter à leur place le nombre d'heures destinées à l'enseignement des langues latine, grecque et russe.

» De diminuer le nombre d'heures pour les leçons de poésie et d'éloquence;

» De ne pas laisser aux professeurs le choix des thêmes pour les compositions des élèves, mais de prescrire à l'université d'en faire un recueil, d'où les professeurs seront tenus de tirer des sujets qui seront traités par les élèves.

» En ce qui concerne la police universitaire :

» De nommer quatre bedeaux et un inspecteur, munis de bons certificats de leur conduite et chargés de surveiller les élèves, en classe, à l'église, dans leurs logemens et partout ailleurs en ville;

» D'envoyer au bureau de police de la ville la liste des élèves de l'université et du gymnase, avec l'indication de leur demeure;

» De rédiger un nouveau réglement pour la surveillance des élèves de l'université, du gymnase et des écoles de districts. Par ce réglement, les surveillans seront chargés d'inspirer à la jeunesse la crainte de Dieu, et de veiller à l'exécution des dispositions suivantes :

» La jeunesse étudiante doit respect et obéis-

sance à l'autorité universitaire et à toutes celles du pays;

» Elle doit vivre dans la crainte de Dieu, en se conformant aux préceptes de son culte, sans faire tort à personne et sans se faire justice elle-même de ceux qui lui seraient faits, mais en se faisant rendre justice par qui de droit.

» Les élèves ne doivent entrer dans aucune société secrète.

» Il leur est défendu de faire des promenades hors de la ville, ni même d'aller herboriser sans en avoir obtenu la permission par écrit.

» Il leur est défendu de garder chez eux et de lire des livres contraires à la religion chrétienne et aux systèmes existans de gouvernemens, principalement à celui de l'empire russe, ainsi que tous ceux qui n'ont pas de rapport avec leurs leçons.

» Il sera prescrit une formule pour les rapports quotidiens qui serviront à faire connaître à l'autorité universitaire et à celle des écoles la conduite des élèves en classe, et tout ce qui se passerait parmi eux pendant le jour.

» Les recteurs et les doyens de l'université ne pourront être élus que parmi les gens d'un

certain âge, connus par leur manière de penser et leur dévouement au gouvernement.

» Il sera prescrit à la police locale de veiller à l'importation en Russie de livres polonais et d'autres ouvrages étrangers, pour qu'il n'y ait pas de livres défendus dans leur nombre. Quant à ce qui regarde l'importation d'ouvrages étrangers, le comité a décidé qu'il serait utile de mettre à exécution les ordonnances rendues à ce sujet, et plus encore de mettre en harmonie les réglemens en vigueur dans le royaume de Pologne avec ceux qui existent dans l'empire russe, pour que leur exécution soit partout uniforme.

» Les livres élémentaires introduits dans les écoles par le professeur Pélican, pendant qu'il remplissait *par interim* les fonctions de recteur, seront maintenus dans les écoles. Les livres pernicieux, tels que la grammaire polonaise de Kopczynski et le choix des discours de Chrzanowski, qu'il a remplacés par d'autres ouvrages, ne pourront non seulement être remis en usage, mais les exemplaires qu'on pourrait trouver dans les écoles seront saisis et détruits. Tous les livres élémentaires seront, en outre, soumis à une sévère et rigoureuse révision. »

Au sujet du cours de philosophie de Goluchowski, il était dit :

« Le comité, après avoir pris connaissance des communications adressées par le conseiller privé Nowosiltzoff au général comte Araktcheiew, au sujet du cours de philosophie de Goluchowski à l'université de Wilna, s'étant convaincu que l'ensemble des doctrines de ce professeur, sa tendance vers une certaine philosophie mystique et ses sentimens patriotiques exposés dans un ouvrage publié à l'étranger, en lui ôtant la confiance du gouvernement, le rendent incapable de professer une science si importante par l'influence qu'elle peut exercer sur les esprits et la morale, et principalement dans les gouvernemens polonais, a résolu d'éloigner Goluchowski de sa chaire de professeur à l'université de Wilna, et lui enjoint de quitter la Russie et de retourner dans sa patrie.

Signé : le général comte ARAKTCHEIEW.
L'amiral SCHISCHKOFF.
Le conseiller d'état privé NOWOSILTZOFF.

Lorsque l'empereur Alexandre avait appris que le professeur Goluchowski enseignait publiquement la philosophie à l'université, il chargea M. de Nowosiltzoff du soin d'en suivre la tendance et de lui faire part de ses observations. Après s'en être acquitté auprès

de l'empereur, M. de Nowosiltzoff, tout en approuvant le plan adopté par le professeur, lui exprima le désir de connaître avec précision le sens qu'il attachait au mot de nature, qui, disait-il, touche de trop près au matérialisme, et avait contaminé les esprits depuis Lucrèce jusqu'à nos jours, et surtout en France. Il ajoutait qu'il ne concevait pas pourquoi le professeur semblait négliger de considérer l'homme sous le rapport politique, en l'examinant sous toutes ses autres faces, et voulait savoir quels passages de l'Évangile il se proposait de faire venir à l'appui de ses raisonnemens sur la morale; car l'Évangile, selon lui, était susceptible de maintes interprétations. Comme le professeur Goluchowski crut devoir modifier ses idées selon les observations de M. de Nowosiltzoff, il s'en expliqua dans son programme du cours de philosophie pour l'année suivante. On trouva cette justification superflue ou déplacée, et l'ukase du 14 août le raya du nombre des professeurs.

Chose étrange à dire, la grammaire de Kopczynski fut mise à l'index, parce qu'il y citait des vers classiques du poète Krasicki, où l'on parle *du saint amour de la patrie* ! comme si l'homme pouvait déraciner les sentimens implantés par Dieu même.

Le vandalisme russe s'attacha dès lors à répandre les ténèbres là où tout avait été lumière. L'opinion de Magnitzki, curateur de l'université de Casan, me paraît assez curieuse pour la citer ici. Il reproche au professeur Lelevel de s'être servi, dans son cours d'histoire, d'une division nouvelle et arbitraire de périodes, d'avoir émis des expressions favorables au mahométisme, à l'instar de l'école allemande; de prétendre mêler à l'histoire la philosophie et la théologie, deux sciences subversives, prédominant le système *pragmatique*, qui a amené tant de mal dans les universités allemandes. Il ne lui arrive jamais de citer, ajoute-t-il, des historiens recommandables par une saine manière de voir les choses, mais bien Fergusson, Gibbon, Robertson, Sismondi enfin, le plus immoral de tous, ennemi acharné de la hiérarchie des papes; Guicciardini, auteur partial, distribuant en sens inverse le blâme ou l'éloge, etc.

La nouvelle organisation eut donc lieu. Pélican, l'instrument avili de toutes les persécutions des académiciens, fut nommé recteur par un ukase. M. de Nowosiltzoff reçut une gratification de 50,000 roubles et la starostie de Slonim; enfin il fut nommé curateur de l'université, et ce fut lui qui remplaça le prince Czartoryski!

Ainsi cette université de Wilna, qui donna à l'Europe des savans tels que Frank père et fils, Bojanus, Langsdorff, Grodek, Lelevel, Goluchowski, les deux Sniadecki, et cette étoile si brillante, Adam Mickiewicz, vit ternir tout son lustre et ne se releva plus. Ses enfans, dispersés sur les confins de l'empire, ne furent pas les témoins de sa chute, et seulement ce cri : « Elle est tombée ! » retentit jusqu'à eux.

On a depuis observé un de ces faits qui semblent destinés à ancrer au cœur de l'homme une superstition à laquelle il n'a que trop de tendance. Presque tous ceux qui portèrent leurs mains profanes à ébranler ce bel asile de la science eurent une fin prématurée et en dehors de la marche commune. Le recteur Pélican, honoré si long-temps de l'estime et de la confiance de ses concitoyens, les perdit sans retour et se vit sans pratique. Le général Baikow, favori de M. de Nowosiltzoff, dégradé comme son patron par la plus honteuse débauche, mourut frappé d'apoplexie devant la porte de l'église de Notre-Dame d'Ostrobrama, au moment où il allait conclure son mariage avec la jeune fille qui outrageait ses devoirs les plus sacrés en lui donnant sa main. Le lieu, la circonstance de ces noces, frappèrent chacun de stupeur, et ne nous étonnons pas si les

enfans *de la catholique Pologne* y virent la vengeance de la mère de pureté, dont il avait tant de fois fait baisser le saint regard. Le jour du retour de Pélican avec l'ukase du 14 août, un orage violent éclata à Wilna, et la foudre frappa le professeur Bécu, couché sur son sofa[1]. Sa femme poussa des cris d'horreur et d'effroi, et chacun *crut y voir le jugement de Dieu*. Le conseiller Lawrynowicz mourut subitement. Schlikow, directeur de la police, perdit sa place, et j'ai conté plus haut l'histoire du conseiller Botvinko. Le professeur Danillowicz et vingt des élèves condamnés à la déportation aux frontières les plus reculées de l'empire arrivèrent à Saint-Pétersbourg le jour du grand débordement de la Néva, calamité envisagée en Russie comme un très-mauvais augure, qui précéda d'une année la mort de l'empereur Alexandre et la révolution dont elle fut suivie à l'avènement de son frère. Ils purent croire, ces mal-

[1] Le professeur de médecine Bécu aspirait au rectorat et à une pension de retraite, et ne négligea rien pour se concilier les bonnes grâces de M. de Nowosiltzoff. Il calomnia les élèves, dénonça ses meilleurs amis, rompit avec eux, et se montra constamment animé des sentimens d'une haine implacable contre la jeunesse universitaire, la représentant imbue du plus mauvais esprit, et empêchant son entrée aux fonctions publiques pour qu'ils ne répandissent pas dans l'empire la contagion de leurs dangereux principes.

heureux qu'on enlevait du sol natal, que Dieu retirait la terre à leurs persécuteurs.

Nous ne saurions nous en défendre, l'homme se réfugie dans une justice poétique, car elle apaise sa soif d'équité, son anxiété de voir le mal puni. Il sourit aux grues d'Ibicus, s'attache au drame, au roman dont elle forme le dénouement, comme à l'avant-coureur de la justice infinie, qui seule rassure ses doutes égarés.

Et que devint M. de Nowosiltzoff? demandera la mère pressant avec sécurité son enfant sur son sein dans les pays abrités par des lois. Le cri lamentable de celles à qui on les a ôtés s'est-il élevé jusqu'au ciel? y fut-il entendu?

Hélas! non. M. de Nowosiltzoff quitta Varsovie dans la matinée du 29 novembre, et la révolution éclata le soir. L'épicurien débauché, le spectateur indifférent de tant de tortures, l'auteur de tant de maux, mourut en 1837, comblé de richesses et d'honneurs, et revêtu de la plus haute dignité, celle de président du conseil de l'empire. La justice poétique nous a fait faute ici; il faut la chercher ailleurs.

Eh! qui sait si les infortunés arrachés à leur pays n'ont pas été envoyés en Russie par cette Providence qu'on retrouve en tout, pour

y consoler, recueillir d'autres compatriotes, leur faire entendre les sons de la langue maternelle, et rappeler sans cesse le pays à leurs souvenirs confus? J'entends parler de ces enfans qu'on arrache du sein des mères, sous le prétexte de pauvreté, mais dans le but de dépeupler et de dénationaliser la Pologne. Leurs pères exilés sont sûrs de ne plus les revoir; on les envoie dans les colonies militaires pour y former le noyau d'une force armée toujours sur pied en Russie. Une personne que j'avais connue autrefois, et que le hasard m'a fait depuis retrouver dans l'étranger, contait de la manière la plus touchante sa rencontre avec une de ces caravanes d'enfans emmenés pendant l'hiver, et dont la plupart s'en ressentaient cruellement, ayant la figure, les mains ou les pieds gelés. « Mes petits amis, leur disait-elle, tout au moins n'allez pas oublier votre religion! — Non! non! s'écrièrent-ils; on nous fait faire le signe de la croix et les génuflexions à la grecque; on nous bat lorsque nous nous y refusons : aussi y sommes-nous forcés; mais, nos gardiens partis, nous faisons notre catholique signe de croix.» Un prêtre avait passé par cette ville et s'y était arrêté. Il put voir les enfans; car, dans bien des cas, le fonctionnaire russe adoucit la position des individus commis à sa garde.

Aussitôt ils découpèrent des croix de papier, de carton, le priant de les bénir afin qu'ils pussent les porter sur eux; et comme il n'avait qu'un livre de prières à leur donner, chacun en déchira quelques pages et les garda avec soin. Dans ce même endroit, ils trouvèrent générosité, protection; mais c'était un cas exceptionnel. Une seule chose est hors de doute, c'est qu'ils ne seront jamais de très-féaux sujets. Mais où est la fidélité à laquelle un empereur de Russie pût se fier? Leur fin tragique a prouvé que c'est bien ce colosse de Nabuchodonosor, dont la base est d'argile, menaçant toujours de choir.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

MÉMOIRES

D'UNE POLONAISE.

IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint Louis, 46, au Marais.

MÉMOIRES

D'UNE POLONAISE

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE LA POLOGNE,

DEPUIS 1764 JUSQU'A 1830.

PAR

Mme FRANÇOISE TREMBICKA.

II

A PARIS,

CHEZ LACHÈZE, LIBRAIRE, rue Saint-Jacques, 102.
LUCAS, rue de l'École de Médecine, 4.

1841



MÉMOIRES D'UNE POLONAISE,

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE LA POLOGNE,

DEPUIS 1764 JUSQU'A 1830.

Et moi aussi j'ai vécu en Arcadie.

CHAPITRE PREMIER.

État du royaume de Pologne sous le règne d'Alexandre. — Diètes. — Opposition. — Espionnage. — Sociétés secrètes. — Diète à huis-clos. — Révolution militaire de Pétersbourg. — Patriotes polonais. — Haute cour. — Couronnement de l'empereur Nicolas. — Dernière diète.

Après avoir vengé à Paris même l'invasion de la Russie et l'incendie de Moscou en renversant la puissance de Napoléon, Alexandre fut salué du titre de libérateur par les Allemands, sur qui avait spécialement pesé le joug des Français. L'enthousiasme qu'il inspirait illumina son âme ; il rêva sincèrement à cette

époque les libertés de l'Europe, il entrevit même celles de la Russie, et commença à l'y préparer en accordant une constitution libérale à la Pologne. Elle fut organisée de manière à former un état séparé de la Russie, avec une administration nationale, ses diètes, ses diétines et ses assemblées communales. Toutes les garanties furent données à la sûreté individuelle, la propriété légale et la liberté de la presse. Enfin nous avions un roi de Pologne! car Alexandre, en se dispensant de la cérémonie du couronnement, en fit un acte obligatoire à ses successeurs. Les caresses qu'il prodigua à la nation, sa puissance de séduction agirent sur ces têtes chaudes, passionnées, créatures d'impulsion et d'entraînement comme nous le sommes tous. La première diète porta au comble les sentimens que l'empereur inspirait naturellement; le discours qu'il prononça donnait à entendre qu'il étendrait aux anciennes provinces polonaises les bienfaits dont le royaume commençait à jouir, et quelque circonscrit que fût le cercle de nos libertés, nous vécûmes sur l'espoir que ses rayons iraient bientôt embrasser nos compatriotes d'au-delà du Bug, et que nous ne formerions qu'un seul *tout*. C'est là ce but unique vers lequel tendent les vœux de tout bon Polonais; c'est là cette pensée qui a plané sur

toutes nos insurrections et leur a imprimé une couleur si patriotique. En nous présentant cette amorce, Napoléon a joué nos vies dans des causes étrangères à la nôtre; et si nous nous sommes égarés à la poursuite d'autant de feux follets, qui aura le courage de nous imputer à crime ce qui dérive d'une si noble vertu? Alexandre fit aussi luire à nos yeux charmés la même déception, et tant que nous le crûmes, nous fûmes bien près de l'aimer. Il serait injuste de dire que dans ce temps l'empereur n'était pas sincère; il s'élançait avec son âme et son imagination au-devant de la nouvelle gloire d'être à la tête des libertés qu'il venait de rendre à l'Europe en faisant crouler le despotisme militaire de Napoléon; mais des circonstances en dehors de sa propre volonté le firent rentrer dans son métier de roi. Le premier essai de l'affranchissement des paysans qu'il fit en Livonie ne fut pas heureux; il rencontra l'opposition des seigneurs, et la brutalité des masses peu préparées à ce changement spontané, et qui n'y voyaient qu'une réaction. — Les sociétés secrètes, organisées en Allemagne et en Italie, lui donnèrent des alarmes plus sérieuses, que M. de Metternich sut adroitement exploiter en faveur des opinions anti-libérales, dont il est le plus puissant support. Un homme doué de moins

de grâce n'eût point exercé sur l'empereur l'ascendant dont M. de Metternich n'a cessé de jouir; mais il échoua contre le piége de séduction qu'il tendait si souvent lui-même, et tandis que l'empereur d'Autriche repoussait quelquefois en sot opiniâtre les meilleurs avis de son ministre, Alexandre ne vit que par ses yeux, et adopta toutes ses idées. De là ce changement qu'on lui a tant reproché, et dont nous fûmes les premiers à nous ressentir. Lorsqu'en 1818 les citoyens de la Lithuanie rassemblés à Wilna se décidèrent unanimement à affranchir leurs paysans ; l'empereur accueillit froidement leur proposition, et il leur fut bientôt enjoint de n'y plus revenir. — La censure fut établie pour les journaux et les écrits périodiques; elle s'étendit à ce qu'on imprimait dans le pays, et surtout aux ouvrages venant de l'étranger. Jamais abus ne fut poussé plus loin et n'a appelé de plus justes murmures. Un autre coup frappa la jeune génération dans son germe pour ainsi dire. Effrayé de plus en plus de la marche des idées nouvelles, le gouvernement supprima une grande partie des écoles primaires, et l'instruction mise à la portée des paysans et de la petite noblesse par leur moyen se trouva réduite à rien. Des entraves bien autrement difficiles à surmonter entourèrent l'éducation des classes supérieu-

res; des restrictions furent mises à toutes les études qui favorisent le développement intellectuel; on voulut interdire jusqu'à la pensée même. Les personnes riches ou influentes que la persécution épargnait envoyaient leurs enfans dans l'étranger; quelques-unes faisaient venir des gouverneurs français; mais, à moins d'être tout-à-fait stupides, ces derniers étaient observés de bien près, car on imaginait qu'ils apportaient les miasmes révolutionnaires et iraient les répandre dans le pays, ce qui rendait leur séjour chez nous souverainement désagréable, et on finit par y renoncer. Le seul moyen de faire sa cour était de placer les enfans dans l'armée, et comme ce n'est pas toujours la meilleure école de moralité, à moins qu'on n'y apportât des principes bien solides, cet état répugnait aux parens, dont la plupart néanmoins n'avaient pas d'autre chance en faveur de l'établissement des enfans.

La diète de 1818 présenta l'empereur, ordinairement si doux, comme un maître sévère qui n'entendait pas du tout *que la constitution fût une vérité*. Le gouvernement n'ayant point soumis le budget à l'inspection de la diète, cette dernière en appela comme d'un abus, tout en se servant d'expressions très-modérées. Alexandre répondit qu'il n'entrait point dans les attributions de la diète d'en appeler

des actes du gouvernement ou de les blâmer, qu'elle n'était rassemblée que pour délibérer sur les objets que le gouvernement jugerait à propos de lui soumettre. Dans le discours d'ouverture de la seconde diète, 13 septembre 1820, l'empereur alla jusqu'à dire que la constitution qu'il avait octroyée ne portait que sur la base de la confiance illimitée qu'on devait placer en lui, et que même l'existence du nom polonais dépendait de la morale chrétienne dont il était animé. C'est, si je ne me trompe, à cette diète qu'il s'est servi de l'expression : *Qui aime bien, châtie bien!* Néanmoins ces menaces provoquèrent plutôt qu'elles n'assoupirent la fermentation qui venait de s'élever dans le sein des patriotes, et donnèrent lieu au parti d'opposition constitutionnelle, connu chez nous sous le titre de *l'opposition de Kalisz*[1]. A sa tête parurent les deux frères Niemoiowski, Joseph Godlewski, nonce de Marianpol, et bientôt le nombre de leurs adhérens composa une très-forte majorité. C'étaient nos Mauguin et nos Odilon-Barrot; ils tenaient seulement à l'inviolabilité de la constitution, et, appuyés sur elle, ils jetèrent un défi au gouvernement. Cette diète fut très-orageuse; elle signala les abus, rejeta les pro-

[1] Kalisz est le nom du palatinat, dont les frères Niemoiowski et les autres membres de l'opposition étaient les représentans.

jets de lois qu'on lui présenta, parla fortement contre la mauvaise administration du pays et dénonça une banqueroute très-prochaine. Le mécontentement de l'empereur fut porté au plus haut point, et il déclara, dans son discours de clôture, que la diète avait retardé la restauration de la patrie. Il ne pardonna jamais aux Niemoiowski cette opposition constitutionnelle que lui, autocrate né, concevait comme une rébellion. Tout le palatinat de Kalisz fut enveloppé dans leur disgrâce, et comme ces deux illustres frères venaient d'être appelés par le choix de leurs concitoyens au conseil du palatinat, l'empereur fit supprimer arbitrairement ledit conseil, privant ainsi la province d'un droit précieux, et déclarant que cet état de choses durerait jusqu'au moment où il pourrait se fier à ses représentans comme députés et comme citoyens. « Cet » acte arbitraire, dit Lelevel, mit toute une » province *hors la loi*, et la jeta en guerre ou» verte avec le pouvoir exécutif qui violait » ainsi la loi. » La nation polonaise en tint compte à ses représentans avec toute cette vivacité d'enthousiasme qu'elle doit à la nature, et son respect leur tint lieu d'ovation. On interdit aux Niemoiowski de se trouver en présence de l'empereur; mais comme la qualité de leurs fonctions leur faisait un devoir de se

trouver à la diète, Vincent Niemoiowski n'imagina pas que la défense s'étendît à ses obligations de mandataire du pays, et se rendit à Varsovie. La police l'attendait aux barrières, et lui fit rebrousser chemin, escorté par les gendarmes. L'inviolabilité du représentant fut violée en sa personne, tandis qu'on suscita adroitement un procès criminel à son frère, qui, aux termes de la loi, invalida ses fonctions.

Tels furent quelques-uns des petits faux-fuyans auxquels un grand monarque n'a pas rougi de condescendre pour se soustraire à des obligations acceptées de plein gré, mais qui juraient avec toutes les notions de puissance absolue dont on avait bercé son enfance et environné sa jeunesse. Il professa des idées libérales tant qu'il ne s'agissait que d'une élégante théorie; mais il fut froissé par l'opposition constitutionnelle que rencontra sa volonté arbitraire. L'imagination de l'empereur était hantée par les périls dont le libéralisme menaçait les trônes; il entrevoyait partout ses manifestations, et se méprenait de bonne foi en qualifiant de tendance subversive le respect porté à une constitution qu'il avait librement octroyée. Tout lien de confiance entre le souverain et ses sujets fut dès lors brisé; ces sociétés secrètes, dont l'ombre seule lui semblait

si dangereuse, prirent enfin un corps, se posèrent avec les formes de la résistance, et empoisonnèrent les dernières années de sa vie en y semant la défiance et l'inquiétude. En vain s'efforça-t-il de faire prédominer le système abstrait de sa légitimité dans l'esprit de ses nouveaux sujets; en vain l'ai-je entendu condamner les Grecs qui cherchaient à se soustraire au joug d'un souverain également légitime : le bon vieux temps où les peuples adoptaient tout sans rien examiner n'existait plus. Et cependant qu'il eût été aisé à l'empereur de consolider son règne dans nos cœurs en mettant plus de bonne foi dans ses rapports avec nous, en restaurant une Pologne et s'en faisant un boulevard, non seulement contre l'Occident, mais contre ses propres sujets, si portés à faire justice sommaire de leurs Czars! Avec quelle ardeur toutes les peuplades d'origine slave, réparties sous la domination allemande, qu'elles détestent, avec quelle ardeur, dis-je, ne se fussent-elles pas rangées sous ce chef de même race, qui avait des sourires d'ange et des libertés à donner! Il y a encore une belle page dans l'histoire après celle de Napoléon; elle attend le chef futur de toutes les peuplades slaves réunies sous une seule bannière.

Le grand-duc établi à Varsovie protestait d'ailleurs de fait contre les meilleures inten-

tions de l'empereur. Sa tyrannie de détail s'exerçait sans contrôle, et l'armée n'était pas le seul jouet de la cruauté de ses fantaisies. Un espionnage qui gâtait jusqu'aux jouissances domestiques répandait la défiance au sein de l'intimité, et son influence sur la moralité était d'autant plus fatale, qu'elle commençait dans les écoles et gangrenait le cœur à l'âge où il est si susceptible de généreuses inspirations. On se défiait de son jeune collègue, et on finissait par n'avoir foi à rien de bon ni de vrai. Le domestique, la servante étaient aux ordres de la police, et leur premier devoir leur prescrivait de dénoncer leurs maîtres. Aux grandes réunions ou soirées, données par les personnages officiels, il se glissait tout d'un coup un intrus, que personne ne connaissait, dont tout le monde se défiait, mais à qui on n'eût jamais osé montrer la porte. Enfin c'était Rome aux temps des Césars, avec la modification que dix-huit siècles ont introduite dans la manière d'exercer une puissance illimitée. Le métier d'espion courait quelquefois le risque d'être une simple sinécure, vu les précautions dont on usait généralement, quoique nous soyons le peuple le plus communicatif, à vrai dire. Eh bien! alors, pour ne pas rester oisifs, il n'est sorte de contes absurdes que ces messieurs n'imagi-

nassent pour avoir leur salaire, qui coûtait des sommes immenses à l'État. Malheureusement le faux, le vrai, l'absurde, l'impossible, atteignaient l'oreille soupçonneuse du grand-duc. On arrachait, la nuit, du milieu de leurs familles, les pères, les enfans; on les jetait dans une de ces horribles prisons appropriées depuis quelque temps à cet objet; ils y languissaient avant qu'une craintive et inquiète affection parvînt à découvrir leur sort. Le plus plaisant de la chose, si pareille chose pouvait être plaisante, c'est que l'empereur et le grand-duc s'espionnaient mutuellement, avaient leurs espions respectifs, et vivaient dans la continuelle appréhension d'un mal à venir. L'année 1821 commence cette longue série de tentatives pour arracher le pays à la domination russe et réunir dans un seul tout ses parties isolées.

On prétend que le général Dombrowski avait légué en mourant une insurrection à accomplir à ses concitoyens. Lui, dont le sang avait coulé sur tous les champs de bataille de l'Europe, lors de la marche triomphante des armées françaises au travers d'elle, il sentit sur son lit de mort à quelles vanités il avait sacrifié, puisque sa patrie restait impuissante, morcelée. Il donna alors ce conseil, dont nous avons tous la conscience, qui est de rejeter le

secours de l'étranger, de nous appuyer de nous-mêmes pour opérer l'affranchissement de ces vingt millions qui, agissant unanimement sur tous les points à la fois, terrasseraient l'ennemi sans retour. N'est-ce pas là ce beau symbole de l'abbé de Lamennais sur la puissance de l'unité d'action, lorsqu'il nous représente le voyageur arrêté dans sa pénible course devant un roc qui lui barre le chemin? un autre survient, même impuissance. Mais il en vient toujours de ces pèlerins tendant au même but, et ne reculant pas devant les difficultés de l'entreprise. Leurs efforts réunis succèdent enfin; le roc disparaît et la route est frayée. Ce qui était impossible à l'homme isolé devient aisé avec le secours de ses semblables. Et chez nous aussi, il y a eu de ces pèlerins avec leur vœu dans leur cœur, frappant le roc et se brisant contre sa force, parce que les autres étaient en retard ou manquaient au mot d'ordre et d'appel. Les paroles du général Dombrowski portèrent fruit; il fut arrosé du sang des martyrs, pour lever avec plus de vigueur son feuillage vers les cieux.

Le major Lukasinski, d'une bonne famille de gentilshommes, servait depuis 1806 avec mérite, et s'était même distingué sous Dresde en 1813. Il était dans le 4e régiment, renommé entre tous par sa bravoure, et jeta les fonde-

mens d'une société patriotique à laquelle on donna le nom de *Franc-Maçonnerie nationale*, dont le seul but fut la restauration de la Pologne. Les symboles extérieurs étaient les mêmes que ceux de la franc-maçonnerie; mais la confraternité en fut une purement nationale, et devait embrasser toutes les parties de la Pologne pour tendre unanimement vers le même objet[1]. Il appliqua l'idée principale de la franc-maçonnerie, la réédification du temple de Salomon, c'est-à-dire la régénération de l'espèce humaine, à la restauration de la Pologne. La mort de Hiram figurait le démembrement du pays; ses trois meurtriers représentaient les trois monarchies qui y avaient coopéré, tandis que le devoir de ses enfans, comme le nôtre, les portait à poursuivre les ennemis qui s'étaient emparés de son trône. La foi à la résurrection de Hiram était le type d'une Pologne sortant victorieuse de son tombeau. Cette franc-maçonnerie militaire, établie en 1819, se propagea rapidement, vu le zèle de ses votaires, et poussa dans le duché de Posen de très-fortes racines. L'empereur Alexandre, effrayé de plus en plus du

[1] Mochnacki, le fameux auteur d'une histoire de la dernière insurrection, dont il n'y a que les deux premiers volumes, a parlé avec le plus de détails sur cette partie intéressante de nos annales. Je suis en ceci ses données.

progrès des nouvelles idées, donna, en 1821, l'ordre de fermer les loges des francs-maçons, ce qui ne fit que resserrer les liens de cette société nationale. A la tête de celle du grand-duché de Posen on voyait le général Uminski, homme plein de courage et d'énergie, dont la présence à Varsovie redoubla encore l'ardeur de tous les membres. Ils se lièrent par serment « à marcher sur les traces de nos anciens hé- » ros, et de ne se donner ni cesse ni relâche » jusqu'à ce qu'ils aient délivré la patrie, cette » mère malheureuse et si chérie. » Cette entrevue et ce serment eurent lieu le 3 de mai.

Lorsque les révolutions d'Italie, en 1821, semblaient de nature à concentrer toute l'attention de l'empereur en allumant une guerre générale, le major Lukasinski n'attendit que le moment où les troupes russes, conduites par le général Jermoloff, passeraient la frontière, pour commencer à agir, ayant bien disposé les esprits au moyen des ramifications de la société dans toutes les provinces polonaises, et ne se tenant plus autant sur ses gardes. Un homme, qui s'était glissé dans la société, dénonça les principaux individus : le major Lukasinski fut arrêté avec beaucoup d'autres, qu'on enferma dans le couvent des Carmes. Deux d'entre eux se suicidèrent sur-le-champ, tandis que le major Lukasinski subit deux

années d'enquêtes sans rien révéler qui pût compromettre ses frères. Il en fut de même d'un autre citoyen, Adolphe Cichowski, dont on voulut extorquer des aveux tendant à impliquer les représentans Niemoiowski. La faim, l'insomnie, les terreurs de tout genre dont on augmenta l'horreur de son obscur cachot ne purent vaincre son généreux silence, et il eut la gloire de sauver une foule d'individus au prix de tourmens inouïs, supportés avec un courage à leur niveau. On nomma une commission militaire spéciale pour connaître de ce nouveau genre de délit, et il fut interdit aux défenseurs des accusés d'en appeler de l'incompétence d'un semblable tribunal, tandis qu'on laissa circuler à dessein que l'empereur modifierait la sévérité du décret en enjoignant à la commission de prononcer le châtiment le plus rigoureux, simplement pour la forme et l'exemple. Lukasinski, partant de là, fut condamné à neuf années de travaux forcés; deux de ses collègues à six, et tous les trois à perdre leur grade. Cichowski resta emprisonné. L'empereur commua, *dans sa clémence infinie*, est-il dit dans le décret, la peine de Lukasinski à sept années, celle des autres à quatre. On leur arracha publiquement les épaulettes; ils furent chargés de fers et envoyés à la forteresse de Zamosc.

Le reste de cette histoire est une cruelle tragédie, je me hâte d'en venir à la fin. Après une année de détention, Lukasinski tenta d'échapper à ses bourreaux; mais son plan fut avorté, et il se vit impliqué dans la conspiration des forçats qui avaient voulu rompre leurs fers. Il n'attendait plus que l'arrêt de mort qui devait mettre fin à sa vie de torture; mais le grand-duc prolongea ses jours à dessein de le tourmenter davantage, ou de lui arracher des aveux pour remonter à la source des sociétés secrètes dont il ne tenait pas le fil, et sa peine de mort fut commuée en celle de détention perpétuelle. Il était fouetté chaque semaine en présence d'un fonctionnaire russe, et l'excès des douleurs lui extorqua des demi-aveux qu'il supprimait dès que la peine avait cessé[1]. Aussi, lorsqu'on le fit comparaître devant la commission d'enquêtes, en 1826, il découvrit son corps cicatrisé, et demanda si des aveux extorqués à coups de fouet pouvaient être de quelque poids. On n'en entendit plus parler, et lorsque l'insurrection de 1830 eut libéré tous les détenus, on le chercha vainement parmi eux. Il a été

[1] On pourrait révoquer en doute une telle monstruosité; elle n'est, hélas! que trop vraie! Une personne que je connaissais beaucoup me l'a racontée en 1828, car ses devoirs le forçaient à en être le témoin, et ses yeux remplis de larmes achevaient de persuader de la vérité de ses assertions.

dit depuis que le grand-duc, en quittant Varsovie, l'avait emmené couvert de haillons, attaché à l'affût d'un canon, et traînant encore ses chaînes. J'ignore si on peut accorder une confiance implicite à cette dernière donnée. Elle est si horrible, qu'on se refuse d'y croire. Quel qu'ait été le sort de ce patriote martyr, il a droit à nos larmes; car ses intentions ont été si nobles et si pures, que le succès seul a manqué à sa gloire.

Néanmoins ce germe inflammable devait couver et produire de nouvelles victimes. Les scènes que j'ai retracées à Wilna en ont été le reflet; les arrestations d'étudians à Varsovie continuaient toujours, et la *société secrète* organisée par Lukasinski agissait encore avec vigueur sous la conduite du colonel Krzyzanowski, du régiment des chasseurs, qui l'avait remplacé auprès de l'armée.

La dernière diète qui eut lieu sous le règne de l'empereur Alexandre tint ses séances à huis-clos, en vertu de l'acte additionnel à la constitution. C'était la violer ouvertement, car ses délibérations devaient être publiques. Elle fit des lois importantes, établit la société du crédit territorial, qui pouvait devenir une source de prospérité pour le pays, en libérant peu à peu les terres grevées de dettes. On vota aussi une loi sur le mariage et le di-

vorce, dont il sera question plus tard. L'empereur Alexandre mourut la même année 1825, à Taganrog. Il fut universellement regretté, quoiqu'il eût trompé toutes nos espérances. Mais le règne de son successeur nous fit apprécier davantage sa modération, son humanité, la douceur de son caractère, en rencontrant précisément l'opposé dans le futur arbitre de nos destinées.

L'armée forme en Russie le seul contre-poids à la puissance absolue du trône; c'est dans son sein que l'on voit germer et éclater ces révolutions soudaines dont dépend la vie des empereurs. Depuis son contact avec les Français, les nouvelles idées avaient pénétré dans ses rangs, et une sourde fermentation, quelques révoltes partielles se joignaient aux alarmes de l'empereur Alexandre dans les derniers jours de sa vie. Une révolution en Russie ne serait pas *à la fleur d'oranger*, et si jamais ils ont assez d'union et de concert pour en faire une, ils ne s'arrêteront pas en chemin. L'intelligence naturelle du Russe, développée par une instruction soignée, en fait un être susceptible de s'élever aux plus hautes conceptions sociales; ce qui lui manque du côté de la moralité est suppléé par une grande intensité de volonté et d'énergie, une âme de fer, des passions silencieuses, l'amour de son

pays, la haine de l'étranger. En parlant du Russe, je le prends tel qu'on le voit lorsqu'il resté attaché au sol natal, car les élégans voyageurs qui ont parcouru toute l'Europe sont le triste spécimen des *touristes* de toutes les parties du monde, dont il a été dit :

The fool returns then perfectly well bred,
With nothing but a solo in his head.

Les Polonais des anciennes provinces détachées de notre pays avaient de fréquentes relations avec les armées russes stationnées dans le midi, et s'entendirent bientôt ensemble. Les frères Murawieff et le prince Trubecki avaient formé à Pétersbourg, dès 1817, une association connue sous le titre de *fils fidèles de la patrie;* Rylejew et Pestel agissaient dans le midi. Le dernier était un idéologue, épris du gouvernement de l'Amérique du Nord, et croyant qu'il serait facile de le transplanter d'emblée en Russie. Ses rêves d'une république future ne pouvaient s'accomplir que par le massacre de la famille impériale, en y comprenant les femmes et les enfans. *La ligue slavonne*, autre association formée par Borissow, embrassait toutes les races slaves, la Russie, la Pologne, la Hongrie, la Bohême, la Moravie, la Dalmatie, la Croatie, la Servie, la Moldavie, la Valachie, qui devaient composer une république fédérale. Les Russes

désiraient s'entendre avec les Polonais, et le colonel Krzyzanowski rencontra Bestusheff et Morawieff à Kieff. Le premier offrit à la Pologne son ancienne indépendance, disant qu'il était temps que les Polonais et les Russes cessassent de se haïr, leur intérêt étant le même; que l'association russe s'efforcerait d'effacer la haine qui les séparait. On insista sur la nécessité d'agir d'un commun accord, et l'on semblait attendre des Polonais d'empêcher le grand-duc de se mettre à la tête du corps de Lithuanie dont il était le chef, si les conjurés excitaient une révolution en Russie. Le colonel Krzyzanowski prit sur lui de ne rien décider, et se comporta très-froidement à leur égard, tant était vif en lui ce sentiment d'antipathie nationale qui engendre la défiance, et se mettra toujours en tiers dans nos rapports. Ils en vinrent à parler de la forme future du gouvernement en Pologne; mais le colonel Krzyzanowski, se renfermant dans les bornes d'une étroite réserve, répliqua qu'on n'y avait pas encore réfléchi. Bestusheff, au dire de Krzyzanowski, était un jeune républicain qui recommandait à la Russie et à la Pologne les Etats-Unis pour modèle, un terroriste qui ne reculait devant rien; et lorsque le colonel Krzyzanowski lui donna à entendre qu'aucun Polonais n'avait attenté à la vie de

son souverain, le Russe ne l'en estima pas davantage, prétendant toujours que sans enthousiasme on n'opérait rien d'élevé. Le prince Jabtonowski eut une entrevue avec Pestel, chez le prince Wolkonski, au commencement de l'année 1825; l'on argumenta sur les restitutions auxquelles la Pologne avait droit, et que Pestel lui concédait toutes, ainsi que sur le mode de gouvernement à adopter. Questions oiseuses, intempestives, qui ne mènent jamais à rien! En général, ces rapports furent marqués par une grande indifférence de la part des Polonais, qui se défiaient des Russes, tenaient beaucoup à s'assurer une monarchie constitutionnelle, et se trouvaient gênés par une aversion insurmontable. On nous en a blâmés à tort, ce me semble; le but de part et d'autre était si différent, qu'il devait jeter un abîme entre nous. Arracher son pays à l'intrus, à l'étranger, n'est pas conspirer contre un gouvernement établi, contre son propre souverain qu'on veut assassiner. La facilité de Pestel à nous faire des concessions prouverait qu'il cherchait à nous tromper ou qu'il ne tenait pas à l'honneur de son pays.

L'avénement de l'empereur Nicolas fut marqué par une sanglante révolution à Saint-Pétersbourg, qu'il assoupit en un instant, mais

qui plongea dans le deuil la plupart des grandes familles de Russie. On dit que la Newa charriait les cadavres, et que les papiers officiels ne nous ont jamais révélé la vérité sur cet objet. On prit pour prétexte l'usurpation de l'empereur Nicolas, puisque le trône appartenait de droit au grand-duc Constantin, et qu'on ignorait le pacte de famille qui l'en avait exclus à l'époque de son mariage. Les conjurés perdirent la tête, tandis que les soldats, obéissant à un instinct de vénération pour l'empereur et le chef de l'Eglise, restèrent immobiles à son aspect, ou obéirent docilement à ses ordres, qu'il donna avec le sang-froid et le courage qu'il a manifestés dans toutes les grandes occasions. Les régimens en qui on soupçonnait des tendances révolutionnaires furent *les enfans perdus* de la guerre de Turquie, et il en resta très-peu; les chefs périrent sur le gibet; d'autres allèrent expier leurs fautes dans les forteresses, dans les mines, en Sibérie, etc. Il faut dire à l'honneur des dames russes qu'après avoir épuisé les prières et les larmes en faveur des objets de leur affection, elles les accompagnèrent en Sibérie pour adoucir leurs peines en partageant leur sort[1].

[1] Parmi ceux qui furent les victimes de cette révolution manquée, j'ai connu un homme bien distingué dont le sort a

Les investigations des conjurés entraînèrent la découverte des *sociétés secrètes* en Pologne, qui avaient échappé jusque là à l'œil vigilant de la police, et les arrestations allaient se succédant à Varsovie et dans les provinces. Les révélations du prince Jablonowski complétèrent le malheur de ces infortunés; elles cou-

brisé le cœur de tous ses amis, car il en avait qui l'aimaient jusqu'au fanatisme. M. Lunin, d'une noble famille de Russie, aurait dû naître en Angleterre pour concilier ses opinions avec ses devoirs de sujet, qui juraient si fort entre eux. Son organisation intellectuelle, sa passion de l'étude, de la musique, les grâces de son esprit, l'abnégation de son caractère, en ont fait un de ces êtres qui marquent leur passage sur la terre par des malheurs et de grands dévouemens. Sa carrière militaire, où tout est obéissance implicite, s'était d'abord ressentie des inconvéniens de ses nobles qualités, et il en est toujours resté au simple grade de capitaine, quoique aucun général en chef ne concentrât plus de respect. Étant encore fort jeune dans les gardes commandés alors par le grand duc Constantin, il y eut des différends entre le chef et ses officiers : « Messieurs, dit le grand-duc dans un accès d'humeur libérale, si je vous ai offensés, je suis prêt à vous donner satisfaction. » Tous de saluer, croyant que ces paroles équivalaient à un coup d'épée. Mais M. Lunin, s'avançant vers le grand-duc, s'écria : « Monseigneur, l'honneur est trop grand pour le refuser. » Ce dernier, à son tour, le trouva si grand qu'il le refusa, et cela ne valut pas ses faveurs au jeune lieutenant. Il fut depuis persécuté, relégué dans les garnisons, et ne s'en tourmentait pas, avec son chien, sa flûte et ses livres. La dernière infortune l'atteignit à Varsovie en 1826. Il fut transporté à Saint-Pétersbourg, publiquement dégradé, condamné à une détention perpétuelle, mort pour tous. On ne saurait trop déplorer la destinée qui a brisé un être si supérieur, tout en convenant qu'il ne pouvait y échapper qu'en abjurant tout ce qui faisait sa gloire aux yeux de ceux qui savaient sentir, penser comme lui.

laient de source; il se couvrit d'opprobre, et reste certainement plus à plaindre que les victimes de sa lâcheté. Le colonel Krzyzanowski ne voulut pas bouger, résistant aux supplications de son régiment, où on l'adorait, et fut enfermé aux Carmes. La commission d'enquêtes, ayant à sa tête le comte Zamoyski, président du sénat, poursuivit les investigations durant toute une année, et chaque nouvel aveu augmentait le nombre des prévenus, dont les prisons n'étaient que trop remplies. Le colonel Krzyzanowski ne convenait de rien, ce qui invalidait les révélations du prince Jablonowski, et désolait le grand-duc. Il l'y décida enfin, en lui faisant dire que, s'il ne s'avouait pas coupable, il laisserait publier, au moyen de la presse, les lettres de la femme qui lui était attachée. Plutôt que de compromettre l'honneur de cette personne, le colonel s'exposa à mettre sa tête sur le bloc en convenant de ses rapports avec les conjurés russes. Mais il ne compromit que lui seul. Le général Uminski fut tiré de sa prison de Thorn, amené à Varsovie, confronté avec ses accusateurs, dont il déjoua toutes les ruses en se déclarant le fondateur d'une société patriotique, et n'allant pas au-delà. Un des plus beaux noms de la Pologne, celui du vieux comte Stanislas Soltyk, comparut sur

le banc des accusés, dans la personne de ce noble et vénérable vieillard octogénaire, couvert de cheveux blancs, mais qui avait retrouvé une jeunesse pleine de vie en se plaçant à la tête de cette grande association secrète, dont le but était la restauration de la patrie à laquelle il avait consacré tout son être. Des scènes tragiques marquèrent le cours des enquêtes. Un citoyen de la Volhynie, nommé Sabinski, se précipita sur le prince Jablonowski dans un accès de désespoir, tenta de l'étouffer, et finit par se suicider. Nous retrouvons encore ici M. de Nowosiltzoff, qui triomphait, durant la marche du procès, d'avoir toujours représenté les Polonais comme des conspirateurs nés, et croyait sanctionner ainsi les précédentes violences, les injustices, les persécutions dirigées contre d'innocens enfans. Il voulut faire juger les prisonniers par un tribunal militaire; mais il rencontra une forte opposition dans son éternel adversaire le prince Lubecki, ministre des finances du royaume, qui plaça ce grand procès sur la voie constitutionnelle. Ainsi la haine invétérée de ces deux rivaux de pouvoir et de faveur opéra le salut de ces accusés, dont l'affaire fut déférée à la chambre du sénat, qui la jugea en sa qualité de haute cour nationale. Les évêques furent admis à y siéger en vertu

d'une bulle du pape Clément VIII. M. de Nowosiltzoff comptait sur leur docilité; mais dès que l'honneur national fut en jeu, le clergé, avec l'archevêque Woronicz à sa tête, s'appliqua à disculper les accusés, et y réussit. Le comte Zamoyski, ayant présidé la commission d'enquêtes, ne siégea pas comme juge dans la haute cour; les fonctions de président échurent de droit au palatin Pierre Bielinski, comme au plus ancien des sénateurs, et celles de vice-président au général Vincent Krasinski. Dès que le prince Czartoryski (alors en Italie) eut appris le danger de ses compatriotes, il s'empressa de venir occuper sa place de sénateur, afin de les servir dans le cours du procès. Depuis bien long-temps, un intérêt si palpitant ne s'était attaché à aucun incident. Le peuple assiégeait les avenues du palais, où la haute cour tenait ses séances, en dépit de la police et du grand-duc. Ce dernier, exaspéré, enragé, fit interdire l'entrée de la salle d'audience à tous ceux qui y viendraient sans uniforme; ils furent également obligés d'inscrire leurs noms, le tout à dessein de les rebuter par la crainte de s'exposer ainsi à une future persécution. Des batailles avaient lieu chaque jour entre les curieux et la police, dont cette dernière ne sortait pas triomphante à beaucoup près. Les accusés arrivaient

dans des voitures dont les stores étaient baissés, et dont une escorte de gendarmerie défendait l'approche. Toutes ces précautions excitèrent au plus haut point les émotions provoquées si naturellement par l'injustice et le malheur.

Le procès se trouvait aux mains d'hommes droits, intègres, qui se montrèrent fidèles à leur haute mission ; mais une issue différente eût perdu les sénateurs, car la voix publique ne s'était jamais si fortement prononcée. Enfin ce decret qu'on attendait, la respiration suspendue pour ainsi dire, déclara, preuves en main, que les accusés n'étaient point coupables. Le président Bielinski, dans le fameux rapport de cette affaire à l'empereur, pose en principe que, loin d'avoir commis un crime de *haute trahison* en cherchant à réunir à la Pologne les provinces anciennement détachées d'elle, les accusés en appellent au traité de Vienne, en convenant tous que *la nationalité* formait le seul but de leur association. Si, ajoute-t-il, les Polonais ont cherché à réunir dans un seul toutes les parties morcelées de leur pays, il n'y a pas là de crime, puisqu'il n'y a pas eu levée de boucliers ; car *la nationalité* indépendante de tout autre motif absorbe les vœux d'un Polonais, les bornant à apprécier, à conserver les bienfaits assurés par le traité de Vienne, sans porter les esprits à en-

treprendre ce qui pourrait exciter les soupçons ou les inquiétudes du gouvernement. Quant aux expressions de la *résurrection* ou de la *restauration* de la Pologne, les défenseurs et les accusés en appellent également aux paroles de l'empereur Alexandre si souvent répétées en présence de la diète : « Quelques pas » de plus (disait l'empereur lors de l'ouver» ture de la diète de 1820) dans cette voie de » sagesse et de modération, marqués par la » confiance et la droiture, et vous atteindrez » le but de vos espérances et des miennes. » Dans le discours de clôture, la même année, nous trouvons ces paroles remarquables : « In» terrogez votre conscience, et voyez si vous » avez rendu à votre patrie les services qu'elle » était en droit d'attendre de votre sagesse, » si, entraînés par les doctrines subversives » du jour, vous n'avez pas retardé l'œuvre » de la *résurrection* de votre patrie, qu'une » sage prévoyance aurait pu accomplir. » La haute cour s'est attachée à une si puissante considération. Elle a été induite à supposer que les *associés* des provinces conquises ont puisé dans les paroles d'un monarque magnanime *une ardeur plus vive* à participer aux bienfaits qu'il avait assurés au royaume. Partant de là, les expressions de la *résurrection* ou de la *restauration* d'une partie souffrante

ne sauraient être imputées *à crime.* Comme les accusés étaient seulement coupables de la *non révélation* des projets des conjurés russes, le sénat condamna à l'unanimité le colonel Krzyzanowski à six années d'emprisonnement, en y comprenant le laps de temps écoulé durant les enquêtes; déclarant ainsi, à la face de l'univers, dit Mochnacki, « que, lorsque » des Polonais s'associent dans le but de réunir » en un seul toutes les provinces de leur pa- » trie déchirée, il serait impossible à d'autres » Polonais de qualifier ce dessein de *haute* » *trahison.* »

Il est triste de dire qu'une seule voix ne se joignit pas au cri unanime de ses concitoyens pour absoudre d'aussi nobles coupables. Cette voix fut celle du général Krasinski, autrefois le plus populaire, le plus aimé de nos généraux, comme il en était un des plus braves. Le métier de courtisan remplaça celui de soldat; dès cet instant il fut perdu pour ses amis; même son ancienne renommée ne couvrit plus des actions dont on ne cessait de s'étonner en se rappelant d'elle. Son vote de peine capitale contre les siens le couvrit d'une honte dont il ne se releva plus. Il allégua comme excuse, qu'il savait positivement que les accusés étaient coupables, et que le sénat, à titre de corps politique, aurait dû les condamner, afin de

mettre le pays à couvert des conséquences probables du mécontentement de l'empereur. Le grand-duc arrêta neuf mois la publicité du décret de la haute cour, qui fut enfin promulgué. Mais ce décret et le rapport (rédigé, dit-on, par le prince Czartoryski) portèrent au comble l'éloignement de l'empereur pour des sujets qu'à vrai dire il n'avait jamais affectionnés. Voici comment il s'exprime dans sa lettre au grand-duc : « J'en conclus que le président, par ce rapport, a manqué à ses devoirs envers son roi, envers sa patrie, et qu'il doit être accusé de crime d'état. » Le général Krasinski fut comblé d'éloges et de faveurs, et son crédit en cour alla en augmentant.

Après quatre années de détention, les accusés furent mis en liberté. Le comte Soltyk, accablé par l'âge et les infirmités, resta alité depuis. Le colonel Krzyzanowski, envoyé à Tobolsk, n'en est jamais revenu. Les Polonais, dont l'affaire fut soumise au sénat russe à Saint-Pétersbourg, se virent condamnés à l'exil en Sibérie. Tout ce que la nation pouvait donner d'enthousiasme entoura les derniers jours de l'existence du palatin Bielinski; il n'en jouit que trop peu, et fut enlevé l'année suivante, par la mort, à l'amour de son pays. Son convoi funèbre mit au jour les sentimens dont la nation était animée; la jeunesse des

écoles l'accompagna durant le trajet, après avoir dûment rossé la police qui voulait l'en empêcher; on déchira en pièces le drap noir qui recouvrait le cercueil, pour l'emporter comme relique nationale. Le prince Czartorieki prononça l'éloge funèbre avec cette pathétique éloquence dont ses écrits ont toujours porté l'empreinte.

La même année 1829, l'empereur Nicolas arriva à Varsovie avec l'impératrice et le prince héritier. Nous eûmes le spectacle d'un couronnement dans nos murs, dont personne ne pouvait plus se ressouvenir; néanmoins on se sentait triste, inquiet, agité de mauvais pressentimens, et des acclamations soudoyées ou extorquées accueillaient seules l'empereur. Il proféra à genoux un long serment, terminé par une prière; sa voix tremblait d'émotion; et l'impératrice pleurait lorsque son époux plaça la couronne sur sa tête.

L'archevêque primat s'écria à trois fois : *Vivat rex!* mais aucune voix ne répondit à la sienne, et toute cette cérémonie présenta un aspect qui ne faisait augurer rien de bon pour l'avenir. Les fêtes, les bals, les illuminations furent magnifiques. On pouvait croire que la ville nageait dans le feu pendant trois jours, et le palais des lieutenans, éclairé par des globes de lumière, apparaissait comme une

fiserie. Le grand-duc, de plus mauvaise humeur que jamais, faisait la police à l'entour du château, en fronçant de plus belle son horrible sourcil. Il paraissait froissé par les hommages qu'on rendait à son frère cadet, qu'il appelait souvent entre ses familiers : « Le polisson de Nicolas, à qui il avait donné un trône, et qui ne voulait pas lui concéder un article de costume pour les soldats. »

L'empereur revint l'année suivante, et la diète de 1830 fut convoquée. Elle ne lui donna pas lieu d'être satisfait de la docilité de ses sujets polonais à suivre les ordres émanés de son trône, car c'est dans cette seule acception que l'empereur entendait ses libertés constitutionnelles. On débattit vivement la loi du divorce et du mariage, votée l'année 1825, qu'on trouvait défectueuse. Le clergé présenta, par l'organe du gouvernement, des projets qui faisaient rentrer le divorce dans son domaine spécial, que l'empereur appuya et que le sénat accepta. Mais la chambre des nonces se prononça contre, exprimant le désir de se conformer au code français sur cet objet. L'empereur qualifia ce code de diabolique; et rien ne fut épargné pour décider la chambre des nonces à suivre l'exemple du sénat; flatteries, promesses, séductions, tout échoua. Lelevel prononça à ce sujet un fameux discours qu'on

trouvera dans le cours de cet ouvrage, et le nouveau projet de loi fut rejeté. Le courroux de l'empereur fut extrême; tous les ministres marchaient tête baissée, car il avait été même question de les mettre en jugement pour avoir violé la constitution. Ce fut la dernière diète de ce règne amphibie, de cette lutte de garanties constitutionnelles avec les volontés émanées d'un ukaze. Les persécutions dirigées contre des vieillards et des enfans, les angoisses de la veille, les terreurs du lendemain, expliquent suffisamment l'insurrection qui éclata la même année, et justifient cette levée de boucliers contre le gouvernement d'un intrus, marqué par l'oppression et la violation de ses sermens.

CHAPITRE II.

La Blacha. — Madame de Vauban. — Madame Walewska. — Le prince Joseph Poniatowski. — Anecdotes. — Les femmes de mon pays. — Mademoiselle Plater. — La princesse Isabelle Czartoryska. — Madame Claudine Potocka. — Mademoiselle Émilie Szczaniecka. — La comtesse Micielska.

— Le prince Joseph était l'être le plus accompli qu'on puisse se figurer, brave, généreux, courtois, charmant avec les femmes.

— Le *quite gentleman* résumera tout cela, m'écriai-je en interrompant la personne qui me parlait ainsi, puisque nous sommes en Angleterre.

— A la bonne heure; mais ne vous laissez pas trop emporter par votre amour pour les Anglais. Je vous accorde le *quite gentleman* né et élevé en Angleterre, mais transplanté ailleurs, avant que les animosités politiques aient terni le lustre de sa loyauté.

— Nous voilà retombés dans les Anglais, et je veux, moi, que vous me parliez du prince Poniatowski et de la Blacha; pour moi c'est de l'histoire ancienne.

Mon ami ne demandait pas mieux que de le faire, car il s'en acquittait si bien ! Il me dit que le prince était le neveu favori du dernier roi de Pologne, je le savais ; qu'il était beau au-delà de ce qu'on peut imaginer, ce dont ses portraits font foi. Son caractère tenait de ce dix-huitième siècle où les femmes avaient fait la loi, quoique déchues de toutes les qualités qui assurent un noble empire. Il était constamment gouverné par elles, et la Blacha continuait la corruption de la cour de son oncle. Le palais du prince Joseph attenant au château était appelé *la Blacha* ; je lui conserve son nom polonais, faute d'équivalent. Le prince datait d'une époque où une maîtresse en titre rentrait dans l'indispensable, quoique celles qui lui étaient subordonnées pussent se vanter d'être les objets d'une préférence plus positive. La dépravation n'est ni dans les mœurs ni dans la tendance morale de mon pays, c'est un des dons exotiques imposés à grands frais. Il y a dans la courtoisie du Polonais quelque chose de trop chevaleresque pour s'allier au débordement qui a renversé la société du dix-huitième siècle, et il attache des images si délicates à l'amour de la femme intellectuelle de son pays, que celle qui est tombée bien bas reste encore couverte de son respect. Une Française, madame de

Vauban, présidait donc cette cour d'amour qu'on nommait la Blacha. Rien moins que jeune lors de la révolution française, sèche de corps et de cœur, vaporeuse, mais grande dame, elle y réunissait toutes les beautés de Varsovie, auxquelles le prince offrait tour à tour son inconstant hommage. Loin d'en être jalouse, elle avait l'air d'applaudir à des passe-temps qui continuaient les traditions de la cour de France et ses propres réminiscences. Une consolation à laquelle elle *succombait* généralement cicatrisait toutes ses blessures: la bourse du prince était à sa disposition, elle y puisait à pleines mains, et retourna en France enrichie de nos dépouilles, pour se plaindre au soleil de son pays des rigueurs du nôtre. Sa position semblait si bien établie, que des dames *collets montés* ne rougissaient pas de la courtiser; ce qu'il faut attribuer en partie à la royauté du prince dans les cœurs d'une nation si susceptible d'entraînement et de fascination, et plutôt encore au sentiment oblitéré de la moralité au temps dont je parle. Les intimes néanmoins se bornaient à peu de femmes, avec une de ces réputations qui clochent ou ont fait naufrage. Les vétérans féminins de cette espèce de cour ont porté jusqu'au dernier instant un caractère de commérage, d'intrigue, de fausseté qui faisait mal. Lorsqu'il m'est arrivé de

l'observer, les dames habituées à ce genre répondaient : « Ma chère, tout le monde portait un masque à la Blacha ! » Et à force d'en recouvrir une physionomie peut-être honteuse d'elle-même, elles en bannirent toute vérité d'expression, continuant de le porter lorsque les exigences de leur position avaient heureusement cessé d'exister.

Là débuta une femme dont on a beaucoup parlé depuis, car elle fut peut-être du petit nombre des personnes à qui Napoléon marqua de l'attachement. Quelles qu'aient été les erreurs de la conduite de madame Walewska sous ce rapport, elle échappa à la dépravation de la Blacha ; et ce pis-aller homœopathique était une chance de salut. Elle resta si peu dans cette enceinte souillée, qu'elle conserva intacte une douceur, une bonté, une absence d'intrigue qui plaideront en sa faveur. Mariée dans sa première jeunesse à un homme fait pour être son grand-père, douée de la plus grande beauté, où prédominait la fraîcheur délicate d'une feuille de rose, élevée dans une famille dont les principes n'étaient pas une sauve-garde, elle fut jetée par ses propres frères aux mains de l'empereur. Lorsque ce dernier arriva à Varsovie en 1806, il avait déjà secoué l'ascendant exercé par *l'âme de dentelle* de Joséphine, comme il le disait, sur son âme

du feu. Varsovie présentait alors une foule de beautés dont quelques débris, quelques soi-disant coll[illegible] justifient la renommée. On prétend qu'il fixa ses premiers vœux sur une de ces femmes modèles, chaste comme une sensitive, qui à l'époque d'une grande corruption était restée *au-dessus du soupçon*, et dont la beauté, l'intelligence avaient appelé l'admiration de M. de Talleyrand, ce juge de si bon goût en tout genre. Il s'en souvenait au travers des années et de tant de tableaux mouvans qui avaient passé sous ses yeux. On fit comprendre à l'empereur *l'impossible*, même pour lui, de porter de ce côté ses hommages. Madame Walewska lui plut infiniment, et ses frères se prêtèrent à la favoriser. Ainsi, toutes les garanties que l'affection de famille offre si souvent à la jeune femme chancelant au bord de l'abîme lui faillirent à la fois. Elle succomba. Les distractions d'un champ de bataille, de ce vaste champ appelé l'Europe, enlevèrent souvent l'empereur à madame Walewska, qu'on dit s'être passionnément attachée à lui; elle le revoyait à de longs intervalles, et finit par se rendre à Paris[1]. L'impératrice José-

[1] La beauté de madame Walewska devait être véritablement frappante, et le trait suivant semble le confirmer. Lorsqu'elle alla visiter les monumens du Louvre, le soldat qui était de garde croisa la baïonnette comme pour lui en interdire le

phine, qui savait toujours ces choses si bonnes à ignorer, témoigna le désir de la voir, et lui marqua la bonté si naturelle à cette femme charmante, même vis-à-vis d'une rivale. Néanmoins elle se refroidit à son égard, et cessa de la voir. Bientôt après, le mariage de l'empereur avec Marie-Louise le fit rentrer dans la bonne voie, et il ne fut plus question de madame Walewska, dont il avait préalablement assuré la position d'une manière satisfaisante. Nous la retrouvons encore là où il fallait s'attendre à la revoir, c'est-à-dire à l'île d'Elbe, apportant son dévouement à l'heure de l'infortune. L'empereur ne désira pas l'y voir rester, tant il craignait de donner le moindre ombrage à cette même Marie-Louise, si inconsciencieuse de ses devoirs, rejetant la belle mission de rester fidèle au malheur [1]. C'est comme madame d'Ornano que madame Walewska se présente encore à nous; et bien-

sortie. Tout étonnée, elle se prit à le regarder. « Madame, lui dit le galant français, on m'a placé ici pour garder la Vénus de Médicis, et non pour la laisser sortir. »

[1] Quelqu'un qui a beaucoup vécu avec M. de Talleyrand me racontait, depuis mon arrivée en France, que ce dernier lui avait dit, en parlant de madame Walewska, qu'elle était la seule femme que l'empereur eût véritablement aimée, car il avait mis dans ses rapports avec elle tous les ménagemens du mystère et de la délicatesse. Un passage secret le conduisait des Tuileries chez elle. « Et l'impératrice Joséphine, dis-je, son premier, son joli amour ! — Bon ! reprit mon spirituel interlocuteur, elle le tenait sous sa pantoufle. C'est tout. »

tôt une mort prématurée l'enleva au mari qu'elle avait choisi afin de concentrer dans une union que la société sanctionne tout ce qu'il y avait d'affectueux dans son âme. Je me serais fait un scrupule d'en parler, si cet épisode n'eût été si généralement connu, et si Constant, valet de chambre de l'empereur, ne l'avait abordé avec d'autres détails. Je tiens les miens d'un ami de madame de Walewska, qui m'en parlait dernièrement encore en appuyant sur ses excellentes qualités, et, à vrai dire, avec cette indulgence que l'homme du monde mettra toujours à excuser une femme, surtout lorsqu'elle a été si jolie.

Il faut revenir au prince Poniatowski, et ce n'est pas y revenir de trop loin lorsqu'on peint quelqu'un tenant avant tout à l'honneur et à sa dame. Le dernier culte portait l'empreinte flétrie du siècle où il prit naissance, mais l'autre eut toutes les couleurs de l'héroïsme le plus pur ; aussi a-t-il pu dire en mourant : « Dieu m'a confié l'honneur des Polonais, c'est à lui seul que je le rendrai. » Véritable roi de la Pologne, comme l'appelait Napoléon, il résumait les qualités brillantes et les défauts nationaux qui expliquent cette vocation. Sa manie des favoris, si inhérente à notre caractère, était poussée à l'extrême ; eux aussi le gouvernaient. Tous les degrés sociaux en Po-

logne peuvent se vanter de leurs séides ; nos dissidences politiques font que cela étend les inimitiés à l'infini, car c'est une affaire de parti, de donner toujours raison à un ami, fût-il sot entre tous. L'intrépidité du prince a égalé toutes les renommées françaises de ce temps, rappelant l'âge fabuleux des exploits à la *demi-dieu*. Il était à déjeuner avec Murat dans un petit village de Saxe qu'on croyait gardé par un détachement de soldats polonais, lorsqu'on vint dire que les Cosaques allaient s'en emparer. Je suis trahi ! s'écrie Murat en regardant le prince Poniatowski. Celui-ci se lève aussitôt, monte à cheval, suivi de son état-major, repousse les Cosaques, avec cette ardeur que le sentiment de l'honneur blessé peut ajouter à la bravoure, et revient finir son déjeuner.

On a supposé que le mariage du prince Poniatowski avec la princesse Auguste de Saxe, à qui la constitution du 3 de mai avait déféré la couronne, pouvait entrer dans les vues de l'empereur Napoléon touchant la création d'un royaume de Pologne. Des hypothèses sont allées plus loin : on pensait que cette jeune princesse, objet de la courtoisie chevaleresque du plus bel homme de ce temps-là, plierait sans effort l'orgueil de l'ancienne maison de Saxe et le préférerait à tous. Des faits ont prouvé que de semblables projets n'ont jamais occupé

Napoléon, sans nous inculquer l'éternelle vérité qu'aucune nation n'a été l'agent de la résurrection d'une autre, mais bien toujours celui de sa chute. Si l'union fait la force, pourquoi vingt millions du peuple brave entre les braves jetteraient-ils les yeux sur la France, qui les a tant de fois déçus; sur l'Angleterre, qu'un ver intérieur ronge, au lieu de se rallier Polonais à Polonais, pousser leur cri de guerre, se soulever à la fois de toutes parts, courir à l'ennemi avec Dieu dans le cœur, et ne tout devoir qu'à lui et à soi-même? Ce fut en couvrant la retraite de l'armée française à Leipsick que le prince Poniatowski trouva la fin de sa carrière. Il arriva déjà blessé au bras sur les bords de l'Elster, gouvernant avec peine un cheval fougueux. On lui conseilla de faire comme tous, car enfin telle était la fortune de la guerre. C'est alors qu'il prononça les belles paroles citées plus haut, et se précipitant dans les flots de l'Elster, suivi de son aide-de-camp M. Hippolyte de Béchant, il fut emporté par un courant rapide, et se présenta devant le Dieu qui arme le bras du patriote au moment où son pays, livré à ses anciens oppresseurs, n'aurait pu à lui offrir que la chance d'un exil ou celle de les servir. *La vie n'est pas le premier des biens*, a dit Schiller. Et jamais mort plus glorieuse n'arriva plus à propos pour

couronner une existence désormais sans but.

Un long cri de douleur retentit près du cercueil qui ramenait ses restes, et le poète qui eut toujours un son sympathique à mêler à nos calamités nationales, M. Niemcewicz, en fut l'écho dans une de ses touchantes élégies [1].

Madame de Vauban, quelques années après, retourna en France près de la marquise de Barbantane, sa mère, emportant les derniers miasmes corrupteurs infectant l'atmosphère morale de mon pays. On vit bientôt après surgir une autre génération de femmes, précisément les filles de celles dont on avait eu tant à dire, jetant sur les fautes de leurs grand'mères un manteau peut-être trop pesant à force de perfections. Élevées avec soin, cultivant leurs talens et leur intelligence pour les communiquer un jour à leurs enfans, on

[1] Quelqu'un de très-intime avec le prince Poniatowski m'a raconté que, se promenant un jour ensemble dans la campagne, ils virent voler une pie à quelque distance. « Vous vous moqueriez de moi, fit le prince en riant, si j'allais vous dire que la vue de cet oiseau m'est souverainement désagréable et que j'y attache un sentiment superstitieux. Dans le temps où j'étais colonel au service de l'Autriche, nous campâmes dans un endroit où il vint des Bohémiennes qui nous dirent nos destinées : — Beau jeune homme ! s'écria l'une d'elles en hochant la tête d'une manière significative et en examinant les lignes de ma main, prends garde à une pie, elle te portera malheur ! »

Or *pie* veut dire *Elster* en allemand, et c'est dans ses flots que le prince rencontra une fin si tragique.

les vit porter dans le monde, une fois mariées, la décence du gynécée, avec une instruction supérieure. Devenues mères, ce monde à peine entrevu cessa de leur offrir des charmes; elles se fixèrent près du berceau de leurs enfans, eurent le talent d'y attacher leurs maris, et s'en arrachaient avec effort pour satisfaire à des devoirs de société, arrivant au bal avec une robe froissée par leurs *petites*. On dira le siècle des femmes, une fois qu'elles ont compris leurs devoirs, l'influence qui en résulte; je dirai le siècle des enfans, car c'étaient eux qui l'avaient envahi, et la petite fille à peine née faisait déjà la loi dans la maison. Loin d'aller chercher des distractions ailleurs pour fuir des cris importuns, le père s'associait aux inquiétudes souvent exagérées de sa jeune moitié, soignant les enfans à tour de rôle et les gâtant à l'envi. On le voyait dans la société toujours aux côtés de sa femme, n'ayant d'yeux ni d'attention que pour elle; enfin les bons ménages de ce siècle se rappelaient avec succès le passé. Cette régénération avait commencé par les hautes classes. C'était un bonheur; elles donnent généralement le ton. Si l'empire indirect sur les actions, comme celui qu'elle exerce hautement sur les affections, revient de droit à la femme, j'ai mille fois pensé depuis que mes compatriotes étaient

créées pour en jouir dans toute sa plénitude. Les années écoulées loin de ma patrie, mon contact avec les étrangers de différentes contrées, n'ont affaibli en rien l'impression que m'ont laissée les femmes de mon pays, et il m'a bien tardé de leur rendre cet hommage. Toutes les comparaisons ont été à leur avantage ; et dernièrement encore, à une des plus agréables soirées que j'aie passées à Londres, le capitaine Butler, qui connait beaucoup la Pologne, appuyait mes convictions de la force des siennes, s'étonnant qu'une contrée si pauvre, comparativement à l'Angleterre, eût pour cachet l'éducation remarquable des jeunes personnes sous tous les rapports, leur supériorité intellectuelle. Je ne les trouve pas hérissées de grec et de latin, scientifiques comme on les voit souvent ailleurs ; néanmoins mes compatriotes seules me font l'effet de la femme accomplissant une mission d'amour et d'influence. Le développement du cœur constitue la base de leur éducation ; ce n'est point une gouvernante à qui on demande du français et la musique sans mentionner ses principes, c'est la mère qui s'en occupe en Pologne, et ne quitte jamais sa fille, surtout lorsqu'elle a atteint l'âge où il lui faut un ange gardien pour frayer les voies. Aussi rien n'est charmant comme les

jeunes filles de mon pays ; elles peuvent parfois donner l'idée du lis conservant jusqu'à la délicate poussière que recèle le beau calice de cette fleur. Faut-il s'étonner si des femmes ainsi élevées ont déployé de notre temps des vertus romaines, les ont inculquées à leurs maris, à leurs enfans, leur ont fait tout quitter à l'appel de la patrie? Une personne, témoin oculaire du fait, me disait un jour : « Il faut avouer que les femmes en Samogitie ont eu plus d'enthousiasme que les » hommes ; elles étaient de véritables Lacédémoniennes, envoyant leurs époux, leurs » fils, grossir les rangs de l'insurrection. J'entendis une mère dire à son fils unique : Si » vous ne joignez la révolution, vous méritez » la mort, et je rougis d'un enfant qui ne » s'arme point en faveur de sa patrie. Une au- » tre pleurait amèrement : A quoi bon me ser- » vira d'avoir aimé mon pays, disait-elle, si son » sol n'est arrosé du sang d'un mari ou de » celui de mes fils? Ils sont encore enfans ; et » l'autre est prisonnier! Une jeune personne » voulut former un régiment de femmes et se » mettre à leur tête ; elle en fut sagement » dissuadée par un de nos généraux. » Ne consultant que son imagination, à qui une vie de château avait imprimé quelque chose de romantique, la comtesse Émilie Plater combat-

tit dans la cause de son pays; mais sa constitution délicate ne put résister à d'aussi rudes travaux, et cet élan inconsidéré lui coûta une existence bien jeune encore, que notre sexe utilise beaucoup mieux en se renfermant dans le cercle de ses devoirs spéciaux.

Au reste, il a fallu des circonstances aussi extraordinaires pour engager une personne douce, timide et placée si haut, à entrer sur une scène si agitée. A peu d'exceptions près, toutes les femmes, à cette époque, se sont montrées à leur poste, soignant les malades, les blessés, encourageant le faible, animant le timide, enfin fidèles au plus beau sentiment de leur être, *l'amour de la patrie*, qu'elles ont poussé aussi loin qu'il a été donné de le sentir. Vous les voyez souvent coquettes, parfois fragiles, faisant faute à tel ou tel autre devoir; celui-là seul s'est conservé intact, et s'est retrempé dans les malheurs dont elles ont été les témoins ou les victimes. Exempt de cet esprit de parti si choquant dans les femmes, il n'a appelé ni son amertume ni son âcreté; les émotions qui en dérivent sont pleines de sainteté et d'énergie. Sublime manifestation de la Providence! qui a déposé ce germe dans le sein de mes compatriotes, pour l'implanter à leurs enfans, et leur faire sucer avec le lait l'amour d'une patrie opprimée : « C'est vous

autres femmes qui faites tout en Pologne, me disait M. de Schroeder lorsqu'il brisa avec une si cruelle légèreté mes liens avec mes amitiés d'enfance et ma famille; c'est vous qui excitez contre nous vos maris, vos frères, vos enfans! » Ces paroles donnent la mesure de l'influence des femmes; elles m'ont souvent rappelé cette charmante allégorie grecque de l'Amour allant chercher une âme sur les lèvres de Psyché. J'en parlai un jour avec l'aimable ami dont je tiens une grande partie de mes observations, l'attribuant un peu au manque d'une volonté prononcée chez les hommes; et nous tombâmes d'accord que si la Pologne a été si souvent nommée *le paradis des juifs*, on eût pu lui appliquer avec plus de justesse, d'être, de temps immémorial, *le paradis des femmes*[1]. Souveraine du foyer domestique, elle y réunit toutes ses affections, leur donne son âme, sa pensée, parle à leurs passions, soulève ou apaise leur tourmente,

[1] Pendant mon séjour en Saxe, j'entendis le général Woyczynski raconter un trait de son domestique polonais confirmant toutes ces observations. Plein d'indignation en voyant une charrette traînée par une femme, un chien et un cochon, tandis que l'homme était assis dedans, il s'était écrié : « Les vilaines gens! chez nous, monsieur, la femme est dans la charrette, et son homme mène à pied! — Cara Patria! m'écriai-je à mon tour avec un sentiment d'orgueil et de bonheur, la femme au timon, faisant aller l'homme à droite et à gauche! — C'est bien cela! »

usant toujours d'un ascendant qu'elle n'a employé qu'à de nobles fins.

La princesse Isabelle Czartoryska, née comtesse Fleming, fut une des femmes les plus remarquables de la Pologne. Sa longue carrière, parcourue avec tant d'éclat, nous la présente faisant son apparition à la cour d'Auguste III, roi de Pologne, belle, riche, parfaitement bien élevée, et mariée à son cousin le prince général Czartoryski, une des plus hautes sommités sociales. La princesse voyagea beaucoup depuis, attirant en France comme en Angleterre l'admiration de tous. Inséparable du prince son mari dans ses plans de réforme, elle contribua, par ses grâces de femme, à infiltrer ses idées généreuses dans l'âme de ceux qui l'approchaient; travailla avec le même succès à répandre le goût du beau, de l'utile, l'attachement au sol natal, le culte du passé. Des jeunes filles de bonne naissance, mais dont les parens n'étaient pas à leur aise, furent élevées sous ses yeux à Pulawy, et recevaient de sa part, à l'époque de leur mariage, 500 livres sterlings de dot. Pulawy, célébré par l'abbé Delille dans son poème des Jardins, était le foyer de la société la plus élégante; mais le pauvre et le riche y rencontraient le même accueil, car la grande dame dont toute l'Europe a parlé, allait avec em-

pressement au-devant des pauvres et des enfans, ayant toujours mille choses à leur dire. Sa fille aînée, la princesse Marie, épousa le prince de Wirtemberg, frère du roi régnant, général au service du roi de Prusse. Certainement des motifs d'ambition firent conclure ce mariage, mais on prétend que le désir de gagner un si habile général à la cause de la Pologne s'y joignit en partie. Ce lien mal assorti fit dire à Frédéric le Grand : « Qu'est-ce qui vous a porté à donner votre ange de fille à mon diable de cousin ? » A une des batailles livrées par Kosciuszko aux Russes, le duc de Wirtemberg, chargé d'un commandement important, se retira sans combattre, au lieu d'attaquer l'ennemi. Une séparation éternelle s'ensuivit entre la princesse et son indigne mari.

Après le second partage de la Pologne, tous les patriotes se virent exposés à la vengeance des envahisseurs, et l'impératrice Catherine donna l'ordre de détruire Pulawy de fond en comble. La princesse Czartoryska vint au-devant des exécuteurs de ces ordres barbares ; sa présence d'esprit et sa fermeté arrêtèrent la dévastation de ce séjour, et l'Autriche prit toute la famille sous sa protection. La princesse, retirée à Léopold, continua d'électriser les patriotes rassemblés encore en 1794, sous notre héroïque Kosciuszko, en leur four-

nissant des renforts ; et la comtesse Zamoyska, veuve du chancelier André Zamoyski, matrone fort âgée, envoya à Kosciuszko 100,000 livres sterling de sa propre fortune.

La Pologne cessa de compter au rang des nations ; mais ses enfans se groupèrent avec amour autour d'elle, et la princesse n'en fut que plus assidue à cultiver dans la jeune génération confiée à ses soins les sentimens patriotiques dont elle était animée. Pulawy servit d'asile aux vieux militaires dont la guerre avait épuisé les forces et détruit les fortunes. Continuant de tendre la main aux talens naissans ou à ceux qui honoraient la Pologne, M. Niemcewicz y a contracté une de ces amitiés dont la durée suit le temps, devient indépendante des circonstances, et adoucit les peines de l'exil respectif du prince Adam Czartoryski, le fils de ses premiers amis.

Mais c'est aux paysans de Pulawy à prononcer l'oraison funèbre de leur bienfaitrice. Là surtout elle était elle, soulageant leurs misères, prêtant l'oreille à leurs plaintes, bâtissant leurs chaumières, caressant leurs enfans. Une école présidée par la princesse jetait les premières semences de cette civilisation que cette classe réclame dans mon pays. Leur moralité en ressentait les salutaires effets, et

l'honnêteté du paysan de Pulawy était passée en proverbe.

La princesse perdit son mari en 1823 ; néanmoins elle demeura à Pulawy, continuant le même genre d'occupation, conservant toutes ses facultés et une activité surprenante. Un nouveau coup de foudre devait frapper une existence partant du même ciel qui avait parfois projeté de si beaux rayons sur son cours : elle vit en 1831 l'armée russe, son petit-fils en tête, envahir Pulawy. Force fut à quatre-vingt-dix années de quitter ce séjour où sa main était allée semant le bien. De la maison où elle s'était retirée, la princesse vit son beau château en flammes par un ordre spécial de l'empereur. Elle porta en femme forte une si grande calamité, et se rendit dans la Pologne autrichienne avec sa fille la princesse de Wirtemberg, son inséparable compagne. Elle sentit approcher sa fin avec la même fermeté, et bénit des individus de trois générations rassemblés autour d'elle à ses derniers instans. Son fils, le prince Adam, exilé depuis cinq ans, dut manquer à cette heure suprême, et en concentrer l'angoisse et la sollicitude.

La comtesse Claudine Potocka, née Dzialynska, distinguée par les agrémens de son esprit et les qualités de son âme, réclame la page de l'auteur, comme le regret du patriote. Jamais

une femme supérieure sous tous les rapports ne remplit avec plus de zèle et de dévouement sa vocation de soulager les misères humaines partout où leur cri lamentable se fait entendre. — Dès que la révolution eut éclaté, elle quitta le grand-duché de Posen, et, vraie sœur de charité, on ne la rencontra désormais qu'au chevet des malades, des blessés, au milieu des exhalaisons des hôpitaux où le choléra exerçait ses ravages. Une santé délicate ne l'empêcha pas de se soumettre aux plus pénibles privations, afin d'avoir le bonheur de donner, ne se réservant que le strict nécessaire. A Dresde tout son temps était donné aux malheureux qui se rendaient en France, ou que la maladie retenait au lit; ceux-là elle ne les quittait pas, reparaissant aux heures généralement consacrées au repos. M. de Schroeder la fit partir de Dresde, sans que l'âge avancé de sa mère, la comtessse Dzialynska, servît de raison plausible pour garder sa fille auprès d'elle.

Elle mit ses bijoux en gage, et en distribua l'argent aux nécessiteux. Les Polonais exilés lui offrirent un bracelet en or avec les armes de la Pologne et du grand duché de Lithuanie, portant cette inscription : *Les Polonais reconnaissans réunis à Dresde*, 1832, 18 *mars*. Les Allemands, si susceptibles d'enthousiasme, si

portés au culte du beau moral, adoraient cette femme, qui parlait à leurs plus généreuses sympathies. Son portrait se voyait dans tous les magasins, et chacun tenait à l'honneur de l'avoir sur sa table à écrire. — Une existence si pure, ayant le bien d'autrui en vue, fut prématurément terminée à Genève, le 8 juin 1836. Ses compatriotes désolés n'ont cessé de déplorer sa mort, et les étrangers, dont elle a appelé l'intérêt, se sont réunis à eux pour rendre les derniers hommages à celle qui a si bien compris les devoirs de son sexe, l'abnégation et le dévouement.

Non moins modeste, également renfermée dans sa véritable sphère, Mlle Émilie Szczaniecka, amie inséparable de Mme Claudine, née aussi dans le grand-duché de Posen, dévoua sa fortune et risqua sa vie dans les hôpitaux, où on la vit jour et nuit prodiguant d'infatigables soins. Dans le grand-duché de Posen comme partout ailleurs, les femmes n'ont point manqué à leur patrie ; elles se sont dépouillées de leurs ornemens superflus, ont travaillé pour les hôpitaux, les soldats, fait des bazars, et adouci bien des maux avec le produit de leurs incessans efforts.

A leur tête, ou plutôt à la tête de son sexe, lorsqu'il est question de patriotisme et de sacrifice, marchait celle que j'appelle avec res-

pect, la *Cornélie de nos jours*. — La comtesse Micielska est la mère des trois jeunes gens qui ont péri avec tant d'héroïsme dans la campagne de 1831. Il semblerait que l'énergie qui anime cette femme ait triomphé de la tendresse maternelle, car elle a supporté ces pertes avec un admirable courage. Cette même âme donne tant de jeunesse à son esprit, tant de force à sa raison ! et cependant je me rappelle d'un moment, d'un seul, où j'ai saisi tout l'élan, tout l'abandon de son désespoir de mère. Il ne s'exprima ni par des cris, ni par des pleurs : serrant convulsivement ma main, le nom de son fils préféré, François Micielski, passa enfin ses lèvres : — Il n'a rien aimé comme sa mère, me dit-elle. — Je désirais, je craignais de l'entendre. Elle ne put le faire ; sa voix étouffée par une émotion déchirante et profonde fit expirer cette phrase sur ses lèvres, et refoula le reste vers son cœur navré. Elle retenait ma main dans une forte étreinte.

Je revis depuis la comtesse Micielska dans son château de Samter, entourée de sa charmante famille et de la société la plus choisie. Tout ce que la bienveillance a de grâces à prodiguer fut mis à contribution durant cette soirée, qu'il n'est pas permis d'oublier. Elle me parla du passé avec ce charme que les person-

nes du dernier siècle jettent à pleines mains sur des images effacées pour nous, mais à qui leur mémoire et leur imagination prêtent de si fraîches couleurs. La voyant radieuse de vie, d'animation, je compris ce qu'on nous avait tant répété, que nos grand'mères étaient plus agréables que nous; néanmoins j'eusse préféré la causerie intime de notre premier tête-à-tête, bien que ma place tout ce soir à côté d'elle m'ait fait jouir en quelque façon des priviléges d'une favorite[1].

Les crêpes noirs de Mme François Micielska, ceux d'une autre dame de ce nom, prouvaient suffisamment que la famille ne s'était pas ménagée, car indépendamment de ses trois fils Mme Micielska avait encore perdu un gendre, et les personnes alliées à elle avaient chacune leurs pertes à déplorer. Le grand-duché se montra plein de patriotisme, ses citoyens furent punis par des amendes dont le fisc prussien s'enrichit considérablement, et ils subirent en outre des années de détention dans différentes forteresses. En général la Prusse n'a laissé échapper aucune occasion d'augmenter son trésor, et un de ces messieurs disait gaiement : — J'ai encore assez de fortune pour m'acquitter de trois insurrections à venir.

[1] Depuis que ceci a été écrit, madame Micielska est morte.

CHAPITRE III.

La Saxe sous le roi actuel. — Séjour des Polonais à Dresde. — Le général Woyczynski. — Sa biographie. — *Couronne de roses* sur un lit de mort. — Dresde. — M. de Lindenau. — M. de Falkenstein. — Le docteur Hedenius. — L'armée polonaise. — Le 4me de ligne. — Sa valeur. — Persécutions et atrocités auxquelles il est en butte en Prusse. — Son dernier commandant le major Swiencicki.

La Saxe, morcelée par la Prusse, gardée à vue par elle comme un bien convoité pendant long-temps, et dont elle espère jouir un beau jour; la Saxe est trop faible pour résister à la domination que l'empereur Nicolas exerce sur toute l'Allemagne, et qui n'est plus un secret pour personne. Le caractère personnel de Frédéric-Auguste, sa fermeté, l'énergie qu'il a déployée dans l'infortune, ont relevé la Saxe aux yeux de l'Europe, et ont lutté en quelque sorte avec la honte dont la défection de ses troupes à Leipzig avait couvert ses armes. Le feu roi Antoine était un excellent vieillard, qui plaignait de tout son cœur les

pauvres Polonais, pourchassés sous ses yeux par sa propre police; mais cet intérêt ne put jamais les mettre à couvert du mandat d'arrêt lancé par le ministère russe, qui gouverne la Saxe en présence du souverain de ce pays, et d'une manière un peu plus sommaire. Afin de ne pas effaroucher les citoyens de Dresde, qui n'ont pas trop de goût à cette autorité improvisée, ses mandats étaient lancés de distance en distance; et en 1836, le général Woyczynski, âgé pour lors de soixante-douze ans, prolongeait seul son séjour à Dresde; car le bon vieux roi Antoine s'était constamment opposé à la proscription de ce vieillard, presque aussi âgé que lui, et qui servit avec honneur la maison de Saxe. Tous les autres avaient fait maison nette; la bonne police saxonne leur demandait de s'en aller, à titre d'acte de complaisance, pour jouir à son tour d'un peu de repos. Façonner un peuple si intellectuel à tourmenter les malheureux, ou bien essayer d'attendrir le factionnaire russe avec les vers d'Euripide, serait même chose, je crois. Le Saxon est civilisé; quelque humble que soit sa place, il a le goût inné du beau; vous le verrez analysant une esquisse de Retch, écoutant les sons de sa belle harpe dans la rue, et, tout plein de ces émotions, il arrive à la demeure du proscrit qu'il est chargé de pour-

suivre, et dont le malheur et l'aspect feront venir quelques beaux vers de Schiller à son esprit; aussi faisaient-ils leur métier le plus gauchement possible, et m'ont-ils toujours donné l'idée du bœuf laborieux qu'on voulait dresser à suivre les traces du proscrit, comme le limier altéré de sang dont c'est l'instinct [1]. Jamais aucune rancune ne s'est élevée entre les Saxons et les Polonais; ces derniers ont su les absoudre de la faiblesse de leur gouvernement, et n'ont emporté d'autres souvenirs que ceux de l'enthousiasme avec lequel les Allemands ont salué leur cause, du soin qu'ils ont pris à adoucir leur position, de leurs sites enchanteurs qui se dessinent sous un ciel si lumineux. Le bon général Woyczynski participait à tous ces sentimens; il aimait Dresde avec une sorte de prédilection et y était adoré, car il avait porté dans sa carrière privée toutes les petites vertus qui rehaussent les grands dévouemens de sa vie politique. Aucun retour personnel ne vint se mêler à l'amour passionné qu'il éprouvait pour sa patrie, et son dernier re-

[1] Je me ressouviens d'un trait de bonhomie de la police saxonne qui n'a pas son pareil. J'eus un jour, par ricochet, l'honneur d'une visite domiciliaire. On inspecta mes robes, mes bonnets, mes chiffons de femme dans leur dernier sanctuaire, sans jamais toucher à ma cassette. Pour calmer leurs regrets, je puis les assurer, même d'aussi loin, qu'elle ne contenait rien de suspect.

gret fut de n'avoir pu mourir pour elle. Élevé au corps des cadets à Varsovie, puis page du roi Stanislas, il joignait la plus parfaite aménité de manières à des mérites plus solides. Un des premiers à courir sous le drapeau national lorsque le bras patriotique de Kosciuszko le déploya avec éclat, le général Weyczynski devint désormais partie intégrante dans tous les efforts tentés en faveur de l'indépendance de la Pologne. Libéré des fers des Prussiens après l'issue funeste de la première révolution, nous le voyons à Milan, accompagnant le général Dombrowski auprès du premier consul, et se disposant, de concert avec son ami, à favoriser la formation des légions polonaises. Nommé, par l'empereur Napoléon, général de division et commandant de la ville de Thorn, il se fit porter dans un fauteuil sur le pont de cette ville, assiégée par les Autrichiens, souffrant d'une de ces épouvantables crampes auxquelles il était sujet. Il dirigea si parfaitement les opérations, que l'ennemi fut repoussé avec une perte considérable. Mais son plus beau titre pour vivre dans la mémoire de tous repose dans les souvenirs reconnaissans des citoyens de Thorn, qui voyaient en lui un protecteur, un père. Un de ses bijoux les plus précieux qu'il montrait de préférence était un simple anneau d'or, avec ces mots : *La*

ville de Thorn à son bienfaiteur. Jusqu'à présent son nom y est vénéré; ce qui prouve que les hommes en masse ne sont point ingrats.

La fortune du général tomba avec celle de Napoléon; et l'on se rangea du parti de son vainqueur, transplantant le serment comme on change de terre une plante, sûr de la voir fleurir en dépit de cette transfusion. Le général ne fit pas comme tous; il attendit que le roi de Saxe l'eût délié de son serment avant de se décider à servir son pays sous de nouveaux maîtres. L'empereur Alexandre lui offrit le ministère de la guerre; mais déjà le grand-duc Constantin lui portait cette haine instinctive vouée à la droiture et à l'opposition qu'elle commandait à ses volontés.

Leur choc fut violent. Le grand-duc s'élança vers lui, les poings fermés, en s'écriant : — *Toi bonapartiste !* — Je ne suis ni Russe, ni bonapartiste, reprit avec calme le général en portant la main à la garde de son épée; je suis Polonais! — Ici finit la carrière active du général; retiré dans sa petite terre, ancien patrimoine de sa famille, quinze années se passèrent dans un calme absolu. A peine la main de quelques anciens amis osait venir chercher la sienne, tant on craignait la contagion de sa disgrâce. Il y fut entouré des affections de sa famille, qu'il aimait chère-

ment, je ne sais trop pourquoi, bien qu'on ait lieu d'être fâché qu'il soit mort sans laisser d'enfans. Il avait aliéné sa fortune durant sa brillante carrière militaire ; car, jusqu'à son dernier jour, sa générosité fut sans bornes, et on pouvait lui appliquer ce mot charmant de Marc-Antoine : *Je n'ai donc plus que ce que j'ai donné.*

L'insurrection du 29 novembre rouvrit pour le général la vie publique, après laquelle il soupirait dans sa retraite, et une députation ayant le castellan Kochanowski, son plus ancien ami, à sa tête, vint l'y chercher ; car le vœu général l'appelait au poste de gouverneur militaire de Varsovie. Le vétéran exilé n'avait point usé sa vigueur morale, et il accueillit avec un retour de jeunesse l'éblouissante aurore de la liberté de la Pologne.

Le général Uminski me racontait bien souvent son entrevue avec lui, lorsque échappé aux cachots des Prussiens il vint grossir les rangs de l'insurrection nationale. — J'arrivai, me disait-il, un peu découragé par les bruits sinistres semés sur mon chemin ; c'était précisément la veille de la bataille de Grochow, et les masses des armées russes se présentaient en force sous Dybiez, qui n'avait rien perdu de sa réputation militaire. Les gens mûrs raisonnaient, calculaient et tremblaient

sagement. Quel fut mon étonnement de trouver dans le vénérable vieillard le feu, l'espérance confiante de la jeunesse, décelés par le plus heureux des sourires! — Vous voilà réuni à nous, tant mieux! Nous allons battre les Russes. — Vous croyez! — Qui pourrait en douter? Voyez nos ressources! voyez nos braves soldats! — Un contre douze!... Nous nous battrons, et nous vaincrons. — La physionomie rayonnante du vieux guerrier complétait les merveilles qu'il attendait de l'armée. Le général Uminski, qui certes ne pèche que par un excès de courage, sortit de là animé d'une confiance nouvelle.

Au plus fort de l'effervescence populaire qui amena le 15 août, le général Woyczynski, exposant ses cheveux blancs à d'imminens dangers, se jeta au milieu du peuple ameuté, cherchant à sauver les victimes de sa fureur. On dit qu'il se fit voir admirable de calme et de mépris de tout péril personnel. Il en parlait souvent; car il sentait qu'il avait rempli un saint devoir de plus envers son pays. Qui a fait comme lui?

Varsovie succomba; mais le salut était dans l'armée, forte de courage, de persévérance. Elle voulait se battre, implorant ses chefs de marcher à sa tête. Sa généreuse confiance ne rencontra pas d'écho; on lui enleva la chance

si belle de mourir sous le drapeau national, en amoncelant des monceaux de cadavres ennemis. Ses chefs ont imaginé que la force du soldat étant désorganisée, tout devait finir, et ils n'ont point fait la part de la puissance qu'exerce une idée morale, en agissant sur les nobles facultés de l'homme, moins susceptibles d'être abattues ou plus aisément relevées. Là gît ce puissant levier sur lequel doit s'appuyer un autre Archimède pour soulever le monde. Le premier qui saura diriger les entraînemens moraux des masses opérera des miracles.

Mais nous, ils étaient encore en notre pouvoir! nous les avions offerts récemment à l'admiration de l'Europe. Pour lors frappés de vertige, nous nous refusâmes de les continuer, et six généraux furent seulement assez courageux ou assez clairvoyans pour rejeter une amnistie acceptée sans confiance, offerte de mauvaise foi, et pour vouloir continuer à se battre. Le vieux général Woyczynski fut de leur nombre, et se décida à aller chercher sous un autre ciel un asile qu'il ne voulait point devoir aux ennemis de sa patrie. Dresde fixa son choix. Il s'y vit bientôt entouré d'amis; mais son plus grand bonheur était de se promener seul dans la campagne, et d'envoyer de là des soupirs vers son pays.

Cinq années d'intimité avec l'excellent général m'ont dévoilé tous les trésors de sa belle âme, et me l'ont fait admirer davantage chaque jour. Il était d'une extrême vérité, et savait l'allier à une grande indulgence. Je lui ai vu à soixante-douze ans des illusions sur la nature humaine, que le contact de nos semblables nous enlève à trente. Il me semble toutefois qu'il les méprisait, mais que, loin de les condamner, il brûlait encore de les servir. Une partie de son modeste revenu était consacrée à soulager les besoins de ses compatriotes, et comme sa fierté avait rejeté toute espèce de subside d'un gouvernement étranger, il tenait vivement à ce que ses moyens bornés pussent lui suffire jusqu'au bout. Ce vœu fut exaucé, et personne ne put se vanter de l'avoir obligé d'une manière qui eût répugné à sa délicatesse.

Si l'infortune est l'écueil du méchant, c'est le creuset où l'or pur se dépouille de son alliage et se montre dans sa beauté. Tout ce que l'abnégation a de sainteté a marqué l'exil de l'excellent général. Sa résignation m'a souvent rappelé celle de Coligny, lorsqu'on l'emportait blessé d'un champ de bataille : *Si tant y a que Dieu est très-doux*, disait-il à un autre compagnon mourant. *Si tant y a que la patrie est très-douce*, aurait pu dire le général tous les jours de sa vie.

Nous passons souvent devant *le beau moral* avec l'indifférence que nous marquons au vice, au mal dans ce monde, tandis que le bien seul devrait appeler notre culte. Le caractère du général présente la moralité de celui de Kosciuszko : même simplicité, même abnégation, même besoin d'être utile à ses semblables. J'ai vu le général s'arrêter et acheter un pain au chien fatigué qui traînait la charrette d'un impitoyable maître. Aucun pauvre ne passait devant lui sans qu'il le secourût. Et comment dépeindre les soins dont il entourait cet être encore plus faible, réclamant toujours un appui, la femme, douce et craintive? Ce fut elle qui exerça le plus souvent son besoin, son bonheur d'être utile. Il veillait sur sa réputation comme si elle eût été sa fille chérie, et jamais sa bouche ne s'ouvrit qu'en son honneur. La goutte, remontée au cœur, termina, en 1837, une carrière où tout fut loyauté et sacrifice. Honorant son pays, l'exil, la nature humaine, il laisse à ses compatriotes une dette à remplir dans l'obligation de révéler les modestes vertus qui ont toujours cherché l'ombre, et qui font rejaillir sur nous un si noble éclat. Heureuse, mille fois heureuse, si ma faible voix a payé le premier tribut à l'homme de bien près de qui je sentais le charme de la bonté se communiquer à mon âme

et y répandre ses meilleures inspirations!

Si le général portait une prédilection particulière à mon sexe, vu sa faiblesse et son appel à sa protection, il fut comblé à son tour de nos soins les plus tendres, les plus assidus, et inspira, à l'âge de soixante-et-douze ans, une passion d'autant plus intéressante qu'elle naquit dans le silence et se révéla trop tard.

Une jeune et jolie veuve de Dresde, que j'ai rencontrée chez une amie commune, une Allemande rêveuse et imaginative, se passionna pour le général, qui fut bien éloigné de soupçonner son attachement, tout en lui marquant de ces soins auxquels toute femme tant soit peu agréable pouvait s'attendre de sa part. Comme le général était discret dans ses amours, on n'eut pas idée des soins dont la belle veuve devenait peu à peu l'objet, et il put soupirer à son aise. Elle soupirait en silence de son côté, et ils n'en vinrent jamais à une explication formelle. Au plus fort de la maladie qui termina les jours du général, cette dame envoya chez lui une personne de confiance, en lui faisant l'offre de sa main et de sa fortune. Hélas! il lui fit répondre que cet aveu venait trop tard, et pourquoi elle s'était obstinée à le différer ainsi. Cette couronne de roses devait donc se flétrir sur un lit de mort; mais je suis bien aise qu'elle y

soit tombée, dernière auréole du chevalier le plus parfait qui ait levé la lance en l'honneur de mon sexe. Si quelque chose du culte qu'il nous avait consacré a pu se faire jour au travers d'horribles souffrances et des pieuses idées qui devaient naturellement l'occuper, il a dû emporter un doux sentiment de plus au-delà de sa tombe. J'aime cette femme qui a payé nos dettes envers lui, et a prouvé que le véritable amour est quelque chose de si noble et de si chaste.

Il ne m'a pas été donné de recueillir le dernier soupir du bon général, j'étais déjà en Angleterre; mais que de fois n'y ai-je point pensé depuis, surtout lorsque j'ai rencontré l'insulte du sot, la désertion du lâche ou l'égoïsme du bon! Alors, oh! alors, j'ai fait comme ces pauvres Indiens, allant porter leurs plaintes sur la tombe d'Albuquerque; cette tombe, hélas! c'est encore si loin qu'il faudrait l'aller chercher!

Une fois que j'ai touché une corde si retentissante, et en amenant plus d'une qui se rattache à la Saxe, pourquoi ne pas dire un mot de ce pays, auquel le général avait fini par s'attacher, et dont la terre recouvre les cendres? Qui croirait que cette ville, dont en moins d'une heure vous avez fait le tour, est comme qui dirait l'auberge de l'Europe? On pourrait

s'y donner rendez-vous, comme à la Rotonde du Palais-Royal. Sa proximité des eaux minérales y attire une foule d'étrangers que son théâtre, sa galerie, la musique de sa chapelle royale, y fixent souvent au-delà de leurs premières intentions. Au nombre de ces accessoires si agréables à rencontrer, il ne faut pas oublier le bon marché qui en facilite l'approche. Dresde m'a toujours fait l'effet d'une statue assise dans un jardin, dont la fraîche beauté dissimule les défauts que présentent sa sculpture; et, en effet, ses promenades plaideront en faveur de ce qui manque à son architecture. La culture intellectuelle du pays y est poussée très-loin; la marchande fruitière lit, à l'abri d'un parasol, un livre instructif, ou bien le mari lui fait la lecture à haute voix, tandis qu'elle arrange ses fleurs et ses fruits, avec un goût qui rappelle Glycère l'Athénienne. En revanche, j'ai vu tricoter des soldats au corps de garde, spectacle dégoûtant pour une Polonaise, bercée au récit des hauts faits des siens.

La jeune cour est également adonnée aux sciences et aux beaux-arts. Le prince Jean a fait du Dante la meilleure traduction qu'on connaisse, et je ne sais combien d'opéras, dont son chambellan arrange la musique. La modeste princesse Amélie, sœur du roi, a écrit

des comédies qui sont des chefs-d'œuvre, ouvrant ainsi de nouvelles régions à l'intelligence des femmes, où la princesse Marie de France leur a révélé qu'il y a encore d'autres palmes à cueillir. Le ministre de Lindenau est un savant astronome; on l'appelle mieux que cela : dans ce pays d'intégrité, il passe pour le plus intègre, et a refusé la pension anexée à son ministère, parce que la Saxe n'était pas riche. Aussi ai-je eu bien du plaisir à serrer la main de M. de Lindenau. Quel dommage qu'une contrée qui renferme des hommes si distingués, soit garrottée par mille et un liens, qui ne sont pas aussi faciles à rompre que ceux de Gulliver !

Serais-je ingrate, moi aussi, et aurais-je oublié de mentionner le nom le plus cher aux Polonais, celui du docteur Hédénius, dont le zèle désintéressé a sauvé la vie ou rendu la santé à tant de malheureux ? Philanthrope éclairé, il semblait que sa mission l'appelât à être médecin, car c'est une mission de paix et d'amour, que sa physionomie révèle; besoins urgens d'une époque où les agitations politiques ont mis plus d'anarchie au cœur qu'on n'en laisse voir à l'extérieur. Animé d'un profond sentiment de bienveillance, le docteur Hédénius semble créé pour guérir toutes sortes de blessures; et après qu'il a bien fait

comprendre le plaisir qu'il y a à être bon, on se laisse aller à écouter l'homme le plus scientifique et le moins pédant, du commerce le plus facile que j'aie jamais rencontré. Ce sont autant d'éclairs, car il y a là, ici, partout un malade, un être souffrant, et voilà le docteur Hédénius parti. Une bénédiction l'accompagne, il le sent, et va courageusement affronter un danger qui ne présente d'autres lauriers que la silencieuse reconnaissance de l'humanité souffrante [1].

M. de Falkenstein, conseiller de cour et bibliothécaire du roi de Saxe, ami de Kosciuszko, dont il a écrit la vie, est quelqu'un dont le nom s'est bien souvent rencontré dans mes pages, car il vient si naturellement occuper mes souvenirs. Son caractère de savant le rendait propre à la fonction qu'il occupe près d'une des plus belles bibliothèques de l'Europe, et maintenue dans un ordre parfait. N'ai-je pas vu souvent M. de Falkenstein grimper sur

[1] Les médecins forment une classe distinguée dans tous les pays. Comment, en parlant d'eux, ne pas citer le docteur Marshaall en Angleterre, qui a tant écrit et dont l'ouvrage *sur la circulation du sang* a eu l'honneur d'avoir été traduit en allemand! Aussi excellent homme que savant laborieux, c'est encore lui qui a sauvé la vie du comte Ladislas Zamoyski, avec son illustre confrère, sir James Clarck. Tous deux ont renvoyé à la Société littéraire, qui s'occupe des Polonais, la rémunération à laquelle ils avaient de si justes droits.

l'échelle pour nous chercher des livres, tant sa courtoisie ne laisse rien à désirer! Il est venu en Angleterre il y a quelques années avec la princesse de Hesse-Homboug, et a laissé dans ce pays des amis sensibles à tous ses mérites. Sa position en Saxe, et ses prévenances envers les étrangers, les ressources immenses qu'offre la bibliothèque, jointes à la facilité d'avoir ces livres chez soi, doivent rendre la personne de M. Falkenstein présente à toutes nos arrière-pensées vers son pays. L'esprit libéral qui prévaut en Allemagne est poussé au point que la bibliothèque du roi de Saxe fournit quelquefois le secours de ses livres à ses compagnes de Munich et de Berlin, lorsqu'elle en est requise par leurs savans respectifs, et il n'en résulte aucun inconvénient, tant chacun a d'ordre et de droiture.

Bon, aimable peuple Saxon, quitté par moi avec un regret si vif et si partagé, que de fois ma pensée va errer sur les beaux sites parcourus avec tant de plaisir, et sur les amis que j'y ai comptés !

Quoique mon cadre circonscrit n'ait pas embrassé la dernière insurrection, parce que je me défie de mes propres forces, et que l'on aime mieux quereller de loin que de près, je succombe à une tentation de femme, celle de louer la bravoure et de payer un tribut

d'admiration reconnaissante à notre vaillante armée. C'est elle qui depuis le commencement jusqu'à la fin n'a point manqué à l'honneur national, ni à tout ce qu'on avait droit d'en attendre. Les tombes ignorées de ses véritables héros gisent épars sur les champs qui signalèrent leur valeur, car, tels que les Spartiates aux Thermopyles, ils n'avaient combattu que pour la patrie et ses droits. Portant sans murmure le poids du jour et de la chaleur, le soldat accomplit un devoir qui ne lui présente que la satisfaction de l'avoir rempli. Leurs efforts, que le succès n'a point couronnés, manifestent un caractère de beauté morale dans ces instans d'horreur et d'effroi où ils disputaient pas à pas à l'ennemi le terrain arrosé d'un sang si généreux. Tous furent braves, car nous naissons ainsi; mais si les Grecs décernèrent d'un commun accord un trophée aux Platéens, après la bataille de Salamine, le quatrième régiment de ligne a droit à la même faveur de notre part. Le grand-duc Constantin en tirait vanité et l'offrait comme un modèle de tactique et de tenue aux autres régimens russes et polonais [1]. Dès que l'insurrection du 29 novembre eut éclaté, il se rallia sur-le-champ à la nation; le deuxième batail-

[1] Mémoires inédits de M. le major Swiencicki.

lon montait la garde dans Varsovie, mais il se mit aussitôt sous les armes et joignit le mouvement partout où le poste était de peu d'importance. Le reste du régiment ayant à sa tête Joseph Swiencicki, qui n'était que le plus ancien des lieutenans, mais à qui le vœu général avait déféré l'honneur de conduire le fameux quatrième, vint occuper l'arsenal, et repoussa les attaques de la garde volhynienne en conservant ainsi à la nation ce poste important.

Lorsque le quatrième quitta Varsovie pour se rendre en campagne, leur colonel les harangua aux barrières en les exhortant à montrer désormais le même grand cœur. Tous les soldats spontanément vidèrent leurs bassinets en criant : « Vive la Pologne! le quatrième n'a pas besoin de poudre; il attaquera l'ennemi la baïonnette en main!!! »

Ce serment fut religieusement tenu, et leur sang coula sur tous nos champs de bataille. Ils se signalèrent surtout à Grochow, dans le *bois d'aunes* devenu depuis si célèbre, et dont les branches ont été converties en reliques de patriotisme. Ce fut encore le quatrième qui sacrifia aux besoins urgens du pays à cette époque, l'argent de ses épargnes déposé à la Banque, et qui devait servir à leur assurer une paisible vieillesse.

Quoique une démoralisation complète eût

prévalu après la prise de Varsovie, l'armée ne fut organisée que par l'incapacité ou le découragement de ses chefs ; les régimens qui en eurent de braves conservèrent jusqu'au bout l'ordre et la discipline. Le quatrième entra en Prusse au son de sa musique guerrière, et avec une si belle tenue qu'on ne se fût guère douté qu'il avait passé par dix mois de toute espèce de maux. Mais alors commencèrent les véritables infortunes qui finirent par l'accabler et le dissoudre ; les violences, le manque d'honneur et de bonne foi du gouvernement prussien, sont de nature à faire rougir tout ce que son pays compte d'honnêtes gens, et il y en a eu dont toutes les sympathies nous furent acquises, malgré l'antipathie nationale qui nous sépare. Après avoir éloigné, avec le secours des gendarmes, les officiers qui auraient pu veiller à la sûreté de ces malheureux, à qui on avait préalablement enlevé leurs armes, ils furent jetés sans défense, à l'impitoyable merci des autorités prussiennes, dans les villes où on les casait en petit nombre, tant on les redoutait encore. Il n'y eut sortes de mauvais traitemens, tels que la faim, l'incarcération, la violence, la ruse, qu'on ne se permît envers ces braves, auxquels on avait ôté tout chance de salut. Leur dernier commandant, le major Swiencicki, qui les avait

suivis dans toutes leurs phases de gloire et d'infortune, tenait à ne point quitter ses soldats, qu'il aimait comme un père aime ses enfans, et avec un amour-propre bien naturel au commandant du plus beau régiment de l'Europe, lors même qu'il était décimé. Une escorte de gendarmes transporta le major hors de la Prusse, et il eut à peine le temps d'atteindre la frontière hospitalière de la Saxe, qu'un ordre des autorités prussiennes arriva à l'endroit qu'il venait de quitter, enjoignant de le saisir, de le mener à Graudentz chargé de fers, pour y être jugé par un tribunal militaire.

Lorsqu'on vit qu'aucune persuasion n'engagerait les soldats à retourner en Pologne, on les fit charger par la cavalerie, tout désarmés qu'ils étaient; on les enfermait dans des bâtimens isolés durant les plus grands froids de l'année, où la faim était encore un de leurs moindres tourmens. Il y en eut qui se rassemblèrent en petit peloton pour porter plainte au général Smidt, qui leur avait toujours promis le redressement de leurs griefs. Les Prussiens, commandés par le capitaine Richter, firent feu sur les supplians désarmés; il en tomba sept sur place, et il y en eut onze de blessés. Tout désarmés qu'ils étaient, on les appelait encore les soldats du quatrième, et ils auraient pu fouler aux pieds les Prussiens,

qui les attaquaient en lâches, et qui n'ont jamais tenu contre nous sur aucun champ de bataille. Mais remettant leur vengeance au Seigneur, ils en appelèrent à la justice du général Smidt, qui, voyant toute la ville de Marienbourg émue de douleur, se prit à en redouter les effets et se rendit en toute hâte auprès d'eux. Ils se plaignirent avec calme et dignité du meurtre de leurs frères, et demandèrent des passeports pour l'étranger, qu'on leur avait tant de fois promis. Le général Smidt leur engagea sa parole d'honneur, la dixième fois tout au moins, qu'ils leur seraient accordés, et les engagea à se loger au château des chevaliers Teutoniques. Ils s'y rendirent avec notre bonne foi polonaise, qui ne met jamais en doute celle d'autrui; et là on les tint enfermés sous bonne garde durant huit jours, souffrant le froid, n'ayant que du pain et de l'eau pour toute nourriture. Voilà comme le général Smidt s'acquitta de sa parole d'honneur. On finit par accorder aux six mille Polonais rassemblés en Prusse, quinze jours de réflexion pour retourner en Pologne, car ce délai passé, on devait fusiller celui qui refuserait de partir, tandis qu'on ne cessait de pénétrer de nuit dans leurs quartiers, enlevant et enfermant dans les forteresses ceux qui semblaient capables d'une longue résistance.

Cette violation du droit des gens, que le sauvage respecte dans ses déserts, amena plus d'une scène de sang et de douleur. Les massacres commis à Fishau sont bien connus, et la peinture en a retracé les horreurs; mais il y en a que je crois de mon devoir de consigner ici, n'avançant pas un mot qui ne soit la vérité même. Révéler toutes ces iniquités au monde civilisé, appeler sur leurs auteurs le dédain qu'ils méritent, fait partie des obligations d'un auteur, et quoique ma main tremble et que tout mon être frissonne, j'essaierai de le raconter.

Soixante-cinq soldats du quatrième s'étant rassemblés, virent venir tout-à-coup un bataillon d'infanterie prussienne et un escadron de cuirassiers, qui les cernèrent de tous côtés, et l'un d'eux leur lut à haute voix la *soi-disant* amnistie de l'empereur. Ils s'écrièrent unanimement qu'ils ne s'y fiaient pas et ne voulaient pas retourner dans le pays. On commanda à l'infanterie de les y forcer à coups de crosse; elle ne les épargna pas et leur criait: *En avant*. Meurtris de coups, ils restaient immobiles; alors ce fut le tour de la cavalerie, elle chargea. Ces infortunés jetant leurs havresacs se mirent tous par terre en disant: « Venez nous écraser sous les pas de vos chevaux; » et ils entonnèrent le chant du cygne, leur air

national : la Pologne n'a point encore péri ! La cavalerie se porta de côté, mais le commandant s'écria : « Eh bien ! je ferai faire feu sur vous. — A la bonne heure ! reprirent-ils ; nous préférons périr ainsi que de retourner dans une patrie jetée au tombeau. » Le commandant interdit ne sut que résoudre; il les laissa sur place, gardés à vue par un bataillon d'infanterie, et alla essayer ailleurs ses moyens de conviction. Il fit accroire aux autres détachemens polonais que ceux qu'il venait de quitter s'étaient soumis et qu'ils devaient prendre le même parti. Tous réfléchissaient tristement, lorsque l'un d'eux s'écria : « Je n'en ferai rien, car je suis du quatrième ! » Aussitôt un cuirassier prussien lui asséna un coup de sabre sur la tête; il fut garrotté et transporté à Graudentz, tandis que le reste fut livré aux Russes par les Prussiens.

Les soixante-cinq soldats du quatrième continuèrent inébranlables, et voyant que la force ne produisait qu'une boucherie, on les envoya dans des cachots malsains, et on les fit travailler aux fortifications de Graudentz. Ce ne fut qu'à la fin de 1832 qu'on embarqua à Dantzig quatre cent soixante de ces malheureux qu'on destinait à peupler l'Algérie; mais les Français les accueillirent à Aix et leur permirent de joindre leurs frères.

Le premier détachement polonais quitta cette forteresse en 1833 pour aller en Amérique. Ayant débarqué à Portsmouth, la générosité anglaise prit feu en leur faveur, et ils participèrent à ses bienfaits, trop heureux de rester en Europe et d'entendre souvent parler de leur patrie. Pour être juste il faut convenir que les citoyens, en Prusse comme en Russie, ont marqué plus d'une fois aux infortunés que le gouvernement châtiait avec rigueur, des sentimens pleins de pitié et de délicatesse. Dans les villes russes où les Polonais ont été détenus à la suite de la dernière insurrection, les habitans se sont empressés de soulager leurs misères, en y prenant la part la plus vive, et c'est surtout en Russie qu'il faut séparer l'*homme* du gouvernement qui l'avilit ou le déprave [1].

[1] Le major Swiencicki, dont je viens de parler, ne dément en rien cette célébrité de bravoure acquise par son régiment; mais son épée de Roland reste dans le fourreau tant que sa patrie ou le faible n'en réclament pas le service; jamais il ne la tirera pour une vaine bravade. C'est à lui qu'est arrivée dernièrement une histoire trop singulière pour ne pas trouver place dans des *Mémoires*. Allié par sa mère, une comtesse de Puy du Laurans, aux premières familles du Languedoc, le hasard vient de l'y amener en cet instant. Ses ancêtres l'avaient quitté pendant la persécution des Cevennes, mais il retrouve partout les traces de leurs vastes propriétés de jadis. Dans un café, à Castres, il aperçut un vieillard dont les yeux restaient constamment fixés sur lui; enfin, n'y pouvant tenir, cet homme se leva et alla interroger le compagnon du major pour savoir

qui ce dernier pouvait être. On lui demanda l'explication d'une curiosité aussi extraordinaire, et il avoua que c'était la ressemblance frappante du major à une miniature qui se trouvait en sa possession, celle du marquis de Puy du Laurens, qu'il avait achetée pendant la grande révolution française, avec d'autres objets appartenant jadis à cette famille. Cette miniature, qu'il apporta, était en effet celle de l'aïeul du major, à qui il ressemble parfaitement. Le vieillard lui en fit don aussitôt.

La réalité est plus que le roman, a dit lord Byron, et nous le dirons avec lui en avançant dans la vie et rénumérant ses incidens.

CHAPITRE IV.

Châteaux de campagne en Pologne. — Esquisse de la vie sociale.

Il me serait difficile de comparer notre vie de château à ce qu'on voit en France, n'y étant jamais venue, quoique à Varsovie la société soit organisée sur le même modèle qu'à Paris, à l'exception des dîners tardifs, qui commençaient toutefois à l'emporter sur l'ancienne habitude de se mettre à table à deux heures de l'après-midi. Trois était l'heure raisonnable, quatre, cinq commençaient à devenir à la mode; mais comme le spectacle est à six ou sept, si je ne me trompe, la licence devait s'arrêter là. Après le dîner, qui dure fort longtemps, vu la quantité d'entrées, chacun se retire pour faire ses visites ou aller au spectacle. Il n'était pas de bon ton de se faire voir au Théâtre National, mais les *Français* ne manquaient pas de votares. Les visites d'étiquette se font le soir; le matin on n'admet que les in-

times. Lorsque la dame de la maison reste chez elle, dans la soirée elle reçoit indifféremment tous les habitués et même les étrangers.

Ce que je connais de la vie de campagne, en Angleterre, me ferait supposer qu'il existe de grands rapports dans notre manière respective d'exercer une hospitalité pleine de profusion. Mes plus agréables souvenirs, ceux où tout est gaieté, danse, jeunesse, se rattachent à nos maisons de campagne en Pologne, ou plutôt en Lithuanie. Je puis parler de cette province avec une connaissance locale, y ayant constamment vécu, tandis que je connais peu ce qu'on appelle le royaume de Pologne, où je retrouve parfois de ces réminiscences dont on demande au temps d'oblitérer les traces.

C'est de vous, ma Lithuanie chérie, que je vais encore parler, et oubliant un instant les crêpes noirs qui recouvrent votre beauté, je vais vous présenter intelligente, animée, préparant pour nos jeunes fêtes vos parfums et vos guirlandes. Il y a ordinairement à la campagne des époques de l'année spécialement destinées à des réunions de famille ou d'amis; et une quinzaine de jours, un mois se passaient souvent à faire fête aux personnes qui restaient dans la maison avec armes et bagage, c'est-à-dire avec gens et chevaux, bien plus difficiles à contenter. Je me rappelle de qua-

rante chevaux aux frais du maître du château; comme ils étaient de la famille, ils avaient part aux honneurs, car en général les étrangers invités renvoyaient les leurs ou bien les faisaient rester à l'auberge. Chacun des hôtes avait sa chambre, prenait son thé ou son café au lit, si tel était son bon plaisir, ou bien descendait au salon, où il trouvait la dame de la maison établie à la table du déjeuner, en simple toilette du matin. On y jouissait d'une causerie agréable qu'on prolongeait à loisir, et comme la liberté la plus parfaite était à l'ordre du jour, on se retirait dans sa chambre, ou bien on allait lire dans la bibliothèque, dessiner, faire de la musique, toujours pour soi, sans chercher des auditeurs; car une remarque à faire, c'est la modestie qui accompagne les talens des jeunes personnes de mon pays. Je n'en ai point connu auxquelles on fît chanter du matin au soir des paroles d'amour devant les étrangers. Si même, on admet le cas, que la pureté virginale qu'on demande à une jeune fille, n'en demeurât point tant soit peu ternie, un second écueil l'attend, c'est une vanité d'artiste qui vient s'attacher à des talens médiocres. Laissons les femmes aimer, plaire, briller dans leur intérieur, mais ne les exposons pas à respirer de si bonne heure l'atmosphère empoisonnée des passions, et à les

infiltrer dans le cœur souvent encore innocent de leurs auditeurs.

A deux heures ordinairement le dîner était servi, aussi splendide qu'il l'est en Pologne. On allait ensuite promener à cheval, en voiture, faire des visites dans le voisinage; ou bien on attendait celles qui manquaient rarement de varier tant de variété. A six heures venait le thé, et voilà qu'on causait si gaiement autour de cette table où aucune recherche d'élégance n'était épargnée; les uns se mettaient au jeu, d'autres continuaient leurs entretiens; il y avait peut-être une lecture à haute voix, les dames travaillaient à leur tapisserie. Neuf heures sonnaient, le souper était annoncé; les uns se mettaient à table, quelques-uns préféraient n'y point aller; personne n'était gêné par la plus insupportable des contraintes, la politesse désolante du maître de la maison; vous faisiez ce que bon vous semblait.

Ce tableau de la vie de campagne peut s'appliquer à la plupart des grandes maisons, dont c'est l'invariable routine; mais le conflit des souvenirs qui m'occupent en cet instant venait de se porter vers la charmante habitation du prince et de la princesse ***, dont l'hospitalité et les attentions toujours polies, toujours égales pour tous ceux qui y étaient admis, font

époque dans le passé de bien des personnes, j'en suis sûre. C'est là que m'est advenu la bonne fortune de passer quelques jours de suite avec le comte Rzewuzki, dit l'*Arabe*, si je ne me trompe, parce qu'il en avait adopté le costume et les mœurs. Des années écoulées dans le monde établissent moins d'intimité dans les rapports des individus qu'un rapprochement de ce genre, à la campagne, sous les auspices bienveillans des maîtres de la maison; aussi, malgré l'impromptu de nos relations, je puis dire l'avoir connu, et je m'en applaudis maintenant. On l'attendait de jour en jour, on me disait à quel point j'en serais charmée. Un beau matin, en descendant pour le déjeuner, mes premiers regards rencontrèrent un homme qui portait un turban, et la robe flottante de l'Orient, et qui prenait son café tout en fumant une belle pipe, car il s'était fait Arabe tout de bon, et démentait moins son costume que son origine. Ses traits graves, prononcés, quoique animés par un regard plein d'intelligence, et le plus calme, le plus charmant des sourires, sont gravés dans ma mémoire comme tout ce qui porte physionomie. La sienne était calme, pensive même dans ses momens de gaieté, et si la nature l'avait déplacé en le faisant naître en Pologne, il voulait réparer son erreur en se fixant pour tou-

jours dans l'Orient, à ce qu'il nous disait alors. Il préférait les Arabes à tous les autres peuples de la terre, et se sentait entraîné vers cette vie indépendante, et débarrassée des entraves sociales par les périls et les jouissances qu'elle présente à un caractère romanesque. Disputer le terrain pas à pas pour y planter sa tente, conquérir le puits qui doit abreuver le chameau, se réjouir à la seule vue du brin d'herbe qui sert à nourrir le cheval, lui semblaient des plaisirs dont il voulait bien vainement nous faire comprendre les charmes. L'imagination était le trait distinctif de M. Rzewuzki; elle demandait le vague, l'inconnu, l'espace; l'Orient seul pouvait assouvir ses vastes désirs, ce même Orient qui présentait à lord Byron les enchantemens des Mille et une Nuits; et auquel nous devons le Giaour et ses autres belles créations. Avec tout ce prestige, M. Rzewuzki était un Arabe très-européen, et les flammes de son enthousiasme poétique s'allumaient tout aussi bien à la lampe élégante de la princesse S***, qu'aux rayons du soleil de l'Orient; il ne parlait pas comme Job, mais comme M. de Lamartine. Il est encore le premier individu à qui j'aie entendu prononcer le nom de lady Esther Stanhope, avec qui il était très-lié, vu la conformité de leurs goûts, et qu'il admirait particu-

lièrement. Cette femme est un effort de Dieu et de la nature, s'écriait-il avec enthousiasme.

Après avoir satisfait avec une infatigable complaisance à nos questions sur les ruines de Palmyre, les cèdres du Liban, et surtout le cheval de l'Arabe, la plus jolie de ses poésies, M. Rzewuzki se mettait au piano et chantait de la voix la plus douce *les amours du rossignol et de la rose*, va-t-on me dire, si tant y a qu'il était l'homme de l'Orient. Non ! non ! rien de semblable. Revenu à de plus anciennes impressions, près d'un piano européen et accompagné par la plus belle personne de ce temps-là, il chantait, l'un après l'autre, les plus nouveaux vaudevilles français. Tout cela ne déparait point le turban et nous amusait mille fois davantage par l'effet du contraste. Il en fut de même d'une soirée passée toute entière à nous faire deviner des jeux de mots si éminemment français, que le marquis de Bièvre en eût été embarrassé. M. Rzewuzki avait le jeu en horreur, la médisance tout autant ; il semblait exclusivement dévoué au chant, à la musique, à la conversation des jeunes personnes. Il nous a donné des noms arabes, de son droit d'émir, je suppose, et j'avais même conservé pendant bien long-temps quelques lignes de son écriture, qui eussent fait un si précieux autographe par le temps qui court.

M. Rzewuski avait présenté au grand-duc Constantin deux beaux coursiers arabes, et se concilia ses bonnes grâces, quoiqu'en général ce dernier fût peu disposé en faveur des *spécialités*, quoiqu'il en fût une si saillante lui-même. Qu'avez-vous apporté à la comtesse votre femme? demanda le grand-duc. Eh! monseigneur, du maroquin. Pourquoi faire? reprit le grand-duc; autant eût valu des pantoufles. — Comme elle a autant d'esprit qu'un livre, c'était pour le relier.

La destinée de cet homme si intéressant est inconnue jusqu'à ce jour. Les uns supposent qu'il a péri dans la campagne de 1831; d'autres, enclins au romanesque, se plaisent à en environner son existence, et s'imaginent qu'il s'en est retourné chez ses bons amis les Arabes, afin d'y laisser passer l'orage, et que dans un jour plus propice nous le reverrons au milieu de nous. Son fils Stanislas réunissait des capacités immenses. L'abbé de Lamennais l'avait mis sur les rangs pour être roi des Belges. Sa mort prématurée nous porte à dire :

Mon triste ciel pleure une étoile de moins.

Cet heureux coin de la Lithuanie, où toutes mes pensées se concentrent en ce moment,

où elles viennent à une si grande distance chercher des émotions dans les lieux où l'on a été tendrement aimée, ce coin-là, dis-je, présentait non loin de la maison première dont j'ai esquissé les contours, celle de deux dames, de deux sœurs, vivant l'une pour l'autre. Karpinski, le Wordsworth de la Pologne, avait dit d'elles : « Se tenant par la main dans » l'ouragan comme sous un ciel serein, » pourvu que rien ne les sépare. »

Mais ces cœurs si bons, si aimans, avaient plus d'une affection à donner. Leur famille se composait d'une mère âgée et de deux frères qui ne s'étaient point mariés, tant ils se rendaient mutuellement heureux, et tant ils craignaient qu'un seul mauvais choix ne gâtât une si belle union. L'une de ces dames, demeurée veuve à vingt-huit ans, ne s'était jamais remariée, conservant un mélancolique souvenir du mari qu'elle avait perdu, quoiqu'il fût âgé de quatre-vingts ans, et qu'elle en eût dix-sept en se mariant. Une santé très-délicate demanda dès lors un dévouement absolu des heures ou plutôt des minutes de la vie de sa sœur, qui, toujours montre en main, règle tous ses mouvemens. Les autres individus de cette famille, si singulièrement bénie du ciel, ont contribué à en embellir l'intérieur, et c'est grâce au tableau qu'elles ont offert à

ma jeunesse charmée, que je puis dire avec vérité : *Et moi aussi, j'ai vécu en Arcadie.* Chose plus extraordinaire encore dans cette vie où tout est changement, que là il n'avait point pénétré; une fois aimée d'eux, on s'y reposait avec confiance. Les jeunes personnes qui ont dû quitter ces lieux pour satisfaire à la condition imposée à la femme d'abandonner père et mère, en tirant ce billet de loterie qu'on appelle *un mari*; ces personnes, dont les destinées sont si différentes, n'en ont pas moins conservé les unes pour les autres d'inaltérables attachemens. Si mon cœur palpite en ce moment sous la douloureuse pression qui l'émeut, tel autre dans les steppes éloignées sent à la même heure tout ce que j'éprouve.

Là ont coulé mes plus beaux jours, là on riait, on jouissait dans l'heureux vague de l'avenir; là on dansait, là on faisait des charades, des lectures, des parties de plaisir; là on jouait la comédie, et l'on dépensait en exigences de la toilette et en répétitions, un temps qu'à présent encore il me semble avoir parfaitement employé, vu le souvenir qui m'en est resté. La troupe n'était nullement à dédaigner : nous avions le Lovelace de cette époque, fraîchement arrivé de Paris, au fait des bons modèles, muni des pièces de M. Scribe, mais plus occupé encore à tourner

toutes ces jeunes têtes qui ne demandaient pas mieux. Quant aux comédies de circonstance, elles sont toujours venues à point : quelqu'un de la société prenait une feuille de papier, et en décochait une, faisant descendre le vieil Olympe et la Grèce au seul appel de sa plume. Et voilà l'Olympe rajeuni.

Notre bonne et douce hôtesse, que nous poursuivions de nos comédies et de nos idylles jusque dans son dernier refuge, sa belle chambre à coucher, eh bien ! elle nous disait toujours : « Mes chers enfans, pourquoi vous » fatiguer l'esprit et la mémoire? vous en fai- » tes trop pour moi. » Et nous de l'accabler de nos attentions, et elle de nous laisser faire. Ce temps dont je parle est déjà du *passé*, il se présente avec charme et regret. Une parfaite harmonie ajoute à ses enchantemens, car aucune prétention de *prima donna* ne venait traverser les efforts de l'actif directeur, que la partie intellectuelle occupait bien moins que le plaisir d'arranger la scène de ses propres mains, et de mettre partout les clous lui-même; plaisir auquel je ne puis trouver d'équivalent que dans le mien, lorsque je fis à l'âge de dix-sept ans le rôle d'une vieille bonne de soixante-dix, affublée de deux bonnets avec des rubans écarlate, d'une robe grise à traîne, et d'une paire de besicles. Je

dis plaisir : eh ! non, c'était bien du bonheur.

La mère de la dame de la maison, une personne dont la vénération de ses enfans entourait les quatre-vingts ans, exprima un jour le regret de nous voir jouer ces ennuyeuses pièces françaises, disait-elle, auxquelles je ne comprends rien. « Si vous voulez jouer les » *Souliers mordorés*, à la bonne heure ; c'est » une des plus jolies comédies, et qui vaut » bien toutes les vôtres, allez ! » Ce vœu ne fut pas plus tôt proféré, qu'il devint une loi pour tous, et voilà qu'on est tout en l'air au sujet des *Souliers mordorés*, dont l'exécution présentait quelques difficultés. Le prince général, père du prince Czartoryski, avait fait cette pièce dans sa jeunesse ; elle se ressentait tant soit peu du siècle dont elle était l'expression, chose dont la vieille dame ne se rappelait nullement. Une femme mariée pouvait seule remplir le principal rôle ; il fut donné à la plus jolie personne de la société. Le fils favori de la dame, qui avait bien dépassé la cinquantaine, mais qu'elle traitait en maillot, se chargea du rôle fameux de ce mari dont l'honneur *cloche* durant tout le cours de la pièce, mais qui finit par *clocher* en son honneur. La pièce fut jouée à bâtons rompus, car aucun des acteurs n'avait l'habitude de sa propre langue, ni ne savait un mot de l'alle-

mand qui y abonde ; le souffleur l'épelait et laissait courir les acteurs sans pouvoir ensuite les rattraper ; une fois même ils s'arrêtèrent tout court. Néanmoins, la joie de l'excellente mère fut complète, surtout en voyant son fils chéri sur la scène qui venait de donner une si grande preuve d'amour filial. Cette pièce fut suivie d'une des plus jolies comédies de M. Scribe, *le Mari et l'Amant,* afin de dédommager celles que les convenances avaient empêchées de prendre un rôle dans les *Souliers mordorés*. On se mit à table pour souper à deux heures après minuit, et toute cette partie occupa plus d'une semaine dans la maison où l'on s'était rassemblé.

Que tous ces gens étaient bons, aimables, qu'ils avaient de l'esprit, de cet esprit fin et délicat que les carlistes se donnent seuls la peine d'avoir, à l'heure qu'il est ! Formés dans la bonne compagnie, quelques-uns à la cour, tous avaient fait des études, des voyages et cultivé la société si remarquable de l'Europe dans le dernier siècle, dont ils conservaient fidèlement les traditions. Je n'ai pas vu depuis attacher tant de soin au choix d'une expression, à la grâce d'un geste, d'un mouvement. Étaient-ils donc si bien parce qu'ils étaient vieux ? A tout prix je ne les eusse pas voulu plus jeunes.

Le comte Paul Grabowski, mort en 1630, à l'âge de soixante-douze ans, portait le cachet de ce brillant, de ce chevaleresque dont le dix-huitième siècle a été le modèle, et qui est allé depuis en dégénérant. J'en demande pardon à mes contemporains, ils peuvent dire que je radote tout à mon aise; mais que de fois il m'arrive de regretter qu'ils n'aient pas puisé à la vieille école, à celle du grand seigneur polonais dont j'ai cité le nom, puisqu'il ne vit plus! Son duel pour la duchesse de Courlande, son éloquence, sa belle figure et sa fortune l'avaient jeté dans la route dangereuse des succès. Il les a tous épuisés, même sa fortune s'y est noyée; mais il lui est resté le don inappréciable d'appeler tous les cœurs à lui par la seule grâce qu'il y avait dans cet appel. C'était de la fascination; elle tenait aussi à sa parfaite bonté, à sa puissance d'élocution. C'est lui qui nommait les chiens *les honnêtes gens de ce bas monde*. Mais si j'eusse abordé le dictionnaire réservé au culte et à l'éloge de mon sexe, mes deux pauvres volumes y auraient passé. Tout au moins ses derniers regards fixés sur sa petite fille n'ont gâté en rien l'image qu'il pouvait se faire d'une péri.

On ne tient pas assez de compte de la bonne fortune de rencontrer à son entrée dans le monde de ces célibataires (*old bachelors*) qui,

parfaitement désintéressés, n'ont d'autre affaire que celle d'y frayer une voie douce et facile aux novices qui pourraient s'y fourvoyer. J'ai connu quelqu'un de ce genre *dans nos châteaux*, le dernier des Romains, comme qui dirait, voué au culte des femmes avec une abnégation absolue dont rien désormais ne leur donnera l'idée ; ce culte si inhérent à mon pays, comme le prouve toute son histoire, n'aura jamais présenté un sacrificateur plus dévoué à son objet. Respect, délicatesse, soins, admiration sans bornes, étaient prodigués à tout ce qui portait cotillon, et s'il a dû enfin clore une si belle carrière, on peut dire qu'il s'est reposé sur ses myrtes.

Il ne faut pas oublier que je parle de la Pologne, que ce n'est pas de l'Angleterre, et surtout que cette courtoisie, commune à la plupart des contrées de l'Europe, depuis l'ascendant que Louis XIV y a acquis, s'est prolongée dans la mienne, au delà des bornes assignées ailleurs à son existence. Il faut ajouter que les personnes dont j'esquisse les portraits forment une galerie de caractères entièrement disparus de la Pologne, et dont j'ai peut-être connu les derniers coryphées. La galanterie des hommes en Pologne n'a rien de commun avec celle des Italiens ; c'est la chevalerie dans l'amour ; elle n'effémine point ;

Kosciuszko y retrempa son âme de héros, le prince Poniatowski ne lui sacrifia aucune noble inspiration.

Le même individu joignait à des agrémens frivoles une autre qualité, dont on devrait d'autant plus apprécier la valeur qu'elle se perd de jour en jour; c'est celle que les absens avaient toujours raison avec lui. Un secret, une réputation étaient un *fidei commis* remis entre ses mains; sortis de là, le fonds s'en trouvait doublé. Jamais personne ne porta plus loin cette vertu chrétienne et ne mérita davantage la confiance de ses amis. Il disait joliment des choses fort jolies. Je me rappelle qu'en lui parlant de l'élévation sociale d'une de ses cousines, modeste dans la grandeur, je me servis du mot d'humble violette. — Pas si humble, reprit-il d'une manière charmante; elle se fait chercher! On a cessé de payer un tribut de déférence à ce genre d'esprit; c'est fâcheux, car se pourrait-il que l'absence du désir de plaire, la vulgarité des phrases, ou l'ennui de la politique traduisissent un caractère plus aimable ou plus vrai? C'est un grand pas qu'on fait vers la vérité dans les relations sociales que de témoigner à chacun une sincère bienveillance, car en laissant les autres satisfaits, on leur ôte le désir de vous nuire, et l'on établit des rapports chrétiens sur cette base,

J'ai connu là encore une espèce de phénomène, une dame, maintenant avancée en âge, mais conservant sa force d'esprit, de raison, la mémoire du présent et du passé, les plus belles facultés intellectuelles avec la vigueur qu'elles ont seulement dans la jeunesse. Aucune petitesse, aucun caprice ne venaient gâter les jouissances de son commerce, et si l'on a pu rester jeune à cet âge-là, c'est bien le cas ou jamais. Peut-être doit-elle ce tour d'esprit spartiate et l'énergie qui la distingue à l'honneur d'avoir été la sœur de deux héros.

Quoique le paysan naisse et meure serf en Lithuanie, et qu'un bon maître y soit trop souvent *un heureux accident*, les gens qu'on tire du village pour servir au château y sont invariablement traités avec la plus grande bonté, par les *heureux accidens* s'entend. Ils montent de grade en grade, commençant par être *pages* aux ordres de tous, puis domestiques, et pour peu qu'ils soient intelligens, il n'est pas rare de les voir devenir valets de chambre en titre, ou régisseurs. Le paysan lithuanien a plus de moyens que celui du royaume, et un meilleur fonds. J'ai vu un lien, comme celui de l'esclave dans l'Orient, associer avec amour le paysan aux intérêts de son seigneur. Des soins paternels d'une part, un dévouement illimité de l'autre, cimentent

leurs rapports et y répandent une teinte patriarcale qui rappelle Abraham chargeant Eliézer de la plus délicate des négociations. Ici, le serviteur n'est étranger à aucune affaire, il s'intéresse au procès du maître avec son voisin, aux jeunes amours de la fille de la maison, décide du mérite respectif des prétendans, donnera son avis s'il en est requis, n'en sera pas plus familier, ni plus affectionné. Il se croit créé pour sentir dans son maître. Il y en a bien qui se croient créés avec la même résignation pour souffrir en lui et par lui, sans que jamais un murmure échappe à leurs tristes lèvres, car c'est un pays où l'on punit la plus juste complainte. J'entends toujours parler des malheurs et de la barbarie stationnaire de l'Orient. Philanthropes, écrivains, voyageurs, allez interroger le paysan de ces contrées si rapprochées de votre civilisation et gémissant en silence sous le droit de vie et de mort déposé aux mains du régisseur infidèle et dépravé, tyran comme tous les subalternes, tandis que le maître dépense en France et en Italie le fruit de ces travaux arrosés de sang et de sueur à la fois. Voyez cet homme, sur qui aucune passion généreuse n'exerce de contrôle, porter l'immoralité et la honte dans la demeure de ce paysan déjà si malheureux, dont la femme et les filles sont les jouets de

sa brutalité ; si même on leur avait appris que la résistance est une vertu, elles succomberaient sous la crainte des châtimens infligés à tout ce qui porterait le caractère de la moindre opposition. Le régisseur, armé des droits du maître, ne les exerçant qu'en faveur du mal, est le Jonathan Whitelaw, peint par Mme Trollope avec des traits dont la vérité fait frissonner, mais qui m'ont représenté les scènes dont j'ai mille fois entendu le triste récit, quoique, grâces à Dieu, les personnes et les maisons où j'ai vécu aient traité leurs paysans et leurs gens avec une constante bonté.

L'impératrice Catherine avait donné à la famille de Polignac une terre de mille âmes (mille paysans mâles), dans le voisinage de celle où j'ai passé les années qui ont précédé mon mariage, et joui de la société des individus de cette famille à laquelle tant d'associations venaient se rattacher. M. de Polignac, frère du duc Jules et de la fameuse comtesse Diane, et oncle du ministre de Charles X, était bien le noble Français d'en deçà de 89, conservant intactes les traditions de l'aristocratie française, plein de déférence envers les inférieurs, froid avec ses égaux ; de supérieurs il n'en avait point. Ses rapports avec son pays étaient fort suivis ; mais, émigré à l'âge de dix ans, il aimait la Russie et se trouvait fixé dans

sa terre d'Oziaty, où il avait établi des manufactures et où il veillait paternellement au bonheur de ses paysans. Il leur donnait des fêtes, dansait avec eux, caressait les enfans, les connaissait tous; c'était un de ces seigneurs pour qui les paysans de la Vendée ont jadis donné leurs vies avec transport. La dernière fête de ce genre à laquelle j'aie assisté eut lieu le 25 d'août 1829, jour de la Saint-Louis, dont il portait le nom. Nous arrivâmes à quatre heures de l'après-midi, et je partis à cinq heures du matin, après avoir dansé toute la nuit, et joui du bonheur des paysans qui, répandus sur les gazons à l'entour de la maison, remplissaient l'air de leurs cris bruyans. Le châtelain en faisait les honneurs avec la grâce et la gaieté françaises; il dansait plus et mieux que tous, et nous communiqua son animation. Je l'avais connu bien des années auparavant, je le revoyais cette année après une séparation qui n'avait point eu de prise sur l'amitié qu'il m'avait portée et dont j'ai tiré de si grands avantages, car il m'a toujours dit la vérité et a beaucoup contribué à ma culture intellectuelle.

Hélas! à un an de distance, la révolution de 1830 venait d'éclater et bouleversa les fortunes de sa famille. M. de Polignac m'écrivit encore après; sa lettre se ressentait de l'état de

ses esprits, et, toujours fidèle au culte des Bourbons, il déplorait leur chute avec plus d'amertume que les infortunes des siens. Il n'y survécut que d'un an. Triste chose que la vie, dont tous les retours sont vers des tombeaux !

Les villes de province en Lithuanie offrent quelquefois des réunions très-brillantes, lorsque les nobles, à certaines époques de l'année, viennent y arranger leurs affaires ou élire les magistrats civils, tels que le maréchal qui est à la tête de la noblesse, et autres. J'avoue à mon grand regret n'avoir jamais assisté à ces diètes en petit, dont le tumulte eût été une source de délices pour moi ; mais j'ai été des plus fidèles aux premières de ces réunions, et m'y suis toujours parfaitement amusée, précisément parce qu'à l'âge que j'avais le *pêle mêle* de la société offre un attrait de plus, et que ce *pêle mêle* regardait comme une souveraine, dispensatrice d'excellens dîners et d'excellens vins, la personne avec qui j'y allais. Je faisais pour ce *pêle mêle* des frais qu'un empereur n'eût pas obtenus de moi, et j'en étais adorée. La soirée se passait au spectacle, car une troupe d'acteurs ambulans, vrais tréteaux de Thespis, ou joueurs de mystères, établissaient leurs séances dans la première écurie restée vide ou réservée à leur usage spécial.

Des planches un peu élevées, des paravens et des bancs pour les spectateurs, avec trois juifs pour orchestre, voilà quelle était la salle de spectacle. Je n'ai manqué aucune représentation, et je vis jouer *Othello* dans une de ces écuries; je riais en vraie folle à côté de M. de Polignac, qui ne comprenait rien à la pièce, mais en qui le costume et le jeu des acteurs excitaient la même hilarité. C'est à la lettre que j'y ai vu la casaque d'Othello retournée de devant par derrière, afin de faire illusion sur le changement de costume. Desdemona criait à tue tête, de la voix la plus rauque, la plus discordante dont le ciel eût maudit les organes flexibles de la femme, et un de nos messieurs, épouvanté de la furie de ses accens, se bouchait les oreilles, disant que si de tels sons devaient partir des lèvres d'une femme, tous ses charmes perdraient leurs prestiges. Et cependant, cet Othello, si poétique, dont je ne me lasse jamais en Angleterre, redevenu le nègre brutal et couvert de haillons, qui gémit sous le fouet du despote américain, parodié, baffoué, essuyant par d'autres larmes les pleurs qu'il me vit verser, c'est cet Othello qui crée un des sourires de mon passé. Jamais depuis madame Shroeder Devrient, dans le rôle de Desdemona, ni les sons de rossignol de mademoiselle Sontag, ni madame Pasta, à

Londres, ne m'ont renvoyée satisfaite, joyeuse, pleine d'une expansive gaieté comme cette écurie transformée en salle de spectacle! — *Fuit!*

Dans le nord reculé de la Lithuanie, le plus beau nom de la Pologne peut-être, celui de Zawisza a fixé son séjour. Lors de la naissance de l'héritier présomptif, cent personnes se trouvaient réunies au château avec gens et chevaux, et toutes ont tenu sur les fonts le fils unique dont la naissance comblait les vœux ambitieux des parens. Un bal des plus magnifiques suivit le lendemain cette cérémonie; durant une quinzaine de jours la maison ne se désemplit pas, les plus proches voisins venaient le matin pour s'en retourner le soir, mais les cent personnes étaient à demeure. Jamais je ne vis étaler un luxe pareil en fait de vaisselle; la table pliait sous le poids d'une argenterie massive, à laquelle on tenait comme à une antiquité. Une coupe d'argent précieusement ouvrée faisait le tour des convives et rappelait ces bons vieux temps où toute la Pologne était ivre, ses dimensions ne laissant rien à désirer à cet égard. La profusion et l'hospitalité de ces nobles pouvait retracer l'époque où le palatin Jean Laski étonnait les Anglais par ses prodigalités, et fournissait à Shakspeare des vers qui paraissent se rapporter directement à lui.

Nous avions fait un voyage de près de trois

cents milles, et sommes venus à point nommé le jour même de la grande cérémonie. Vivent de pareils amis! Nous étions au milieu de l'automne, et nous allions avec nos propres chevaux, deux voitures, deux femmes de chambre, cochers, domestiques, cuisiniers, matelas, linge, etc., etc., nous arrêtant pour dîner et coucher dans les horribles auberges, d'où notre illustre présence chassait les juifs, et leur innombrable progéniture, multipliée comme les feuilles des arbres et le sable au bord de la mer. Ils déguerpissaient en un instant pour aller se nicher au-dessus du poêle de la grande chambre, destinée à l'usage des premiers venus, contribuant ainsi à la salubrité de l'air et à la propreté peu commune de ce bel appartement. On a tant dit que la Pologne était le *Paradis des juifs*, qu'il faut bien m'y conformer, faisant abstraction, dans ce paradis terre à terre, de l'un des plus grands bienfaits de l'autre, un air constamment pur. A force de se nourrir d'ail et d'oignons, les juifs sont imprégnés de leur terrible odeur, qu'ils traînent partout à leur suite, dont ils infectent l'atmosphère[1], et dont en ce moment encore il me semble que mes organes olfactifs vont se ressentir. Une personne de ma connaissance, étrangère à ces particularités, prête à aller en Pologne, croyait adresser le plus beau compliment à des jeunes

juives anglaises, en leur disant : — Je vous enverrai de là bas des juifs bien riches pour époux. Elle les vit frissonner à cette perspective, et je me chargeai de compléter le tableau qu'on lui esquissa à cette occasion de ces parias européens : *les juifs de la Pologne.*

Radziwillmonty, résidence princière, qui appartenait aux princes Radziwill, palatins de Kleck, a été dernièrement habitée par la princesse Louis Radziwill, et tirait un nouvel éclat de la présence de sa fille Hélène. Belle comme l'Hélène des Grecs, il m'a toujours paru que sa beauté classique ressortait encore davantage dans ces salons aux lambris dorés, aux colonnes de marbre, qu'elle parcourait avec la légèreté et l'innocente gaieté d'une sylphide. Quoique élevée dans la solitude, rien n'était accompli comme elle ; on pouvait la croire une de ces princesses que les fées avaient douée à sa naissance de tout ce qui agit à la fois sur l'âme et l'imagination. Sa grand'mère, la princesse palatine de Wilna, la comparait à Ève sortant des mains du Créateur, qui croit tout l'univers fait pour elle. Deux filles d'un premier mariage contribuaient à répandre sur cet intérieur les perles de leur intelligence et de leurs talens. La vie domestique, en Angleterre, dont on a si bien ménagé l'économie morale, m'a quelquefois offert le reflet de

Radziwillmonty. Quoique tout y fût harmonie, tout n'y avait pas été constamment bonheur; des larmes y avaient coulé, de ces larmes qu'un regard jeté sur Hélène arrêtait aussitôt. Sa mère eût redouté de flétrir une fraîcheur si délicate, d'enlever une seule feuille à cette rose fragile, cultivée avec amour dans l'ombre et le silence. La mort imprévue de la princesse Louis fut un coup de foudre qui frappa cette famille. Dans ce monde, où l'on rencontre si souvent la bonté, il faut cependant dire que peu de personnes approchaient de la sienne. Toujours occupée des autres, sans aucun retour sur elle-même, ses yeux suivaient les mouvemens de ceux qui l'entouraient pour prévenir leurs besoins, leur désirs; que de fois l'ai-je vu se lever, chercher ce qu'on souhaitait, vous l'apporter avant que vous ayez eu le temps de songer à le demander! Bonne de bonté, caressante et aussi adorée qu'elle méritait de l'être, les juifs vinrent dans notre église pour rendre un dernier hommage à sa mémoire et verser des pleurs sur le cercueil de *la bonne princesse*. Hélène fut mariée à son cousin, le fils du prince Antoine Radziwill et de la princesse Louise de Prusse, et succomba bientôt après aux atteintes de la consomption. Elle mourut à Nice en demandant si c'était un péché de regretter la vie lorsqu'on était si

jeune et si heureuse. Son tombeau et celui de son enfant augmentèrent le nombre de ces monumens, sur lesquels la princesse Louise, vraie Niobé de nos jours, a déposé tant de funèbres guirlandes. La princesse Hélène était une sorte de perfection, elle rayonnait d'esprit et de beauté; son instruction était remarquable, son chant suave comme elle, et pour complément de ce portrait, elle fut bonne comme sa mère.

Le beau, l'idéal sont des apparitions célestes qui viennent visiter les mortels, exhalent quelques parfums et laissent de poignans regrets. Toute cette chaîne, qui pouvait river le présent avec le passé, est brisée pour moi; mais si jamais ces lignes appellent les regards de ceux qui survivent encore, ils verront que le cœur humain est susceptible de longs souvenirs, et me pardonneront d'avoir mis leur nom en l'entourant d'une auréole d'affection.

Mon bon, mon indulgent lecteur anglais pardonnera aussi à l'exilée d'avoir retracé *con amore* quelques momens heureux, dérobés au triste cercle de la vie, et d'avoir jeté ces arrière-pensées à ceux dont un abîme la sépare à jamais. Je n'en ai pas moins réduit au silence les émotions si douces, évoquées par les amis chéris qui demeurent dans cette terre de prédilection, et dont le nom est recelé dans

mon sein. N'importe ; il n'y a pas ici d'affection perdue, et je leur dirai ces jolis vers de Marie Stuart, avec le sentiment qui les lui a dictés :

La nef qui déjoint nos amours
N'aura de moi que la moitié ;
Une part te reste, elle est tienne
Je la fie à ton amitié,
Pour que de l'autre il te souvienne.

CHAPITRE V.

Encore un château de campagne en Pologne.

Le courant de la révolution du 29 novembre rassembla, au mois de juillet 1831, dans un coin de la grande Pologne, une réunion de personnes de très-bonne société, qui se connaissaient toutes et furent charmées de se retrouver ensemble. Trop des leurs y manquaient pour que ce plaisir fût complet; l'avalanche qui les avait séparés les uns des autres venait d'en ensevelir plusieurs sous ses débris. Un retentissement mélancolique amené par chaque réminiscence, l'inquiétude dont étaient l'objet les amis qui nous restaient encore, lancés au plus fort de l'orage, gâtaient pour nous un intérieur que tout concourait à rendre agréable. Il eût été aussi à désirer que le système de *non intervention* politique adopté si récemment signalât les rapports des

individus ; mais là comme partout ailleurs il semblait destiné à être le système de la *quasi-intervention*. Cependant ces nuages passagers n'altéraient point la sympathie qui rendait notre intimité pleine de charmes, et peut-être cela est-il son plus glorieux triomphe. Cette indulgence de si bon goût s'arrête ordinairement en matières politiques, et donne le démenti le plus formel à la parabole de la poutre et de la paille. On vous impose arbitrairement ses propres opinions sans vouloir rien entendre à la modération des vôtres. — Ah ! je garde rancune à la vilaine politique ; elle a été de tout temps mon brevet d'ennui !

A l'abri de cette dangereuse influence, un autre fléau nous restait à combattre. C'est cet ennui qui se glisse insensiblement dans les relations journalières où l'on se relâche du désir et du besoin de plaire. Pour tenir compte de tous nos succès, je dirai qu'il n'est pas venu nous y atteindre. Peut-être faut-il l'attribuer à la diversité des caractères qui n'admettait qu'un seul point de contact, une instruction très-variée et une bienveillance sur laquelle nous avions soin de veiller comme qui dirait sur le feu sacré, voyant avec regret combien elle se perdait de jour en jour. — Mais il faut un peu grouper mes personnages. J'indiquerai simplement par le surnom de châtelain le

maître de ce château, qui nous y ménageait un champ d'asile. — Cette épithète est un quand même au dix-neuvième siècle, mais il a bien la couleur féodale d'un baron du moyen âge, et cependant il est jeune encore, et la guerre patriotique de 1809 a vu commencer sa carrière; il l'a terminée à Fontainebleau en 1814. Le vétéran du soldat couronné professe les principes les plus monarchiques. C'est une des colonnes demeurées debout de cet édifice battu en brèche par les vagues d'un océan en furie; l'anomalie qui se trouve entre ses opinions et une conduite dénuée de toute ambition m'a paru tenir à un vague songe du passé; il y revient sans cesse, car il a le culte des aïeux etaime à s'entretenir d'eux. Le salon à manger est rempli de vieux portraits de famille l'un plus laid que l'autre, où se trouve un chevalier de son nom, tué à coups de flèches par les Tartares, mort héroïque qu'il était allé quêter, car les Tartares ce sont nos croisades. Et dans le salon à côté vous voyez les portraits de Kosciuszko, Napoléon, et notre dernière gloire chevaleresque, le prince Joseph Poniatowski. Des ifs d'une grande beauté projettent leurs sombres reflets sur tous les appartemens; ces arbres, auxquels on tient ici comme à un legs paternel, taillés avec la symétrie de Le Nôtre, sont soignés par

un jardinier dont l'âge ne se laisse plus séduire aux grâces du *laisser aller*. Recouverts de neige, ils ont eu un faux air de marquis de l'ancien régime. Pour compléter ce tableau d'hiver il n'a été question que de spectres, d'apparitions, de lueurs vaporeuses, de musique aérienne, attestés par des individus dignes de foi. Le châtelain n'est pas absolument esprit fort à cet égard; il rit et plaisante parfois, car il est gai et spirituel par dessus tout; mais on serait tenté de croire que cela provoque ou réveille en lui des sensations pénibles. Quant à nous autres, nous avions fini par avoir peur de notre ombre. Il y avait un souterrain où aucune de nous n'est descendue, à l'inverse des héroïnes de madame Radcliffe, qui nous eût bien méprisées. Que de fois cependant les accens d'une folle gaieté ont fait fuir ou peut-être sourire les revenans! Elle ne venait pas toutefois provoquée par le nombre des convives. Les circonstances critiques au milieu desquelles nous nous trouvions jetés avaient resserré plus que jamais le cercle des relations. Il en était comme de la chaumière du Paria, d'où nos propres opinions ne sortaient jamais et où celles d'autrui entraient rarement. Et cette hospitalité que nous traitons de barbare dans notre civilisation moderne, s'est conservée ici dans sa pureté origi-

nelle; le châtelain en est un modèle. C'est chez lui aussi un principe, mais il s'y trouve un fond de générosité qu'il est de notre devoir de relever.

Sa femme... pourquoi m'est-il défendu d'en parler? Elle m'en voudrait de soulever le voile virginal qui recouvre tant de vertus ignorées et toute la perfection qu'une chrétienne seule peut embrasser. Si en dame châtelaine elle eût adopté une devise, celle de Cordélia : *Aimer et se taire*, lui convenait uniquement. A ce tableau si pur et si beau, l'ombre seule a failli pour le mettre en relief.

La famille émigrée qui s'y trouvait réunie pendant mon séjour se composait de dix-sept personnes à la fin du sien. Je place dans ce cadre une suite de bonnes, de nourrices et d'enfans; c'étaient heureusement de ces enfans que l'on aimait quand même ils ne pleuraient pas. Il faut d'ailleurs en parler avec respect, car ils préludent à cette autre génération, effrayante d'esprit et de perfection, qui nous menace bien autrement de sa supériorité que celle dont nous supportons si patiemment les mépris.

J'ai vu de bien près, lors de la révolution du 29 novembre, deux de nos plus hautes sommités sociales tout-à-fait déchues. Quelque pénible

que soit la vibration d'un passé aussi récent, qu'il soit permis de faire abstraction d'opinion, afin de se reposer sur des images faites pour raviver des émotions froissées. Une convulsion politique est l'équivalent d'une suite d'observations philosophiques tristement consacrées à sonder les replis du cœur humain. Qui de nous n'a pas sa liste de déceptions et de mécomptes, je ne dirai pas à faire valoir, mais à dérober à d'affligeans souvenirs! C'est cependant à une époque où les plus généreuses croyances du cœur sont soumises à des calculs égoïstes, à cette époque terne, positive, blasée, décourageante et découragée, dont Richard Arlington a défini l'individualité, que j'ai vu l'idée abstraite du devoir planer sur des intérêts personnels. Elle emprunta même du caractère de l'une des dames associées à ces destinées une teinte d'héroïsme. Une égalité d'humeur parfaite, une douce gaieté n'auraient jamais laissé deviner à un étranger que ces individus-là avaient tout perdu en un instant; aussi disais-je en riant à l'un d'eux qu'il était comme le roi René se consolant en chantant de la perte de ses états. L'un entrevoyait sa récompense dans la figure radieuse de l'ange qui l'aidait à franchir la tombe ouverte à ses cheveux blancs; l'autre, bien plus jeune et toujours optimiste, se confiait à une

étoile qui pouvait pâlir, mais jamais disparaître de l'horizon.

Notre hôte, le comte G*** était un modèle de cette politesse gracieuse et bienveillante dont notre siècle fait justice assez sommairement ce me semble. Lorsque je le lui observais : — C'est que je suis vieux, me disait-il; avec vingt années de plus je serais tout-à-fait aimable, — et c'était le cas ou jamais d'accorder une *dispense d'âge*. Une grande élégance d'expression et de toilette, une imagination vive et mobile tout-à-fait méridionale, ont ôté à son immense érudition ce qu'elle pouvait avoir d'effrayant sans ces accessoires modifians. C'est lui qui reprochait à une de nos dames avec des expressions que le prince de Bauveau n'eût point désavouées, son goût si prononcé pour tout ce qui portait un cachet français, et cette dame, française d'esprit et d'opinion, ne s'en défendait pas, car, comme elle n'approfondissait jamais rien, il ne lui était pas venu à l'idée de peser les motifs de cette sympathie. Elle eût pu dire toutefois que ses yeux à peine ouverts à la lumière du jour avaient rencontré les aigles victorieuses de Napoléon, et que le premier sentiment qui lui eût été révélé fut celui d'une généreuse indignation au récit de ses revers. Ce sentiment, que son âge ne comportait point encore, décida depuis sa vocation pour

le malheur, quelles que soient les couleurs de la bannière qu'il adopte. Mais sans aller à Sainte-Hélène, elle avait de quoi battre son ennemi sur son propre terrain, car la dispute n'était pas terminée, que le comte s'informait avec l'impatience de l'attente si les journaux français, sa vie, son élément à lui, étaient là, et ses yeux rayonnaient de plaisir en rencontrant un des spirituels feuilletons de M. Jules Janin ; grâce à lui, la gaieté intellectuelle a pénétré dans notre solitude, et nos obligations allaient chercher tous les ouvrages français qui nous ont valu tant d'heures agréables. Enfin, dans l'attente des lettres, des journaux et des romans de Paris, nous pouvions nous appliquer ce vers d'Otway :

Nous ne vivions point, nous attendions la vie.

Un jeune homme est venu vers le milieu de notre séjour afin d'en varier l'uniformité. Un malin lutin qui le quittait rarement, prenait plaisir à nullifier les avantages qui valent des succès dans le monde. Il avait un joli talent pour la peinture, et de la paresse à la cultiver; il gâtait une figure agréable par une barbe de capucin et des moustaches de caporal, et il abîmait les rubans parfois très-élégans de nos dames en fumant du matin au soir. Le comte, désolé, déclamait contre ce qu'il appelait *l'in-*

vasion de la pipe; et l'instant d'après il faisait amende honorable en s'empressant d'en demander une à son valet de chambre, comme qui dirait à son noir; car ce plaisir oriental a si bien envahi le pays, que je ne m'étonnerai pas de voir venir les noirs à sa suite. On me fait peur en disant qu'un usage aussi subversif de toute élégance va gagner les salons de Paris; mais il est à supposer que le goût parfumé des dames françaises protesterait contre. Ah ! si nous avions eu quelque soi-disant type de perfection à opposer à ce jeune homme ! Mais le seul qui eût pu nous en servir, un admirateur du moyen âge, n'a fait ici qu'une apparition. Tous ceux que le hasard jetait sur notre chemin n'admettaient pas de comparaison : pour son malheur et pour le nôtre, il était là, le seul de son espèce. Il en est toutefois de mes observations à son égard comme de celles auxquelles la pipe donnait toujours lieu. L'expiation ne leur fera pas faute, car, bien que le siècle l'ait moulé ou déformé, si vous le préférez ainsi, il a encore de quoi le faire paraître en beau; en lui ce sont des ombres qui ne gâtent presque rien. Il est loin du frisson d'être bon, de la terreur d'être poli, qui dénaturent tant de ces bons enfans, faits pour jeter du charme dans la société, et qui ont pris en sens contraire le mot être et paraître. Nous pou-

vons nous vanter aussi de notre jeune Pologne. . . . .

. Pour éviter un faux air d'ingratitude, je vais additionner toutes nos obligations. Sans lui aurions-nous fabriqué ces myriades de questions qui nous ont fait passer tant de bonnes soirées d'hiver ? Plus d'une équivalait à tout un sommaire de traité. Le comte de *** en avait fait, je me souviens, une soixantaine sur l'esprit et ses variantes. Celles-ci, au moins, étaient bien françaises. Le mot et son essence ont là leurs droits de cité ; le jeune homme en faisait de jolies ! de jolies ! il a une dance marquée vers la métaphysique.

Sans lui encore aurions-nous joué la petite pièce de M. Scribe, *la Haine d'une femme*, et dépensé quinze jours bien gais en répétitions ? Nous étions là un peu comme les comédiens de province de M. Botte, et la bonne française des enfans, suppléant au défaut d'acteurs, s'était chargée du rôle du savant. Elle y a mis la bonhomie requise, et l'a poussée jusqu'à estropier Homère et Thucydide, disant toujours ma Omère, ma Tucile. Mais le bon Homère a déjà eu tant à pardonner durant sa vie et bien au-delà ! D'abord son lieu de naissance, disputé et nié en cent endroits divers, d'autre part ce méchant Zoïle, détracteur volontaire, et puis son existence, mise en pro-

blème par des gens bien autrement savans qu'une bonne inoffensive, toute française qu'elle ait été, et tout affublée d'une perruque. Elle m'a moins gâté Homère que ceux qui me le donnent pour cet insidieux Ulysse. La pièce a été jouée comme qui dirait un concert d'amateurs. Notre auditoire, composé du tiers et du quart, ne s'attendait à rien moins qu'à des brigands de Calabre. Il a été bien choqué de voir que tout se passât comme à une table de thé. Le succès, de ce côté-là, n'a pas été brillant.

Aurais-je eu le tort de ne point consacrer quelques lignes à la fille du comte *** ? une jeune, suave créature, placée là pour ravir le cœur et les yeux. C'est une matinée du printemps, c'est la première fleur fraîche qu'il fait éclore; à l'inspection, elle vous donne l'idée d'une Galatée, on se dit : rien de profond ne passera jamais par là, et cependant il y a bien toute une vie intérieure refoulée vers l'âme. Je n'ai jamais vu d'organes plus susceptibles de saisir le beau et de l'admirer; aussi est-elle artiste.

Nous avons en général peu connu et peu joui des personnes de ce pays-là; le léger aperçu parvenu jusqu'à moi a été tout-à-fait à leur avantage. Il y a bien une nuance au bon goût de Varsovie, qu'une dame âgée de ces con-

trées et remarquablement spirituelle, me faisait observer. Il me paraît, à moi, que l'air de la paroisse devient contagieux; on y prend insensiblement les teintes de ses entours, et l'on est provincial parce qu'on vit en province.

Nous nous sommes trouvés quelquefois en rapport avec les curés des environs, les Kettledrumle, quoique certes pas les Mac-Briar de notre époque. On comprend mieux le fanatisme religieux, cet élan d'exaltation religieuse; mais les couleurs politiques jurent trop avec leur état de quiétude. Celui de notre paroisse était un bon et saint homme que les saint-simoniens, auxquels il ne comprenait rien, agitaient violemment. Il confondait leur apôtre avec le disciple de Notre Seigneur; ensuite il en a fait le saint Martin des illuminés, et n'a jamais voulu sortir de là.

Le comte G***, sa fille, cette couvée d'enfans et moi, sommes restés inséparables durant plus de huit mois; les autres individus, partie tout aussi intégrante de la société, ont enfreint la consigne à maintes reprises; le châtelain et sa femme furent obligés de s'absenter tout-à-fait. La maison était donc gouvernée *par interim* par une jeune et jolie personne qui en faisait très-bien les honneurs. Elle savait seule en imposer à un vieux domestique,

race perdue d'anciens serviteurs, ayant regret au verre d'eau qu'il ne pouvait raisonnablement refuser. Celui-ci a négligé de plein gré une chance de salut aussi aisée.

C'est bien la bonté, parcelle émanée de la Divinité même, qui seule peut expliquer comment l'homme est fait à l'image de Dieu. La puissance n'a pas été départie à ce jouet de tout vent, zéphir ou aquilon, n'importe, ni l'éternité à la plus forte de ses affections; mais la bonté et son action sur le bonheur d'autrui rentrent très-bien dans la sphère de ma conception depuis que j'ai tant vu le comte de***: savoir tout heureux, était un de ses premiers besoins; et que de fois n'a-t-il pas évoqué une *gaieté grognon* sur nos figures pour répondre à ses exigences! Nous avons eu, durant son séjour, des danses et des fêtes d'idylle.

Le Lorgnon de madame Girardin n'eût été d'aucun usage dans des rapports marqués par une bienveillance si vraie. Nous avons admiré l'idée ingénieuse qui fait les fonds du roman, les situations piquantes qu'elle a développées, et ses gracieux détails; mais nous avons plaint M. de Lorville; il n'a pas connu le charme de deviner le cœur de celle qu'il aimait, d'attraper au vol quelques sensations fugitives, de traduire sa rougeur, de douter ou de se rassurer par un sourire. Une de nos dames surtout

avait l'habitude assez singulière de juger les gens par ce qu'elle leur entendait dire, et se trouvait si bien enlacée dans ce cercle d'illusions créées à plaisir, que je ne sais si le lorgnon de M. de Lorville lui eût fait voir clair. Elle démêlait si peu les intérêts croisés de ce bas monde, qu'elle eût mis aux prises, pour me servir des expressions du comte, les blancs et les noirs, les verts et les bleus, sans s'en douter le moins du monde. Le comte n'aurait eu à cacher que le secret de sa bienveillance décelé par son premier regard, et la petite personne qui était là se contentait de sa native finesse de femme, qui lui tenait lieu de lorgnon.

Mais il vint un moment où il fallut se quitter. Des adieux pleins de regrets et d'émotion m'inspirèrent des pensées semblables à celles d'un habitant de la lune, dont parle un auteur allemand cité par madame de Staël, qui s'étonnait que sur cette terre on voulût du don de la vie lorsqu'elle ne sert qu'à aimer ce qu'il faut perdre. Si l'on ne se sépare pas là; ah! je veux aller demeurer dans la lune!

CHAPITRE VI.

Du divorce en Pologne.

Le divorce est une plante indigène qui ne croît qu'en Pologne et se flétrit ailleurs. Malgré la latitude donnée au divorce par le code Napoléon, il n'a jamais pu se nationaliser en France; et ce peuple, le moins susceptible du *laisser aller* des superstitions tendres et pieuses, n'en a pas moins attribué le déclin des fortunes de l'empereur à la violation de la foi conjugale. Le nord de l'Allemagne ne connaît pas d'entraves sous ce rapport; cependant les divorces y sont bien rares, et les bons ménages y abondent. Mon pays forme un cas exceptionnel à tout autre; ce mal y est si invétéré, de si longue date, qu'on serait tenté d'imaginer que Micislas, le premier prince chrétien, le grand briseur d'idoles, a trouvé la statue du Divorce exposée aux adorations des habitans, et impossible à déraciner du sol auquel elle s'était attachée. L'ha-

bitude de ne voir, de n'entendre parler que de cela, depuis que nous ouvrons les yeux à la lumière du jour jusqu'à celui où nous la perdons sans retour, n'a jamais pu néanmoins familiariser les personnes religieuses avec l'idée du divorce. Dans la famille où j'ai été élevée, il ne s'offrait aux traditions de personne; le seul cas qui y eut lieu dernièrement provoqua, de la part d'un des individus, l'amère observation qu'il était triste de penser qu'on en comptât un dans cette famille, où tous les liens moraux avaient été si saintement respectés. Je voudrais dire que le divorce, ce fléau destructeur, parcourt le pays, n'y exerçant que des ravages à comparer à ceux du choléra, simplement décimant. Hélas! non, il va frappant de droite à gauche, aveugle qu'il est, froissant ou blessant à mort des cœurs quelquefois bien purs, nullement préparés à porter ce coup fatal. Et cependant, lorsque je rassemble les observations faites à ce sujet, il ne me revient pas d'avoir entendu dire : Qu'elle est à plaindre, l'infortunée! son mari l'abandonne! son mari ne l'aime plus! On n'a jamais mis en ligne de compte les douleurs silencieuses de la femme délaissée; ainsi, on demande simplement : Pour qui fait-il divorce? Et la société a marqué d'avance la personne qui doit remplacer l'épouse mise de

côté; on dirait un meuble tant soit peu usé, jeté par la fenêtre pour se briser en pièces; n'importe, il y en aura un qui occupera sa place. La légèreté, l'insouciance avec laquelle on sourit et on passe devant la plus profonde des misères humaines, n'accuse cependant que la puissance de l'habitude, sortant toujours victorieuse de la lutte que la raison et la morale essayent d'engager avec elle. L'Indienne des rives du Gange puise dans l'orgueil de caste le courage de ne pas survivre à l'époux qui l'a opprimée; le Polonais défend son divorce comme son *liberum veto*, parce qu'il favorise l'inconstance naturelle aux passions, et rentre dans les vieilles habitudes de son pays. Et d'ailleurs, en le condamnant, en s'élevant contre lui, il condamnerait père, mère, tante, oncle, sœur, cousins; tous et toutes ont bien divorcé. Un de mes plus intimes amis en Pologne, deux fois marié, deux fois heureux, va toujours déclamant contre le divorce, l'appelant un *libertinage licite*. Je l'ai vu dans le cas mentionné en cet instant de père, mère, oncle, tante, sœur divorcés, et dernièrement encore il a fait à lui seul le divorce d'une amie qui s'en était reposée sur lui des conditions à stipuler. Ses déclamations, comme on le voit, n'ont pas amélioré l'espèce humaine ni sa propre espèce, et, à défaut

d'consentir le divorce, il s'est vu dans les rangs de ceux qui lui rendent service.

La parfaite indifférence marquée à cet écueil où toute moralité échoue, a eu un seul bon côté, la paix intérieure des familles ne s'en est pas ressentie, et on aime quelquefois mieux son beau-père que son père, parce que le premier prend à tâche, surtout dans les familles bien nées, à en tenir lieu à l'orpheline. Il y met une sorte de scrupule ; mais des rapports moins aisés à concevoir, contre lesquels protestent la délicatesse, la bienséance, s'établissent maintes fois entre les deux épouses divorcées et leurs nouveaux maris. On se fait visite, on se rencontre avec plus d'amitié qu'on n'en éprouvait jadis, et on serre la main qui a dénoué leurs liens. On appelle cela *respecter les convenances*. A cet égard, je les respecte bien peu; car il ne m'est pas advenu de comprendre qu'on pût aimer le pays, vivre sous le ciel qui a consacré cet oubli honteux du plus saint des devoirs. J'ai connu pour ma part la mère de cinq enfans, divorcée et remariée comme de raison, portant aux enfans de son premier mari et de la femme qui lui en avait ravi les affections, un intérêt à la hauteur de celui que lui inspiraient ses propres filles. J'ai vu des amitiés intimes exister entre la femme du *passé* et la femme du *présent*. Je

ne ferai pas faute de grammaire en disant que le *futur* guettait peut-être non loin de là; car deux divorces en Pologne ne sont pas chose rare. Quoique les bonnes mœurs, surtout celles des hautes classes, aient été en hausse durant les années qui ont précédé la dernière insurrection, le divorce a gardé son inexpugnable position. Loin de l'envisager comme un outrage à la moralité, on croyait qu'il en maintenait l'empire en consacrant une fantaisie momentanée par la substitution du serment du lendemain à celui qu'on violait la veille. Lorsque l'homme aura la liberté de jouer avec les passions, il ne manquera pas de sophismes à leur appui.

Loin d'entraîner, comme en Angleterre, la perte de l'honneur et le bannissement de caste, la femme divorcée en Pologne ne se ressent de ce malheur qu'en tant qu'elle aime la dernière, et souffre par le cœur. Elle n'est point dans une fausse position au sein de la société, la sienne y est même assez agréable, si elle a le courage de s'y soumettre. Mais il faudrait pour cela qu'elle fit abstraction du devoir, tel qu'on le lui a inculqué dès le berceau, de la religion du serment, de l'avenir qui l'attend. O vous qui allez prêchant imprudemment l'émancipation de la femme, avez-vous jamais interrogé la destinée de celle

ainsi émancipée, avec ses douleurs secrètes, intimes, profondément refoulées dans son sein? On dirait un habitant du palais ténébreux d'Éblis, le sourire sur son pâle front, et portant à tous momens la main à son cœur, car le germe du mal est là et le dévore. La femme divorcée de mon pays, c'est bien la femme émancipée dont vous préconisez les tristes avantages. Privée de l'appui de son protecteur naturel, elle n'a de compte à rendre à qui que ce soit au monde; placée par sa position de femme mariée en dehors de toute espèce de contrôle, en est-elle plus heureuse? Sa situation isolée, indépendante, lui a-t-elle ménagé ces jouissances d'épanchement, de confiance, d'appui dans la peine, que ses facultés douces et aimantes vont demandant à la nature entière? Lorsqu'on lui fait mal, elle crie; mais où est l'ami qui prend fait et cause pour elle, sans appeler sur sa tête le mépris de la société? où est le père à qui elle peut montrer avec orgueil et amour son enfant? où est l'être sympathisant avec ses souffrances, sa pensée ou ses joies? Voilà quelle est la destinée de la femme craintive, modeste, qui s'est peut-être sacrifiée au bonheur du mari qui ne l'aimait plus, l'isolement, la plus triste des positions dans ce monde.

Le revers du tableau est celui de la femme.

qui a pris son *émancipation* dans une acception littérale, et, tombant de chute en chute, a cherché à noyer ses souffrances dans de criminelles erreurs, comme le mangeur d'opium saisit parfois le rayon du ciel en se jouant au bord de l'abîme ; elle est punie si tôt, si vite, la société en fait justice en la repoussant d'au milieu d'elle. Cette femme, cette pauvre femme est-elle donc heureuse? une émancipation totale a valu à l'une l'isolement, à l'autre regrets et remords.

Une grande dame de mon pays, peut-être trop connue en Europe, tant elle a fait parler d'elle, s'est offerte à ma pensée lorsque je traçais les lignes qu'on vient de parcourir. Tout ce que la beauté jointe au rang, à la fortune, offre de facilités à une *émancipation totale*, s'est présenté comme autant de tentations à une personne dont l'éducation première avait été négligée ; deux divorces sur trois mariages, d'incalculables erreurs, ont marqué une carrière terminée dans d'atroces douleurs avant l'âge de quarante ans ; elle était si charitable, qu'on n'avait pas le courage de la condamner, tant on lui voyait de retours vers Dieu, d'élans vers le bien. Abandonnée de sa fille, son lit de mort solitaire ne lui a offert que le regret du passé et ce qu'il avait d'irréparable ; c'est elle qui disait souvent : Je devrais être

dans l'abîme, et je retombe toujours sur un lit de roses. Son lit de mort n'en était pas un! Qu'a-t-il manqué à cette femme pour remplir sa véritable mission? ce fut de vivre dans un pays où le divorce n'eût pas été érigé en loi, et où les bienfaits de l'*émancipation* qui s'ensuit ne se fussent pas trouvés à sa portée.

Si cette funeste organisation constitue le malheur réel des femmes, elle exerce une action vicieuse sur la moralité des hommes; car leurs passions violentes n'ont point la salutaire entrave d'une barrière impossible à franchir. De là vient la promptitude à former des liens qu'il est si aisé de rompre. De là le peu de respect qu'on leur porte. Une dame de mon pays a obtenu son divorce sous le prétexte de n'avoir pas été mariée dans sa paroisse; c'en était assez pour satisfaire la loi. Que disait la conscience? elle se tait dans les cas douteux. J'ai entendu un homme dire à sa femme: « Vous avez tort, ma chère amie, de rebattre mes oreilles de vos grandes phrases; car, tout pesé, je fais ce qu'a fait mon père. » — O mon Dieu! pensa la malheureuse femme, si son fils allait jamais en dire autant! Et bien vite de prendre ce fils, de le presser entre ses bras, de consentir au divorce, afin que cet enfant, sur qui elle voulait appeler les regards de Dieu, ne suçât pas le venin

de la corruption dans la maison paternelle.

Le stupide étonnement des étrangers, à la seule mention de notre facilité de divorce, m'a maintes fois embarrassée durant les longues années passées hors de mon pays. J'étais obligée non d'en faire l'apologie, ce dont Dieu me garde! mais d'absoudre la femme, cette victime du mal, de la part involontaire qu'elle est censée y prendre. Un seigneur italien, venu à Dresde, n'en revenait pas, et me communiquait chaque soir ses découvertes en ce genre. Il m'en parlait avec la curiosité qu'on met à la trouvaille d'une pierre géologique indiquant une proximité d'existence avec le chaos même.

Encore une aujourd'hui, madame, une de plus! « Ah çà! soyez de bonne foi, n'y a-t-il que des femmes divorcées chez vous?

— Mais allez chez nous, vous trouverez celles qui ne le sont pas à la garde du flambeau nuptial, n'épargnant ni peines ni sacrifices en veillant à ce qu'il ne s'éteigne pas. Celles que vous rencontrez de par le monde y promènent leurs misères pour les y oublier. J'en ai connu, renonçant à tous les bonheurs du sol natal, même au premier de tous, les amitiés de leur berceau, afin de fuir le mari méchant qui a flétri à jamais leur existence.

— Je vois plus ou moins où vous en voulez

venir. Soyez franche, c'est à la réhabilitation de la femme aux dépens du mari?

— Précisément; je ne sors pas de là. Tenez, laissez-moi vous dire une histoire.

— Il y a long-temps, oh! bien long-temps, et toutefois je m'en souviens comme si c'était d'hier, il y eut une jeune fille, oh! si jeune, si douce, transparente comme les gouttes de rosée tombées dans les fleurs que lui présentait son amant. Cette jeune fille l'aimait avec passion, avec dévouement. Elle respirait une atmosphère si pure, que rien de terrestre ne s'était insinué dans leurs rapports; tout était calme, suave comme les brises dans leur bosquet préféré, frais comme le gazon sur lequel il s'asseyait pour être toujours à ses pieds. Il lui parlait du ciel, des anges, de la nature, et les associait à leurs communes impressions. Telle fut la poésie de sa vie à son aurore.

Depuis, mon Dieu! depuis, les convenances sociales se placèrent entre elle et lui, tous leurs liens furent brisés. Alors elle se maria; et son mari mit le désespoir dans son cœur, l'égarement dans sa raison. Pour la punir des fautes commises par lui seul, il en épousa une autre; tandis qu'il la jeta, elle pauvre créature, dans ce monde si peu bon, où toutes les protections lui faillirent à la fois.

Cette femme ainsi isolée dénia un moment la vertu et ne s'en consola jamais, tant ce culte déserté lui paraissait digne d'elle. Portant en tous lieux ce désespoir secret, aucun succès de femme brillante ne l'illusionna sur son remords ou sur son malheur; si parfois un sentiment différent faisait doucement palpiter son sein, elle l'empruntait à tout un passé de sainte innocence, aux parfums de ces mêmes fleurs jadis offertes par son amant, à des rêves qui la rejetaient dans ces prairies enchantées. Oh! dites-moi donc, mais dites bien vite quel respect eût entouré cette femme si son mari n'en eût arraché les barrières? Est-ce à elle que Dieu et ses saints reprocheront sa faute dans ce grand jour où nos secrets seront éclairés d'une si terrible lueur?

— C'est de la poésie. Vous savez que je préfère rester terre à terre, car nous y voilà. Remettez tranquillement Pégase sous le joug; et revenant aux réalités de ce bas monde, donnez-moi la clef d'une seule énigme. Dans ce pays de femmes supérieures, comment se fait-il que le divorce fut admis?

— C'est parce qu'elles le sont peut-être trop, dis-je en hésitant.

— Je vous l'accorde. Mais comment alors leur influence ne s'est-elle pas étendue à in-

culquer des principes solides à ces fils qui leur portent tant d'amour?

— Parce que l'empire de la mère sur ses fils cesse de bonne heure; qu'il est contrecarré par l'exemple vicieux du père et sa manière de voir. La fille, attachée aux jupes de sa mère, comme disait madame de Sévigné, participe seule aux bienfaits d'une éducation soignée, et cet immense bonheur nous tient souvent lieu de tout autre, en dépit de la perspective de voir un jour sa fille mariée.

— A propos, j'ai été présenté aujourd'hui à madame N***, une de vos compatriotes; c'est encore une histoire curieuse, à ce qu'on prétend; veuillez me la dire, vous; je vous crois sur parole.

— Vous n'y perdez rien, je vous assure. Le fait est que madame N*** avait mis ses habits de noce et sa couronne de myrte, lorsque son père, entrant subitement dans son cabinet de toilette, les lui fit ôter en disant que tout avait été rompu à propos d'une dispute survenue pendant qu'on allait signer le contrat de mariage, relativement à une de ses conditions. Le promis quitta la maison, la fiancée pleura beaucoup, beaucoup, se maria sans amour, et conserva durant plus de vingt ans une fidélité romanesque à l'objet de son premier choix, marié également à une très-

belle personne, mais enfin séparé, et divorcé d'elle. Madame N*** redevenue libre par la mort de son mari, entrevit le paradis dans la possibilité d'être unie à celui qui obtint ses premiers soupirs, malgré que vingt à vingt-cinq ans soient une époque bien fâcheuse dans la vie d'une femme; mais celle-ci, comme je vous le dis, était très-romanesque. Cela devient intéressant, car on ne l'est plus. Pour ne pas vous tenir en suspens, ils se marièrent; elle porte son nom, c'est tout ce qui lui en reste. Une haine opposée à vingt-cinq années d'amour et de constance a été la suite de leur rapprochement trop intime. Ils sont séparés à jamais.

— Avec la chance d'un divorce, je ne les crois pas à plaindre.

— Ne plaisantez pas; rien de triste comme la plaisanterie, surtout quand elle froisse cette vérité non moins triste, la bizarrerie du cœur humain.

Jeune, gai, brillant, quoique très-susceptible de faire porter ses réflexions sur les faces sérieuses de la vie, l'Italien en resta là, se bornant à m'apporter le bulletin des dames divorcées qu'il rencontrait sur son chemin, car du côté de l'étonnement il ne le cédait à personne.

Mais un seigneur français, ancien émigré,

qui avait passé toute sa vie en Pologne, et s'était plu à en adopter tous les usages, reculait d'épouvante à la seule idée du divorce, et s'énonçait avec chaleur lorsqu'il s'agissait de le combattre.

Un nouveau divorce inattendu venait d'agiter toute son organisation fiévreuse, impressionnable; il n'en revenait pas.

— Vous savez, madame, disait-il, si je suis acclimaté chez vous autres, et si je comprends votre expression favorite de la sympathie de nos deux nations, bien que je vous raille de vous en servir si souvent.

— Pas expression, s'il vous plaît, c'est chez moi une opinion.

— A la bonne heure! permettez-moi d'ajourner cette dispute de mots; cela se retrouvera, n'ayez pas peur. En cet instant, toutes mes idées sont tournées vers le divorce. Ne faudrait-il pas attribuer à une infraction aussi coupable les maux dont votre pays n'a cessé d'être affligé? Songez au rang qu'il a occupé parmi les nations et à son rapide déclin. Interrogez l'histoire des nations anciennes, leurs mythes mystérieux; il y a quelque chose de positif, d'éminemment frappant dans le châtiment qui frappe les engagemens violés. Et l'Italie! votre Italie tant aimée, la source cachée de ses misères, de sa dégénération, ne

tiendrait-elle pas au mépris qu'elle a fait de la foi conjugale ?

— Bon ! repris-je, est-ce la France de votre époque qui en a consacré la fidélité ?

— Aussi l'expiation ne lui a pas failli ; elle fut terrible.

— Grâce pour mes nerfs : ces mots funèbres d'expiation, de châtiment me font l'effet du dernier des prophètes criant : Malheur, trois fois malheur à Jérusalem ! Comme chrétienne, comme femme, tout ce qui favorise l'inconstance du cœur humain m'est souffrance.... et cependant... allons, vous serez fâché. Les maris, ils sont si peu bons !... Disons tout : ils sont si méchans ; ils ont fait du divorce un mal nécessaire.

Ces mots, dits en plaisantant, firent retomber l'orage sur moi ; comme la plupart des gens *collets montés* en fait de principes, mon interlocuteur tenait à inoculer les siens. — Un mal nécessaire, s'écria-t-il, pour les enfans de la catholique Pologne, tandis que les pays réformés l'ont environné d'entraves, que l'Angleterre l'a mis sous la sauve-garde de tout ce que l'opinion a de plus délicat. Et il allait grondant toujours, me grondant pour me convaincre de ce dont je n'avais jamais douté : que le divorce était un tort et un malheur. Une idée bizarre traversa mon imagina-

tion et me fit sourire malgré moi. Il s'arrêta surpris, mécontent.

— Pardon! dis-je, mais vous m'avez fait une singulière impression. J'ai cru entendre parler un de vos ancêtres, et non vous, si au fait de nos us et coutumes; tenez, celui qui suivit Raimond, comte de Toulouse, à la première croisade, critiquant le divorce du roi Philippe Ier, son contemporain.

La balle avait attrapé le vent favorable; nous retombâmes dans le passé pour y retrouver les mêmes fautes, les mêmes malheurs.

On n'est pas resté en arrière surtout en Angleterre, où le divorce appelle un si vertueux frisson de questions relatives à cet objet; mais je me rappelle en cet instant de la bévue parfaitement plaisante d'une jeune Anglaise qui me faisait visite pour la première fois. Elle avait vécu dans la société polonaise à Paris, ce qui l'avait initiée à tous nos mystères. Ayant beaucoup causé chez moi, avec un général de mon pays, elle disait en descendant à un ami commun : Ce général est-il divorcé? avec la même simplicité qu'eût mise une autre à demander : Ce général est-il marié? Pauvre petite! elle faisait tout innocemment une critique amère du pire de tous nos maux; mais par un hasard extraordinaire,

cette fois-ci, elle n'avait pas rencontré juste. Le général avait été un mari exemplaire. Il est vrai de dire que sa femme était morte jeune.

Je tiendrais à remonter à la source de ce péché originel, mais j'ai beau interroger les documens historiques, son origine se perd dans la nuit des siècles, où nous voyons nos rois répudier leurs femmes, sans trop consulter les lois canoniques et sans attirer les foudres de l'Église, comme cela se voyait à l'Occident. Il semblerait que l'autorité des nobles en Pologne balançât celle du clergé, et ne souffrît point qu'il empiétât sur les priviléges qu'elle gardait avec une crainte jalouse. L'esprit de liberté qui animait les races slavonnes s'insinua de bonne heure dans la constitution des églises; on le vit hautement manifesté aux conciles de Bâle et de Constance, et à celui de Trente il n'y eut aucun représentant du clergé polonais, ce qui porta à imaginer que les décrets qui en émanent ne sont point obligatoires en Pologne. Ce concile attaqua spécialement le divorce, qui n'en continua pas moins à exercer son règne dans les lieux où il avait fixé son séjour favori. Le pape Benoît XIV adressa de sévères remontrances au clergé polonais sur sa facilité à cet égard, si différente de la manière de procéder dans

d'autres pays, réservant à la décision du pape les dispenses canoniques. Le clergé s'appuya, dans sa réponse, de la base d'une ancienne coutume qui avait été la règle de leurs prédécesseurs. Depuis et toujours, les choses allèrent du même train, la loi civile dissout le contrat, l'ecclésiastique présent dans le cours du procès refuse sa sanction; on n'en divorce pas moins, on ne s'en marie pas moins aussitôt après, et voilà comme les choses se passent dans le pays. Il se pourrait, au reste, que j'en fusse un très-mauvais narrateur; ce sujet révolte tous mes sentimens de femme et de chrétienne; mais comme on l'a débattu à la diète de 1830, et qu'il peut offrir un grand intérêt à mes lecteurs anglais, qui m'en ont si souvent parlé, je transcris le discours du plus fameux de nos savans, Lelevel, qui éclaircit la matière à fond.

— Certes, dit-il, il est très-important de le savoir, mais jusqu'ici on n'a pas assez éclairé ce sujet, qui demande à être suffisamment approfondi. Les recherches subséquentes, éveillées par les discussions actuelles, parviendront à y répandre plus de lumières; en attendant, je rappellerai seulement quelques faits des siècles reculés, dont un meilleur examen est réservé à l'avenir : « Miécislas, après la mort de sa première femme Dombrowka, enleva

une religieuse de son couvent et en fit sa femme. On demande qui donna la bénédiction nuptiale? Ditmar, évêque de Mersebourg en ce temps, par conséquent écrivain contemporain, assure que cela occasionna un grand mécontentement dans le clergé, surtout chez l'évêque du couvent. Boleslas le Grand répudia deux de ses femmes, et contracta un troisième mariage avec Cunilde. Quels étaient ces divorces et ces mariages? On le comprendra peut-être avec le temps! Ce qui est positif, c'est que le droit canonique de l'Occident était connu en Pologne, car le quatrième mariage de Boleslas avec Oda, comme l'atteste Ditmar, évêque de Mersebourg, témoin contemporain et ennemi déclaré de Boleslas, n'était pas conclu conformément aux lois canoniques, puisqu'il fut célébré après la Septuagésime. Toutefois la loi canonique n'était pas inconnue à Boleslas; il se la fit apporter plus d'une fois par son confident l'abbé de Tyniec, pour y puiser des argumens à l'appui de ses contestations avec les Allemands, lorsqu'il voulait justifier ses actions sur cette base.

Au commencement du treizième siècle, nous voyons le clergé insister sur l'obligation de contracter les mariages à l'église; cela prouverait qu'ils n'y étaient pas célébrés précé-

demment. Comment la chose se passait-elle donc? on ne saurait le dire au juste. L'archevêque Kietlicz, vers l'an 1200, obtint une grande prérogative en faveur du clergé; ce fut de soustraire les personnes de l'ordre ecclésiastique à la juridiction civile, et en leur défendant de se marier, usage qui durait encore en Pologne.

Ce pays se ressentit de la lutte universelle engagée entre le pouvoir séculier et le pouvoir ecclésiastique. Les nombreux statuts et constitutions, insérés dès le temps des Jagellons dans notre recueil de lois, démontrent que cette lutte entre l'ordre équestre et le clergé a été très-intense en Pologne. La constitution de 1573 est plus détaillée sous le rapport de l'extension de la juridiction ecclésiastique. Il y est interdit aux évêques d'empiéter sur les titres de la noblesse ou du citoyen, et de prononcer la confiscation ou la saisie des biens. Le pouvoir qu'on y laissait à la juridiction ecclésiastique était déterminé et limité par de nombreux statuts.

Maintenant nous allons en venir au concile de Trente.

Dans l'Église comme ailleurs, il y a la lutte continue du despotisme et de la démocratie. Les uns attribuent au pape l'infaillibilité avec une puissance sans bornes, les autres le sou-

mettent à la supériorité des conciles, et soutiennent comme qui dirait une sorte de tendance républicaine dans la chrétienté, en considérant le pape soumis également aux lois générales de l'Évangile et de l'Église. Ce sont toujours des chrétiens, quoique divisés d'opinion; tout en penchant vers l'un ou l'autre de ces extrêmes, ils n'en restent pas moins des catholiques romains. Entre ces deux opinions, laquelle nous faut-il adopter, nous autres citoyens d'un pays constitutionnel? C'est à la conviction intérieure à en décider; cependant la dernière de ces opinions semble plus appropriée à la constitution de notre pays, aussi l'avons-nous fortement maintenue dans les conciles. Les luttes de l'Église romaine à ceux de Bâle et de Constance ne sont que trop mémorables. La nation polonaise y déploya une grande énergie et des opinions libérales. L'indépendante activité de ces conciles, ou, comme on pourrait les appeler, de ces diètes européennes, effraya la cour de Rome, et son animadversion contre ces assemblées fut telle qu'elle cessa de les convoquer. Cependant, un siècle et demi plus tard, la nécessité absolue de convoquer un concile se fit sentir avec force. Ce fut au milieu de difficultés incalculables et de demandes réitérées que le concile fut convoqué

à Trente, afin de ne pas le soustraire à l'influence de la cour de Rome et de la politique transalpine. Sous l'empire de l'une èt de l'autre, le concile s'assembla à Trente, et se montra dès le début craintif, irrésolu, manifestant des opinions vacillantes, équivoques et des dissentimens étranges. Il invalida les délibérations du concile de Bâle, et eut un moment l'idée de se déclarer concile universel et œcuménique; mais il hésita, soit modestie, soit timidité, à s'arroger ce titre pompeux, doutant qu'il fût approuvé et accepté dans la chrétienté. A vrai dire, il ne le fut qu'en peu de pays. Il rencontra la résistance de la cour de Madrid et celle des parlemens en France, et fut totalement rejeté par la nation hongroise. L'influence des jésuites et leurs démarches actives dans différens pays chrétiens eurent seules le pouvoir de le rendre suffisamment obligatoire.

Un nombreux clergé se rendit au concile de Trente; mais celui de Pologne n'y assista point. Hosius, évêque de Warmie, y parut à titre de cardinal et comme un des six présidens. L'évêque Herburt s'y trouvait comme nonce ou ambassadeur de Sigismond Auguste. Interrogé par les pères membres du concile pourquoi le clergé polonais ne s'était pas présenté, il répliqua que rien ne pouvait justifier

sa négligence, nul obstacle ne s'opposant à son arrivée. Si quelque ecclésiastique polonais s'est présenté au concile de Trente, ce fut à titre de simple particulier, car il est de fait qu'il n'y eut pas de représentation du clergé national.

Lorsqu'en 1564 le concile fut terminé, le légat Commendoni fut délégué en Pologne pour en promulguer les décrets. L'opposition du primat Uchanski, contraire à leur adoption, n'est que trop connue. Commendoni se rendit à Parcrew, où la diète venait d'être convoquée. Ses lettres, ainsi que celles de Sigismond Auguste, datées *è conventu generali de Parczew*, en août 1564, sont des documens historiques qui existent encore. Mais cette diète fut dissoute avant d'avoir rien arrêté. Les nonces et une partie du sénat étaient rentrés dans leurs foyers; quelques-uns de ces derniers étaient seulement restés sur les lieux. Hosius, qui prit une part très-active dans cette affaire, crut pouvoir dire : « Les décrets du concile de Trente ont été présentés à votre Majesté à Parczew au milieu d'un sénat nombreux, par le cardinal Commendoni, et Votre Majesté les a acceptés avec respect. » Il est vrai de dire que Sigismond Auguste accepta les décrets dans une audience solennelle, comme il acceptait indifféremment toute espèce de

don de la cour de Rome; mais cette acceptation n'a pu être nullement obligatoire, car le roi n'avait aucune autorisation à ce sujet. Les actes et les décrets ont été connus en Pologne; mais loin de s'y conformer, on s'en écarta généralement.

Lorsqu'en 1576 on rédigeait, sous la direction de nos évêques, les *Pacta conventa*, acte si important dans l'état, on y inséra un article relatif au mariage d'Étienne Batory avec la princesse Anne, la dernière du nom des Jagellons. Le roi Étienne y déclare, à la face de la nation, qu'à l'exception des cas déterminés par l'Écriture sainte et la parole divine, nous ne chercherons aucun motif sur la séparation ou le divorce. Cette déclaration est toute différente des principes adoptés au concile de Trente.

En 1577, au concile de Piotrkow, le primat Uchanski, que nous avons vu jadis si contraire aux décrets du concile, ne s'opposa plus à leur adoption. Le clergé réuni se décida à les accepter, mais avec des exceptions et des modifications sur lesquelles on devait se concerter préalablement avec la cour de Rome. En 1621, au concile national de Piotrkow, présidé par le primat Gembicki, on discutait sur toutes ces exceptions et modifications, et au synode de Piotrkow, en 1628, le primat Wen-

zyk fut autorisé à faire imprimer les décrets du concile de Trente; ce qu'il effectua en 1630. Dans les statuts synodaux imprimés ladite année, nous voyons spécifier les exceptions et les modifications dont on était convenu, parmi lesquelles les articles qualifiant le divorce d'anathème sont précisément omis et supprimés. Dans ce cas, il est dit que le concile ne peut influencer la conscience du clergé polonais.

Bientôt après le premier concile de Piotrkow, le pape Grégoire XIII remercia en 1578 le roi Étienne de voir le clergé polonais accéder aux décrets du concile de Trente; mais en 1675, le primat Olszewski écrivit au cardinal Alfieri que les décrets dudit concile n'avaient jamais été adoptés en Pologne, ni par le roi, ni par les états. Ainsi notre clergé était loin d'ignorer que la nation désapprouvait et n'admettait pas ces décrets; peuvent-ils donc être obligatoires pour le clergé national?

Le jésuite Sanchez, ainsi que Barbosa, manifestent leurs regrets que le concile de Trente n'ait pas été accepté en Pologne. Il y a des canonistes en Pologne que je ne saurais citer de mémoire, mais qui affirment de la manière la plus positive que le concile de Trente n'est pas obligatoire pour la Pologne.

Ce concile eut pour but de restreindre le

fréquent usage du divorce, et au milieu du dix-huitième siècle, en 1741, le pape Benoît XIV réprimanda le clergé polonais de ce qu'il favorisait le divorce, ce qui certes n'avait pas lieu dans d'autres pays. En 1748, il revient à la charge, blâmant le clergé de ce qu'il se permettait de donner des dispenses réservées au pape lui seul. L'évêque polonais répliqua que telle avait été l'invariable coutume du diocèse et de ses prédécesseurs. Et cet état de choses dura jusqu'à la chute de la Pologne. S'il y a quelque autre considération, qui soit de nature à obliger la conscience de notre clergé plus que le concile de Trente, ce sont certes les sentimens religieux relativement à la sainteté du sacrement. Nous ne voulons pas non plus nous écarter de ce point de vue, car de véritables sentimens religieux sont gravés profondément dans tous les cœurs, et le respect pour le sacrement, uni étroitement avec le mariage, appelle toute notre attention sur la nature et l'essence du sacrement, et particulièrement sur celui du mariage. Le sacrement est un signe visible de la grâce divine invisible, un moyen d'obtenir la grâce; il est aussi un sens mystique de la doctrine et du rite; il est mystère, sanctification et cérémonie. Par suite de ces différens principes, on remarque dans les écrivains

ecclésiastiques des siècles passés une certaine variation ; de sorte que les uns ont multiplié à l'infini le nombre des sacremens, tandis que les autres les ont limités à un petit nombre. Saint Paul regarde le mariage comme un grand mystère ; aussi, considéré comme sacrement, il fut compris de bonne heure au nombre des sacremens. Mais aux neuvième et dixième siècles, on limitait encore les sacremens au nombre de quatre, ou on les multipliait en y comprenant différentes cérémonies. La première énumération de sept sacremens se trouve dans Otto de Bamberg. Saint Othon, plus tard évêque de Bamberg, enseignant vers 1124 la doctrine chrétienne aux Poméraniens, leur disait : « Vous autres païens, vous avez bien le mariage, mais vous n'avez point le sacrement du mariage ; ce sont les chrétiens qui le possèdent. Dans le même temps, Pierre Lombard, *magister scientiarum*, évêque de Paris, consolidant la doctrine de la théologie scolastique, fixa celle des sept sacremens. Depuis lors, les doutes des théologiens cessèrent à cet égard, et Eugène IV, au concile de Florence, après que le clergé grec se fut retiré, inscrivit au nombre des sept sacremens l'indissolubilité du mariage. Cependant la question du divorce et de l'invalidité s'est prolongée jusqu'au concile de Trente.

Le mariage est un contrat; sans contrat, il n'y a pas de sacrement; et même, d'après le droit canonique, le sacrement n'est pas l'essentiel du mariage. Le droit canonique admet des cas nombreux de mariages réels et valides qui sont privés du sacrement et de sa sanction, et quoique imparfaits et sans la grâce, ils n'en sont pas moins valides. Observons toutefois qu'il y a peu de mariages chez nous qui soient parfaits, c'est-à-dire corroborés par le véritable sacrement. Dans celui du mariage, ce n'est pas le prêtre qui administre le sacrement comme dans les autres cas, mais les contractans eux-mêmes se l'administrent mutuellement, tandis que le prêtre qui donne la bénédiction n'en est que le témoin. Si les contractans ignorent cette doctrine, s'ils ne sont pénétrés de la grâce divine, s'ils ne sont inspirés par la foi que la grâce descendra sur eux, il n'y a pas de sacrement. Notre clergé néglige d'inculquer cette doctrine; aussi les mariages conclus devant l'autel portent rarement chez nous le véritable caractère de la force du sacrement; ils en empruntent improprement le nom. Lorsqu'une fois le sacrement a sanctifié le mariage, il est déjà indissoluble; la mort seule délie le couple qu'il a sanctifié. Que devient alors le sacrement? Ici les canonistes sont divisés d'opinion, considé-

rant, dans le mariage subséquent renouvelé devant l'autel par un veuf, ou un nouveau sacrement; ou seulement une cérémonie qui prolonge et transmet le sacrement du mariage sur une nouvelle alliance. Lorsqu'on en appelle d'un contrat de mariage devant un tribunal civil ou criminel, ce n'est pas le sacrement qui en est l'objet, mais les formes et les règles du contrat. Peut-on prétendre qu'un tribunal quelconque, soit civil, soit ecclésiastique, puisse prononcer sur ce qui touche le sacrement? Non, il n'est pas d'autorité compétente dans un consistoire pour prononcer là-dessus, et, à vrai dire, il ne prononce jamais. Le sacrement est à la connaissance de Dieu seul; le consistoire, en tant que tribunal civil, ne prononce que sur le contrat. Si cet objet est du ressort des tribunaux civils, comme cela a autrefois eu lieu, ou bien s'il rentre dans les attributions du consistoire, ou bien encore s'il dépend de ces deux juridictions réunies, la législation respective de chaque pays a diversement décidé là-dessus.

En Autriche, les affaires du mariage et du divorce sont du ressort des autorités civiles; on n'a inséré que quelques conditions canoniques dans le droit civil pour annuler un mariage catholique, et le clergé est obligé de s'y conformer, comme réellement il s'y con-

forme en l'exécutant dans toute son étendue.

Notre loi de 1825 est encore plus indulgente en faveur du clergé ; car, pour annuler le mariage et prononcer sur le divorce ou la dissolution, elle ne touche pas aux réglemens particuliers de chaque culte séparé, et permet au clergé d'avoir une certaine représentation auprès du tribunal, à titre de défenseur de la cause de la part du clergé. On s'en est tenu là pendant un certain temps ; ensuite le clergé commença à s'y refuser en présentant des objections. Cette loi de 1825 a été compliquée par l'intervention ecclésiastique, et quoique cette complication ait été faite en faveur du clergé, la cour de Rome est, dit-on, contraire à l'exécution de ladite loi, ce qui porte le clergé à y refuser sa coopération, après qu'il s'y était soumis. On ne cesse de nous apporter des projets, mais tous semblent propres à exciter la confusion et des collisions entre les réglemens civils et les cultes. Je serais d'avis que la chambre, après de mûres considérations, prît l'initiative d'une nouvelle loi sur le mariage et le divorce, entièrement dégagée et séparée des institutions religieuses.

M. Wolowski, avocat célèbre, joignit son éloquente voix au discours de M. Lelevel. Jamais diète ne fut plus orageuse ; le projet de loi, tendant à déférer à la seule autorité ecclé-

siastique la compétence de connaître de la validité et de la nullité du mariage, fut rejeté par une majorité de quatre-vingt-douze voix contre vingt-trois, et jamais l'empereur ne parut plus irrité.

La nouvelle législation sur le mariage et le divorce, portant la date de 1836, défère aux autorités ecclésiastiques toutes les questions religieuses du mariage, ne laissant à l'arbitrage des tribunaux civils que les questions sur les effets civils du mariage. On soutient que la plupart des articles de la nouvelle législation sont basés sur l'esprit du concile de Trente, dont les décisions n'ont jamais été obligatoires en Pologne.

Entre autres articles, je citerai ceux qui sont de nature à appeler spécialement l'attention.

« Le tuteur et le conseil de famille peuvent refuser leur consentement au mariage, lorsqu'il existe entre les personnes une grande disproportion d'âge ou d'éducation. »

Pauvres vieillards! si heureux quelquefois de charmer leurs derniers jours par la vue d'une jolie femme qui leur est sincèrement attachée, où est le code qui leur ait interdit ce bonheur-là ?

« Le mariage est rompu par la déportation légalement exécutée sur l'un des époux pour

cause de crime, soit que la personne déportée ait été condamnée aux travaux forcés, *soit au simple exil :* lesquelles peines répondent, selon le code pénal du royaume de Pologne, à celles de mort ou de détention perpétuelle dans une forteresse. »

Si tant y a que l'homme ne doit pas désunir ce que Dieu a joint, se pourrait-il qu'un exil politique relâchât un lien si sacré? On a tant répété les paroles de l'empereur à la députation de Varsovie, tous les journaux s'en sont emparés à l'envi pour les dénigrer, et l'on a gardé le silence sur cet échec porté au premier des liens moraux que le malheur doit resserrer, loin de le dissoudre. Quelle latitude donnée à la fragilité de la femme!

« La célébration religieuse du mariage d'une personne de la religion grecque-russe avec une personne d'une autre religion doit nécessairement, et à peine de nullité, être faite par un ecclésiastique grec-russe. »

Les enfans de ce mariage mixte doivent être élevés dans la religion grecque-russe. La personne appartenant à un autre culte, en se mariant avec une personne de la religion grecque-russe, doit promettre par écrit qu'elle ne persécutera pas son conjoint pour cause de religion, et que ni par caresses, ni par menaces, ni d'aucune autre manière, elle n'es-

saiera de convertir son conjoint à sa religion, de même que les enfans issus de leur mariage seront nécessairement élevés dans la religion grecque-russe. »

Le clergé n'a pas osé protester contre cette disposition législative qui force les enfans à adopter la religion grecque-russe, tandis que les autres cultes astreignent les enfans à être élevés selon leur sexe respectif dans la foi du père ou celle de la mère. Cependant les mariages entre les personnes de ces deux communions sont si fréquens qu'ils devraient attirer l'inquiétude de nos pasteurs.

Telle est en résumé la loi qui régit le divorce et le mariage chez nous ; puisse ce cancre moral ne pas corrompre plus long-temps nos institutions nationales, et dépraver ainsi le caractère de l'homme en lui présentant la flatteuse amorce de pouvoir changer d'affections à volonté ! En entourant d'une immuable sainteté le lien conjugal, en donnant à la pudeur de la femme les entraves que les lois anglaises ne lui permettent pas de franchir impunément, nous assurerons le respect de nos liens moraux. Leur heureuse influence pourra se communiquer à nos opinions politiques ; nous y mettrons fixité, solidité, principes, car les devoirs forment une chaîne compacte dont un seul chaînon brisé détruit la symétrie ; et

ayant posé cette base, nous appuierons sur elle la charte future de nos libertés, en lui donnant pour sauvegarde la moralité d'un peuple régénéré [1].

[1] Ceux de mes lecteurs qui pourraient désirer des données plus étendues sur cet objet n'ont qu'à consulter la brochure de M. Louis Lubliner (Bruxelles, rue du Musée, nº 7), Essai critique sur la nouvelle législation concernant le mariage en Pologne dans ses rapports avec l'histoire et le droit canonique.

CHAPITRE VII.

Des Classes souffrantes.

Mais ne souffrons-nous pas tous tant que nous sommes? Chaque condition sociale n'est-elle pas soumise au niveau qui nous appesantit sous son poids? Chaque cœur n'a-t-il point une fibre douloureuse, palpitante, qu'on craint d'interroger? Enfin souffrir, toujours souffrir, semble l'immuable loi de la nature humaine. Je n'ai garde de toucher ici à ces existences sensitives pour qui tout a été froissement ou agonie, j'ai pris leur juste milieu exposé également au souffle glacial de l'atmosphère que nous respirons. Elle étouffe tout, elle étiole tout, depuis le soupir naïf de la jeune fille jusqu'aux lauriers de Scipion l'Africain. Toutefois une intelligence supérieure échappe à ce que la plainte a de lâche, à ce que les gémissemens ont de superflu, en se réfugiant dans le sentiment religieux mis à sa portée par une éducation dont il a formé la

base. Les aspirations vers le beau, vers l'idéal, la faculté d'admirer, l'imagination, la poésie, les goûts intellectuels nous enlèvent quelquefois sur leurs ailes d'azur vers des régions plus élevées, où l'on oublie si aisément les petits intérêts de ce monde. Et n'allons pas trop médire de ces mêmes futilités dont se compose le tissu de la société. Là encore, le sentiment de la grâce, de l'élégance, le bon goût en tout genre, ont créé des jouissances délicates et variées dont ses heureux élus usent tout en en abusant. Si les passions, surtout les petites passions, ne les entraînaient dans leur incessant tourbillon, ils ne seraient pas si fort à plaindre.

Il est convenu d'entendre par la dénomination de classes souffrantes, celles qui ne participent à aucune de ces compensations, et dont le labeur semble uniquement consacré à alimenter notre luxe et nos plaisirs. Telle est la surface des objets; il n'a pas été donné à tous de mettre en regard les angoisses du riche et les misères du pauvre, les écus avec l'insomnie du financier, et la chanson avec le somme du savetier; les profusions du manufacturier de Manchester, et la paisible aisance du fermier anglais; somme totale, la balance pencherait maintes fois en faveur du pauvre! Le paysan de la Vendée n'était certes pas malheureux,

lorsque, plein de foi, il prêtait l'oreille aux accens de son pasteur et suivait la bannière de Larochejaquelin. Dans toute l'étendue de l'Allemagne, la civilisation et la moralité des classes inférieures ont égalisé les bonheurs si opposés du pauvre et du riche. Mais en Pologne, et surtout dans les provinces annexées à la Russie lors des trois partages, le paysan naît et meurt serf, soumis aux mêmes fardeaux qui ont valu aux nègres de si zélés protecteurs. Son maître peut tout aussi bien le vendre, l'ôter à sa femme, à ses enfans, les lui enlever si tel est son bon plaisir. Il dépend de lui de transplanter des villages entiers sur un autre terrain, si celui qu'ils occupent lui est nécessaire; c'est une des plus pénibles conditions de leur existence déjà si triste, une véritable calamité à laquelle ils se soumettent la mort dans l'âme; il semble que ce foyer domestique, témoin de leurs misères, leur a créé une attache pleine de douceur, destinée à leur tenir lieu de bien-être; car, pour l'homme de la nature, l'habitude est affection. Ainsi ne jouit-il pas sans trouble de ce bien auquel se rattachent ses derniers bonheurs; le caprice du maître, la malice de l'intendant peuvent le déplacer, le livrer à l'empire comme recrue, où vingt-deux années d'esclavage et de mauvais traitemens continuent celui dans

lequel il est né. En général, les bons seigneurs de village ne se privent qu'à contre-cœur de leurs paysans et ne livrent que les mauvais sujets dont les vices n'admettent pas d'amendement, ou les gens non mariés. En temps de guerre ils n'y peuvent rien; c'est comme la *presse* en Angleterre, le meilleur des maîtres, obligé de donner cinq sur cent si je ne me trompe, se voit dans la cruelle nécessité d'ôter un père à ses enfans et à sa chaumière. Pour se mettre à l'abri de ce mal, le pire de tous les maux, le paysan marie souvent ses garçons dès l'âge de quatorze ans; ce qui n'a pas peu contribué à faire dégénérer l'espèce, en nullifiant les meilleures intentions de leur seigneur. Le plus bel homme, le coq du village, se mutile bien des fois, et préfère son infirmité à l'horreur d'être fait soldat, menace dont les maîtres sont trop prodigues et dont ils ont souvent lieu de se repentir. De là encore des désertions si fréquentes dans l'armée russe, que la sévérité de la loi qui les punit va poursuivre le gentilhomme sur les terres duquel un déserteur a été chercher refuge, et l'entraîne dans un procès aussi interminable que ruineux, ce qui a eu pour effet d'intéresser tout propriétaire à déceler le déserteur, malgré les murmures de sa pitié. Un des plus fameux entre tous fut, de mon temps, un nommé

Simon, serf du maréchal Jagmin, et si je ne craignais qu'on ne m'accusât de faire du roman sur le plus triste canevas de vérité, j'ajouterais qu'il était bon, généreux autant que rusé et brave. L'intendant l'avait fait soldat pour satisfaire à une vengeance particulière, le privant de sa jeune femme et de ses enfans. Simon leur portait un vif attachement, et aussi ses efforts pour rompre ses fers et retourner vers eux sont vraiment fabuleux. Trompant mille fois la vigilance qui veillait sur lui, bravant les châtimens cruels dont chaque tentative était punie, le pauvre Simon, à peine remis en liberté, retournait vers sa femme, l'entraînait dans les forêts impénétrables de la Lithuanie, y vivait de privations, entouré d'anxiétés, de périls, en enlevant quelques jouissances fugitives à ce bonheur domestique, dont un méchant avait fait son jouet. Simon était tellement aimé des paysans, que, loin de découvrir sa retraite, ils lui portaient des vivres, et déroutaient les limiers de police envoyés à sa poursuite. Je l'ai vu chargé de chaînes, emmené par eux, à la suite d'une de ses escapades; eh bien! il bénissait son maître; (il était bon!) mais des malédictions qui faisaient frissonner poursuivaient l'intendant à qui seul il imputait son malheur. Néanmoins il ne se vengea pas sur lui de tout

le mal qu'il souffrait; il lui eût été facile de le faire, car personne ne porta plus loin que lui le mépris de la souffrance, le courage personnel, et cette abnégation que donne un malheur sans espérance. Cela prouve que rien n'est bon comme le paysan de la Lithuanie; son intelligence naturelle l'a rendu moins susceptible de contracter les vices de l'esclave; le servage l'a abruti sans l'avilir, et la moindre étincelle suffit pour réveiller le noble instinct que recèle son sein. Je ne me rappelle pas un seul trait de vengeance exercé contre des maîtres tyrans, ou contre ce vil instrument de leur pouvoir, l'intendant à qui ils en confient l'exercice absolu. La vue de celui dont je viens de parler m'a toujours fait frémir, car il venait quelquefois pour affaire chez nous; je ne lui ai jamais adressé la parole, et l'image du pauvre Simon s'est conservée dans mes souvenirs. Pour en finir avec lui, n'en pouvant venir à bout, et n'ayant nul motif de le condamner à mort, on l'emprisonna, afin de ne plus le poursuivre en tous lieux. Allez, c'était bien! il est retourné dans une autre patrie, et dut oublier celle qui avait englouti son obscur bonheur.

Je disais tout-à-l'heure que le paysan lithuanien est susceptible des plus beaux mouvemens de notre nature, l'oubli de soi-même,

le sacrifice, le pardon des injures. Dans la terre où j'ai passé plusieurs années, un jeune paysan nommé Nestor avait été pris de sa *chaumière* pour être domestique au *château*. Comme il avait un excellent caractère fort naïf et fort drôle, nous l'aimions beaucoup et le gâtions à l'envi ; ce qui n'eut point de prise sur ses heureuses dispositions, car il se montra constamment bon et reconnaissant. Lorsque je dus partir, il emporta mes regrets, et dans toutes les lettres on me parlait de Nestor. La dernière guerre de Turquie éclata ; on leva des recrues, et la maîtresse de Nestor fut contrainte de livrer un homme marié à l'empire ; ce qui la chagrinait vivement. Elle était dans son salon, toute absorbée par cet objet, demandant des conseils à son intendant, pour obvier à une chance si fatale, à laquelle il ne voyait nul remède. Nestor, pendant ce temps, allumait le feu, mais il ne perdait pas un mot de leur conversation. Tout-à-coup il se précipite aux pieds de la dame, en s'écriant : Non, madame ! non ! il ne faut pas l'ôter *à la chaumière*, il a femme et enfans. Prenez-moi à sa place ; je suis jeune, non marié, je me ferai soldat. — Mon cher Nestor, fit la dame vivement attendrie ; mais vous n'y pensez pas, votre condition au château est si heureuse ; vous ne risquez pas d'être fait soldat, car

votre conduite est parfaite ; ce serait vous sacrifier. Nestor persista ; mais la dame, qui avait aussi parfois des entraînemens généreux, balançait à accepter un tel sacrifice et lui en représentait les inconvéniens. Rien n'ébranla une résolution si magnanime ; force fut d'y céder. On l'envoya au général d'Auvray, en mentionnant cette action-là. Ce dernier en fut si touché, qu'il l'attacha à son service particulier dans l'écurie ; mais le beau de cette conduite n'en reste pas moins avec Nestor ; car, en se décidant à remplacer le paysan, il ne s'attendait pas au tour que devaient prendre les choses ; il obéit à une impulsion sublime, et méritait certes, le prix Monthyon. A mon arrivée en Lithuanie, en 1829, mes premières questions l'eurent pour objet. Que je fus donc charmée d'entendre dire : Nestor est fort heureux, il continue à être bien traité ; on lui a appris à écrire, et il donne toujours de ses nouvelles à la *chaumière*. Là encore je reconnus Nestor ; il avait le cœur trop bien placé pour oublier la *chaumière*, ou en jamais rougir, car cela a lieu parfois, tant la société fausse la nature. Les *parvenus* sont horribles à rencontrer quelque part que ce soit ; ils me font l'effet des *lépreux* de l'ordre social.

Si un curé exemplaire, tels que sont les prêtres français, eût gravé depuis l'enfance le

nom de Dieu et ses divins préceptes sur ces intelligences organisées à tout sentir, si un maître absolu n'eût dépravé leurs femmes et leurs filles, quels riches trésors à exploiter chez ces peuplades agrestes! Malheureusement le paysan lithuanien ne connaît de la religion que les génuflexions, les images et les signes de croix, sans se douter qu'elle est la lumière et la vie. Les popes (prêtres russes) se querellent ou s'enivrent avec lui. Le clergé catholique ne vaut pas mieux, et s'expose à la risée des auditeurs lorsqu'il déclame du haut de la chaire contre les vices dont il donne le scandaleux exemple. Jamais une voix évangélique ne s'est fait entendre au maître de ses esclaves, pour lui dire que Dieu lui demanderait compte de chacune de leurs larmes; jamais ils n'ont protégé le joyau du pauvre, la chasteté de sa femme et de sa fille contre les passions du seigneur ou la brutalité de l'intendant. Mais en ceci au moins il y a réaction; cette facilité à satisfaire les mauvais penchans fait qu'on s'y livre sans retenue, qu'on y énerve sa santé en abrutissant son intelligence, et que l'auteur du mal se trouve à plaindre autant que ses victimes. D'autre part, un pouvoir absolu exerce dès l'enfance une influence fatale sur le caractère de l'homme; et le petit égoïste qui maltraite le domestique

particulièrement attaché à son service, contracte l'habitude de rapporter tout à soi, sans aucun égard au bonheur d'autrui. Quels en sont les résultats sur la société et la vie de famille? Un tel homme sera-t-il jamais citoyen dévoué ou mari exemplaire? Non. Il portera dans ses relations sociales l'égoïsme du despote, et l'*état, c'est moi*, aura son acception littérale dans l'étendue de ses domaines et de sa puissance.

C'est aux époques de mauvaise récolte ou de calamités que la destinée du paysan se présente dans toute son horreur, ressemblant trait pour trait à celle du prolétaire indien, mourant de faim en présence de l'opulence dont son travail a fait jouir l'insensible nabab. Sous les yeux du maître le plus soigneux, j'en ai vu que la faim avait fait enfler. Qu'est-ce à dire des autres? Mon Dieu! ayez pitié d'eux! Sans le puissant intérêt de la propriété, le paysan se laissera toujours aller à l'imprévoyance si naturelle à l'homme. J'attribue à ce même inconvénient le goût de la boisson qu'on lui a souvent reproché. Le paysan norwégien ne boit pas, car il est intelligent, religieux et heureux. La boisson, comme l'opium, sera la ressource à laquelle aura recours l'infortuné insoucieux de l'avenir, cherchant à échapper au supplice du présent, qui pèse

sur lui du poids de plomb, de la fatigue et de l'angoisse morale. Le Chinois, obligé d'exposer ses enfans parce qu'il n'a pas de quoi les nourrir, oublie dans les illusions de l'opium les réalités de l'existence; et le pauvre paysan perd dans les fumées de l'eau-de-vie le souvenir du seigneur et de son *mauvais œil*, pour me servir de l'expression chinoise appliquée figurément à un intendant, et si applicable dans ce sens-là.

Semblable en tout au bœuf qu'il conduit au travers du sillon, le paysan lithuanien succombe sous l'excès du labeur dont il est accablé. A l'époque où l'on fait les foins, la moisson, les semailles, la réparation des grandes routes, des villages entiers quittent leurs chaumières, laissant à peine de tout petits enfans à leur garde. Ce sont des jours de labeur en sus de leur corvée, et Dieu seul en sait le nombre!!! Aussi sont-ils en général petits et chétifs, accablés de maladies, soumis à une vieillesse précoce, car il ne faut pas s'illusionner à cet égard, et croire que l'homme des champs doit exciter, sous le rapport de la santé, l'envie du riche. Ceux qui se sont plu à l'avancer n'ont dû jamais visiter la chaumière où tous les maux humains se trouvent rassemblés; un travail disproportionné, l'insuffisance de la nourriture, doivent altérer la

meilleure constitution ; et que de fois n'arrive-t-il pas que des femmes accouchent en plein champ, au milieu de leur corvée, sans appeler peut-être la compassion de la dame élégante, vaporeuse, dont leurs travaux ont payé le cachemire ! Il y en a qui se blessent dangereusement en battant le blé, car une femme est toujours inhabile à manier le battoir, et il l'atteint généralement au front. J'ai énuméré la somme de leurs misères sous des seigneurs soigneux de leur bien-être ; cela seul suffit pour démontrer que, dès que l'homme est jeté à la merci de son semblable, on ne saurait entourer sa sécurité de trop de garanties, et le paysan n'en a d'autre que le caractère personnel du maître, d'une créature faible, avec des vices et des passions. Les serfs d'une terre où j'ai passé bien des années avaient une très-bonne dame, au moins sous le rapport de leur bien-être ; il semblait que durant sa vie leur condition continuerait à fleurir ; ils le sentaient et lui répétaient souvent : Si vous veniez à nous manquer, nous rongerions le sable sur votre tombeau. Par suite de mauvaises affaires, si communes dans ce pays-là, elle les fit passer de son vivant aux mains du plus impitoyable maître de la contrée. Oh ! a-t-il eu le courage de vous maltraiter ? vous, si humbles, si doux, tellement choyés par

votre ancienne dame. Vers qui se portait votre plaintif regard pour implorer une pitié que vous ne pouviez attendre de son cœur? Combien de fois, au travers des années et de la distance, mes tristes sympathies allaient vous chercher, comme vous eûtes jadis mes plus jeunes émotions [1]! Béni mille fois le jour qui verra soulager tant de maux, où nous appellerons sur nous-mêmes la bénédiction de Dieu, en soignant un peu mieux le bonheur d'autrui!

Le caractère de cette dame fut, sous ce rapport, *toute une constitution;* mais je vois d'ici les figures pâles, haves et si mélancoliques des gens attachés au service d'un seigneur tyran, comme autant de fantômes évoqués par de pénibles souvenirs. Roués de coups, nourris de pommes de terre sans sel qu'on leur jetait sur la table, à peu près comme à des pourceaux, travaillant dans l'amertume du cœur, leur main d'œuvre sous-louée pour aller creuser des

[1] Qu'on me permette de citer un trait d'affection dont j'ai été l'objet, et qui appelle en ce moment ces retours pleins de charme vers le passé, lorsqu'on a été froissé depuis par le monde et surtout le contact d'une émigration. Le jour de mon mariage, ils se sont rendus à l'église afin d'y prier pour moi, quoique je les eusse quittés depuis un an et que je demeurasse dans un autre pays. Cependant mon influence sur leur bien-être fut purement passive; mais ces témoignages désintéressés tenaient à ce rayon de charité allumé par Dieu lui-même pour que l'homme aimât et comprît son semblable.

canaux ailleurs, traités en bêtes de somme, oh! quel tableau! et il est au-dessous de la vérité, car je n'ai pas interrogé toutes leurs douleurs, je ne les ai pas mises toutes sous les yeux de mon lecteur anglais, bienfaisant par nature ou civilisé par l'éducation, et qu'un pareil tableau ferait frissonner. Leur maître les appelait en sifflant, car, à moins d'injures, il ne leur parlait pas; mais alors le dandy élégant, parfumé, courtois avec les dames, trouvait des expressions un peu différentes vis-à-vis de ces silencieuses victimes. C'est sur le seuil du paysan, taillable et corvéable à merci ou sans merci, devrait-on dire, soumis à un tel maître, qu'on peut placer le triste vers du Dante :

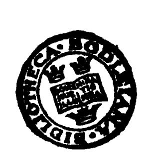
Ici n'entre plus l'espérance !

Le paysan de la Samogitie est, à tout prendre, plus heureux que celui de la Lithuanie. Une civilisation graduelle et une instruction religieuse bien conduite l'ont initié à des sources de consolation et de jouissance; il va à l'église, un livre de prières en main; est particulièrement sobre, franc, hospitalier, d'une hospitalité qui même chez nous a passé en proverbe. Dans le royaume de Pologne, proprement dit, le paysan, à moitié émancipé, mais en dehors du bienfait d'une éducation

pieuse et morale, ne porte aucun dévouement à son seigneur; et ce lien de moins établit une indifférence respective. Il n'est pas à dire qu'il n'y ait exception. Quant à son caractère, il n'a rien de bon, de généreux; son intelligence très-médiocre le mène plutôt à mal qu'à bien. Dans les provinces polonaises soumises à la Prusse, il touche de près à une émancipation totale, échangeant, au moyen d'une redevance, son titre de serf contre celui de fermier. Le titre de classe souffrante appartient donc exclusivement au paysan de la Lithuanie, qui n'échappe à cette condition qu'en tombant dans un autre esclavage tout aussi dur, c'est-à-dire celui du soldat; il est alors sous le bâton du caporal comme il fut jadis sous le fouet du régisseur, n'ayant plus l'asile consolateur du foyer de la chaumière pour endormir ses misères au sein de sa famille; dès lors ses enfans cessent de lui appartenir, ils sont les *sujets* de l'état et vont peupler les colonies militaires. Comme le colonel vit en Russie sur son régiment, le pauvre soldat est mis au plus strict régime; ses supérieurs volent par ricochets; s'enrichissant l'un aux dépens de l'autre, le jeu finissant par absorber tout, il est rare qu'ils fassent fortune, justifiant parfaitement le proverbe que ce qui vient par le tambour s'en va par la flûte. Dans tout le dédale de cette

administration vicieuse, qui a porté l'empereur à dire en montant sur le trône, qu'il avait trouvé les écuries d'Augias à nettoyer, le pauvre soldat est le plus à plaindre. Rien n'égale la cruauté du châtiment infligé à la moindre des fautes, si ce n'est la résignation de la victime et son admirable discipline. Dans les chaumières, on n'a jamais de reproche à leur faire, et il n'y a pas d'exemple d'insubordination de leur part; ainsi s'écoulent vingt à vingt-deux années d'une existence de martyre, dont les tourmens ignorés n'appellent même pas la pitié; c'est pour eux qu'il faudrait établir des missions; c'est aux oreilles du seigneur, à celles du colonel qu'on devrait faire retentir des paroles évangéliques, et adoucir au moins les tourmens journaliers du serf et du soldat. Par quelle singulière fatalité l'organisation vicieuse de la société frappe-t-elle ses trois plus belles exceptions : le paysan qui la nourrit, le soldat qui la défend, la femme qui la civilise, et dont l'action bienveillante se trouve paralysée par un mari brutal, si peu au niveau de son intelligence! La marche du progrès rencontre bien des entraves, puisque le raisonnement a jusqu'ici à peine effleuré ces questions vitales dont le christianisme ordonne la solution. Verrons-nous luire le jour où va s'élever sur les ruines

des institutions dont notre malaise actuel hâte la décadence, une république chrétienne qui servira de transition à l'entière communion des saints dans le ciel !


BIBLIOTHECA BODLEIANA

CHAPITRE VIII.

Les juifs de la Pologne.

Cette spécialité de mon pays réclamait un chapitre à part, tant elle est une partie intégrale de son indentité, depuis la dispersion des enfans d'Israël, lors de la destruction de Jérusalem, allais-je dire. Cet anachronisme un peu trop fort eût satisfait la vanité nationale, aux dépens de la vérité, comme c'est souvent le cas, et eût donné la mesure de l'ancienneté de leur établissement en Pologne, en le rattachant aux premiers siécles de l'ère chrétienne. Tandis qu'on les bannissait et rappelait tour à tour en France, afin de les exploiter à nouveau frais, qu'on les massacrait sur le Rhin; qu'un roi d'Angleterre, doué d'un aimable et bon naturel, faisait perfectionner la science de dentiste sur leurs gencives disloquées pour leur extorquer de l'argent; qu'on les bafouait, insultait, pillait, égorgeait en tous lieux; chez nous on leur accordait à plusieurs reprises des priviléges

qui attirèrent beaucoup de leurs frères en Abraham en Pologne, et leur donnèrent tout lieu de se croire dans leur patrie. L'époque de leur établissement semble dater de la fin du onzième siècle, lorsque la marche des croisés vers l'Orient fit refluer sur la Pologne les juifs cruellement persécutés par eux dans toute l'étendue de l'Allemagne. Jusqu'ici la langue de ces derniers est un allemand corrompu, ce qui sert à corroborer l'opinion de leur origine. Il en vint aussi des principautés russes dont ils furent chassés au commencement du douzième siècle. Mais des documens plus anciens portent à supposer que leur établissement est d'une date antérieure, puisque Dlugosz fait mention des sommes payées aux juifs par la reine Judith, épouse de Ladislas-Herman (1079-1102), pour le rachat des débiteurs qui se trouvaient hors d'état de satisfaire à leurs obligations. Quoique le droit de faire travailler son débiteur, jusqu'à ce qu'il ait acquitté sa dette, fût un des articles de la législation slave, on est surpris de voir les juifs en possession du même privilége, et ne se contentant pas de l'emprunt fait sur la simple moustache du chevalier[1]: Boleslas, duc de

[1] Je dois la substance de ce chapitre à un de mes savans compatriotes, le comte Valérien Krasinski, qui a inséré dans une des Revues anglaises le précis le plus complet de l'état

la Crande-Pologne, leur accorda le premier privilége de date certaine en 1264, et Casimir le Grand renchérit sur ces avantages par les droits qu'il leur octroya en 1334, dans un acte où il les qualifie du titre de ses fidèles et habiles sujets, *fidèles et idonei*. Ce roi poussa ce genre de préférence aussi loin que possible; il aima une juive nommée Esther, et l'on put lui appliquer en toute vérité ce beau vers de Racine :

Et le Persan superbe est aux pieds de la juive.

Les juifs, se trouvant si bien casés en Pologne, peuplèrent nos villes et nos villages, altérèrent la salubrité de l'air, s'entassèrent dans des petits réduits, n'y apportant que la bénédiction de croître et de multiplier. Tandis qu'ils adoptèrent partout ailleurs le costume national, ils conservèrent chez nous la robe flottante avec la barbe du patriarche, et la plus pauvre juive eut des pendans d'oreilles, des colliers de perles, les bracelets et tous les attraits de Rébecca, moins son voile. Un fait digne de remarque, c'est que la beauté de cette race a conservé son type primitif, en dépit de ce qui en altère généralement la pureté : des mariages contractés dans un âge très-tendre, et à des degrés de parenté très-rap-

des juifs en Pologne. J'ai traduit littéralement la partie scientifique, ne pouvant avoir de guide plus sûr.

prochés. Les enfans juifs, couverts de haillons, sales, dégoûtans à la vue, offrent quelquefois des traits dignes du pinceau d'un artiste, et les yeux noirs de la juive nageant dans un fluide d'azur présentent le calme de l'Orient comme pour en tempérer les feux. Ces avantages de la nature ont triomphé de toutes les misères, car la civilisation qui a développé partout ailleurs cette race si intelligente est restée stationnaire chez nous. Le maniement des sous et des deniers a seul rempli sa vie; et là, certes, il y a eu progrès, car ils ont englouti le labeur du paysan, étranger au calcul, qui boit à crédit, et dont ils ont si bien sucé le sang et le lait, que sa dernière vache repose dans l'étable du juif, et mange à sa crèche. Tel était, toutefois, l'ascendant du juif, que tout en le maudissant le paysan revenait boire au cabaret, pouvant se passer tout aussi peu de l'eau-de-vie que du conseiller perfide qui lui présentait le verre. Toute espèce de commerce se trouve entre leurs mains en dernier ressort, et si beaucoup de bénédictions leur ont failli, celle d'amasser de l'argent a continué d'accompagner leurs pas. A moins de dispositions guerrières très-prononcées, le drapeau de Bellone ne les attirait guère, et l'empereur Nicolas a le grand mérite d'avoir aboli le privilége qui les exemp-

tait du service militaire. Son prédécesseur les a constamment protégés, et c'est sous son règne qu'on institua un comité à Varsovie, pour procéder à leur instruction, et remplacer le fanatisme dont ils étaient imbus, par des idées plus saines, qui les eussent mis en harmonie avec l'état dont ils sont les citoyens. Malgré l'opposition qu'on rencontra dans des préjugés invétérés, une école normale fut fondée, où les futurs rabbins et les maîtres des écoles juives devaient acquérir des connaissances à la hauteur du siècle, et régénérer la génération à venir. On fit deux parts des études qu'on y enseignait : l'une comprenait l'explication du Thalmud, qui est indispensable à un rabbin ; l'autre embrassait la langue polonaise, sa littérature, les mathématiques, l'histoire, la géographie et la grammaire de l'hébreu. Ce genre d'instruction rencontra la formidable opposition des thalmudistes, qui prétendent que la connaissance approfondie de l'hébreu mène à l'incrédulité, et ils ont raison dans leur sens, car la véritable science de la grammaire met au jour les erreurs du Thalmud, qui sont basées sur une fausse interprétation des paroles et des passages de la Bible. L'abbé Chiarini, un savant distingué, cité très-souvent par M. Milmann dans son bel ouvrage sur le Christianisme, commença alors à tra-

duire le Thalmud en français. Les juifs poussèrent les hauts cris; firent agir toutes les influences, parvinrent à déterrer une bulle papale qui représentait une semblable traduction, comme contraire aux ordonnances de l'Église; mais ils échouèrent contre la persévérance de l'abbé Chiarini. Sa mort prématurée ne lui permit pas d'achever ce grand travail.

Aprèsla destruction de Jérusalem par Titus, il ne resta qu'un petit nombre de docteurs parmi les juifs pour transmettre à la postérité leurs institutions et leurs anciennes doctrines. Une partie de ceux-là se retira en Égypte, l'autre dans Babylone, et on les y accueillit avec humanité. Ceux qui restaient en Palestine recueillirent les débris épars du naufrage de la science dans l'académie de Jafná, où ils recommencèrent à célébrer leur culte avec les formes d'usage. Le fondateur de cette école fut ce fameux rabbin Johanan, dont les auteurs juifs disent : « Que si les cieux étaient autant de feuilles de papier, les arbres autant de plumes, et les hommes autant d'auteurs, encore ne pourraient-ils pas énumérer tous ses mérites. » L'académie de Jafna se composait, au dire des mêmes auteurs, de trois cents écoles ou classes d'élève. Elle fut mise au complet par le rabbin Gamaliel, et son grand

succès décida beaucoup de juifs dispersés à retourner dans leur pays natal. Bientôt après, une autre académie fut fondée à Tibériade, qui surpassa celle de Jafna et devint le chef-lieu de la science des juifs en Palestine. Elle dut à l'empereur Antonin le Pieux ses privilèges et ses immunités; c'est de là que date ce curieux recueil des traditions juives qu'on appelle le Thalmud.

Le Thalmud se compose de deux parties qu'on appelle *Mishna* et *Gemara*, dont l'origine tient aux circonstances suivantes. Après la destruction de Jérusalem, la secte des pharisiens domina toutes les autres sectes, et l'étude des anciennes traditions devint le principal objet des écoles juives ; leur nombre s'accrut avec le temps à un tel degré, que les docteurs qui les commentaient et les expliquaient afin de constater leur autorité, se virent forcés de venir au secours de leur mémoire, en chargeant d'autres personnes de les mettre par écrit. Leurs disciples faisaient en même temps des extraits des explications données par leurs précepteurs ; on en conserva quelques-unes de temps en temps, et leur nombre finit par grossir prodigieusement : cela entraîna une confusion embarrassante, de sorte qu'en dépit de toutes les peines qu'on s'était précédemment données en arrangeant les traditions, le célèbre

rabbin Juda, surnommé le Saint, qui présidait l'académie de Tibériade, dans le deuxième siècle, essaya de faire un recueil de la loi orale avec les commentaires des plus fameux docteurs. Cette entreprise laborieuse l'occupa durant quarante années. Conformément au témoignage unanime des auteurs juifs, cette œuvre ne fut achevée qu'à la fin du deuxième siècle, et forme la première partie du Thalmud, c'est-à-dire elle embrasse les lois et les institutions auxquelles les juifs se croient obligés d'obéir tout comme aux injonctions de Moïse. Ce recueil consiste dans une infinité de traditions et d'explications des différens passages des Écritures qu'on peut regarder comme le supplément de la loi écrite. Ils prétendent que ces traditions ont été communiquées à Moïse durant son séjour sur le mont Sinaï, et qu'il en fit part à Aaron, Éléazar et son serviteur Josué : ceux-ci les délivrèrent aux anciens du peuple, qui les transmirent aux prophètes. Elles passèrent de Jérémie à Baruch, de Baruch à Esdras, qui les communiqua à la grande synagogue. Ces traditions, ainsi transmises de génération en génération par une succession non interrompue, parvinrent enfin à Juda le Saint, qui les rassembla par écrit et en forma la *Mishna*.

Ce livre ne décida néanmoins pas la solution

des questions douteuses qui tourmentaient les juifs, et l'on pensa qu'une explication plus étendue devenait indispensable afin de la mettre à la portée de tous; cela engagea le célèbre rabbin Johanan à écrire, avec l'aide de deux disciples le commentaire de la *Mishna*, et c'est ce qu'on appelle *Gémara* ou la seconde partie du Thalmud.

Le rabbin Asce, président de l'académie juive à Babylone, qui mourut en 1427, écrivit une autre *Gémara* ou commentaire de la *Mishna*. On qualifie de Thalmud de Jérusalem, la Mishna de Juda le Saint, et la Gémara de Johanan, toutes les deux ayant été compilées à Babylone; mais la même Mishna avec le commentaire où Gémara de Rabbi Asce est appelée le Thalmud de Babylone, ayant été composée dans cette cité. Les juifs respectent également les deux éditions, et il est de fait que le Thalmud de Babylone n'est que la continuation de celui de Jérusalem. Quant à la foi, le Thalmud l'emporte chez eux sur les saintes Écritures, car ils comparent la Bible à l'eau, la Mishna au vin, et la Gémara à une liqueur aromatique. Ces deux Gémaras ne sont qu'un recueil d'opinions, de paraboles et de décisions légales de plusieurs grands hommes des écoles juives, et renferment en outre les principes les plus insolites, inculquant une

haine prononcée contre tout ce qui n'est pas judaïque. Au reste, notre surprise diminuera en songeant que les juifs étaient alors l'objet de la persécution générale et dépourvus de puissance. Il semble assez naturel de la part des chefs d'une nation si infortunée de lui inspirer ces sentimens d'inimitié profonde contre les peuples au milieu desquels vivaient les juifs, et qui menaçaient leur religion et leur nationalité si spéciale d'une ruine totale. La tendance atrabilaire de cet ouvrage s'accrut des commentaires faits par différens rabbins qui se voyaient sous le poids des plus poignantes injures. Dans les pays où le progrès de la civilisation s'est étendu aux juifs, la plupart d'entre eux ont renoncé à d'absurdes doctrines, et s'en tiennent aux purs préceptes de la loi de Moïse; mais en Pologne, où l'état intellectuel de la masse de la population juive n'a guère avancé depuis la barbarie du moyen âge, le Thalmud règne despotiquement sur les esprits.

J'ai touché dans un des chapitres précédens à l'intérieur que présentait un cabaret tenu par des juifs, comme ils l'étaient tous en Pologne, avant l'avénement de l'empereur Nicolas. Saleté, désordre, une chaleur étouffante ou un froid perçant, des courans d'air de tous les côtés, des fenêtres qui ne fermaient pas,

des portes toujours ouvertes, le seigneur, le paysan, le juif, sa marmaille, les voyageurs de toutes les classes, leurs bêtes et celles du juif, formaient un tableau flamand qui eût tenté le talent de sir David Wilkie. Mais comme l'observe l'auteur cité au bas de mes pages, cette misère apparente recouvre parfois des richesses réelles, et les buffets de bois commun qui forment l'ameublement de cette chambre contiennent des chaînes d'or, de la vaisselle d'argent, des ornemens de femmes en perles ou pierres précieuses, et par-dessus tout des billets de créance pour de larges sommes prêtées à usure. Le contraste qui existe dans l'état physique du juif se retrouve souvent dans sa culture intellectuelle. Le juif qui a passé la journée à remplir le pénible office de présenter le vin, la bière ou l'eau-de-vie, à des habitués de la plus basse classe, tout en calculant avec avidité la quantité de grain, d'avoine ou de laine, qu'il pourra estorquer en retour au paysan plongé dans l'ivresse, ce même juif oublie souvent le monde et ses soucis, en parcourant la nuit les immenses volumes qui contiennent les trésors des traditions rabbiniques. Ses études embrassent jusqu'à cette science mystérieuse, nommée la *cabale*, qui séduisit Pic de la Mirandole lui-même. Le *Zohar* écrit en chaldéen développe ses subtilités métaphysi-

ques, ainsi que les rapports que l'homme peut entretenir avec les esprits des élémens. Il arrive parfois au juif d'étudier Euclide en hébreu, ou la philosophie d'Aristote dans l'ouvrage du philosophe d'Alexandrie, le célèbre Maimonides. Quoique en dehors de la marche de la civilisation moderne, le juif polonais eût été un savant distingué au moyen âge. Il est instruit sans être éclairé, car sa science a seulement contribué à accroître sa superstition et le mépris des connaissances rationnelles.

Le savoir constitue l'aristocratie parmi les juifs, aussi l'éducation du juif polonais commence dès l'âge de quatre ans, et il est initié de bonne heure à tous les mystères du Thalmud, qui lui inculque dès l'enfance non seulement des préjugés invétérés contre toute autre religion, mais encore lui apprend à la haïr. D'autre part, sa position d'intrus lui enseigne à dissimuler ce sentiment sous le masque d'une déférence servile. Mais quoique lâche, avide, insensible à l'honneur, n'ayant qu'un but sordide en vue, il lui arrive parfois de révéler des sentimens d'une plus noble nature. La ferveur de sa conviction religieuse le soutient au milieu des adversités d'ici-bas, et il manifeste une admirable résignation dans les revers de fortune. Celui qui gémit sur dix sous de moins, ne laisse pas échapper un murmure en per-

dant un bien être acquis au prix de tant de labeurs. « Dieu a donné! Dieu a ôté! que son saint nom soit béni! » telle est la seule exclamation qui sortira de ses lèvres. Et il recommence une vie de fatigue sur la fin de ses jours. Sa patience et sa persévérance dans la poursuite journalière de l'objet qu'il a en vue sont admirables; ses mœurs sont pures, sa sobriété exemplaire. Un joueur ou un buveur forment des cas d'exception; on le voit sensible aux bons procédés, et fortement pénétré du sentiment du bienfait reçu [1].

La condition de la femme chez les juifs se ressent de leur origine de cet Orient où elle est considérée comme un être inférieur dans sa nature, et la facilité offerte au divorce par la loi mosaïque n'a pas contribué à la rendre plus heureuse.

Les juifs polonais sont divisés en trois clas-

[1] C'est précisément dans cette race, vouée aux gains illicites comme on serait tenté de le croire, que j'ai rencontré l'exemple de la probité non seulement la plus scrupuleuse, mais encore la plus délicate dans le juif qui affermait les vaches de la terre où j'ai demeuré durant mon mariage. Dans ses comptes avec moi, il revenait sur ses pas s'il croyait que je m'étais trompée d'un sou en sa faveur, tandis qu'il reposait une bonne foi de gentilhomme sur mon honnêteté. Il était excessivement pauvre, et n'avait que cette manière d'exister avec sa famille. C'est un souvenir que j'évoque toutes les fois qu'il m'advient de désespérer du genre humain; car, enfin, ce juif avait vécu et mourra en dehors de toute espèce de civilisation. Il m'est arrivé aussi d'en rencontrer de parfaitement probes en Lithuanie.

ses : les juifs rabbiniques ou thalmudistes, les Chassidim et les Caraïtes. Les premiers forment la masse de leur population en Pologne. On les envisage comme les descendans des anciens pharisiens, et ils adhèrent strictement aux préceptes du Thalmud.

Les Chassidim ou Kassides sont des sectaires, spécialement connus en Pologne. L'origine de ce mot en hébreu veut dire zélé, bon, pieux ou saint. Tels étaient, selon l'opinion des savans, les Assidiens mentionnés dans le premier livre des Machabées, et qui se distinguaient en observant plus scrupuleusement les préceptes de la loi de Moïse. Mais les Chassidim polonais n'ont rien de commun avec eux, si ce n'est le même nom. Ils s'adonnent à l'étude du Zohar, et ont par conséquent une grande foi aux mystères de la cabale. Ils font des gestes bizarres en disant leurs prières, soit en frappant leur tête contre le mur, soit en sautant dans la chambre ; avec cela ils énoncent des prétentions à une sainteté supérieure à celle du prochain.

Les Caraïtes ou juifs qui suivent seulement les saintes Écritures, sont la classe la plus respectable parmi celles que nous venons de citer. Les uns soutiennent qu'ils dérivent des scribes, qui rejetaient toutes les traditions et s'en tenaient au texte littéral des Écritures. Les au-

tres prétendent qu'ils continuent les Saducéens, mais cette opinion tombe d'elle-même si l'on considère que les Saducéens n'admettaient pas l'immortalité de l'âme, tandis que les Caraïtes croient à la résurrection des morts, ainsi qu'aux récompenses et aux châtimens d'une vie à venir. Les Caraïtes polonais s'adonnent particulièrement à l'agriculture ou au commerce; leur honnêteté a passé en proverbe, leur parole équivaut à une lettre de change, et durant les quatre siècles de leur établissement en Pologne, il n'y a pas eu d'exemple d'un Caraïte appelé devant un tribunal. Ils parlent turc entre eux, ayant émigré de la Turquie en Pologne.

La secte *judéo-chrétienne* des frankistes doit son origine à Jacob Franck, né en Valachie en 1728, qui fut baptisé à Léopold, et entraîna beaucoup de juifs par son exemple à se faire chrétiens. Il prétendait que Jésus-Christ et Élie l'avaient chargé de convertir les Juifs, et qu'ils lui étaient apparus plusieurs fois à cet effet. Ses idées extraordinaires ne l'empêchèrent pas de former beaucoup de disciples. On prétend que les frankistes continuent de professer la religion juive sous le couvert du christianisme. Mais personne n'est parvenu à découvrir leurs véritables opinions, qui probablement participent de l'indifférence reli-

gieuse plus que de toute autre chose. Leurs capacités intellectuelles sont marquantes, mais il s'écoulera bien du temps avant que la barrière établie par des préjugés respectifs soit franchie. Ils se tiennent entre eux, accumulant le numéraire du pays, portant *l'esprit d'affaire* et le bonheur qui accompagne le *savoir faire* dans toutes leurs opérations ; enfin ce sont les receveurs généraux, les financiers de la Pologne. Le régime russe, maintenant à l'ordre du jour à Varsovie, a tellement mélangé la société, qu'ils ont fini par s'y ménager une station, dans l'absence de la haute aristocratie, et la tolérance forcée du reste. C'est néanmoins un terrain trop glissant pour qu'ils puissent s'y maintenir, à moins de renoncer une bonne fois pour toutes à tout esprit de corps, en s'identifiant avec la nation dont ils font partie, et dont ils ont souvent honorablement soutenu la renommée.

CHAPITRE IX.

État des sciences et de la littérature en Pologne, depuis le règne de Stanislas-Auguste jusqu'à nos jours.

Le siècle littéraire de Sigismond-Auguste avait subi sous ses successeurs une de ces éclipses qui remplacent d'ordinaire un trop grand éclat. La nature intellectuelle a-t-elle aussi besoin de repos? A-t-elle ses momens d'affaissement, d'épuisement total? Sa marche serait-elle analogue à celle de l'individu? La Grèce seule, jusqu'à son asservissement, ne connut que le progrès; partout ailleurs l'essor de l'esprit humain, son vol trop élevé, longèrent les cieux pour retomber sur la terre; le papillon aux ailes d'or redevint chrysalide. La moderne Italie subit ces phases à deux reprises; mais telle est l'inépuisable fécondité de son organisation, que les beaux-arts s'empressèrent de combler le vide de sa littérature. La Pologne vit luire une fois encore, sous le règne de Stanislas-Auguste, le moment pro-

pice de tenir un rang distingué dans l'échelle scientifique ; et bien que son triste déclin eût détendu les cordes de toutes ses lyres, elle put rattacher l'avenir de sa littérature à son passé, et jeter même quelques fleurs sur l'abîme qui séparait l'un de l'autre.

Le règne orageux d'Auguste II, la guerre civile qui désola le pays, ne permirent le développement d'aucun talent ; mais dès lors on remarque quelques efforts pour raviver les études négligées.

Malgré la corruption qui s'était glissée dans la langue polonaise par le mélange du latin, Stanislas Lubomirski, grand maréchal de la couronne, fut surnommé le *Salomon polonais*. Il vécut sous le règne de Jean Sobieski.

Sous celui d'Auguste III, nous voyons un érudit des plus profonds, Joseph Zaluski, évêque de Ciiovie, à qui la Pologne est redevable de la fameuse bibliothèque connue sous le nom de cette famille. Il écrivit en vers blancs un ouvrage intitulé : *Magna bibliotheca polonica universalis ; Les deux glaives contre les dissidens*, et autres, etc., etc., où le goût a toujours failli.

Ladislas Rzewuzki, connu par sa science et ses vertus patriotiques, fit des poésies en polonais et en latin, ainsi que deux tragédies tirées de l'histoire nationale, qui donnèrent

l'éveil au bon goût, assoupi dans le mélange bizarre du polonais et d'un mauvais latin. . .

Elisabeth Druzbacka manifesta un talent natif pour la poésie. Elle emprunta sa vigueur et son originalité de son ignorance d'une langue étrangère. Ses ouvrages, écrits dans le réduit d'un asile champêtre, la firent connaître avec succès ; son imagination est vive, gracieuse, et donne à sa plume le même charme d'élégance. . . . .

N'oublions pas, dans la liste de ceux qui honorent notre littérature, ce prince dont il a été dit[1] : « Roi philosophe, qui opposa à l'infortune et au bonheur la même fortitude, et » qui prouva, en travaillant au bien-être de » la Lorraine, tout ce que la Pologne pouvait » en espérer. Il fit encore retentir sur ce trône » étranger les accens d'un patriote polonais, » en appelant ses concitoyens à la véritable » liberté, c'est-à-dire à celle qui est réglée » par la loi, tant il prévoyait combien les suites de l'anarchie seraient fatales à la Pologne, et amèneraient sa chute. Mais hélas ! » sa voix se perdit dans le désert. » A un âge très-avancé, il mit en vers l'histoire du Nouveau et de l'Ancien-Testament. Son *Philosophe bienfaisant* respire les sentimens de l'huma-

[1] Discours du comte Stanislas Potocki sur les auteurs polonais. J'ai suivi en grande partie sa version.

nité la plus pure, et toute l'Europe le reconnut dans l'image du bien qu'il venait de tracer. Les lettres qu'il a écrites à sa charmante fille, la reine de France, sont un modèle de naturel et de bon goût. A une époque où le macaronisme avait corrompu tous les écrits, ceux de Stanislas Leszczynski ont échappé à l'épidémie; et s'il n'a pas atteint la perfection vers laquelle il tendait sans cesse, il faut avouer qu'il en a approché de bien près.

Stanislas Konarski, jadis secrétaire et ami de Leszczynski, dédaigna la mitre afin de se consacrer à l'emploi d'instituteur. Son style, quoique un peu prolixe, rappelle beaucoup celui du roi. Il a laissé une foule d'ouvrages, tant en polonais qu'en latin; les deux plus remarquables ont pour titre : *De emendandis vitiis eloquentiæ*, et *De la meilleure manière de donner des conseils;* tous deux ont pour objet l'amélioration de notre éloquence et de notre grammaire. Il a l'honneur d'avoir été le premier à battre en brèche un de nos préjugés les plus tenaces, et a bien mérité la médaille que Stanislas-Auguste lui présenta, avec l'inscription : *Sapere auso*. Il eut à lutter avec la tempête que les préjugés, une fois attaqués, ne manquent jamais de soulever; mais il la surmonta avec la fortitude et la conviction que le citoyen puise dans le désir de servir son

pays. Il étendit sur l'avenir même ce zèle de patriote, et pour infiltrer chez les jeunes gens l'amour de l'étude, il fonda à Varsovie le couvent des Piaristes, d'où l'on vit surgir tant d'excellens citoyens et des hommes si éclairés. Les moyens bornés d'un prêtre n'étaient pas à la hauteur d'une telle entreprise; sa persévérance en vint à bout, et il finit par y intéresser ceux qui dès l'abord semblaient le plus opposés à ses idées. Tel est le monument que ce grand homme éleva à son pays et à sa propre gloire.

Le généalogiste Niesiecki, l'*Hozier* polonais, ne vit point régner le roi Stanislas, mais il touche de près à son époque. Son blason est rédigé en langage parfois très-correct. Il est un biographe et un bibliographe en titre, non seulement par rapport à la généalogie des familles, mais dans tout ce qui tient aux manuscrits, ouvrages, bibliothèques, leurs fonds, ceux des écoles. Il a de commun avec tous les généalogistes un défaut de crédulité et de respect pour les grands noms, qui gâte parfois tout l'effet d'un si vaste savoir. Son blason n'en offre pas moins une source inépuisable à l'auteur futur d'une histoire nationale et critique.

Tant que la Pologne conservera sa langue et ses souvenirs nationaux, le nom d'Ignace

Krasicki sera populaire parmi ses enfants. Il a enchanté tous les âges par la variété de ses écrits et son style classique ; et il forme à lui seul un des plus beaux fleurons de la couronne de Stanislas-Auguste. Né en 1734, il fit ses études à Léopold ; et comme il était destiné à l'état ecclésiastique, il alla compléter en Italie son cours d'éducation. Là ce talent natif s'inspira encore des grands modèles de l'antiquité, et à son retour il se vit accueilli avec la plus grande distinction. Une humeur vive, enjouée, un esprit saillant, le firent bien venir partout. Né heureux, pour ainsi dire, il lui fut aisé de plaire, car une figure remarquablement belle contribuait encore à ses succès. Un écrit périodique, intitulé le Moniteur, à l'instar du Spectateur anglais, fut rédigé en Pologne, à la renaissance des lettres, et reçut les premières élucubrations de ce génie, qui allait nous créer une si longue source de jouissances. En 1766, Krasicki fut promu à l'évêché de Warmie, par la protection spéciale du roi. Ce siége épiscopal comptait plus d'un homme célèbre, tels que Dantiscus, l'ami de Cortès et de Copernic ; Hosius, le fameux antagoniste des réformateurs, qui fut légat du pape au Concile de Trente ; Kromer, historien, orateur, géographe, statiste, etc., etc. Krasicki prouva que les vertus civiques ne lui

étaient point étrangères, en se portant, à la diète de 1768, comme le défenseur de la représentation nationale. Il fit depuis ses charmantes fables, dont quelques-unes peuvent se placer à côté de celles de l'inimitable la Fontaine. Ses satires, où tout est sel et rien acrimonie, rappellent le bon goût et la grâce de l'Arioste. Un poëme comique, traitant de la guerre des rats, des souris et des chats (*la Souriciade*), semble une allusion à nos querelles intestines. On voit que la Batrachomyomachie d'Homère lui a servi de type; il se pourrait, que nourri également de la littérature italienne, la *Secchia rapita*, ou tel autre poëme dont cette langue abonde, ait aiguisé un esprit vivement sensible au ridicule. Sa Monomachie (la guerre des moines) appelle le *rire inextinguible* connu des dieux seuls. Le Lutrin de Boileau est certes moins plaisant, quoique peut-être plus correct que l'autre. Ce que j'y admire, c'est qu'aucune faute contre les convenances sociales, qu'aucun moment d'oubli ne s'y soit insinué à la faveur du sujet; l'ironie y reste continuellement douce et fine, sans jamais friser l'injure. Je ne touche qu'aux plus remarquables de ses écrits, et je dois ajouter qu'il fit une sorte de roman en prose, qui présente la vie du gentilhomme de campagne en Pologne, dont les touches,

pleines de vérité, ont marqué la place de cet ouvrage à côté du Vicaire de Wakefield, en Angleterre. Le style en est aussi léger, aussi flexible que celui de sa poésie. Libéral, hospitalier, recommandable par toutes les qualités de l'homme de bien, on admire Krasicki sans arrière-pensée, et l'on se sent fier de dire aux étrangers : Vous avez beaucoup d'auteurs, mais nous aussi, nous avons Krasicki ! Il a fait trois comédies sous un nom supposé.

La pureté élégante des écrits de Trembecki le place peut-être à côté de Krasicki ; nourri de la lecture des classiques, sa poésie a même pris parfois un vol plus élevé, sans qu'on puisse les comparer sous le rapport de la variété du style et de la riche fécondité de l'imagination ; son poème de Sofiowka [1], traduit par le comte de la Garde, ne donnera jamais l'idée d'un des ouvrages les plus gracieux dont notre langue pût se vanter. Le comte Félix Potocki, ce seigneur si puissant qui aurait pu aspirer au

[1] Sofiowka, en Ukraine, tire son nom de celui de Sophie, comtesse Potocka. A la mort de cette dame, elle fit partie des terres de son fils, le comte Alexandre Potocki, et fut confisquée lors de la dernière révolution, son possesseur ayant embrassé avec ardeur la cause de son pays, et préférant l'exil et la perte d'une immense fortune à l'amnistie qui lui fut offerte. L'empereur Nicolas donna ces beaux jardins à l'impératrice, et cette création primitive de l'amour eut le sort de tout ce qui est jouet.

trône de son pays, créa, comme un autre Abdérame, toutes les merveilles que renfermaient ces jardins pour plaire à la belle Grecque qu'il avait épousée. Née esclave du sérail, elle fut achetée par le comte de Witt, gouverneur de Kamieniec pour Auguste III; il l'épousa, divorça, et elle devint comtesse Potocka. C'est elle qui, à force d'entendre parler de la beauté de ses yeux, disait naïvement : *J'ai mal à mes beaux yeux*. Elle dut sa haute fortune à ses attraits; pour que rien n'y manquât désormais, Trembecki la chanta, immortalisant ainsi cette nouvelle Hélène et l'amour passionné dont elle fut l'objet. L'Enfant prodigue et deux volumes de pièces fugitives de Trembecki étincellent de beautés; mais dans ses autres écrits, le goût a souvent failli au talent. Son érudition en fait de matières nationales a été immense; il consacra une partie de sa vie à débrouiller les ténèbres qui recouvrent notre origine. Cet ouvrage est resté inédit. Trembecki y a consacré une grande partie de son temps, et l'a enlevé ainsi au grand talent de poète que la nature lui avait donné.

Naruszewicz, ex-jésuite, secrétaire du conseil permanent, évêque de Luck, fut honoré, comme Trembecki, de la constante protection du roi, et fut attaché, pour ainsi dire,

à la cour, accompagnant souvent le roi dans ses voyages. Nous le plaçons généralement à la tête de nos historiens, c'est notre Hérodote; il se présente ici au rang des poëtes : il fit des odes, des idylles, des satires, des fables, des épigrammes, traduisit Anacréon et Horace. On a même de lui une tragédie intitulée *Guido*, et des chants anacréontiques dont son état lui défendit de se déclarer l'auteur. Ses satires ont plus d'âcreté que celles de Krasicki; elles rappellent Alamani; il y est plein de nerf et d'énergie; il a la sève poétique; le goût et la grâce ne lui sont pas également fidèles.

Julien Niemcewicz, le Nestor de nos poëtes et de l'émigration, vient de suspendre sa lyre aux saules de Babylone, et n'en tire plus que des sons pleins de mélancolie. Sa charmante comédie, *le Retour du Député*, sera lue tant que le bon goût n'aura pas entièrement disparu du monde; les comédies de *l'Egoïste, le Nouvelliste, les Pages*, sont le produit de la même plume. Il a toujours choisi des sujets nationaux pour ses tragédies, et ses pièces fugitives, surtout ses *Chants historiques*, ont continué sa renommée. Il y a mis en vers les plus beaux traits de nos annales, et les dames de la société les ont ornés à l'envi de musique et de dessins. Ce livre, qui a fait le bonheur de notre enfance, a été aux mains de toutes les jeunes personnes,

et leur a sauvé la gravité de l'histoire. La gaieté, la fine ironie, qui constituent le fond de son caractère, se retrouvent dans ses romans et ses premiers écrits; une vie passée au sein de la plus haute société l'a initié à toutes ses exigences; aussi ses ouvrages en portent-ils le cachet. On a vu dans les pages précédentes que M. Niemcewicz s'est trouvé à poste fixe, soit pour partager les travaux et les dangers de ses concitoyens, soit pour rendre hommage à ceux qui avaient bien mérité de la patrie. Il a manifesté une opposition constante envers le gouvernement russe, dirigeant l'arme du ridicule, qu'il manie peut-être trop bien, contre ses partisans, et, à l'âge qu'il a, nous le voyons à son second exil. Je l'ai présenté dans le premier comme le compagnon de Kosciuszko et son meilleur ami.

Karpinski, le Wordsworth de la Pologne, a puisé, comme le grand poète anglais, dans la nature, qui leur a dévoilé tous ses mystères. Si le simple est le beau, comme je l'ai toujours pensé, l'un et l'autre l'ont rencontré en interrogeant leur propre cœur, et les richesses que Dieu a départies dans sa profusion sur la terre. Une douce mélancolie faisait le fond du caractère de Karpinski, ses élégies en portent l'empreinte. Ayant vécu comme Wordsworth au milieu des montagnes, leurs habi-

tans lui sont devenus familiers, et quelques-unes de ses gracieuses idylles sembleraient le reflet lointain des lacs du Westmoreland. Karpinski a aussi vécu entouré d'amis, et son nom appelle les regrets de la Lithuanie, où fut son berceau.

Kniaznin a laissé trois volumes de belles poésies. Sa *Mère spartiate* ne dément en rien ce qu'on doit attendre de la part des femmes qui disaient en présentant le bouclier à leurs fils : *Reviens avec ceci ou sur ceci.*

Woronicz, évêque de Cracovie, depuis primat du royaume, également heureux comme poète et prosateur, a élevé l'éloquence de la chaire à une très-grande hauteur ; il a célébré dans un poème national, intitulé *la Sibylle*, les beautés de Pulawy et les souvenirs nationaux conservés en ces lieux. L'enthousiasme lyrique semble l'avoir animé, et la pureté du langage n'a rien laissé à désirer. Sa vie publique et privée a offert le modèle des plus grandes vertus.

Lorsque la chute de la Pologne eut ôté à Louis Krupinski, couvert de blessures, la chance de la servir encore, il consacra les loisirs de sa retraite à la littérature nationale ; il traduisit avec succès *le Village abandonné* de Goldsmith, et ses romances sont chantées par les plus jolies femmes du pays. *Lusigarde*,

tragédie nationale, respire les sentimens les plus élevés, les plus déchirans : c'était l'épouse d'un de nos rois, qu'il fit périr parce qu'il aimait ailleurs. La douleur de Luitgarde est pleine de poésie, de générosité. Ce tableau si souvent retracé de Médée sous toutes ses formes doit présenter des couleurs inépuisables au peintre et au poète ; car la souffrance du cœur, la souffrance de la femme ainsi délaissée, est un abîme de misère. On prétend que le rhythme en est sans défaut, que c'est beau comme Iphigénie. Krupinski a depuis écrit un roman, *Adolphe et Clara*, qui a obtenu un succès fou dans la société. Comme l'auteur m'a paru un homme fort agréable, il faut mettre un peu sur son compte la vogue de ce dernier ouvrage.

Mais la perfection mélodieuse de Racine appartient sans contredit à Felinski. J'ai souvent pensé qu'il a plié la langue polonaise aux sons harmonieux du chant de mademoiselle Sontag, tant ses vers sont pleins de musique. Il a traduit la tragédie de Phèdre, et a enrichi notre scène de la plus classique des tragédies, *Barbe Radziwill*. Sa mort prématurée a enlevé à la Pologne un auteur de premier rang, et, qui plus est, un homme plein de droiture.

Le prince général, père du prince Adam Czartoryski, qu'on peut appeler le Mécène de

la Pologne, est un des restaurateurs de la scène nationale, qu'il a toujours protégée. En vain a-t-il cherché à cacher son nom, l'esprit saillant et fin de ses pièces l'a dévoilé au public. Il a écrit *l'Avare fastueux*, qui a depuis passé en proverbe, et qui est un chef-d'œuvre. *La Demoiselle à marier*, *le Café*, *les Souliers mordorés*, accompagnent dignement *l'Avare fastueux*. On lui doit la traduction du *Joueur* et des *Ménechmes* de Regnard. Il y a encore un aperçu du même prince sur la littérature polonaise.

Louis Boguslawski, directeur du Théâtre national, et lui-même un acteur plein de talent, a laissé plus de seize volumes de pièces de théâtre, où *les Spasmes à la mode* et *la Chasse de Henri IV* appellent nos plus agréables souvenirs.

Constantin Brodzinski, mort à Dresde en 1836, a donné, au dire de nos critiques actuels, le premier signal de la poésie romantique, en s'éloignant des anciens modèles, que nous avions jusque là si bien imités. On l'appelle le précurseur de Mickiewicz et de notre école romantique. Il puisa ses inspirations dans les chants populaires, qu'il revêtit dans sa poésie de couleurs nationales. Ce pas parut si hardi, qu'on ne lui rendit pas justice, sort commun à tout ce qui s'éloigne de l'ornière tracée par

les prédécesseurs. Ses écrits critiques, le jugement qu'il a porté sur notre littérature, sont des plus estimés. Il a été aussi fécond auteur que charmant poète et traducteur laborieux. Les regrets que sa fin prématurée a excités sont le plus beau tribut payé à son caractère d'honnête homme et de patriote.

Dans ce résumé si rapide et uniquement destiné à ceux qui nous traitent de *barbares*, j'ai dû faire bien involontairement un *passe-droit* à plus d'un talent, pour ne pas effaroucher les oreilles anglaises d'une série de noms qui perdraient leurs mérites dans la difficulté d'être retenus; aussi n'ai-je point cité des traducteurs estimables, les auteurs de nos comédies nationales, me bornant ici à la *crême de la crême*.

„Il a été dit qu'aucune nation ne peut se vanter d'une grammaire plus logique que la nôtre faite par Kopczyncki, et qu'il refit encore en français. Quelques-uns y travaillèrent pour l'allemand, mais Samuel Bantke les surpassa tous. Nous avons des grammaires grecques, latines et des dictionnaires latin-polonais. Le professeur Grodek, de Wilna, traduisit une grammaire grecque à l'usage de ses élèves.

Jean Vincent Bantke a rédigé un dictionnaire portatif français-polonais-allemand, que

son frère Samuel compléta par un parfait dictionnaire polonais-allemand dont il a enrichi la lexicographie nationale.

Mais l'ouvrage le plus classique en ce genre est le dictionnaire polonais en six gros volumes, du recteur de l'université de Varsovie, Samuel Linde. Ce travail, si au-dessus de la portée d'un seul individu, frappe encore davantage par son exactitude; c'est plus qu'un trophée national, c'en est un élevé à la race slavonne par le rapprochement des différens dialectes de cette langue mère. Les étrangers ont rendu à ce laborieux ouvrage le même tribut d'éloges que la Pologne.

Nous retrouvons les véritables orateurs du pays dans les discours prononcés à la tribune par les membres de la grande diète, spécialement Ignace Potocki, Czartoryski, Wawrzceki, Niemiecwicz, Kollontay, Soltyk.

Ignace Potocki, le noble patriote, fut l'orateur le plus éloquent de la grande diète, et un savant de premier ordre.

Chreptowicz, grand chancelier de la Lithuanie, laissa des pièces fugitives en prose et en vers, marquées au coin du goût, du savoir et de la pureté du langage.

Le grand général Rrewuzki était doué d'une éloquence vive et rapide Il défendit une très-mauvaise cause, le trône électif, avec une

grande puissance d'élocution et une parfaite pureté de langage.

La chaire n'a pas été sans renommée durant cette période si fertile en talens. Le prédicateur de la cour, Lachowski, enlevait, dit-on, ses auditeurs; mais son succès doit être attribué à son débit, car il perd infiniment à la lecture. L'évêque Karpowicz a laissé huit volumes de sermons et d'écrits estimés entre les meilleurs. Il est vrai de dire qu'en ce genre personne n'a égalé le langage classique de Woroniez, quoique Prazmowski soit plein d'onction et de lumières. Dans les derniers temps le père Benjamin, au couvent des capucins, attirait et la ville et la cour, comme on l'eût dit au siècle des Massillon et des Bourdaloue. Il avait certes le don de remuer le cœur de ses auditeurs, par ses douces et onctueuses paroles, auxquelles un organe touchant et la pureté de sa vie prêtaient un puissant support; nous étions tous meilleurs après l'avoir ouï : c'était saint François de Sales.

Naruszewiez, le père de notre histoire, vu la profonde érudition de ses recherches, soit dans les auteurs nationaux, soit chez les étrangers, a surtout déployé ce vaste savoir dans les notes qui accompagnent le texte; il y consacra de nombreuses années, quoique la protection royale ait mis à sa portée les actes

nationaux, et soit allée généreusement jusqu'à fournir les livres, les manuscrits, les plans, propres à faciliter une si grande entreprise. Le dernier siècle n'a rien fait pour l'histoire critique, si nous en exceptons Hume et Robertson; il faut savoir gré à Naruszewicz du savoir et de la conscience qui ont dicté ses pages, sans nous laisser rebuter par leur sécheresse. Il laissa cet ouvrage incomplet; mais la société des Amis des lettres se chargea d'en remplir les lacunes et publia en 1820 une nouvelle édition qui ne laissa rien à désirer.

Julien Niemicewicz fit paraître en trois gros volumes le long règne de Sigismond III, époque des plus grands événemens qui aient influé sur le sort de la Pologne, et le présenta avec le sentiment national qui a toujours guidé sa plume.

Siostrzencewiez, archevêque de Polock, écrivit sur l'origine de la race slavonne.

Le prélat Bohusz chercha à démontrer que le peuple et la langue de la Lithuanie étaient *autochtones*. Le savoir, la correction du langage, une intelligence rare, règnent dans cet ouvrage, ainsi que dans celui où il traite de l'architecture. Il traduisit le Code civil.

Le comte Jean Potocki écrivit en français sur l'origine des peuples du nord; il eut des connaissances supérieures, une érudition pro-

fonde, et les ouvrages suivans en font foi : 1° Essais sur l'histoire universelle, et recherches sur celle de la Sarmatie, 4 vol.; 2° Chroniques, mémoires et recherches pour servir à l'histoire de la race slavonne; 3° Histoire primitive des peuples de la Russie, avec une exposition complète de toutes les notions locales, naturelles et traditionnelles, nécessaires à l'intelligence du quatrième livre d'Hérodote; 4° Essais d'aphorismes sur la liberté; 5° Fragmens historiques et géographiques sur la Scythie, la Sarmatie et les Slaves. Son voyage de Turquie et d'Égypte, surtout son roman Alphonse Vanvorden ou *les Pendus*, orgie de l'imagination en délire, et dont il n'y a que le premier volume, démontrent la variété des dons qu'il tenait de la nature et d'une éducation soignée. Une base plus solide leur a manqué; un suicide termina ses jours.

Bohomolec, un savant qui essaya de plus d'un genre (car il y a même des comédies de lui), publia, à l'instar de Plutarque, la vie de Jean Tarnowski, et celle de Georges Osolinski, qui était venu en Angleterre, sous le règne d'Élisabeth, avec le titre d'ambassadeur.

Joseph-Maximilien Osolinski rassembla dans deux volumes la biographie des savans de la Pologne. Il légua à l'académie de Léopold sa belle et nombreuse bibliothèque achetée à

Vienne, et y attacha des fonds considérables pour en augmenter les trésors. Tel est le souvenir civique qu'il laissa à son pays.

Ignace Potocki et Kottontay travaillèrent de concert au fameux ouvrage de la constitution du 3 de mai, comprenant son origine et sa chute.

Joachim Lelevel, le premier savant de la Pologne, connu de toute l'Europe par la profondeur de son érudition ainsi que par son patriotisme, a écrit sur l'histoire et la géographie de son pays des ouvrages pleins de mérite, vu le scrupule de ses investigations, qui l'ont fait plonger dans un passé dont personne n'a plus l'idée. Ses connaissances scientifiques sont aussi variées que profondes, et l'on dit que l'Europe n'a pas son pareil pour la numismatique. Il est, si j'ose le dire, l'Erasme de notre siècle ; ce qui suppose un peu plus de science qu'il n'en a fallu à l'ancien pour atteindre à l'apogée de la gloire humaine.

Majewski publia un ouvrage complet sur les archives nationales, et de très-curieux aperçus touchant le rapport de la langue polonaise avec le sanscrit[1]. Il traduisit le Code du commerce.

[1] J'ai été frappée du rapprochement de ces deux langues en entendant, à Londres, le roi d'Ouele se servir d'un mot absolument polonais qu'il déclinait de la même manière.

Maurice Mochnacki a retracé une partie de l'histoire de l'insurrection de 1830. Le professeur Gans a dit, en parlant de cet ouvrage : « L'aigle de la Pologne, fuyant sa terre natale, » laissa tomber une de ses blanches plumes ; » Mochnacki la releva, et s'en servit pour » écrire l'histoire de la dernière insurrection. » Nous sommes trop près de ces événemens, ils remuent nos fibres les plus retentissantes, et la parfaite impartialité requise de l'historien est au-dessus de nos forces, lorsque toutes les passions sont en jeu ; aussi ne pouvait-elle pas marquer un ouvrage écrit sous leur palpitante impression. Mochnacki mourut avant de la terminer ; mais c'est à l'histoire littéraire de sa patrie qu'il a consacré les plus belles pages de son éloquence.

Parmi les ouvrages qui traitent spécialement de la littérature, il faut placer au premier rang celui de Bentkowski. La bibliographie polonaise ne lui est pas moins redevable.

François Siarczynski fut un savant très-estimé ; nous lui devons une géographie décrivant la position naturelle, historique et politique de l'univers, avec trois volumes d'observations astronomiques.

Aucun pays ne peut se vanter d'un recueil aussi complet du droit qui le régit. Huit volumes in-folio embrassent, sous le titre de

Volumina Legum, toutes les lois de la Pologne, en latin comme dans la langue nationale, depuis 1347 jusqu'à 1780; trois volumes supplémentaires complètent ce fameux recueil.

Antoine Trembicki réunit dans un seul ensemble le droit de la couronne, la juridiction des cours royales et les décrets du conseil permanent[1].

La diète de 1776 avait confié au chancelier André Zamoyski la rédaction du droit national, se rappelant avec quelle noblesse il avait déposé les sceaux en 1767 plutôt que de souiller son emploi par une bassesse. La diète de 1780 rejeta le projet de Zamoyski touchant la rédaction du Code de jurisprudence. Cette œuvre rejetée par la diète rencontra l'admiration des étrangers, qui la traduisirent, et appela l'hommage reconnaissant de la diète constitutionnelle. Lorsque la confédération de Tergowice eut anéanti toutes les institutions de cette fameuse diète, elle n'osa toucher à l'éloge de Zamoyski et le laissa intact. Ce code amena d'autres écrits, entr'autres les deux volu-

[1] Mon beau-père a mené la vie la plus active et la plus laborieuse. Il débuta à la diète constitutionnelle comme député de la Livonie, et l'éloquence de son discours fut très-applaudie. Le reste de sa vie se passa en améliorations agricoles; il a écrit sur l'éducation des brebis et sur beaucoup d'objets d'économie rurale des ouvrages très-estimés, et même traduits en langue étrangère.

mes des *Lettres patriotiques*, qui furent adressées à Zamoyski par le sénateur palatin Wybicki.

L'ouvrage de Czacki, sur les lois de la Pologne et de la Lithuanie, est fameux dans notre jurisprudence. Il y travailla dans sa première jeunesse, et y mit tant d'érudites recherches, qu'on l'eût cru dicté par la sagesse d'un vieillard. Si à titre de savant il honore sa patrie, ses mérites de citoyen, d'homme de bien dévoué à ses semblables, le placent au plus haut rang.

Il semblerait, en repassant ces immenses travaux, qu'aucun moment de sa vie n'ait été perdu, tant il en a su régler la direction. Ses biens furent mis sous séquestre en Russie, après l'insurrection de Kosciuszko, il dut les vendre et émigrer. Paul les lui rendit, et nous le voyons rassembler des collectes pour ceux de ses compatriotes qui restaient en Sibérie et dont il cherche à faciliter le retour. Il fonde, de concert avec l'évêque Albertrandi Dmuchowski et Stanislas Soltyk la société des Amis des sciences à Varsovie, ainsi qu'*une compagnie de commerce* dont Varsovie devint le centre, et un vaisseau de cette compagnie, portant le nom de *Czacki*, part du port d'Odessa. Mais c'est comme fondateur du gymnase de Krzemieniec qu'il est généralement révéré et qu'un

si grand éclat environne son nom en Pologne. — Il avait commencé par s'occuper des écoles primaires au moyen de souscriptions; et sous ses auspices le clergé vota l'établissement d'une école auprès de chaque église de paroisse. Ayant acheté la bibliothèque du dernier roi Stanislas-Auguste et son cabinet de médailles, Czacki en fit don au gymnase de Krzemieniec en Volhynie. Il s'ouvrit le premier d'octobre 1805, et cette fête devint un anniversaire national pour sa patrie reconnaissante, dont il voulait cicatriser les plaies récentes en offrant à ses enfans, déshérités de leurs libertés, l'asile consolateur des travaux intellectuels. La Providence, qui veillait sur cette génération dont la Pologne attendait désormais ses sauveurs, voulut que le prince Czartoryski fût nommé par l'empereur Alexandre curateur de l'université de Wilna, dont l'autorité embrassait l'éducation de la jeunesse en Lithuanie, en Volhynie, en Podolie et en Ukraine. Tous les deux, agissant de concert, jetèrent les semences du bien à venir, et Czacki mourut en 1813, dans les bras du prince Czartoryski, auquel il était sincèrement attaché.

L'ordre physique et moral, ou la science des obligations et des devoirs de l'homme, est l'ouvrage du chancelier Kolontay, et on y re-

marque cette pureté de diction dont il ne s'est jamais écarté dans vingt-quatre de ses écrits, tous également recommandables sous le rapport de la politique ou de la science. Il faut mettre au rang de ses bonnes fortunes, lui à qui la vie en avait si peu accordé, d'avoir eu pour biographe le professeur Sniadecki de Vilna. Il se plut à honorer les talens d'un de nos auteurs les plus accomplis en se plaçant à son niveau.

Stroynowski, évêque de Vilna, écrivit sur le droit de nature, l'économie politique et le droit des nations.

Le recueil intitulé: *Dissertations sur le droit polonais*, par Vincent Bantke, doit être apprécié non seulement comme étude de droit, mais encore sous le rapport historique. Ses autres écrits latins et polonais révèlent un habile jurisconsulte.

A la tête de cette haute philosophie que Kant ressuscita pour ainsi dire, parut Szaniawski, homme en outre instruit profondément dans les lois; ce qu'il prouva suffisamment lorsqu'il remplissait l'emploi de procureur-général du royaume. Les écrits au moyen desquels il tâche de répandre son système de philosophie spéculative sont ceux qui vont suivre : 1° Qu'est-ce que la philosophie? 2° Des principaux systèmes des anciens; 3° Un aperçu des

principes du chistianisme ; 4° Coup d'œil sur les annales de la philosophie ; 5° Conseils à un jeune homme qui cherche le vrai sentier de la philosophie ; 6° De la nature et de l'objet des emplois dans la société.

Le palatin Wybicki, citoyen zélé, écrivain courageux, voua à sa patrie toutes les facultés dont il a été doué. Son exposé du moyen de diriger le cours des rivières, pour l'avantage du commerce, fait partie de l'économie politique, ainsi que ses observations sur la mendicité, les frais d'enterrement, le papier-monnaie, l'état ecclésiastique, et trois volumes intitulés : *Principes d'économie politique*. Ses autres écrits sont : 1° *Mes heures de félicité* ; 2° *Élémens de géographie politique* ; 3° *Traductions*. Il prit part au fameux ouvrage de Zamoyski sur le droit.

Beaucoup d'auteurs polonais se sont occupés d'agronomie. L'histoire naturelle, si intimement associée à cette science, réclame le nom classique de Kluck. Il sut l'appliquer à l'avantage national ce qui en augmente le mérite. Ses œuvres sont : 1° *De la propagation et de l'usage des plantes utiles, tant locales qu'exotiques*, 3 vol. avec des gravures ; 2° *De la botanique, à l'usage des écoles nationales*, avec fig. ; 3° Un *Dictionnaire de plantes*, à l'instar de celui de Linnée, en 3 vol. ;

4° *De l'économie des animaux domestiques et sauvages, spécialement de ceux de la Pologne*, 4 vol. avec fig.; 5° *Des mines*, 2 vol.

Jundzill contribua également à étendre la connaissance de l'histoire naturelle en décrivant les plantes de la Lithuanie et en ornant d'un style élégant ses élémens de botanique et de zoologie.

Quoique le nom illustre de Staszyc appartienne à toutes les conceptions de la philanthropie, à toutes les ramifications de la science, son ouvrage *des productions minérales des Carpathes*, orné de beaux dessins, est un monument élevé au pays et à sa future instruction. Pour donner une idée du travail immense et des fruits de cette entreprise, il faut dire que le savant Staszyc parcourut la chaîne des monts Carpathiens depuis les frontières de l'Autriche jusqu'à la Valachie, examinant soigneusement sa surface et sa structure intérieure, et nous la présentant fidèlement dans le dessin. Ceci n'est qu'une parcelle des travaux érudits de ce grand citoyen. Nous avons de lui la Vie du grand Jean Zamoyski; des Conseils à la Pologne, fondés sur le droit de nature et les alliances politiques de l'Europe; la statistique de la Pologne; la traduction des *Époques de la nature*, de Buffon; celle de l'*Iliade*, en vers blancs. Considérons ses travaux dans la so-

ciété des Amis des sciences, dont il fut le président; dans la commission de l'éducation nationale, où on le vit également actif; enfin dans le gouvernement, où son zèle éclairé découvre de nouvelles voies; et convenons qu'un seul homme n'en saurait faire davantage. Lorsqu'en 1801 des Polonais, qui voulaient conserver leur langue nationale, se furent réunis pour former la société des Amis des sciences, Staszyc, qui en faisait partie, leur fit présent du bâtiment où ils tinrent désormais leurs séances. Il y adjoignit une bibliothèque et un cabinet d'histoire naturelle à l'usage du public. On peut le regarder comme le vrai fondateur de cette société. Sa bienfaisance était sans bornes, on cite de lui des traits de roman à ce sujet. Il l'exerça avec sagesse à l'égard de ceux qui avaient le plus de droits à sa pitié, et sans faire le don Quichotte de la philanthropie, en courant soulager des misères éloignées, il travailla à guérir celles de son village. Il commença par affranchir ses paysans, et leur donna des terres en toute propriété, à charge de payer une redevance qui fut employée à acheter du terrain pour y établir des paysans aux mêmes conditions. Telle fut la carrière de ce véritable ami de l'humanité, qui fit un bien immense sans y attacher le moindre amour-propre; aussi sa seule présence excitait-

elle un sentiment d'admiration. Elle éclata plus vivement à sa mort, les étudians de l'université portèrent le cercueil sur leurs épaules, le célébrèrent en prose et en vers, et sa mort fut regardée comme une calamité publique. Jamais homme de bien n'emporta des regrets plus universels, et long-temps après on en parlait comme d'une perte récente, irréparable.

La physique expérimentale, la chirurgie, l'anatomie, ont été traitées par un nombre infini d'auteurs, et le nom héroïque d'Alexandre Chodkiewicz jette encore sur les sciences un brillant éclat. Il écrivit sur les poids et mesures, objet dont le prince Alexandre Sapieha s'était déjà précédemment occupé. Mais son ouvrage principal embrasse un cours de chimie en huit volumes.

André Sniadecki fait époque dans la science physico-chimique, et joint une diction élégante à des connaissances étendues. Ses ouvrages se composent : 1° Des élémens de la chimie appliqués à l'état actuel de cette science ; 2° Théorie des êtres organiques, écrit traduit de l'allemand, et reconnu par ce peuple savant comme appelant toute l'attention des physiologistes ; 3° La fonte des glaces ; 4° Dissertation sur un nouveau métal dans la platine, découvert par André Sniadecki.

Les mathématiques, la géométrie, l'algèbre,

la tactique militaire comptent bien des noms célèbres.

Les travaux astronomiques de Poczobut se composent de trente-quatre volumes, résultat de l'observation des corps célestes. Ses études principales ont eu Mercure pour objet, planète considérée jusque alors comme insignifiante et très-difficile à examiner. Cet écrit, communiqué à M. Delalande, le porta à corriger ce qu'il avait dit des mouvemens de cette planète, et à en préciser le cercle. Pour reconnaître la protection éclairée que Stanislas-Auguste accorda aux sciences, il forma la constellation du *Ciolek* (armes de la famille Poniatowzki) des étoiles que Flamsteade avait découvertes, en y ajoutant d'autres dont lui-même signala l'existence. Le *Ciolek* est placé dans la sphère céleste tout près du bouclier des Sobieski. Poczobut a aussi écrit sur l'ancienneté du zodiaque de Denderah.

La nation qui donna Copernic à l'Europe n'est pas arriérée dans les sciences exactes, comme on vient de le voir. Le nom illustre de Jean Sniadecki rappelle encore un de ces savans qui sont l'honneur de leur pays. Il a réuni comme son frère la correction du style à la profondeur de la science. Ses œuvres se composent 1° de la théorie du calcul algébrique appliqué aux lignes courbes; 2° d'une

géographie qui comprend la description physique et mathématique du globe. Il a écrit la vie du chancelier Kollontay, une dissertation sur Copernic, la biographie de l'astronome Poczobut, des discours académiques et six dissertations savantes.

Quelques auteurs ont écrit sur les beaux arts, entre autres Joseph Sierakowki, dont l'ouvrage sur les différens ordres d'architecture a paru enrichi de beaux dessins.

Le comte Athanase Raczynski a parlé de la peinture en connaisseur de ce bel art. Son médaillier a été traduit par Georges Sand.

L'évêque Albertrandi est le plus célèbre de nos archéologues. Son ouvrage sur les médailles nationales commença la réputation qu'il acquit depuis par le travail immense auquel il se dévoua pour complaire à Stanislas-Auguste. Ce ne fut rien moins que de copier de sa propre main cent cinquante volumes in-folio, de manuscrits relatifs à notre histoire nationale qu'il trouva dispersés dans la bibliothèque du Vatican et dans d'autres bibliothèques à Rome. Il alla continuer ses fouilles littéraires en Suède, dans les bibliothèques de Stockholm, d'Upsal, et celle des comtes de Brahé à Stokster, restaurant ainsi à son pays ses trésors enlevés. Ce recueil

de manuscrits a passé depuis aux mains de Czacki.

Tel fut l'élan que la protection du roi imprima aux hommes de lettres en Pologne, et qui parle en faveur de cette intelligence supérieure dont la nature a doué mes compatriotes tout en les faisant si braves. On eût dit que la baguette d'un magicien a fait surgir ces talens divers en un instant, tant ils ont tressé à l'envi la guirlande d'immortelles du règne de Stanislas-Auguste.

Pendant mon séjour à Dresde, je fus à même de rencontrer Bronikowski, mort prématurément depuis. Le Walter Scott de la Pologne a écrit en allemand ; mais les sujets historiques de ses romans ont été puisés dans les annales nationales. L'auteur de l'Histoire de la réformation (le comte Krasinski) a fait connaître au public anglais la cour de Sigismond-Auguste, dont il a élagué les longueurs. Bronikowski avait beaucoup d'imagination ; il n'a pas plié, comme Walter Scott, la vérité historique au cadre du romancier ; il porte peut-être au même degré la connaissance du cœur humain, mais il n'a pas son talent de poëte, ni le don de saisir la nature au vol, en rencontrant l'accent inimitable du vrai. Ses figures passent et repassent comme celles d'une lanterne magique, sans laisser aucune

trace dans la mémoire ; on n'y aime personne comme Jeannie Deans ou Amy Robsart. Le sentiment de la terreur étouffe celui de la pitié.

Tous les auteurs mentionnés ci-dessus ont voué à leur patrie leur premier culte, sans jamais déserter ses autels pour sacrifier à des dieux étrangers, et le soupir du patriote se mêle à l'harmonie de leurs accens. Toutes nos gloires, voilées d'un crêpe lugubre, semblent nous avoir dit un long adieu, et c'est le moment où Adam Mickiewicz projette sur la Pologne le reflet de sa gloire de poète. Partageant l'exil des siens, il leur inspire les sentimens religieux dont il est animé, et présente d'immortelles espérances à ceux qui regrettent plus d'un bonheur ici-bas. On le compare à lord Byron ; mais si un amour déçu a étiolé leurs jeunes impressions, il a exercé une influence opposée sur leurs inspirations poétiques. Mickiewicz a enrichi la langue polonaise d'un chef-d'œuvre, le poème de Wallenrod, où les fortes pensées le disputent à l'harmonie d'une poésie classique. Ses pièces fugitives, rêvées sur le gazon qui vit les jeux de son enfance, au bord de la rivière qui le réfléchit, en ont la fraîcheur et la limpidité. Il a esquissé dans un poème purement local les usages domestiques de la Lithuanie, et sa muse flexible, déposant le cothurne, s'est

prêtée avec aisance et gaieté à ce genre, qui a fait vibrer au cœur de tous, les souvenirs du foyer paternel. Dans son livre *du Pèlerinage*, écrit en prose, il a été, dit-on, le précurseur de l'abbé de Lamennais; mais si tant y est que ce dernier en soit l'écho, il nous apporte dans les *Paroles d'un croyant* des parfums plus suaves, un cri bien plus puissant, et son épisode de *la Mère et la Fille* restera toujours incomparable. Mickiewicz inspire à ses compatriotes une admiration portée jusqu'à l'enthousiasme; ses qualités personnelles y ont la même part que ses talens.

Des intelligences jeunes, vigoureuses, énergiques, ont surgi depuis la dernière révolution; car cette calamité a profondément remué les âmes comme toute convulsion morale, et leur a ouvert de nouvelles voies. Je me suis abstenu de parler de ceux qui entrent sur la scène; mais je ne puis résister au désir de nommer M. Christian Ostrowski, dont les poésies françaises ont appelé l'approbation de cette nation, qui manie trop parfaitement sa langue pour souffrir qu'un étranger vienne abriter impunément ses inspirations sous son ciel classique.

On doit encore à l'insurrection de 1830 l'amélioration d'une autre branche de littérature, une reine à l'heure qu'il est, j'en-

tends celle des journaux. Malgré le nombre de papiers publics que nous comptions avant le 29 novembre, et même un journal scientifique, rédigé en latin, à Cracovie, rien n'était ennuyeux, pesant comme nos journaux. Je croirais qu'ils avaient gardé les formes antiques de la Gazette d'Amsterdam, et c'est à l'horreur qu'ils m'ont inspirée que je dois attribuer en grande partie les défauts palpables de mon éducation politique. Le fait est que je me trouve plus familière avec Thierry, Clodomir, Childebert et Clotaire, qu'avec les monarques mes contemporains, si les appeler ainsi n'est pas leur manquer de respect. Quelques-uns de nos journaux publiés à Paris et durant la dernière insurrection démontrent qu'ils ont subi un changement complet. La censure pouvait bien mettre obstacle à la propagation des opinions, mais je suis encore à m'expliquer pourquoi on ne soignait pas davantage le style de celles qu'on pouvait énoncer impunément. Hélas! quand aurons-nous une Quaterly et une Edinburgh Revue?

— Eh quoi! va s'écrier l'Anglaise qui parcourt ces lignes, et dont la plume féconde a enrichi toute une tablette du cabinet littéraire du produit de ses loisirs; eh quoi! à peine un seul nom de femme dans cette longue liste d'écrivains de tout genre! On parle tant

de la supériorité des femmes de votre pays, qu'ont-elles fait? Serait-ce encore une réputation usurpée? — Eh mais! madame, en vérité je ne sais que dire, car je ne puis décider de ce procès *à coups de livres;* c'est impossible; vous avez raison, madame; les femmes de mon pays ne sont pas *femmes auteurs*. — Pourquoi? — Elles attendent. — Que peuvent-elles attendre? — Une société nationale dont la littérature de notre sexe est toujours l'expression, une langue nationale pliée aux bagatelles par le fréquent usage qu'on en fait dans le monde, une correspondance avec son intime amie en polonais. Nous autres, nous avons fait toutes ces choses en français, par suite de l'empire que les habitudes de l'enfance exercent sur toute notre vie.

Nous avons prié Dieu en français, lu, écrit, pensé en français. La mère caressait en français une fille bien-aimée; le mari querellait sa femme en français. Et où chercher la Polonaise supérieure au préjugé, pour se résigner à ne pas entendre son mari parler français? On eût nommé cela *incompatibilité de caractères*. Le prononcer mal était un ridicule, un cas de non admission dans la bonne compagnie [1].

[1] Le dernier roi de Pologne, Stanislas-Auguste, était resté très-long-temps en France avant son avénement à la couronne,

L'hospitalité (vertu de l'Orient), si inhérente à la Pologne[1], adoucit les misères de l'exil des Français en tant que cela peut se faire. Il faut ajouter qu'en recevant l'élite d'une nation si élégante et si sociable, on se créait une source inépuisable de plaisirs et de ressources, car jamais plus nobles émigrés ne vinrent frapper à la porte de l'étranger. Le comte Félix Potocki, ce seigneur roi, accueillit à Tulezyn la famille du duc de Polignac et l'éleva avec la sienne. Il maria et dota la belle Aglaé de Grammont (Mme Dewidoff), fille de la duchesse de Guiche et

es en rapporta les goûts et la langue. Les jeunes gens élevés à Lunéville par les soins du roi Stanislas Leszczynski la parlaient avec facilité, et la mode du temps avait été de dire : *il revient de Lunéville et il sait le français.* Il y eut dès lors en Pologne des gouvernantes françaises, et nos grand' mères s'énonçaient élégamment dans cette langue encore étrangère à leurs aïeules. La révolution française, l'intérêt qu'on prit à ses illustres victimes, nos rapports suivis avec cette contrée, firent refluer sur la Pologne la majorité de l'émigration, et les dames les plus huppées trouvèrent une honorable ressource en se dévouant à l'éducation des jeunes personnes ; d'ailleurs elles étaient dorénavant certaines de gouverner toute la maison et d'en concentrer les respects, tant leurs infortunes les avaient élevées. Une foule d'abbés embrassèrent le même métier ; j'en ai connu trois qui jamais n'avaient voulu quitter la Pologne, ayant toujours une éducation à faire en perspective, et portés sur les bras d'une maison à l'autre.

[1] Le grand-père de mon mari était si malheureux d'avoir à dîner tout seul, qu'il allait se mettre sur le chemin passant près de son village, pour y saisir au vol les personnes de sa connaissance, et les inviter à partager son repas.

petite-fille de la fameuse duchesse Jules, l'amie de Marie-Antoinette. Elisabeth de Polignac fut mariée aussi à un seigneur russe, et les autres continuèrent à vivre sous sa protection jusqu'à ce que l'impératrice leur eût fait don d'une terre de mille âmes. Le duc de Richelieu fut nommé général gouverneur d'Odessa, et y fit un bien infini ; M. de Langeron épousa une princesse russe, et fit ainsi sa fortune. Toutes les grandes maisons de la Pologne rivalisèrent de soins et d'attentions, eurent toujours des Français à demeure, s'identifièrent à leurs douleurs, à leurs sacrifices, et dûrent naturellement se servir de leur langue, car jamais Français n'a appris celle de la nation au milieu de laquelle la destinée le place. Tous ces émigrés étaient éminemment distingués, leur conduite irréprochable ; ducs, marquis, comtes, nés avec des généalogies parfaitement européennes, ils ne se parèrent jamais d'un titre emprunté, et méritèrent ainsi les respects de tous. La jeune fille qui voyait dans sa gouvernante les accessoires de la noble dame déchue s'attacha à elle avec tout l'intérêt de cet âge pour le malheur ; de là ses premières associations avec la France, son histoire, ses usages, sa préférence pour sa langue, les mille jolis riens dont se compose sa conversation. Et

cependant ce fut un mal : il rendit étrangères à leur propre littérature ces femmes si susceptibles de contribuer à ses succès. Ce moule de gouvernantes fut brisé, comme disait quelqu'un; les bonnes françaises les remplacèrent, car les mères complétaient leur ouvrage. Les bonnes sont un fléau, et exercent une mauvaise influence sur l'éducation première; mais le fait est qu'elles enseignent à parler français dès l'enfance; c'est tout ce qu'on leur demande. Si j'étais magistrat, je les bannirais pour toujours de la Pologne, en travaillant à sa régénération.

Le prince général, père du prince Czartoryski, combattait de tout son pouvoir une habitude si invétérée, et avait coutume de dire aux candidats qui aspiraient à étaler leur mauvais français : « *Parlons polonais, car j'ai un peu oublié mon français, et vous n'avez pas tout-à-fait appris le vôtre* [1]. » Le palladium de tout ce qui est national a été conservé à Pulawy, et dans le temps ou la princesse Isabelle Czartoriska s'est occupée de l'éducation des jeunes personnes, elle a soigneusement implanté l'étude du polonais. En général, c'était la *coqueluche* de Varsovie; les provinces y ont plus

[1] Le prince général avait infiniment d'esprit; c'est lui qui a dit en voyant Mme de Staël jouer le rôle d'Agar dans le désert : *que c'était une Agar qui justifiait Abraham.*

ou moins échappé, sauf les imitations ridicules ou exagérées. Nous devons à Pulawy la première femme auteur qui allait créer une littérature à la portée de son sexe, Mlle Tanska, aujourd'hui Mme Hoffman, établie à Paris depuis notre insurrection. Elle débuta par la traduction d'un livre allemand intitulé *Souvenirs d'une bonne Mère*, écrivit depuis en langue nationale des ouvrages à l'usage des enfans, que tout le monde lisait avec plaisir, prêchant l'amour du pays, le respect de ses usages, mettant ses principes en pratique, les appuyant de toute l'influence d'un aimable caractère. Elle allait faire en faveur des jeunes personnes de son pays tout ce que Mme de Genlis a eu le mérite d'opérer pour des femmes en général, c'est-à-dire une réforme radicale dans le mode de leur éducation; l'élan était donné, d'autres se seraient élancées vers un but que le suffrage de tous couronnait d'avance; mais dans une contrée si agitée, rien ne saurait promettre quelque durée[1]. Nous en restâmes là à notre grand regret. Il faut encore alléguer en faveur de mes compatriotes que les soins dont leurs enfans sont l'objet, celui de leur économie domestique, prennent une grande partie de leur temps. En Angleterre, les dames

[1] Mme Rautenstrauch a fait le plus joli roman qui existe en langue polonaise; il a pour titre *Valérie*, si je ne me trompe.

non mariées se consacrent généralement à la littérature, et il y en a bon nombre, ce me semble. En Pologne, plus ou moins, chacun se marie, et une vieille fille fait événement dans la société. Il faut mettre en ligne de compte un mari fantasque, ou mal élevé, qui n'aimerait pas trop à voir sa femme toujours la plume à la main quand la sienne est couverte de rouille. Allez! vous, heureuses femmes de ce pays, allez vous heurter contre cet obstacle; et même l'imagination poétique de l'auteur d'Egla aurait été réduite au silence. Cependant la nature les a traitées en enfans privilégiés; elles s'énoncent avec plus de grâce que les femmes étrangères, pourraient écrire aussi bien qu'elles, font de plus jolies lettres, parlent toutes les langues, sont fort instruites, et se trouveront, dans le courant de chaque conversation, à même de comprendre un savant, de lui répondre, sans être *précieuses ridicules* le moins du monde.

J'en ai fini une bonne fois pour toutes avec les femmes de mon pays, et je me flatte qu'elles ont trouvé en moi un avocat bien zélé à leur rendre justice et par conséquent hommage.

J'avais dîné avec d'excellens amis dans ce pays et leur avais lu quelques fragmens de cet ouvrage, encore inédit, lorsque la dame se

tourna vers moi tout en faisant son thé, et prêtant l'oreille aux chants nationaux fredonnés par mon fils, me dit tout-à-coup : A propos! est-il question de musique dans tout ceci? il me semble que votre mélodie nationale est bien douce à l'oreille. Vous le savez, il faut nous rendre compte de tout.—Mille fois merci! lui dis-je; j'allais oublier la musique, et je suis en Angleterre; c'est un crime de lèse-harmonie envers vous autres[1]. La Pologne est moins favorisée sous ce rapport que ses sœurs de race slavonne, et la harpe bohème ne résonne pas sous ses épais ombrages. Dans les hautes classes, toutes les jeunes personnes sont musiciennes, et cette étude commence de très-bonne heure; mais je n'imagine pas que nous soyons particulièrement doués de cet organe, vu le peu d'attrait du peuple pour la musique, genre de plaisir si indispensable dans toute l'étendue de l'Allemagne. Cela me rappelle un

[1] Quelqu'un de très-amusant et de très-spirituel, M. de Breza, venu dernièrement en Angleterre, disait un jour chez moi : « En vérité, depuis que je suis dans ce pays, je me sens rougir de mon ignorance musicale, et chaque fois qu'on me demande quel est l'instrument dont je joue, mes yeux parcourent le salon pour nommer celui qui ne s'y trouve pas; enfin, j'ai pris le parti de répondre que je suis fort sur la basse. — Prenez-y garde, mon cher ami, lui dit le comte Fontaine-Moreau, vous pourriez être joliment attrapé, car dans beaucoup de maisons en Angleterre il y a une basse. — Alors! alors! je ne sais plus à quel saint me vouer! »

heureux intérieur de famille à Dresde, que la musique contribuait à embellir encore. Wickler, le fameux cordonnier, occupé de son métier, sa femme, sa fille ourlant les souliers, tandis que le fils, en rentrant le soir, s'asseyait près d'un très-bon piano et charmait le plus sensible de leurs organes en jouant leurs airs favoris avec une précision accomplie ; eux de l'écouter dans cet heureux silence qui donne plus de plaisir à l'âme recueillie.

Les airs de l'Ukraine, ancienne province polonaise, sont pleins de mélancolie; ils rappellent ceux de la Moldavie. Le fameux chant qui a si souvent retenti dans les rues de Londres : *La Pologne n'a point encore péri*, s'est acclimaté partout où nous avons porté nos pas errans. *Le trois de mai*, *la Mazourka de Chtopicki* ont également cherché un ciel étranger, puisqu'il leur a été interdit de retentir sous celui de la patrie. Le rival de Paganini était un jeune polonais nommé Lipinski ; lui aussi joue du violon comme s'il y tenait *renfermée l'âme de sa mère* [1]. Cette nécessité absolue d'une contrée bouleversée de se tenir toujours prêts à partir, le peu de liberté d'esprit qu'elle entraîne, ont été des obstacles réels à la culture des beaux-arts, qui demande une si grande portion de notre temps. Les dernières

[1] Expression de Hoffman, le romancier allemand.

quinze années où nous avions fermé le temple de Janus ont vu développer le goût et le talent à la fois; nos expositions annuelles ont présenté des choses charmantes en fait de peintures, et les amateurs se sont placés parfois au niveau des artistes; il suffit de citer pour exemple un tableau généralement connu, le chœur d'une église de Capucins, où le clair-obscur est admirablement ménagé, et dont le comte Henri Zabiello a fait une si belle copie.

Il faudra bien du temps encore avant de faire participer le peuple en masse à des plaisirs aussi intellectuels; et, à vrai dire, ses besoins réclament des écoles primaires et non des académies, un catéchisme de morale et non les expositions du Louvre. C'est dans les montagnes dont les cimes bleuâtres se dessinent à l'horizon de la ville de Cracovie que le goût de la musique prédomine. Les paysans de cette partie de la Pologne rappellent les *Highlanders*; ils sont d'une taille très-élevée, extrêmement intelligens, plus libres dans leurs montagnes que partout ailleurs; portent un costume pittoresque, en soignent la propreté, et chantent, en s'accompagnant de la musette ou de la guimbarde, les airs de leur contrée natale, nommés des *Cracoviennes*, qu'ils entremêlent à la danse connue sous ce nom. Leur caractère est franc, bienveillant, audacieux; ils

feraient justice du premier qui voudrait les opprimer ou les insulter. On rencontre rarement la simple nature, en général trop poétisée sous des traits aussi aimables. C'est un paysage du Poussin, une églogue de Théocrite. Le cadre qui le renferme est malheureusement très-circonscrit. J'eusse voulu, mais en vain, y comprendre les autres parties de la Pologne.

CHAPITRE X.

De la poésie polonaise de l'époque actuelle. — Le romantisme. —Adam Mickiewicz.—Son poème de Wallenrod. — Fragmens. — *Elle n'est pas divine.* — Iridion.

La poésie polonaise s'était astreinte, durant le dernier siècle, à l'imitation des anciens, familiarisée avec eux par des imitations parfaites tirées de son propre sein, la connaissance approfondie de la langue latine, ses rapports avec l'Italie, qui continuait l'antiquité. La révolution française mina le piédestal de tout ce qu'un long passé avait appris à vénérer. Les nouvelles opinions, les nouvelles idées demandaient une nouvelle littérature qui harmonisât avec leurs besoins. Le flambeau qui avait guidé jusqu'alors l'humanité projetait le pâle éclat qui éclaire toutes les époques de transition. Retourner sur ses pas n'était plus au pouvoir de l'homme : il avançait guidé par cette lueur vague et incertaine; son malaise, sa mélancolie, qui tenait encore au regret du passé, aux incertitudes de l'avenir, lui créèrent un

état permanent de souffrance morale dont le romantisme devint l'éloquente expression. M. de Lamartine en France, lord Byron en Angleterre, furent les échos de l'inquiétude indéfinie qui portait l'homme à sonder tous les mystères de sa destinée, dont la Providence s'était réservé le secret. Ce prisme brillant qu'on appelle poésie le mit aux prises avec le malheur, par de continuels retours sur lui-même, en le lui présentant sous toutes les faces; elle lui enleva ses dernières illusions, une grande portion de sa foi et même l'espérance. Le développement plus rapide de ses facultés intellectuelles sous l'action d'un tel stimulant ne valut pas les biens qu'il perdait en retour. Chacun demanda séparément à sa destinée le compte d'un bonheur auquel elle avait failli; tous plongèrent dans ces tristes abîmes de la pensée d'où l'on ressort si fort à plaindre, et faute de mieux il y en eut qui prirent pour confidente de leurs douleurs cette même poésie qui avait décoloré toute leur existence. . . . .

Parmi les poètes de l'école de lord Byron, en Pologne, Adam Mickiewicz a échappé au désespoir en embrassant avec ardeur les idées religieuses, et la chasteté de sa muse s'en est ressentie avec bonheur. Quelques-uns de ses ouvrages ont été traduits en allemand; on a

essayé de les faire passer dans la langue française, et sa renommée européenne m'a encouragée à présenter à mes lecteurs des fragmens de ses écrits qui leur donneront, je le crains fort, une faible idée de la hauteur à laquelle s'est élevée la poésie polonaise.

Il serait impossible de faire apprécier à leur juste valeur ces pièces fugitives, dont le charme tient à leur cadence musicale ou à leur simplicité même. Poëte patriote, il a toujours chanté son pays avec des circonstances locales familières à ses seuls enfans. C'est un rapport de plus qu'il a avec Schiller, dont il se rapproche dans ses pièces fugitives ; mais c'est son poème de Wallenrod, écrit dans la maturité du talent, et sous l'impression des ouvrages de lord Byron, qu'il est plus aisé de mettre sous les yeux des étrangers, car il y a toujours une sorte d'unité dans la poésie épique de toutes les nations.

Conrad Wallenrod est un chevalier de l'ordre Teutonique qui, quoique étranger, s'est acquis l'estime unanime de ses confrères par ses exploits guerriers et ses vertus chrétiennes, la pauvreté, la chasteté, le mépris du monde. Les autres traits de son caractère rappellent Lara aux lecteurs de lord Byron.

« Était-il insensible, orgueilleux de sa nature, ou le devint-il avec le cours des années ? Quoi-

que jeune encore, ses cheveux gris et ses joues flétries déposent de la maturité des souffrances. On ne saurait le deviner : il arrive parfois qu'il se mêle aux plaisirs des jeunes gens, qu'il écoute en souriant les gentillesses des femmes, qu'il leur adresse des mots galans, et ce sourire d'indifférence avec lequel on présente un bonbon aux enfans; qu'il raille avec les courtisans. Mais ce sont autant de momens d'oubli : il y a telle parole insignifiante dont l'acception échappe aux autres, et qui réveille en lui des sentimens passionnés. Les mots de patrie, de devoir, d'amour, les croisades, la Lithuanie, empoisonnaient la gaieté momentanée de Conrad; il détournait les yeux, devenait insensible à tout, et se replongeait dans son mystérieux orgueil. Peut-être que se rappelant la sainteté de sa vocation, il se refuse à des douceurs purement terrestres. Il semble s'être borné aux charmes de l'amitié, et on lui connaît un seul ami, un moine à cheveux blancs, nommé Alban, d'une vie irréprochable et sainte; il partage la solitude de Wallenrod; c'est le confesseur de son âme, le confident de son cœur. Douce amitié! il est saint sur la terre celui qui sut s'attacher aux saints.

» Néanmoins il a un tort, car qui en est exempt? Conrad n'aime pas les distractions

mondaines; Conrad ne partageait pas les plaisirs de la boisson, mais lorsqu'il se voyait en proie aux regrets on aux ennuis dans sa cellule solitaire, il cherchait à en perdre le souvenir dans le vin; alors cette figure pâle et austère se colorait d'une rougeur fébrile, et ses yeux, jadis si bleus, dont le temps avait amorti le feu, jetaient des éclairs enflammés; des soupirs douloureux échappaient de sa poitrine, et une larme perlée gonflait sa prunelle; sa main cherchait un luth, et de ses lèvres découlaient des chants modulés dans une langue étrangère, que le cœur de ses auditeurs pouvait seul entendre : c'était une musique funèbre; il suffisait de l'écouter en contemplant la figure du chanteur; on lisait tous les efforts de la mémoire dans ses sourcils froncés, dans son regard baissé comme pour arracher quelque chose aux profondeurs de la terre. Quel est l'objet de ses chants? sa pensée s'égare-t-elle dans des plaines sans limites à la poursuite de sa jeunesse, sur les flots du passé? Où reste son âme? Dans le pays des souvenirs!

» Jamais sa main ne se laissa aller, dans un moment d'entraînement musical, à tirer de son luth des sons plus joyeux; ses lèvres même ont l'air de redouter d'innocens sourires comme autant de péchés mortels. Il fait vibrer toutes les cordes tour à tour, hormis

celle de la joie. Son auditeur partage tous ses sentimens, hormis un seul, l'espoir !

» Parfois ses frères sont entrés inopinément, et ont paru surpris du changement inoui qui se manifestait en lui. Conrad subitement réveillé, était contrarié, en colère ; jetant son luth, il cessait de chanter, et prononçait à haute voix des paroles impies.

» Puis il parlait à voix basse à Alban, ou bien appelait des soldats, donnait des ordres, proférait des menaces furieuses. Mais contre qui ? Ses frères prenaient l'alarme ; le vieux Alban s'asseyait en fixant sur Conrad un regard froid, scrutateur, sévère, plein d'une mystérieuse éloquence. Peut-être rappelait-il ou conseillait-il quelque chose ; peut-être éveillait-il la terreur dans l'âme de Conrad ; mais, aussitôt le front orageux de ce dernier redevenait serein, ses yeux ne lançaient plus des éclairs, ses joues se refroidissaient. Tel le gardien des lions, entr'ouvrant la grille de l'arène où sont rassemblés les seigneurs, les dames et les chevaliers, donne le signal des jeux : le royal animal rugit de toutes ses forces, et fait frissonner les spectateurs ; le gardien seul reste immobile, les mains sur la poitrine, et se contente de terrasser le lion avec un seul coup d'œil ; cet immortel talisman de l'âme qui conduit en laisse la fureur insensée. »

Tel est le caractère dont le poëte a revêtu son mystérieux héros. Le chapitre se rassemble à Marienbourg, et procède à l'élection du grand maître en invoquant le Saint-Esprit. On se sépare sans avoir rien résolu.

« C'était une de ces nuits paisibles du mois de mai ; un jour incertain apparaissait dans le lointain ; la lune avait parcouru le firmament azuré en changeant de couleur, avec un éclat différent dans sa face, nageant dans un nuage tantôt sombre, tantôt argenté, abaissant une tête calme et solitaire. On eût dit un amant rêveur dont la pensée parcourt tout le cercle de la vie, avec ses espérances, ses joies, ses souffrances, versant des larmes, ou souriant tour à tour; enfin, penchant sur son sein un front fatigué, il tombe dans la léthargie de la rêverie. »

Quiconque a observé durant une longue nuit d'été la course que suit la lune, verra combien cette peinture est fidèle.

Le grand prieur appelant Alban et les frères les plus marquans de l'ordre, sort du château, et entraînés par l'intérêt qui les absorbe, ils se trouvent dans la matinée sur les bords d'un lac éloigné de leur capitale. Tout-à-coup ils entendent le son d'une voix qui partait de la tour située auprès du lac. Cette tour servait de retraite depuis dix années à une

pieuse femme venue à Marienbourg, d'un lieu éloigné, qui s'y était ensevelie vivante, peut-être pour calmer des remords de conscience. On avait muré la porte de cette tour, et on lui faisait passer des vivres par une petite fenêtre grillée.

« Pauvre pécheresse! est-ce la haine du monde qui a brisé votre jeunesse au point de vous faire redouter le printemps et le soleil? Enfermée dans ce tombeau, on ne la vit point accueillir la brise rafraîchissante, contempler un ciel serein, les fleurs des prairies, ou, ce qui est plus doux encore, l'aspect de ses semblables. Cependant elle vivait encore, et des sons enchanteurs arrêtaient parfois le pèlerin pieux égaré la nuit au pied de sa tour; c'était apparemment un hymne dévot. Les enfans du village, jouant au pied d'un chêne, ont vu aussi luire quelque chose de blanc à la fenêtre, comme le rayon de l'aurore naissante; c'était sûrement une de ses boucles dorées, ou sa petite main blanche qui bénissait l'innocence. Le grand prieur, tournant ses pas de ce côté, entend ces mots : « C'est toi, Conrad; » hélas! les destinées s'accomplissent; tu seras » grand maître pour les massacrer! Ne te re- » connaissent-ils pas? Tu te caches en vain. » Si, tel que le serpent, tu pouvais emprunter » une autre forme, ton âme garderait encore » beaucoup du passé. Ne m'en reste-t-il pas à

» moi? Si tu revenais après ta mort, les croisés » te reconnaîtraient encore. »

» Les guerriers prêtent l'oreille; c'est l'accent de la recluse de la tour. Ils la voient tendre les bras au travers des barreaux; vers qui? la contrée est déserte. On aperçoit de loin comme le reflet d'un casque d'acier, et une ombre ressemblant au manteau du chevalier. Mais tout a disparu; c'était une erreur visuelle, le regard rosé de l'aurore, ou la vapeur matinale. »

Alban présenta les paroles échappées à la femme de la tour, comme les arrêts du ciel; et Conrad est élu grand maître; son seul aspect inspire aux chevaliers teutoniques la confiance du succès. La guerre incessante qu'ils ont faite à la Lithuanie, le fer et la flamme qui ont marqué partout la trace de leurs pas, les cruautés de tigre qu'ils y ont exercées, forment des pages les plus sanglantes de nos anciennes annales. Jamais institution chrétienne n'a dévié autant de son origine. Le poëme de Mickiewicz embrasse l'époque où ces guerres féroces avaient atteint le plus haut degré, et amené l'extermination totale de la population lithuanienne, placée en regard des croisés comme les peuplades américaines vis-à-vis de la civilisation européenne.

L'ordre entier s'attendait à voir la croix

plantée sur les murs de Wilna ; mais les semaines, les mois, l'année même venaient de s'écouler, Conrad restait inactif. Le lithuanien, autrefois si craintif, brûlait tous les villages à l'entour, emmenait les femmes et les enfans, et faisait trembler l'ordre à son tour. Jamais la fortune ne lui avait été plus propice. Une discorde intestine déchirait la Lithuanie, et un de ses princes, Witold, vint solliciter les secours des chevaliers porte-glaive.

L'ordre s'assemble ; Conrad ne paraît pas. Les frères se doutent qu'il est près de la tour ; car on le voit errer chaque soir aux bords du lac, et, semblable à un pilier de marbre, il reste attaché à ses murs jusqu'aux premières lueurs de l'aube matinale. On le voit agité en répondant aux paroles timides de la recluse, et l'on suppose que leur entretien est plein d'intérêt. Elle chantait et fit retentir le mot d'*espérance*.

» L'*espérance* échoèrent les rives du lac, les taillis et les plaines. Conrad tressaillit : « Où suis-je? s'écria-t-il avec un sourire farouche ; on parle d'espérance ? A quoi bon ces chants? Laisse-moi rappeler ton bonheur passé. Trois filles également belles croissaient sous les yeux de leur mère ; tu fus mariée la première.... Malheur ! malheur à vous, fleurs délicates et

fraîches ! Une effroyable vipère s'était glissée dans le verger, et partout où se portent ses mouvemens incertains, l'herbe sèche, les fleurs s'étiolent et prennent les teintes jaunâtres de la gorge du reptile ! Laisse errer ta pensée ailleurs ; ressouviens-toi de ces jours si heureux jusqu'à celui.... tu le sais. Chante, maudis ! Puisse cette larme brûlante qui perce le granit ne pas couler en vain ! Tiens ! j'ôterai mon casque ; laisse tomber cette larme sur mon front, qu'elle le brûle ; laisse-la tomber, te dis-je ; me voici prêt à souffrir, prêt à anticiper les tourmens que me réserve l'enfer. »

LA VOIX DE LA TOUR.

Mon bien-aimé, pardonne ; c'est moi qui suis coupable ! Tu es venu plus tard qu'à l'ordinaire. Oh ! l'attente est si cruelle ! Malgré moi une des chansons de mon enfance.... Qu'il n'en soit plus question. Ai-je lieu de me plaindre ? N'est-ce pas avec toi, mon bien-aimé, que j'ai traversé cette heure fugitive que je n'eusse pas voulu échanger contre la vie ignorée et pleine d'ennuis de la tourbe vulgaire ? Tu disais un jour que le commun des hommes ressemblait à ces conques marines enfouies dans les marais ; grâce à l'orage, elles surgissent parfois de leur réduit bourbeux, entr'ouvrent les lèvres, soupirent vers le ciel

et se replongent dans leur tombe ignorée. Non! je n'ambitionne pas cette espèce de bonheur; lorsque ma paisible vie s'écoulait au sein de ma patrie, il m'arrivait de rêver, de soupirer au milieu de mes compagnes vers quelque chose d'inconnu, et je sentais mon cœur palpiter avec angoisse. Je fuyais la prairie pour courir au sommet élevé de la colline. Là, j'eusse voulu que chaque alouette vagabonde me donnât une des plumes de ses ailes afin de m'élever au ciel; enlevant de la colline une seule petite fleur, celle qu'on nomme *Ne m'oubliez pas*, je me serais élancée haut, bien haut, dans les nuages, pour m'y absorber. Tu m'entendis, toi, et tu m'enlevas sur tes ailes d'aigle, monarque des oiseaux! Alouettes! belles alouettes! je n'ai désormais rien à vous demander; pourquoi voler à tire d'ailes? vers quelles délices? quand on a connu un Dieu tout-puissant dans les cieux, quand on a aimé un grand homme ici-bas?

CONRAD.

Tu parles de grandeur, mon ange! de cette grandeur qui nous fait gémir sous son poids. Quelques jours encore laissons agoniser notre cœur; quelques jours auront bientôt passé. C'en est fait, les regrets seraient superflus; pleurons. Mais que l'ennemi frémisse, car les

larmes de Conrad précèdent les massacres. Pourquoi es-tu venue ici, toi, ma bien-aimée? Pourquoi avoir quitté les murs de ton cloître, ce sanctuaire de paix, où je t'ai consacrée au service de Dieu? N'eût-il pas mieux valu pleurer et mourir loin de moi dans ce saint asile? Mais non! tu cherches cette contrée du mensonge et du meurtre, tu t'ensevelis dans le tombeau de cette tour pour y agoniser dans de lentes tortures, en y promenant tes regards solitaires, implorant le secours au travers de ces inexpugnables barreaux. Il me faut contempler de loin ta longue souffrance, et maudire mon âme où il y a encore des étincelles de sensibilité. . . . .

LA VOIX DE LA TOUR.

Si tu te plains, à quoi bon venir vers moi? Je fermerai ma fenêtre, et tu ne m'entendras plus, dusses-tu m'implorer avec anxiété. Je m'ensevelirai dans ma sombre tour, afin d'y dévorer mes larmes en silence. Adieu donc pour toujours, adieu, mon bien-aimé! et périsse à jamais le souvenir du seul instant où tu fus sans pitié pour moi! . . . .

CONRAD.

Aie donc pitié de moi, car tu es un ange. Arrête encore! et si mes prières ne te touchent

pas, j'écraserai ma tête contre les pierres de cette tour, et t'implorerai comme le ferait Caïn à son dernier soupir.

LA VOIX DE LA TOUR.

Ayons pitié de nous-mêmes, mon bien-aimé; car, si vaste que soit le monde, nous sommes seuls dans l'espace, seuls, comme deux gouttes de rosée tombées sur un océan de sable. La moindre brise n'a qu'à s'élever de terre, et nous périssons pour toujours. Ah! périssons donc ensemble! Je ne vins point ici pour te faire souffrir; mais je ne voulus point me consacrer à Dieu tant que je portais un amant terrestre dans mon cœur; je désirai vouer mes jours au service du cloître dans l'enceinte de ses murs. Tu n'y étais pas, et sans toi tout me paraissait triste, nouveau, étrange. Je me ressouvins qu'après maintes années tu devais revenir à Marienbourg, te venger de l'ennemi, en embrassant la cause d'une nation infortunée. L'attente devance le long cours des années; je me disais : il revient! il est revenu. Avant de m'ensevelir vivante dans un tombeau, ne me serait-il donc pas permis de désirer ardemment de te revoir, de mourir près de toi? J'irai, me disais-je, j'irai m'enfermer dans un ermitage, situé près de la grande route, sur un fragment de ro-

cher; peut-être qu'un guerrier, cheminant près de mon réduit, prononcera le nom de mon amant; peut-être pourrai-je distinguer le cimier de son casque parmi les autres emblèmes; car il aurait beau changer ses armes, et la devise de son bouclier, changer de figure même, qu'encore mon cœur seul devinerait mon amant de loin. Et si un devoir cruel le force à marquer ses pas par la destruction et le ravage, à s'attirer les malédictions de tous, il y aura un être, un seul être qui osera le bénir de loin! Je fixai mon asile et ma tombe dans ces lieux isolés où le voyageur profane ne saurait épier mes gémissemens. Tu aimes les endroits écartés? aussi ai-je bien pensé que quittant tes compagnons vers le soir pour communier avec la brise ou les flots du lac, tu en viendrais à songer à moi, lorsque ma voix se ferait entendre. Le ciel a exaucé des vœux aussi innocens; tu vins, tu compris mes chants. Autrefois je conjurai mes rêves de me présenter ton image, quoique silencieuse, mais consolante; aujourd'hui que de bonheur! aujourd'hui nous pouvons..... pleurer encore ensemble!

CONRAD.

A quoi nous mèneraient nos larmes? Je pleurais, t'en souviens-tu? en m'arrachant pour

toujours à tes embrassemens, en renonçant à tout bonheur pour accomplir une entreprise de sang. Ce trop long martyre va être couronné de succès, je puis me venger de nos ennemis, et tu viens m'enlever la victoire. Depuis que tu me jetas un regard de la fenêtre de cette tour, l'univers entier n'offre à mon œil avide que ce lac, ces barreaux. En vain le cri de guerre retentit autour de moi ; au milieu des sons du tambour, du bruit des armes, mon oreille impatiente, attentive, s'attache à l'accent angélique de tes lèvres, et toute ma journée se consume dans l'attente ; lorsque le soir arrive, je cherche à en prolonger la durée par mes rêveries, car désormais ma vie se compose des seules nuits. Pendant ce temps, l'ordre des chevaliers murmure de mon inaction, appelle la guerre et sa propre ruine, et mon fidèle Alban ne me laisse pas respirer en remettant sous mes yeux mes anciens vœux, nos villages massacrés, nos villes détruites. Si j'évite ses plaintes, il sait réveiller mes idées de vengeance par un soupir, un geste, un coup d'œil. Et tandis que le sort des nations demeure suspendu, je ne pense qu'à toi, j'invente des délais pour compter un jour de plus avec toi. O' jeunesse! quelle est la grandeur de tes sacrifices ! j'ai abjuré dans les intérêts de ma patrie l'amour et ses félicités ;

je l'ai fait le cœur brisé, mais avec courage! et aujourd'hui que me voilà courbé par l'âge, que le devoir, la volonté du ciel, le désespoir même, me poussent sur le champ de bataille, ma tête blanchie reste appuyée sur ces murs pour ne rien perdre de ton entretien.

« Il se tait; des gémissemens partent de la tour, et les heures s'écoulent dans un long silence. La nuit a disparu, les premières teintes de l'aurore font rougir les ondes paisibles du lac. Les brises matinales agitent les feuilles du taillis, les oiseaux commencent tout doucement leurs chants et se taisent; leur long silence indique qu'ils s'étaient réveillés trop tôt. Conrad lève les yeux, fixe douloureusement la grille; entend la voix du rossignol, et s'aperçoit que le jour va poindre. Il quitte son casque, cache sa figure dans les plis de son manteau, fait un signe d'adieu à la recluse et disparaît dans les buissons. On dirait un mauvais esprit qui, au son de la cloche matinale, quitte précipitamment le seuil de l'ermite. »

Cette scène, d'une sensibilité si douce, contraste avec les passions haineuses dont l'âme de Conrad est agitée, et auxquelles il va donner l'essor pendant le banquet du soir. Vitold, prince lithuanien, vient solliciter les secours de l'ordre contre un autre souverain de ce pays, et pour lui faire honneur, un vieux

barde lithuanien chante dans sa langue natale les malheurs dont cette contrée n'a cessé d'être le théâtre durant les longues guerres avec les chevaliers. Il chante l'histoire d'un jeune orphelin lithuanien, enlevé jadis par eux, au milieu du feu qui dévorait la maison paternelle, et le cri d'agonie de sa mère, son premier souvenir. Cet orphelin, élevé par les chevaliers, fut nommé Walther, porta un nom allemand tout en gardant une âme lithuanienne. Un vieux barde, captif comme lui, l'attirait sans cesse auprès de soi pour lui parler le langage de son pays, et lui inculquer dès l'enfance la haine des tyrans de sa patrie. Walther aiguisait le couteau dont il voulait percer leur sein ; ou bien il allait visiter les rivages de la Lithuanie, dans une frêle nacelle, guidé par le vieillard ; y cueillait les fleurs de la patrie et s'enivrait de leur parfum. « Voyez, disait le barde, ces prairies brillantes que le sable du rivage envahit ; voyez ces plantes balsamiques dont le front cherche en vain à percer ce linceul funèbre. Pauvres plantes, cette hydre de gravier avance, étouffe la vie et étend le désert à l'entour. Mon fils ! les productions printanières descendent pleines de sève au tombeau, ainsi font les nations opprimées, nos Lithuaniens, nos compatriotes ! »

Le cœur de Walther frémissait ; il voulait

massacrer les Allemands; le vieillard modérait sa fougue imprudente, et lui conseilla de rester parmi eux pour apprendre l'art de la guerre. Mais dès le premier combat avec les siens, en apercevant leurs bannières et entendant leur langue, il courut à eux, entraînant le vieillard après lui.

« Tel qu'un faucon arraché au nid paternel, et nourri dans une cage, privé de son instinct par de cruels tourmens, et dressé à poursuivre les siens, dès qu'il s'élève vers les nuages, dès que son œil embrasse l'immense étendue de sa patrie d'azur, qu'il respire son air si doux, entend le bruit de ses ailes : Va, dit-il au chasseur, retourne chez toi; le faucon ne rentrera plus dans ta cage. »

Walther fut accueilli par le souverain de la Lithuanie; il aimait passionnément sa fille, et elle lui fut donnée en mariage. Mais les malheurs de leur contrée, exposée aux dévastations des Allemands, ne lui laissèrent pas connaître un seul jour de bonheur. Une pensée intime, déchirante, torturait Walther. Il pressa sa femme contre son cœur : Adieu, s'écria-t-il; tu es jeune, tu es belle, oublie-moi; je perds tout, je resterai seul dans l'univers, pour trahir, massacrer, puis mourir d'une mort honteuse. Il lui dévoila ses desseins; partit avec son barde, et l'on n'en entendit plus parler.

« La fin ! quelle est donc la fin de ce chant? s'écrie-t-on de toutes parts; qui est ce Walther? qu'a-t-il fait? de qui voulait-il se venger? où est-il? La fin! s'écrie Conrad furieux, c'est la fin que tu dois chanter, ou bien donne-moi ton luth. Pourquoi frémis-tu? Donne-moi ce luth, verse à boire; c'est moi qui achèverai ce chant, puisque tu ne l'oses pas.

» Je connais bien la fin..... mais non..... je chanterai autre chose. Lorsque je guerroyai dans les montagnes de la Castille, les Maures m'apprirent certaine ballade... Vieillard, joue donc l'air, tu sais, cet air de mon enfance que dans la vallée... O souvenir plein de charmes! c'est l'air dont je m'accompagne toujours. Veux-tu revenir, vieillard? car j'en jure par tous les dieux, Allemands! Prussiens! Le barde retourna, toucha son luth, et on le vit jouer d'une main tremblante l'air sauvage de Conrad, comme un esclave suit son maître courroucé. »

Cette ballade est charmante dans l'original, mais tout gît dans sa mélodie poétique. Almanzor, roi Maure, se défend dans une des tours de Grenade, contre les Espagnols, tandis que la peste règne dans la ville. L'ennemi se rend maître du château; mais Almanzor parvient à s'échapper au milieu de la déroute des siens. On le voit revenir bientôt après,

et se remettre aux mains des Espagnols, ne demandant qu'à avoir la vie sauve, se reconnaissant leur vassal. Chacun le reçoit à merveille, et il les salue et embrasse tour à tour. Mais au même instant on le voit chanceler et pâlir; il meurt en les maudissant, après leur avoir communiqué le miasme pestilentiel qu'il était venu leur apporter.

— Voilà, s'écrie Conrad, la vengeance des Maures. Il vous tarde de savoir quelle sera celle du Lithuanien? peut-être tiendra-t-il parole un beau jour, en mêlant la contagion avec le vin... Mais non. — Oh! non! autres temps, autres mœurs, prince Witold. Les souverains de la Lithuanie viennent chercher notre aide contre leur peuple fatigué, et nous font les maîtres de leurs propres domaines.

Conrad avait trop bu; il divagua et s'endormit au grand scandale de tous. On chercha vainement le barde. Il s'était esquivé; mais le bruit courut que Alban, déguisé ainsi, avait excité Conrad par ce chant à courir sus aux Lithuaniens.

— Guerre! guerre! — Et Conrad s'efforce en vain d'arrêter l'emportement du peuple et les ordres du conseil suprême. Tous demandent depuis long-temps à tirer vengeance de la perfidie de Witold et des incursions de ses sujets.

Witold, qui avait demandé l'aide des chevaliers teutoniques, s'était servi d'un ordre falsifié du grand maître, pour entrer dans leurs châteaux forts et mettre tout à feu et à sang, après qu'il en eut désarmé les garnisons. Conrad partit à la tête d'une nombreuse croisade; on s'attendait à le voir revenir chargé de butin; mais bien loin de là, il avait vu périr tous ses soldats, et le guerrier fameux ne s'était pas aperçu des piéges que lui tendait Witold. On l'avait même vu s'enfuir du champ de bataille.

— Conrad souffrait. Mais regardez ses yeux; cette grande prunelle à moitié entr'ouverte jetait des rayons obliques; on dirait une comète annonçant la guerre, qui change de forme à tout moment, comme ces feux follets dont Satan se sert pour induire les voyageurs en erreur : la rage et la joie leur donnent une expression satanique.

— Arrête, maître orgueilleux! il y a un arrêt qui t'attend. Je connais à Marienbourg un cachot souterrain où s'assemble le Tribunal secret pendant que la ville est plongée dans l'obscurité.

Un homme masqué approche du trône et dit :

« Juges redoutables! nos soupçons ont été
» constatés par des preuves; l'homme qui porte

» le nom de Conrad Wallenrod n'a pas droit » à ce titre. On ne sait qui il est; il y a près » de douze ans qu'il vint dans les provinces » du Rhin, lorsque le comte Wallenrod allait » en Palestine; et il l'y suivit en qualité d'é- » cuyer. Wallenrod disparut bientôt après; » cet écuyer, soupçonné de l'avoir assassiné, » quitta la Palestine et se rendit en Espagne. » Il fit preuve de valeur contre les Maures et » dans les tournois, se couvrant partout du » nom de Wallenrod. Ayant prononcé des » vœux, il fut élu grand maître pour nous » perdre. Vous savez tous comment il a gou- » verné : pendant le dernier hiver, lorsque » nous eûmes à combattre le froid, la fa- » mine et la Lithuanie, Conrad courait soli- » taire au travers des bois et y rencontrait » Witold en secret. Mes espions suivent ses » pas depuis long-temps; ils se sont cachés » auprès de la tour, ne pouvant comprendre » ce que Conrad disait à la recluse. Mais, ju- » ges! écoutez bien, il lui parlait lithuanien. » D'après toutes ces données, j'accuse le » grand maître de mensonge, de meurtre, » d'hérésie et de trahison. »

Ici l'accusateur confirma ses paroles par un serment.

Il se tut. Les juges délibèrent, mais il n'y eut aucun vote, ni entretien secret; à peine

échangèrent-ils un coup d'œil ou un signe de tête. Ils sont dominés par une pensée formidable, profonde. S'approchant du trône tour à tour, ils tournent avec la pointe de leurs poignards les feuillets du statut, interrogent leur conscience, posent la main sur le cœur et s'écrient unanimement : Malheur! que les échos des murs redirent à trois reprises : Malheur! ce mot seul renferme tout un arrêt. Les juges lèvent douze glaives en l'air, tous dirigés contre le sein de Conrad. Ils sortent en silence, et les échos des murs disent encore : Malheur!

Conrad vient dans la matinée au pied de la tour, et là il semble retrouver les émotions rafraîchissantes d'un heureux passé.

« Je les ai détruits, dit-il; cent années ne
» répareront pas les maux que je leur ai faits.
» L'enfer n'eût pas inventé une vengeance
» plus cruelle. Je n'en veux pas davantage,
» car enfin je suis homme! J'ai consumé ma
» jeunesse dans cette série de froides, de
» sanglantes représailles. Aujourd'hui que je
» me vois courbé par l'âge, la trahison m'en-
» nuie, les batailles ne me vont plus, je suis
» rassasié de vengeance, et les Allemands sont
» aussi mes semblables! »

Et il lui propose de revenir à lui et de vivre ignorés dans quelque obscure retraite; mais

elle reste inflexible; il s'éloigne, erre sans but, au hasard; l'air lui semble pesant au plus fort de l'hiver; il jette son manteau, son armure, découvre son sein, rejette tout, hormis ses douleurs. Il entend murmurer à ses oreilles ces mots : Malheur! malheur! malheur! Il retourne chez Aldona, et la supplie de lui jeter au travers des barreaux un fil, le ruban qui a noué ses cheveux, une pierre de sa tour, ou telle autre chose qui eût reposé le matin même sur son sein, sur laquelle une de ses larmes fût tombée. Il lui dit qu'il attacherait une écharpe noire sur son balcon, qu'il allumerait une lampe à sa fenêtre. Si elle la voyait disparaître avant la soirée, c'est que probablement il ne reviendrait plus. Adieu.

Conrad reste jusqu'au coucher du soleil à sa fenêtre, les yeux fixés sur la tour de la recluse, et se prépare à y aller lorsqu'on entend frapper à coups redoublés à la porte, en faisant retentir le mot de : Malheur. Walther barricade l'entrée de sa chambre, prend une coupe et boit. On approche :

— Vieillard, dit-il, à quoi penses-tu? Ta coupe est pleine, bois.

— Non, je veux te survivre, mon fils : je veux fermer tes paupières et vivre pour répandre ta gloire par tout l'univers. Je par-

courrai la Lithuanie, ses châteaux, ses villes, ses villages ; mes chants me devanceront là où mes faibles pas ne pourraient plus me guider. Le barde les récitera dans les batailles, la mère les apprendra à ses enfans ; et peut-être qu'à ce son patriotique un vengeur s'élèvera dans l'avenir.

Walther arrête encore sur la tour ses yeux baignés de pleurs, comme s'il eût voulu embrasser ce qu'il allait perdre à jamais. Il presse silencieusement Alban contre son cœur. La porte cède, ils entrent.

— Traître ! ta tête va tomber sous le glaive ! repens-toi et prépare-toi à la mort. Voici le chapelain de l'ordre, purifie-toi de tes péchés et meurs en chrétien.

Walther les attend, le glaive à la main ; soudain il pâlit, il chancelle, s'appuie contre la fenêtre ; et, ôtant son manteau, il foule sous ses pieds sa croix de grand maître ; — « Voilà, » dit-il avec un sourire de mépris, voilà les » péchés de ma vie.

» Me voici prêt à périr ; vous demandez mes » comptes ? Voyez ces milliers de victimes ; » vos villes en ruines, vos domaines en flam- » mes. Entendez-vous le vent qui se déchaîne » en chassant devant lui des tourbillons de » neige ? là gèle le reste de vos escadrons. En- » tendez-vous hurler ces bandes de chiens af-

» famés? ils se disputent les cadavres des
» vôtres.

» C'est mon ouvrage, j'en suis fier à ja-
» mais; d'un seul coup, j'ai terrassé l'hydre
» aux mille têtes; semblable à Samson, qui,
» en secouant une seule colonne, détruisit
» tout l'édifice pour s'abîmer ensemble. »

Il dit, regarde la tour, et tombe sans vie, après avoir renversé la lampe.

Au même instant, un cri subit, terrible, déchirant, entrecoupé, part de la tour. Vous devinez quel sein vient de le laisser échapper. Et celui qui a pu entendre un semblable cri sait bien qu'il ne torturera plus la poitrine dont il est sorti : il y avait toute une vie dans ce douloureux accent.

Tel est ce poème, qui étincelle de beautés dans sa langue natale, et auquel le sentiment qui y prédomine, l'amour de la patrie, a dû prêter un intérêt palpitant, surtout à l'époque où il parut. C'était en 1829; les scènes de Wilna, toutes récentes encore, portaient dans tous les cœurs le désir de secouer un joug détesté; l'insurrection de 1830 couvait sous la cendre. Il a fallu tous ces motifs pour ôter au caractère de Wallenrod l'odieux qu'inspire un traître, et oblitérer cet instinct de moralité qui ne nous permet d'admirer que ce qui porte son empreinte. Ce n'était pas Hector

défendant les cheveux blancs de son père, le sanctuaire des dieux, les murs sacrés de Troie, ni Godefroi et ses chevaliers chrétiens courant nous rendre le tombeau du Sauveur. Il faut savoir gré au poète d'avoir donné des remords à Wallenrod, et une fin tragique, qui punit la trahison dont il s'était rendu coupable. Il faut savoir gré à un si grand artiste de n'avoir point cherché à revêtir le mal des couleurs d'un héroïsme noble et pur, de ne point s'être illusionné au point de nous prosterner aux pieds de sa création, belle, puissante, poétique, mais où il faut faire abstraction de la beauté morale.

Un autre poète entre en scène avec une masse d'idées qu'on ne peut comparer qu'à un orage, qui l'emporte dans les régions presque inaccessibles du romantique, où l'on a peine à le suivre, car c'est un labyrinthe dont il ne nous a pas donné le fil. C'est que précisément ce fil tient à l'histoire personnelle du jeune poète, placé au plus haut rang de la société, dissimulant son nom pour donner un libre essor au vague mélancolique de ses impressions. Il a débuté par un ouvrage en prose intitulé *la Non-Divine Comédie*, et l'incohérence de cette conception en rend l'analyse difficile. Il a voulu représenter l'état futur de la société, non pas tel que le rêve le phi-

losophe qui suit la marche inaperçue du progrès de nos jours et n'y voit qu'amélioration : la torture abolie, la mendicité presque inconnue dans les États-Unis, le régime des prisons perfectionné, les bienfaits de l'éducation mis à la portée du pauvre, les enfans dont on soigne le jeune bonheur, les liens du mariage beaucoup plus respectés, un grand retour aux idées religieuses, les chemins de fer, le bon marché des marchandises sont des bienfaits d'une civilisation qui a embrassé la condition matérielle et morale de l'homme et dont notre siècle peut s'enorgueillir à juste titre. L'auteur de *la Non-Divine Comédie* s'est plu à nous tracer le tableau hideux de la désorganisation de la société, et en a emprunté les sombres teintes à une imagination exaltée, et aux regrets si naturels d'un passé où sa caste gouvernait le monde.

« Commençons nos chants ; mais qui les commencera et qui les finira ? Oh ! parlez-moi du passé revêtu d'une armure, avec le panache flottant du chevalier. J'évoquerai des tours gothiques devant vos regards charmés ; je projetterai sur vos têtes l'ombre des saintes cathédrales. Mais non, c'est passé sans retour.

» Qui que vous soyez, parlez-moi de vos croyances ; il est plus facile de quitter la vie que de créer la foi ou de l'éveiller dans son

cœur. Rougissez-en tous, tant que vous êtes, grands et petits, car c'est en dépit de vous, hommes misérables et médiocres, sans cœur, sans âme, que le monde tend à son but, vous entraîne, vous presse, vous pousse, se joue de vous, tout en vous bouleversant. Oui, le monde c'est comme une danse folle, enivrante ; les danseurs paraissent, disparaissent, car il fait bien glissant, car il y a du sang, beaucoup de sang, il y en a partout, entendez-vous.

» Voyez-vous ces masses éparses aux portes de la ville, au milieu des collines et de leurs peupliers ? Les tentes sont dressées, il y a partout des tables couvertes de viandes et de boissons, étayées avec des perches. La coupe passe de main en main, et dès qu'elle a touché les lèvres des convives, un cri de menace, un serment ou une malédiction se font entendre. La coupe vole, tourne, retourne, toujours pleine, brillante parmi ces milliers. Vive l'ivresse et la joie ! »

. . . .

» Les voyez-vous s'agiter impatiemment ? ils murmurent, se préparent à éclater ; tous sont misérables, la fatigue sur le front, les cheveux épars, couverts de guenilles, le visage en feu, les mains calleuses à force de labeur ; ceux-là tiennent des faucilles, ceux-là des marteaux et des sabots. Tenez, cet homme si grand tient

une hache abaissée, cet autre fait mouvoir une massue au dessus de sa tête; là, plus loin, du côté de ce saule, un petit villageois mange des cerises tandis que son autre main serre une cheville. Il y a aussi des femmes, leurs mères, leurs femmes, pâles, affamées, comme eux flétries avant l'âge, sans aucune trace de beauté; leurs cheveux sont couverts de la poussière amassée sur la grande route, leur sein à peine revêtu de leurs vêtemens déchirés; leurs yeux ont un je ne sais quoi de sombre, d'éteint, on dirait un faux semblant de vue. Mais bientôt ils vont prendre feu. La coupe vole de main en main. Vive l'ivresse et la joie!

» Une grande clameur s'élève dans l'assemblée. Est-ce joie? est-ce désespoir? peut-on le distinguer au milieu de cette confusion? L'homme qui vient d'entrer a sauté sur une table, puis sur une chaise; il les domine, il leur parle; sa voix est traînante, âpre, distincte; chaque parole est comprise, entendue; ses mouvemens sont lents, aisés, et accompagnent ses phrases, comme la musique va avec le chant; son front est élevé, large, pas un cheveu au sommet de la tête, les pensées les en ont chassé; la peau s'est collée au crâne, aux joues, et s'étend jaunâtre sur les os et les muscles. Une barbe noire descend sur sa figure

à partir des tempes; jamais de changement de couleur sur ses joues; ses yeux impassibles restent fixés sur ses auditeurs, on n'y lit pas une ombre d'hésitation ou de doute; et lorsqu'il élève le bras au-dessus de leurs têtes, ils se baissent, ils ont l'air de se prosterner devant les bénédictions de cette intelligence supérieure. Mais le cœur n'y est pour rien, il est parti avec les préjugés. Vive la joie et le massacre !

» C'est leur rage, c'est leur amour, c'est le desposte qui régit leur âme et leur enthousiasme; il leur a promis du pain et du gain. Des cris éclatent de toutes parts : « Vive Pancrace! du pain! du pain! du pain! Mort aux nobles! mort aux négocians! du pain! du pain! »

Deux figures planent sur cette scène de ruine : le dernier noble, et le nouveau chef de ces masses désorganisées dont nous avons vu le portrait. Le comte est poète, orgueilleux, loyal, religieux, et inspire une admiration involontaire à *l'homme nouveau*, qui fait une guerre à mort aux nobles, et tient à le sauver. Ils se rencontrent. Pancrace lui offre la vie sauve au moment où la garnison du dernier fort qui reste à la noblesse, se trouve réduite aux abois.

Le comte rejette ces propositions avec hauteur. «C'est donc là le saint honneur, lui dit Pancrace, l'honneur chevaleresque dont vous êtes l'expression! C'est une guenille fanée dans la bannière de l'humanité. Oh! je vous maudis! Quoi! si plein de vie, se joindre aux mourans, avoir foi aux castes, aux os des aïeux, à ce mot patrie, etc., etc.

» Tenez, lui dit le comte en tendant la main vers le portrait de ses aïeux, regardez ces figures; il y a là une pensée de patrie, de foyer, de famille; cette pensée abjurée par toi est tracée dans les rides de leurs fronts, et ce qu'ils ont senti revit en moi. Mais toi, homme, dis-moi où est ta patrie; tu plantes le soir ta tente nomade sur les ruines de la maison d'autrui. Le lendemain tu l'emportes pour aller camper ailleurs. Tu ne saurais trouver un foyer qui t'appartienne tant qu'une centaine d'hommes laissés sur la terre répéteront avec moi, gloire à nos pères!»

Une scène hideuse, grotesque, qui rappelle les assemblées des mauvais esprits sur le Hartz, est celle des *saturnales* de l'humanité, qui a secoué ses soi-disant fers, et se trouve à cette époque de transition où nous l'avons vue sous Robespierre; mais ici le cadre embrasse l'univers. D'abord on voit apparaître les juifs triomphant sur la croix renversée du Christ,

élevant des potences, préparant des cordes, aiguisant les poignards que leur ennemis naturels, les chrétiens, doivent retourner les uns contre les autres. C'est la voix de Satan lui-même; son expression n'est que malédiction et blasphème.

Puis suit la danse des *hommes libres* autour de la potence, avec des cris tumultueux et les malédictions prodiguées aux nobles et aux rois.

Le *club* des domestiques, présidé par un valet de chambre, qui jurent la mort de leurs maîtres.

Le chœur des bouchers se préparant à faire main-basse sur les grands, avec un refrain horrible.

La *femme émancipée* apparaît ensuite, plus hideuse que tout ce qui a précédé.

Le *condotière des peuples libres*, les paysans préparant une jacquerie, le prophète inspiré de la liberté, passent tour-à-tour devant nos yeux. Autour de ce dernier, on voit se grouper les grands prêtres, les philosophes, les poètes, les artistes, leurs filles et leurs maîtresses, enfin l'aristocratie de cette ère nouvelle.

« Donnez-moi ma fiancée, s'écrie le prophète, donnez-la-moi, belle, indépendante, émancipée, dépouillée de voiles et de préjugés, élue entre les autres filles de la liberté. »

Ces orgies obscènes sont couronnées par la

consécration du futur meurtrier des rois, destiné à détruire les anciennes races dans tout l'univers, avec le secours du fer ou du poison.

On est bien aise de sortir de ce chaos, qui nous rejette dans le genre allemand; mais il faut dire à la louange de l'auteur que quelque incohérentes que soient ses idées, il ne s'est jamais écarté des règles du bon goût et de la décence.

Le dernier noble se jette dans un précipice, du haut des murs, après avoir défendu, avec le courage de l'honneur et du désespoir, le dernier asile de sa caste. Pancrace, le libérateur du genre humain, vient contempler le monde dépeuplé, dont la vaste étendue se déroule à ses pieds. Le sang du *dernier noble* coulait sur ce fragment de muraille.

« Nous sommes seuls, dit-il à son confident Léonard, et cependant il me semble qu'il y a encore quelqu'un entre nous.

LÉONARD.

C'est ce corps qui gît ici.

PANCRACE.

Il a connu les secrets de Dieu; ce corps n'est rien, mais il y a un esprit qui règne en ces lieux.

Tout-à-coup il pâlit, et désigne à son

confident un signe dans les cieux que l'autre n'aperçoit pas.

C'était le Christ immobile, au-dessus du nuage, éclairé par le couchant.

« Tu as vaincu, Galiléen ! » s'écrie Pancrace, et il meurt !

Je suis embarrassés d'expliquer la signification de la dernière partie de ce poème. C'est peut-être le Christ terrassant celui qui avait osé piiteler ses autels, au milieu de ces triomphes impies. Iridion, le second ouvrage du même auteur, est plus simple, plus soigné, et d'une compréhension plus facile. Laissons parler l'auteur.

Ce récit date du troisième siècle de Jésus-Christ. L'empire romain était à son déclin, tout se relâchait et se désorganisait ; ce qui avait fait autrefois sa vie, et lui imprimait le mouvement et le progrès, redevenait néant, mourait ou se transformait. Trois systèmes marchaient de front. Le paganisme déjà sans vie, il est vrai, mais complété par la fusion de toutes les divinités de l'Orient, se présentait dans son ensemble, comme un cadavre richement paré, prêt à descendre au tombeau. Le christianisme n'avait point encore revêtu de corps ni de forme ; il germait persécuté, appelant à une lutte philosophique tous les symboles des antiques croyances, qui se combat-

taient ou se rapprochaient tour à tour. On l'eût pris pour un esprit puissant, au moment de son incarnation. Le troisième élément de l'empire consistait dans les barbares, avec leurs variétés de sauvages, mobiles comme une mer agitée par la tempête. Eux aussi avaient leurs mythes, mais Rome les avait absorbés. Ils vivaient au jour le jour dans les régions romaines, en révolte dans le Nord, poussés vers l'Italie, tantôt à main armée, tantôt enrôlés dans leurs rangs, pleins de l'inquiétude des atômes durant leur agglomération, mais ne se comprenant pas, sans la concience d'eux-mêmes, enfin aveugles, puissans comme les pouvoirs de la nature. C'était une matière combustible, prête à prendre forme et à se pénétrer de l'esprit qui habitait les catacombes, prête à se prosterner devant le christianisme.

Le silence précédant l'orage qui engloutit Rome, et la transforma dans une Europe chrétienne, nous est représenté par les banquets des Césars, et la misère des peuples et des esclaves dans l'étendue de l'empire, misère qui se refuse à toute description. Il est vrai de dire que les excès matériels et leurs misères dénotent le silence de l'âme chez les individus comme chez les nations ; c'est la vie animale à son plus haut ou à son plus bas échelon, tandis que la vie morale repose pour

se réveiller et frapper! Au total, l'antiquité fut plutôt le monde des chiffres et des formes, l'essor intellectuel n'y prédomine pas; aussi elle expira convulsivement, absorbée dans la matière... Notre siècle pèche par l'excès contraire.

« Où êtes-vous, fils de la vengeance, fils de ma muse? Il est temps de ressusciter pour fouler à tes pieds les membres du géant; souviens-toi, tu l'as juré, tu renonças à l'amour, à l'espérance, à la foi, pour jeter un regard, un seul, et t'abîmer avec des milliers des tiens. »

Ce fils de la vengeance évoqué ainsi est Iridion, né d'Amphiloth Hermès et de Grimhilde, fille de Sigurd, prêtresse d'Odin. Hermès la conduisit dans une des îles de la Grèce sa patrie. Toutes les pensées haineuses de Mithridate et de Jugurtha contre Rome couvaient dans son sein, et lorsque Grimhilde, inspirée par ses dieux, termina ses jours en prenant du poison, ses dernières paroles furent celles-ci:

« Mes frères du Nord, venez combattre; plantez vos tentes dans la ville aux sept collines; le sommet du Capitole verra vos banquets, et Rome mise aux fers, foulée par vous, grincera des dents et pleurera amérerement. Rome! Rome! Rome! »

Nourri dans les sentimens de vengeance de la Grèce conquise, instrument aveugle de la

destinée qui poussait les peuples du Nord à détruire Rome, Iridion est l'expression de toutes les haines du passé et de l'avenir. Sa sœur Elsinoe attire, par sa beauté, l'amour d'Héliogabale ; il la lui donne en lui recommandant d'empoisonner chaque instant de sa vie, en présentant à ses sens effrayés l'image des prétoriens courant aux armes, des patriciens organisant des complots, du peuple arrachant les portes du palais, enfin elle doit sucer ainsi le sang de son cœur.

Cependant Iridion est chrétien, il prie dans les catacombes; mais il entend mieux les sons du luth grec que les paroles de l'Évangile et ses divins préceptes. La vengeance brûle son sein, quoique l'amour y vienne aussi allumer ses flammes; il aime Cornelia Metella, une chrétienne, sans pouvoir renoncer à des idées de destruction. Près de toi, dit-il, je suis doux comme un enfant, mais pas plus long-temps que le flot de la mer, qui va pour ne plus revenir; hors du cercle de ta vue, je pourrais nager dans le sang; l'herbe cessera de croître là où j'aurai passé.

Aussi Iridion soulève Rome contre Héliogabale et contre Alexandre Sévère, son successeur. La fortune et les conjurés trompent son courage; il est sauvé par le bon ou le mauvais génie qui veille sur lui depuis l'enfance et ne

l'abandonne jamais. Transporté par lui sur le sommet d'une montagne, il voit Rome avec ses tours orgueilleuses, et pleure de n'avoir pas su l'anéantir. Le Méphistophelès (car c'en est un) lui promet alors de l'enlever aux choses humaines, de l'endormir dans le néant et l'oubli, de le réveiller plein de vigueur et d'énergie, lorsque Rome aura cessé d'exister, pour qu'il puisse fouler ses cendres et ses ruines.

IRIDION.

Ce ne sera pas lorsque les flammes l'auront embrasée, lorsque les frères de ma mère feront retentir leurs trompettes sur les sept collines.

LE GÉNIE DU MAL.

Quand le veux-tu donc?

IRIDION.

Lorsque le Forum ne sera que poussière.
Lorsque le cirque sera devenu un ossuaire.
Lorsque l'opprobre aura couvert le Capitole!

LE GÉNIE DU MAL.

Mais alors... mon fils.

IRIDION.

Je serai à toi, mais jure.

Je jure de conserver ton corps, je jure d'endormir ton intelligence et de la réveiller, je le jure par ce quelque chose que *lui* a appelé le mal, mon seul bien à moi. Donne-moi ta main.

IRIDION.

Elle est à toi cette âme malheureuse qui a lutté en vain.

Un cri de désespoir fend les airs; Cornélia Metella du haut des cieux veillait encore sur lui.

Néanmoins Iridion, un moment ébranlé, répète : Rome à moi! et mon âme à toi!

Les siècles s'écoulent, Iridion se réveille, son génie le fait planer sur Rome, et il rend grâces à la destinée en la voyant tombée si bas. Les colonnes de ses splendides édifices roulant dans la poussière; leurs chapiteaux, leurs fleurs, leurs feuilles d'acanthe qui l'avaient ébloui autrefois de leur éclat, ressemblaient aux cheveux négligés d'un vagabond. Plus de peuple romain dans le Forum; il le frappe du pied en passant. Le peuple romain reste assoupi.

« Son guide le conduit dans la rue des arbres flétris; là il voit l'ombre du mont Palatin,

les corps mutilés des dieux, le sein déchiré des héros, autrefois de jaspe et de porphyre. Là, cette porte de Titus disjointe et recimentée, comme une énorme cicatrice; puis des lieux déserts où la désolation a établi son empire. Il sembla à Iridion ressuscité que le Colysée restait encore debout; mais le vieillard se prit à rire et l'entraîna plus loin.

» Dans le cirque silencieux, sur ce sable argenté, au milieu de ces arcades transformées en arides rochers, recouverts de lierre à leurs sommets, avec des crevasses dans leur sein; là encore tu rendis grâces à la destinée d'avoir avili Rome.

» Ici devait aboutir ta course; c'est d'ici que tu devais aller là où s'engouffrent des milliers.

» Et tout ce que tu contemplas jadis, tout ce dont tu fis jadis partie, se présente à ta mémoire; là fut le trône des Césars. Ta pensée entendit le son des flûtes, des trompettes, des applaudissemens, des malédictions. Mais où est le soleil, le rideau pourpré qui flottait au-dessus du cirque? La pâle clarté de la lune éclaire ces masses ressuscitées, qui passent et disparaissent.

» Ils n'ont laissé que le son d'un hymne entendu autrefois; cet autrefois c'était hier. Les Nazaréens ont disparu hier; leurs regards

étaient sereins comme un soir d'été. A l'endroit où on les vit tomber s'élève aujourd'hui une croix de bois noir; elle s'élève silencieuse au milieu du cirque. Le guide d'Iridion détourna de ses paisibles reflets ses yeux assombris.

»Mais toi, Iridion, tu éprouves une singulière émotion; ce n'est pas que Rome t'inspire quelque pitié, car son deuil n'expie point ses crimes. Ce n'est pas la terreur du sort que tu te prépares, car tu as trop souffert pour savoir trembler; ce n'est pas le regret de quitter ta mère patrie, tu as perdu l'amour de l'existence durant ton rêve de néant. C'est le souvenir d'une image virginale, une tristesse à l'aspect de cette croix autrefois dédaignée, que tu voulus en vain aiguiser comme un glaive.

» Maintenant tu ne viens point lutter avec elle, il te sembla qu'elle était affaissée comme toi; déflorée comme la destinée de ta Grèce chérie. Il te sembla, à la voir à la clarté de la lune, qu'elle resterait sainte à jamais.

» Mon fils! il en est temps; tu as bu le calice que les siècles t'ont préparé il n'y manque plus une seule goutte. — Mon fils! l'aurore est bien près, nous avons beaucoup de chemin à faire.

» Des gémissemens se font entendre là où reposent les os des martyrs; des gémissemens dans les airs, où s'élèvent les esprits du Christ;

mais au sommet de l'amphithéâtre une voix pleine de gloire retentit et étouffe ses cris de deuil !

» Là paraît une figure éblouissante de blancheur ; toutes les beautés de la lune se sont concentrées en elle ; semblables à des rubans flottans, elles projettent leurs rayons sur ses ailes d'ange.

» Iridion contemple ce visage si doux ; il reconnaît des formes de jadis rafraîchies par la rosée, éclairées par le rayon des cieux, et il leur dit adieu comme quelqu'un qui quitte la beauté pour toujours.

» La voix de l'ange appelle le vieillard au pied de la croix pour y entendre un arrêt suspendu jusqu'ici. Aux sons de cet hymne il avait abaissé son front et s'était éloigné du cirque. Grinçant des dents, il est condamné, condamné à jamais. Qui me l'arrachera ? disait-il.

» Aux pieds de la Passion du Sauveur ce conflit doit se décider. — L'aube allait paraître, la lune s'était couchée au-dessous de l'amphithéâtre, et toute l'arène resplendissait de l'éclat des ailes de l'ange. Un chœur invisible faisait entendre des accens mélodieux.

» Entre l'ange et le tentateur, Iridion se place au pied de la croix. Pas de terreur sur son

front ; pas de prière sur ses lèvres ; il est comme il l'a toujours été : isolé dans l'univers.

» Son mauvais génie redemande ses droits en fixant le sable amoncelé, en baissant la tête sur son sein brûlant. Ennemi immortel ! s'écrie-t-il, Iridion est à moi. Il vécut pour la vengeance ; il haïssait Rome. Mais l'ange déploya l'arc-en-ciel de ses ailes, secoua ses boucles d'or et dit : O Seigneur ! il est à moi, car il aima la Grèce !

» Heure de la destinée de chaque mortel, éloigne-toi !

» Père céleste ! une seule fois durant toute l'éternité tu délaissas ton propre fils, afin de ne plus abandonner à l'avenir aucun de tes enfans. Non, il ne sera pas dit qu'une seule de tes œuvres eût péri dans le néant.

» Lève-toi, fils de la Grèce ! Regarde ! l'ennemi a posé les mains sur ses joues pour en cacher la honte. L'édifice du peuple antique a été ébranlé sous ses impuissans efforts. Ses formes s'éclipsent dans la vapeur matinale. Il meurt appuyant sa tête sur les colonnes du cirque ; sa voix n'est plus que le mugissement des vagues lointaines. Le témoignage de Cornélie, la prière de Cornélie t'a sauvé, car tu aimas la Grèce ! »

Tel est ce poème où respire un sentiment religieux si profond et les beautés d'une ima-

gination poétique, à côté d'une connaissance de l'antiquité qui en a fait conserver toutes les couleurs. On dirait le beau vitrage d'une cathédrale dont le temps n'a point altéré la fraîcheur. A en juger par Iridion, le jeune poète a un bel avenir.

Mon cadre borné m'a à peine donné le loisir de consacrer quelques pages à l'analyse d'un ouvrage de trois cents pages. Héliogabale, Alexandre Sévère, les barbares, les premiers chrétiens, y sont représentés sous des traits si vivans et si fidèles à la vérité historique, que j'éprouve un vif regret de n'avoir pu identifier mes lecteurs à la beauté sévère du poème d'Iridion.

APPENDIX.

APPENDIX.

Il y a une ancienne prophétie, touchant nos malheurs et notre résurrection, beaucoup trop curieuse pour n'être pas insérée ici, d'autant plus que personne n'en a jamais contesté l'authenticité. Elle est d'un vieux Cosaque, des anciennes provinces polonaises, très-attaché à notre nation. La voici littéralement traduite[1].

« O Pologne! ma patrie! ton sort à présent » est bien malheureux; le sang de tes enfans » va couler à grands flots, et des ossuaires » élevés seront formés de leurs os. La dévas- » tation, le désespoir, de longues douleurs, » vont s'étendre sur ton sol; trois vautours » voisins te déchireront à trois reprises; tu » tomberas. Les efforts de tes enfans auront » été vains; ton roi terminera sa carrière aussi » honteusement qu'il l'a commencée, en ram- » pant à la cour de la tzarine des Moscovites. » Tu gémiras long-temps, ô ma patrie! sous » le joug de l'étranger. Une partie de tes en-

[1] Czaykowski.

» fans ira peupler les landes désertes; une
» autre ira chercher, au prix de son sang,
» l'appui des pays éloignés pour sa malheu-
» reuse mère. Après de longues années, un
» géant apparaîtra à l'ouest, et l'espérance
» projettera sur la Pologne quelques-uns de
» ses rayons. Une terre étrangère verra les
» Polonais combattre leurs ennemis; mais cet
» espoir aura lui et se sera éclipsé comme
» l'étoile qui tombe du firmament. Néanmoins
» ceux qui ont déchiré le pays diront : Les
» aigles polonaises existent, il y a donc un
» royaume de Pologne; et les hommes faibles
» se laisseront décevoir, ils béniront même les
» meurtriers de la patrie. Mais un méchant
» tzar, avide de voir couler le sang de ses
» sujets, occupera le trône des Jagellons. La
» nation polonaise s'insurgera de toutes parts;
» mais l'énergie, l'union, un homme digne de
» la conduire feront faute à ses efforts; elle
» tombera encore. Semblables aux aigles dont
» les nids ont été enlevés, les Polonais entre-
» prendront un pèlerinage lointain; d'autres
» compteront leurs jours de douleur dans l'exil
» et la captivité... La Pologne arrosée du sang
» de ses enfans, couverte de leurs cadavres,
» portera long-temps le joug de l'oppresseur.
» Mais enfin un temps viendra où l'Anglais jet-
» tera son or à pleines mains, où le coq gaulois

» fera marcher ses forces, et où les chevaux
» des Musulmans s'abreuveront aux ondes de
» nos rivières. Innombrables comme les feuil-
» les des arbres dans les forêts lithuanien-
» nes, comme le sable aux bords de la Vistule,
» comme les tourbillons du désert, les Polo-
» nais se lèveront en masse et combattront
» l'ennemi. Ils remporteront une première
» victoire en Volhynie ; la seconde, en Ukraine ;
» la troisième, près des sept mausolées; la qua-
» trième et dernière, sur les bords du Dnieper,
» dont les eaux seront rougies du sang qu'on
» y aura répandu. Depuis la mer Noire jusqu'à
» la mer Baltique, depuis les Carpathes jus-
» qu'aux rives du Dnieper, on ne verra ni Russe
» ni Allemand sur le sol de la patrie, et la
» Pologne sera forte et puissante dans les siè-
» cles des siècles. »

Trois jours après l'insurrection du 29 novembre j'en parlais avec quelqu'un qu'elle tourmentait assez; et, au fait, de quoi nous serions-nous entretenus?—Attendez, dit-il tout-à-coup, j'ai dans ma bibliothèque un vieux bouquin, où il y a une soi-disant prophétie, qu'il faut consulter.—Et le voilà qui apporte un immense *in-folio* où nous trouvâmes la prophétie en vers, et d'un polonais assez difficile à comprendre. Nous fûmes frappés de l'expression de coq gallois, qui avait si récem-

ment remplacé les lis; mais quand nous en vînmes aux chevaux des musulmans, mon interlocuteur s'écria que nous avions bien du temps avant qu'ils viennent galopant d'aussi loin!

Et néanmoins cette prophétie a été réalisée de point en point, la dernière partie est son seul problème à résoudre; elle n'a été rien moins que faite après coup; le peuple en garde fidèlement la tradition; et quoique je ne me rappelle pas la date précise du livre, il comptait assurément cinquante-cinq années d'antiquité. Je le racontais un jour à un jeune Anglais qui porte à mon pays l'intérêt virginal d'un cœur qui a besoin de plaindre et d'admirer. Il m'a demandé de la lui traduire, ajoutant gaiement: « Puisqu'on nous demande de l'or, il faut que dès cet instant j'en mette un peu de côté. »

Bon pour les autres! mais pas vous! car vous m'aviez promis encore en Allemagne d'aller combattre pour mon pays s'il était question de guerre, de soutenir sa cause dans le parlement si jamais vous êtes député. J'aime mieux cela!

Ce n'est pas la première fois qu'il m'arrive de raconter et surtout de sentir combien de sentimens généreux le seul nom de la Pologne fait vibrer en Angleterre; mais c'est sur celui de mon dernier interlocuteur que j'appuie

avec bonheur, car il l'a manifesté toujours en tout, y apportant l'abnégation, l'oubli de lui-même. Si jamais il occupe dans son pays la position à laquelle ses talens supérieurs, sa moralité, son besoin de faire le bien, lui donnent d'incontestables droits, nous aurons un ami puissant, mais pas plus zélé qu'auparavant. Oh! que je le souhaite! Peut-être ce livre tombera aux mains d'un autre Anglais que j'ai connu sur le Rhin, et dont je n'ai jamais pu retrouver les traces. Ce sera un chaînon de plus dans les liens qui unissent les Polonais et les Anglais.

La corde de la sympathie de ces derniers amène plus d'un son doux et familier à nos oreilles. L'abbé de Lamennais a dit : *L'exilé est seul partout*; mais c'est en Angleterre qu'il peut parfois s'illusionner sur son isolement, tant il règne de chaleur dans l'intérêt qu'il excite. Je l'ai vu dominer dans ce pays tout le long de son échelle sociale, quelque marqués qu'en soient les degrés. Le poète des lacs, le fier conservatif, le partisan d'O'Connell, le marchand de Birmingham, l'employé des chemins de fer, la jeune fille à l'œil d'azur, aux boucles flottantes, tous et toutes manifestent spontanément la même émotion dès qu'on a prononcé le nom de la Pologne. Ses malheurs ne sont point un appel aux convictions politi-

ques que chacun conçoit différemment; ils s'adressent à cette faculté de douleur et de pitié qui certes les a précédés.

On parle des sensations délicieuses qu'éprouva lord Exmouth en sauvant, par son seul courage moral, les six cents homme de l'équipage du *Dutton*[1]. Lord Dudley Stuart, le protecteur des Polonais, doit les éprouver toutes en songeant que depuis dix années ses efforts incessans ont prolongé la vie, ou donné le courage de la supporter, à autant d'infortunés dont les regards reconnaissans se tournent vers lui[2]. Notre cause doit être bien pure et bien sainte, puisque les amis qu'il a su lui rallier l'ont adopté comme la leur.

Ce sentiment plaidera la mienne auprès de tous ceux qui n'ont cessé de nous donner des marques de leur bienveillance. Ils voudront mettre sur le compte de ma sphère bornée de femme les imperfections du livre que j'ai le courage de leur présenter. Je me suis astreinte à la plus scrupuleuse vérité, faisant taire mes

[1] Vaisseau échoué sur les côtes de Plymouth.

[2] Pour ôter à l'éloge de lord Dudley Stuart toute apparence de flatterie, je dois ajouter que mes rapports avec lui n'ont jamais été intimes, ni n'ont porté le caractère de cette bienveillance affectueuse qui m'a été prodiguée par les Anglais depuis que leur pays est devenu le mien. Il m'a toujours comprise dans la protection qu'il accorde à tous mes compatriotes en Angleterre; mais c'était, à tout prendre, un triste *lieu commun.*

répugnances, étouffant mes sympathies, et n'ai rien avancé dont je n'eusse été bien sûre, en évitant de porter la moindre atteinte à la réputation d'autrui.

Si j'ai failli, c'est en m'abusant de bonne foi, sans jamais chercher à en imposer aux autres. Le dernier parti à prendre, c'est encore d'abandonner le livre et l'auteur à la loyauté anglaise.

répugnances, étouffant mes sympathies, et n'ai rien avancé dont je n'aie été bien sûre, en évitant de porter la moindre atteinte à la réputation d'autrui.

Si j'ai failli, c'est en m'abusant de bonne foi, sans jamais chercher à en imposer aux autres. Le dernier parti à prendre, c'est encore d'abandonner le livre et l'auteur à la [illegible]

CONCLUSION.

Puissent tant de vœux formés par les âmes généreuses de tous les pays, puissent tant de soupirs poussés vers le ciel par les opprimés, monter vers le Très-Haut, et faire descendre sur nous la rosée de sa grâce! Prosternons-nous devant lui, recouverts de cendres et du cilice; frappons-nous la poitrine en confessant que nous avons péché contre le ciel, et que nous en portons le juste châtiment dans l'oppression que l'étranger a étendue sur notre patrie. Abjurant à jamais nos querelles intestines, n'allons pas chercher dans l'incapacité des hommes placés à notre tête la cause de notre perte, nous bercés au bruit des exploits de Napoléon, nous qui avons contemplé avec des impressions morales toutes formées la chute de la monarchie des Bourbons dans l'espace de trois jours. Nous aussi, nous sommes tombés, parce que notre fragile sablier avait osé marquer une heure de délivrance qui n'é-

tait point décrétée par le Très-Haut. Demandons-lui avec des cris et des larmes de susciter ce Judas Machabée qui doit délivrer le pays du joug de l'étranger, et sauver les vases sacrés du temple de la spoliation de l'hérétique, en rendant à la Pologne son ancienne splendeur.

Cette prière en est une de foi, d'espérance et d'amour ; il entendra les accens plaintifs proférés sous leur inspiration réunie, lui qui est toujours près de ceux qui l'invoquent dans la pureté du cœur. Il fera descendre son Saint-Esprit sur celui qu'il aura marqué du sceau de notre futur Sauveur. Quel que soit l'instrument de notre résurrection, soit que, caché dans les rangs obscurs de l'armée, il nous dérobe le restaurateur de la Pologne, soit qu'un des anciens trônes de l'Europe nous le présente comme le gage d'une nouvelle balance politique, la condition de ce titre auguste est de refouler vers l'Orient le Moscovite et le Tartare, et de travailler ensuite à la régénération morale de notre patrie.

XIII.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.



Imprimerie de Mme Ve Bondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

S. A. R. LE DUC DE SUSSEX.	exempl.
Anon mous.	
Mme d'Aillères.	1
Docteur Alison Edinbourgh.	1
Miss Assheton Smith.	1
Tom Assheton Smith, Esqre.	2
Rev. Antrobus.	1
Mrs Armstrong Jamaica.	1
H. F. Broadwood, Esqre.	1
Mrs H. F. Broadwood.	1
— Borthwick, Esqre M. P.	1
Miss Broadwood.	1
W. Birch, Esqre.	1
H. F. Birch, Esqre.	1
Miss Buller.	1
D. Blundell.	1
Miss Briggs Windermere.	1
Capitaine Beaufort.	1
Lieutenant-général, Sir Th. Brisbane.	1
Lady Brisbane.	1
Miss Brisbane.	1
Ch. Barras, Esqre.	1
S. A. le prince Czartoryski.	1
Mme la princesse Czartoryska.	2
Adolphe Cichowski.	1
Isaac Currie, Esqre.	1
Major Campbell.	1

Rev. Archer Clive.	1 exempl.
Mrs Archer Clive.	1
Miss Cruickshanks.	1
Comtesse Czarkowska.	1
John Coindct, Esqre.	1
Miss Devall.	1
Miss Mary Devall.	1
Mrs Dodswell.	1
The hon. Mrs Dawson Damer.	1
Sir Duncan Mac Dougall.	1
Lady Elisabeth Dickens.	1
Miss Mac Dougall.	1
The hon. Mrs Dice Sombre.	1
—Edmonstone, Esqre F. R. S.	2
Miss Edgeworth.	1
Countess of Mount Edgecombe.	1
Lady Elibank	1
Lord Foley.	1
Lady Farquhar.	1
Alex. Falconar, Esqre.	1
Miss Farquharson.	1
Miss Fenwick Windermere.	1
Miss Fielding.	1
The hon. Miss Fox.	1
Le prince Joseph Giedroyc.	1
Mrs Gregory Edinbourg.	1
John Gregory, Esqre.	1
D. William, Gregory, Kings College Aberdeen.	1
Mrs W. Gregory.	1
Lady Gore.	1
M. Grumbrecht.	1
Miss Gardner.	1
Albert Grzymala.	1
Miss Gedge.	1

Jules Gruzewzki.	1 exempl.
Mme Ch. Gosselin.	1
La marquise de Hastings.	2
Capitaine Hamilton.	1
Miss Hodge.	1
Ch. Hopkinson, Esqre.	1
Philip Howard, Esqre.	1
Mrs Hodgson.	1
La duchesse d'Inverness.	
La comtesse douairière d'Ilchester.	1
Ottley Jackson, Esqre.	1
W. Jautard, Esqre.	1
Lieutenant-général Kniaziewicz.	1
Mrs Ker.	1
La marquise de Landsdowne.	1
Mrs Lousada.	1
Mrs Lyall.	1
Mrs Latham.	1
Monseigneur l'évêque Lascamp.	1
Mrs Larkens Bombay.	1
Mrs Macnamara.	1
Sir Charles Morgan.	2
W. A. Mac-Kinnon, Esqre M. P.	2
Miss Mac-Kinnon.	1
Miss Morton Herbert.	1
Montgomery Martin, Esqre.	1
Miss Fanny Maynell.	1
Alex. Mionczynski.	1
Mrs Mundy.	1
Mrs Marshall Hall.	1
Mrs Montgomery.	1
J. U. Niemciewicz	1
Mrs Cosby Nisbett.	1
Le marquis de Northampton.	1
Comte Narcisse Olizar.	1

Mme Olszewzka.	1	exempl.
Lieutenant-général Sir Jeffrey Prendergast.	1	
Miss Jane Porter.	2	
Comtesse Pepoli.	2	
M. Panizzi.	1	
Sir John Rae Reid.	1	
Mrs Ricketts.	4	
Miss Ramsden.	1	
Mrs Raimond.	1	
Lady Scott.	1	
Mrs Seymer.	1	
Mrs Satterley.	1	
P. J. Selby, Esqre.	1	
Georges Selby, Esqre.	1	
The hon. W. Fox Strangways.	10	
Miss Stirling of Kier.	2	
Lord Dudley Stuart.	1	
La princesse de Talleyrand.	1	
Mrs Trollope.	4	
Miss Taylor.	4	
Miss Tate.	1	
Henri Tancred, Esqre M. P.	1	
Th. Tancred, Esqre.	2	
Comte T. D.	2	
Miss Watts.	2	
Lord Warren de Tabley.	1	
Mrs Webber.	1	
Rev. Robt Walpole.	2	
Ed. Wakefield, Esqre.	1	
Mrs Winne.	1	